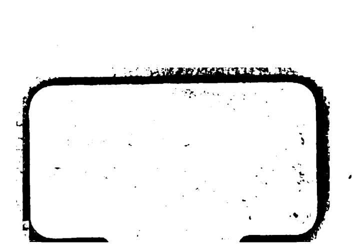





ANNEX

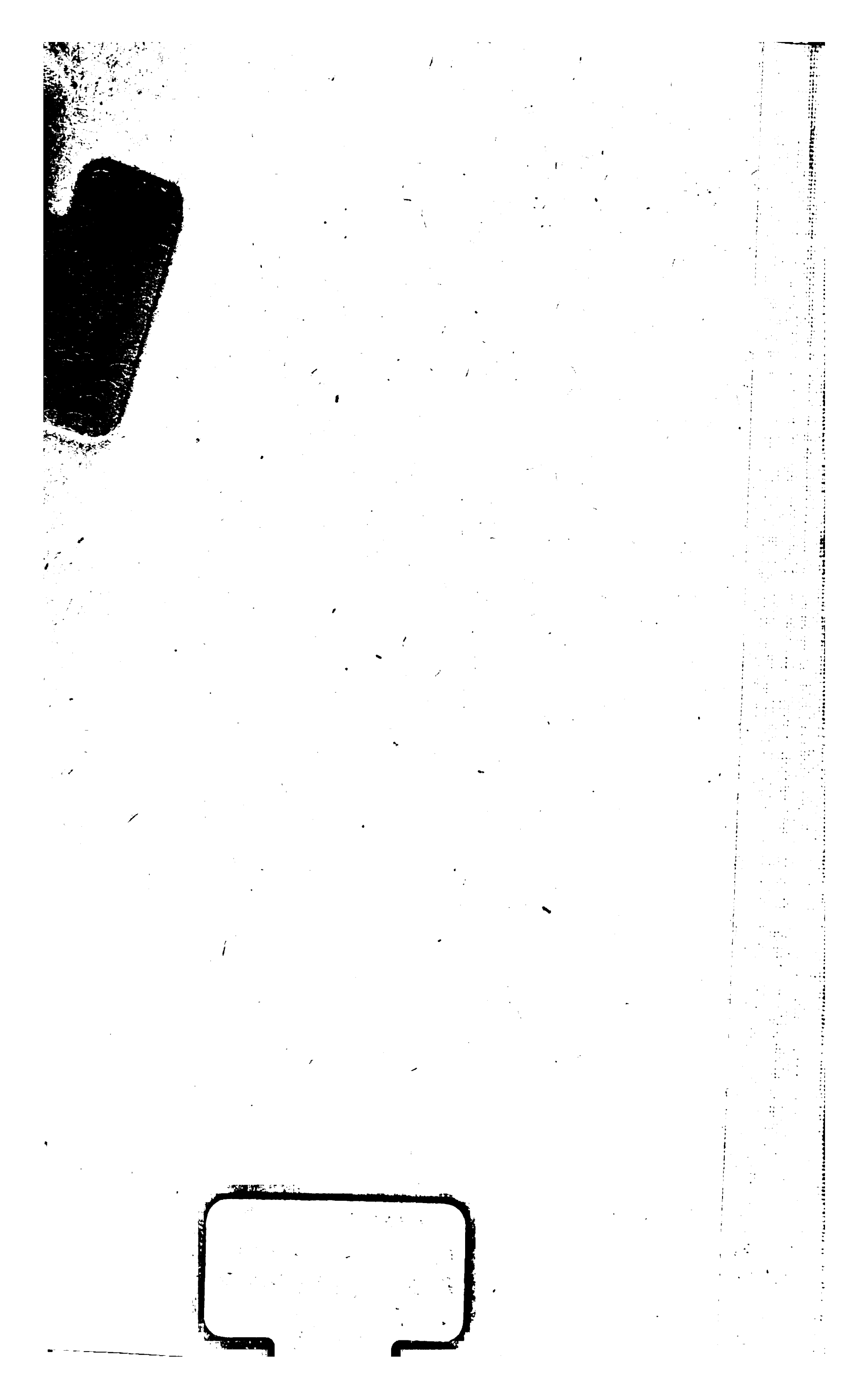
NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

Treizième année.

(OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE 1831.)

TOME 52 DE LA COLLECTION ET 22 DE LA 2me SÉRIE.



NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

Treizième année.

(OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE 1831.)

TOME 52 DE LA COLLECTION ET 22 DE LA 2me SÉRIE.

A. PIHAN DELAFOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, n° 37.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GEOGRAPHIQUES,

CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;

DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS, EXTRAITS OU ANALYSÉS;

DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;

ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES;

PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARENAUDIÈRE ET KLAPROTH.

TOME QUATRIÈME DE L'ANNÉE 1831.

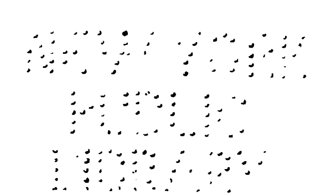
PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE,

RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, No 20.

1831.





NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

VOYAGE

DE M. ENGELHARDT

CHEZ

LES INGOUCHES DE GALGA (1).

Étant retournés du Mqinvari à Vladi-Kavkas, nous formâmes le projet de visiter le territoire des Ingouches où, suivant le témoignage de Gudenstaedt et de Pallas, qui pourtant n'y sont pas allés, se trouve une ancienne église chrétienne qui renferme, dit-on, des statues, des inscriptions et des manuscrits. Dans cette occasion, le général Del Pozzo montra pour nous obliger la même bienveillance dont il nous avait déja donné des preuves quand

(1) Voyez pag. 273 et suivantes du volume précédent.

nous partîmes pour effectuer le petit voyage que nous venions de terminer. Il manda aussitôt plusieurs anciens de Nasiran, village situé à une quarantaine de verst au nord-est de Vladi-Kavkas, et habité par des Ingouches de Galga et des grands Ingouches; ces montagnards ont quitté leurs vallées, il y a quelques années, pour se fixer, sous la protection d'une garnison russe, dans les cantons fertiles entre la Soundja et le Koumbeleï.

Malgré le respect dont les anciens jouissent chez leurs parens et leurs amis de Galga, ils refusèrent long-temps de nous servir d'escorte; enfin la promesse d'une récompense en argent et de présens, l'emporta sur toutes les inquiétudes pour notre sûreté, et ils consentirent à ce que l'on demandait, à condition pourtant que l'un de nous seulement ferait le voyage, et serait vêtu et armé à l'ingouche. Le fils de l'un des anciens resta en ôtage dans la forteresse.

Le 12 (24) septembre, dans la matinée, je partis pour Galga avec mon escorte de cinq hommes, et deux interprètes du général, l'un Ossète et l'autre Ingouche. Nous marchâmes d'abord au nord-est en traversant le step herbeux, au pied des montagnes, jusqu'au Koumbeleï; on voit sur les bords de cette rivière les maisons des habitans actuels de Nasiran; elles sont vides; là nous tournâmes au sud-est, en remontant le long du Koumbeleï : il est peu profond et coule avec force entre des collines boisées,

composées de grès et d'argile; on le passe pour entrer dans une vallée large et unie qui s'étend au nord-ouest, parallèlement avec les montagnes et est arrosée par le F'khoppi et le B'hars, ruisseaux considérables, l'un venant de l'ouest, et l'autre du sud-ouest; ce sont des affluens de gauche du Koumbeleï.

Mes guides qui avaient traversé le step fort gaîment en chantant et plaisantant, sans montrer le moindre souci, se séparèrent brusquement devant les coteaux du Koumbeleï pour suivre des traces de voyageur à cheval qu'ils avaient aperçues. Ils ne tardèrent pas à revenir avec la nouvelle que cinq Tchetchentses (1) avaient passé dans le step avant nous. Malgré la direction qu'ils avaient prise, mes Ingouches eurent l'air de craindre qu'ils ne fussent allés se placer en embuscade dans la forêt; ils me laissèrent donc avec deux hommes continuer la route dans le lit de la rivière, et les autres fouillèrent le bois des deux côtés. Nous nous rejoignîmes à F'khoppi. A droite se trouvait une redoute russe abandonnée depuis long-temps et tombant en ruine; et vis-à-vis, au sud, un petit village dont les habitans s'étaient, pour la plupart, retirés à Nasiran. Nous marchâmes

(1) L'empreinte des fers de leurs chevaux sur la terre molle les avait avertis que des cavaliers tchetchentsis les devançaient; ce fut ainsi que dans notre voyage de Vladi-Kavkas à Stephan tsminda, le Kasbek reconnut aux traces des chevaux à qui appartenait le taboun ou la troupe qui avait passé par là.

alors plus au sud, et nous revînmes sur les bords du Koumbeleï dont nous nous étions éloignés à cause d'une forte sinuosité qu'il décrit à l'est; ici il sort des montagnes calcaires sur lesquelles un sentier, au-delà de cette rivière, conduit, à travers les bois. De belles vallées, la plupart en entonnoir, et entourées de hautes montagnes, s'ouvraient au sud à nos pieds; leur fond était orné de prairies magnifiques, leurs côtés l'étaient de forêts de hêtres et de chênes. Cheminant sur le dos tantôt rocailleux, tantôt herbeux des monts, nous vîmes en passant la source du Soundja qui a son origine non pas comme le Koumbeleï dans des montagnes de schiste, mais plus bas dans du calcaire, et nous nous enfonçâmes enfin, par une gorge étroite, dans la vallée de l'Assaï ou Axaï.

Le pont qui devait être ici avait été détruit par les eaux; il fallut donc traverser la rivière à gué. Deux Ingouches me menèrent avec beaucoup de précautions jusqu'au milieu de son lit, car elle est plus rapide et plus profonde que le Terek à Dariel, et; afin que mon cheval ne fût pas emporté, ils firent obligés de chercher les endroits les moins creux; ce qui, malgré la limpidité de l'eau, est difficile, parce qu'elle roule avec beaucoup de force et brise en écumant contre les nombreux cailloux du fond. Les murs calcaires escarpés qui se rapprochent et s'éloignent alternativement de l'une et de l'autre rive nous contraignaient chaque fois de la passer à gué,

aucun des anciens ponts ne subsistant plus. Enfin nous parvînmes sur la gauche à un sentier très raide et étroit qui montait graduellement en serpentant.

Cette vallée est la plus belle que j'aie vue dans le Caucase; une riche végétation couvre ses côtés, des rochers calcaires blancs percent la verdure variée, et les yeux se promenant au-dessus de la cime ondoyante des arbres qui couvrent le fougueux Assaï, plongent dans la vallée fertile qui est fermée au nord par une chaîne de collines. Notre petit sentier devenait à chaque instant plus âpre, souvent il grimpait sur les hautes assises des murs calcaires, et les chevaux menés par la bride pouvaient à peine avancer, puis ce chemin retréci, tournait brusquement autour d'un angle de rochers, et un pont étroit construit avec quelques perches entrelacées de baguettes et recouvertes de fragmens de pierres, conduisait au-dessus d'une ravine au bord opposé.

Nous vîmes à gauche un rocher sur lequel on avait élevé une colonne : « C'est, me dit-on, le tombeau d'un homme massacré, et en même temps un « lieu sacré où les Ingouches font leurs prières. » On montre aussi dans le step du Koumbeleï des colonnes semblables en bois ou en pierre, et ornées à leur extrémité supérieure d'un turban turc ou d'un bouton sculpté.

La vallée, dans un des endroits les plus resserrés, est fermée par un mur qui s'étend de la paroi occidentale des rochers, jusqu'auprès de l'Assaï, et cette

passer la nuit, qu'un de mes guides eût annoncé notre visite à ses parens, et eût obtenu leur consentement : cette formalité remplie, nous fûmes reçus amicalement. On nous promit, comme à des hôtes, pleine protection et sûreté; cependant on ôta à chacun de nous son cheval et ses armes, puis on nous conduisit, non dans la maison, mais sur le toit plat du rez-de-chaussée qui, ainsi que je l'ai déja dit, sert d'écurie et d'étable. Ce rez-de-chaussée formait une saillie et prenait la moitié de son étendue au-dessous du premier étage, de même que celui-ci au-dessous de l'étage supérieur. On dirait de trois dés à jouer posés les uns sur les autres; d'un côté les murs s'élèvent par degrés en assises, de l'autre ils sont droits et unis; des échelles dont les traverses sont entrelacées de baguettes conduisent d'un toit à un autre : espèces de ponts légers qui peuvent être enlevés, et alors chaque étage se défend particulièrement. Près de chaque maison il y a une tour haute de 40 à 50 pieds, où, dans le cas d'attaque de la part des ennemis, femmes, enfans et provisions sont mis en sûreté; elle est percée de barbacanes, et l'on ne peut arriver à la porte que par une échelle. Quelques maisons ont aussi leur étage supérieur surmonté d'une tour qui sert ordinairement de magasin de grains; je vis dans des compartimens particuliers, près de l'habitation, du grain non battu, ainsi que du foin et de la paille.

Nous étions assis depuis une demi-heure sur le toit du rez-de-chaussée, lorsqu'on nous conduisit au second étage; on avait allumé du feu dans un trou du plancher en pierre, et on m'avait préparé avec de la paille et des couvertures de feutre une espèce de sopha ou divan. Les deux fils du maître de la maison amenèrent dans l'appartement un gros mouton, le présentèrent devant le feu, et leur père adressa à la compagnie un long discours accompagné de gestes très vifs : « Ce mouton est né le jour « où mon parent a quitté le village; je lui promis « alors que jusqu'à son retour je ferais engraisser l'a- « nimal; enfin au bout de deux ans je jouis du plai- « sir de pouvoir régaler de ce mouton mon ami et « les autres hôtes. » En finissant cette allocution il baissa un peu la tête, appliqua sa main droite sur sa poitrine et ainsi que les autres Ingouches leva son bonnet en l'air. Le mouton devait être emmené à l'instant, mais mes Ingouches ne le permirent que lorsqu'ils l'eurent admiré convenablement, et eurent donné des éloges au maître de la maison. Quand ensuite celui-ci sortit pour aller dans l'appartement des femmes de l'étage inférieur, pour faire préparer le repas, on préconisa l'hospitalité des Ingouches et leur générosité envers les parens qui, sur leur demande, pouvaient obtenir le meilleur cheval de celui qui les recevait chez lui; mais en revanche, quand celui-ci rendait sa visite, il fallait lui donner ce qu'il désirait.

L'Ossète que j'avais avec moi préférait les Ingouches à ses compatriotes, parce qu'ils étaient plus riches, plus sociables et plus libéraux que ceux-ci, et d'après l'expérience que j'avais faite sur le bord du Terek, je dus convenir qu'il avait raison. Là, en effet, la maison du mourza de Lars était plus chétive, plus sale et plus pauvre que celle des Ingouches de la classe inférieure à Aghikan; à Abano, près de la source du Terek, l'Ossète chez qui j'avais logé et sa famille mangèrent du mouton que nous leur avions acheté à un haut prix. Ici, au contraire, l'Ingouche qui nous présenta volontairement le meilleur de ses moutons, ne prit d'ailleurs d'autre part au repas que de veiller à ce que chacun de ses hôtes mangeât le plus qu'il pût, et fût bien servi par ses fils; ceux-ci coupèrent la viande en petits morceaux, afin que chacun pût en prendre commodément avec ses doigts.

La préparation des mets, et les usages observés avant et pendant le repas, différaient peu de ce que j'avais observé chez les Ossètes. On commença également par passer de l'eau à la ronde pour que chacun se lavât les mains, puis la viande fut apportée sur de grands plats de bois; le bouillon resta sur le feu dans la chaudière de fer où l'animal avait été cuit, puis on but ce bouillon, et on finit de même par manger, comme le morceau le plus friant, la graisse dont la queue et les cuisses des moutons de ces contrées sont remplies. . . . .

Ayant demandé où l'on avait acheté la chaudière de fer et une grande en cuivre faite de plaques soudées ensemble, on me répondit, ce qui certainement n'était pas vrai, que ces deux ustensiles étaient très anciens, et que vraisemblablement ils avaient été fabriqués dans le pays. Je fus encore plus surpris de voir ici un grand lit en bois, meuble absolument inusité dans le Caucase, et dont on ne se servait pas (1).

La nuit venue, les servantes de mes guides préparèrent pour eux un lit de paille, et leur ôtèrent leurs souliers et leurs bas qui sont proprement des guêtres de toile montant au-dessus du genou. Ces filles s'efforçaient de cacher leur visage qu'une vieille femme sans voile cherchait à éclairer en faisant des signes. Peu touchés des attraits de ces belles, mes guides se déshabillèrent en leur présence, puis, dépouillés jusqu'à la ceinture, continuèrent leur conversation.

Le linge étant rare et cher dans le Caucase, les montagnards aisés sont les seuls qui portent des chemises, les autres ont leurs vêtemens de laine sur la peau; mais pendant la nuit, les premiers afin d'épargner le blanchissage, ôtent tout ce qu'ils ont sur le corps, sauf le pantalon : j'en ai vu plusieurs dormir en plein air, à la température fraîche de l'au-

(1) Je présume que des soldats russes qui ayant déserté de Vladi-Kavkas, passèrent quelque temps à Galga, ont fait ce chalit.

tomne, et couverts seulement de leur manteau de feutre.

L'habillement des Ingouches ne diffère pas de celui des autres Caucasiens. C'est un habit court et des pantalons fort justes qui descendent jusqu'à la cheville; ces vêtemens sont faits d'un drap brun foncé et peu serré que tissent leurs femmes; leurs souliers sans forte semelle sont en cuir mince; enfin ils se coiffent d'un petit bonnet de peau de mouton. Quand un Ingouche voyage, il met des guêtres, il prend le manteau de feutre qui n'est pénétré ni par la pluie, ni par le vent; et, si le temps est très mauvais, il s'enveloppe du bachelyk, capote pointue en drap qui cache tout le visage, ne laissant de libres que les yeux et le nez. Les hommes sont toujours armés, au moins du kindjall; mais avec l'équipement complet, ils ont le sabre et le fusil, avec six cartouches dans autant de petites poches de chaque côté de la poitrine. Les Ingouches du Galga se servent aussi du bouclier qui ressemble en tout à celui des Ossètes. Les cuirasses et le reste de l'accoutrement défensif dont les nobles Tcherkesses font usage sont inconnus ici.

Les femmes que j'eus occasion de voir dans le Galga, avaient une robe de dessous, et un large pantalon en toile rayée; elles se cachent le visage avec un mouchoir; leurs cheveux tressés pendent sur le dos.

Avant de nous mettre en route pour l'église, le

lendemain matin, les habitans d'Aghikan tinrent une conférence au sujet des propositions de paix. Quoique le lieu de la réunion fût dans leur propre village, tous étaient armés du poignard et d'un gourdin, comme si ces armes eussent dû décider la négociation; néanmoins, à l'exception de quelques paroles un peu vives, tout se termina très paisiblement. De même que cela arrive fréquemment en Europe, dans des circonstances semblables, la personne qui semble être la plus importante, comprend le moins la matière en discussion; c'était le rôle que je jouais ici. Toutefois nos guides profitèrent de ma présence pour donner à l'affaire dont ils étaient chargés une apparence plus imposante. Ils me firent asseoir sur une pierre élevée; les autres se tenaient debout rangés en demi-cercle: d'abord à chacun de mes côtés les interprètes, puis les Ingouches de l'escorte, enfin les habitans du village. Un des guides exposa la proposition, aussitôt après, le débat devint très vif, et l'on finit par convenir que les habitans de Targhien et de Khamkhoï seraient convoqués à une assemblée générale dans la plaine de la vallée, et que sur ces entrefaites je visiterais l'église.

Elle est située à peu près à trois verst au-dessus d'Aghikan, dans le voisinage de quelques maisons ingouches, sur un coteau entre deux branches de l'Assaï qui, dans cet endroit, sortent de la chaîne principale, arrosent la vallée du Galga dans sa par-

tie la plus large, et se réunissent au-dessous de Targhien. L'église nommée *Galiert* est construite en pierres de roche calcaire et de grès taillées; la carrière d'où on les tire est à peu de distance de la muraille que j'ai décrite plus haut; à l'exception des quatre murs extérieurs, du pignon et des voûtes de l'intérieur, l'église est détruite. Sa forme est celle d'un parallélogramme long de 70 pieds et large de 20 qui s'élève à une vingtaine de pieds au-dessus du sol exhaussé par les décombres. La principale entrée est sur le petit côté de l'ouest; on voit au-dessus un grand bas-relief à figures informes fortement saillantes, avec des inscriptions en creux, comme on les taille ici; le côté oriental a une fenêtre en arcade avec un petit bas-relief détruit en partie. Devant les côtés du nord et de l'ouest, se prolonge un mur haut de cinq pieds qui entoure une cour étroite. Deux portes vis à vis de l'entrée principale donnaient autrefois entrée dans la cour, mais elles sont aujourd'hui, de même que l'autre, bouchées par des pierres, de sorte que l'on ne pénètre plus dans l'édifice que par le côté méridional. Il ne reste plus que la voûte, et la niche de l'est dans laquelle sous la fenêtre en arcade se trouvait l'autel. Le sol qui n'est point pavé est parsemé partout de décombres, de charbons et de morceaux de bois brûlé. Entre deux piliers vis à vis de l'église actuelle, on voit, suspendues à des perches, une grande quantité de têtes de béliers, indices des sacrifices qui ont été offerts en ce lieu.

Mes guides m'avaient assuré que je trouverais dans l'église des livres, différens ustensiles et une lampe ardente; ayant demandé où étaient ces choses: « renfermées dans la terre, me répondit-on. » Personne ne savait s'il existait des passages souterrains sous le bâtiment, et je ne pus rien découvrir dans les voûtes en grande partie détruites, qui sont en dehors de l'extrémité orientale. En déblayant le tas de pierres j'aurais pu apprendre si l'on pouvait s'attendre à rencontrer sous terre des objets curieux; mais il ne me fut pas possible d'obtenir pour cette opération ni les outils nécessaires, ni le consentement de mes Ingouches; leur vive et défiante sollicitude pour ma sûreté me laissa à peine le temps d'achever le dessin du monument. Je le fis avec toute l'exactitude possible, et surtout je m'attachai à copier fidèlement l'inscription, que je comparai plusieurs fois avec l'original; je la corrigeai, laissant de côté les endroits illisibles; les intempéries de l'air l'avaient beaucoup altérée; les caractères m'en étaient inconnus.

On dit que cette église fut bâtie par Thamara, reine de Géorgie, qui régnait en 1156, et qui s'attacha à répandre la religion chrétienne parmi les peuples des montagnes. La grande ressemblance de cette église avec celle de Tsminda tsamèba sur le Mqinvari, qui est du même temps, de même que la figure de Saint-George sur le grand bas-relief, viennent à l'appui de cette tradition, et les in-

scriptions paraissent également être géorgiennes.

Les Ingouches n'ont probablement jamais été des sectateurs ardens du christianisme ; car, excepté le respect qu'ils montrent pour cette vieille église, ils n'ont pas conservé la moindre trace de cette religion ; elle a été remplacée par la crainte des démons, auxquels on offre des sacrifices afin qu'ils ne fassent pas de mal. Je ne pus apprendre aucun détail positif sur les fêtes annuelles qui se célèbrent dans ce temple. Tous les récits s'accordent sur ce point : c'est que le peuple s'assemble ici en été, je crois en juin, et mange la chair des victimes ; chaque fois, un vieillard d'une famille désignée égorge les animaux et récite les prières. Mes guides ne les connaissaient pas.

A notre retour de l'église, les habitans d'Aghikan, de Khamkhoï et de Targhien étaient rassemblés dans la plaine, à peu de distance de ce village ; la plupart complètement armés ; quelques-uns n'avaient que le gourdin et le sabre, au pommeau duquel pendait le petit bouclier. J'observai qu'en général les Ingouches ont la taille plus svelte, sont plus nerveux et plus agiles que les Ossètes ; et que la physionomie de ces deux peuples offre des différences : chez ces derniers, elle a l'expression de la tranquillité, de la fermeté, d'une fierté sombre qui dégénère fréquemment en perfidie ; tandis que chez les Ingouches, le visage allongé, le nez aquilin, de grands yeux vifs, des sourcils bien arqués annon-

cent des passions faciles à irriter. On reconnaît qu'elles doivent fréquemment troubler la paix publique, et occasioner même des combats chez ce peuple, aux nombreuses pierres tumulaires éparses dans les campagnes et le long des routes, aux visages balafrés et à la manière circonspecte avec laquelle chacun s'approche d'un autre. Toutefois, malgré leur penchant pour la guerre et le brigandage, les Ingouches sont vantés pour leur caractère laborieux : leurs champs assez bien cultivés et soigneusement enclos de murs en pierres, où ils sèment du froment et de l'orge; les petits canaux creusés pour l'irrigation des champs et des prairies prouvent qu'ils aiment le travail. Mais la plus grande partie de cet éloge appartient aux femmes; car c'est sur elles que pèsent les fardeaux les plus lourds et les plus nombreux; par exemple, elles vont chercher le bois dans les montagnes éloignées. Dans le territoire de Galga qui contient, dit-on, soixante villages, ce qui ne signifie peut-être que soixante familles, la récolte des grains de la vallée ne suffit pas pour nourrir les habitans; ils sont donc à cet effet en relation continuelle avec les Ingouches de Nasiran; ils leur permettent, dans les mois les plus chauds de l'été, d'amener, dans les beaux pâturages de leurs Alpes, leurs troupeaux de moutons et de bœufs, et leurs chevaux, qui doivent à l'usage qu'ils en font leur excellente qualité; les Ingouches vont aussi aider les habitans de la plaine à faire la mois-

son, et reçoivent pour leur peine une partie de la récolte.

La menace du général Del Pozzo d'interdire aux Ingouches du Galga ces relations avec ceux de Nasiran, dans le cas où ils ne voudraient pas se conformer aux conditions de la paix, finit par les y amener; cependant il se passa long-temps avant que trois villages, à peu de distance du défilé, les plus importans par leur grandeur et leur situation, fussent d'accord sur l'ordre dans lequel les otages seraient alternativement fournis. En effet, sans qu'il existe dans ces cantons une constitution civile, tous les chefs de famille ont un droit égal de voter, et celui qui appartient à la tribu la plus nombreuse, c'est-à-dire qui a le plus de parens, celui qui est le plus brave et le plus éloquent l'emporte. Enfin l'affaire fut terminée, et je pus m'en retourner.

J'essayai d'engager mes guides à me conduire par une vallée latérale de l'ouest, au Terek, entre Lars et Balta; cette tentative échoua, parce qu'ils n'avaient nulle confiance dans les Kistes qui habitent ce canton. Ainsi, dès que nous eûmes passé le mur, nous abandonnâmes le sentier dans les rochers que nous avions suivi en venant, et nous gravîmes sur les pentes à la gauche de l'Assaï. Nous fûmes moins exposés au danger de tomber, mais cet avantage fut racheté par une plus grande fatigue que me fit oublier la beauté du pays sauvage que je parcourus. A mesure que nous nous enfoncions dans les vallées

profondes, ou que nous nous élevions sur les montagnes, la végétation des zones tempérées faisait place à celle du nord; sortant de magnifiques forêts de hêtres et de chênes, nous entrâmes dans la région des bouleaux et des pins; et la différence des verdures était encore variée par le jaune rougeâtre du feuillage de plusieurs arbres. Au commencement du crépuscule, nous parvînmes à une gorge latérale de l'Assaï, où nous résolûmes de passer la nuit. De l'herbe haute tapissait la terre, un mur de calcaire escarpé auquel, semblable à un aire d'oiseau de proie, était suspendue une maison ingouche depuis long-temps abandonnée, et que couronnait une belle forêt, entourait la vallée demi-circulaire qui s'ouvrait à l'est par un précipice abrupte. Nous campâmes sur un bloc de rocher tombé d'en haut. Un mouton que les Ingouches avaient apporté fut égorgé, et sa chair, découpée en filets minces, fut attachée à des broches de bois fichées en terre devant le feu, on les faisait tourner, et la viande fut ainsi rotie; la peau nous servit d'outre, et la panse de bassin. Nous fîmes ainsi notre repas frugal dans une salle magnifique que la nature avait construite, et dont elle avait orné la voûte haute et sombre d'étoiles brillantes.

Mes guides me semblèrent être là dans leur élément: leur gaîté devenait à chaque instant plus bruyante, ils riaient, ils plaisantaient; cela continua très avant dans la nuit. En général, l'enjoue-

ment est le trait le plus saillant du caractère des Ingouches; ce qui devait me surprendre d'autant plus que je m'étais fait une idée des fameux brigands du Caucase, seulement d'après notre malheureux sacrifice à la nécessité. Où trouver sur notre continent, ailleurs que dans le Caucase, des hommes qui, réunis en un peuple seulement par les liens du sang et par une langue commune, vivent gaîment dans une indépendance complète, emploient la force de leurs bras bien exercés pour obtenir ce qui leur plaît, et font consister tout leur bonheur dans cette liberté? Mais quel que soit le plaisir avec lequel, entraîné par l'attrait que nous avons pour l'extraordinaire, j'adoucis les traits sombres du caractère des Caucasiens pour leur en donner de moins repoussans, j'accorde mon approbation à la fierté audacieuse née d'une liberté acquise et conservée sans secours étrangers, et je loue l'homme qui, pressé de se soumettre, se contente de répondre : « Au-dessus de mon bonnet, je ne vois que le ciel, » toutefois l'état de grossièreté de ces peuples est repoussant, puisque chez eux la satisfaction des plaisirs sensuels les plus brutaux, la sollicitude continuelle pour la sécurité personnelle, et l'influence sans relâche de passions fougueuses empêchent que le germe de l'humanité puisse éclore; c'est donc pénétrés de gratitude que nous reconnaissons aujourd'hui, bien plus évidemment que par le passé, le service éminent que la civilisation a rendu à l'homme, en restrei-

gnant chez lui l'usage de plusieurs droits, elle lui a assuré, par son développement intellectuel et moral, une liberté plus belle et plus réelle.

La route que nous suivîmes le lendemain fut celle de la veille; dans une prairie entourée de forêts, je fus témoin d'une chasse au cerf; elle m'intéressa beaucoup par les manœuvres des Ingouches qui, pour surprendre le gibier, s'entendaient par signes et parcouraient les bois touffus avec une agilité et un silence que les maîtres dans l'art des attaques soudaines auraient comblés d'éloges.

A l'endroit où précédemment nous nous étions éloignés du Koumbeleï pour nous engager dans les montagnes, nous reprîmes l'ancienne route, mais nous la quittâmes bientôt, et nous marchâmes à l'ouest dans la direction de la longue vallée qui sépare en partie le B'hars du F'khoppi. Tout ce canton est excellent pour l'agriculture; l'herbe et les arbres croissent avec une vigueur extraordinaire dans ces terrains bien arrosés; il n'y manque que des hommes qui sachent profiter des trésors que leur offre la nature.

A quelques verst au-dessus de Vladi-Kavkas, je revins sur les bords du Terek, et je suivis sa rive droite jusqu'à ma rentrée dans la forteresse.

VOYAGE

DE MANDLAISIR A BOMBAY,

PAR

LE LIEUTENAT-COLONEL DELAMAIN.

Le 8 juin 1822, je partis de Mandlaisir (1) et j'arrivai à Moultan (16 milles), de là à Bhikunghân

(1) Mandlaisir ou Mandleysir est une petite ville de l'Hindoustan, province de Malwa, sur la rive septentrionale ou droite du Nerbadah (lat. 22° 12′ N., longit. 75° 31′ E. de Greenwich). Le pays voisin est à 696 pieds au-dessus du niveau de la mer, et à 1632 pieds au-dessous du Djam Ghât de Malwa. La ville est entourée d'un mur en terre, et a un petit fort en maçonnerie bien construit. Elle appartient au gouvernement britannique, et comme c'est un lieu de passage militaire et commercial très fréquenté, entre l'Hindoustan propre et le Dekkan, on y a établi, en 1818, un cantonnement qui est constamment occupé par un petit détachement. On y passe le Nerbadah dans un bac; le lit de ce fleuve est interrompu par beaucoup de rochers, et dans les temps de sécheresse on peut le traverser à gué.

Le sommet d'un monticule rocailleux, à dix milles au nord de Mandleysir, offre plusieurs groupes de colonnes basaltiques qui s'élèvent à quatre ou cinq pieds au-dessus du sol.

(18 milles), puis successivement à Tchernil (10 milles), Penana (11 milles), Asirgourh (1), le 13 par le chemin de Djallendra (15 milles).

Le côté le plus faible du fort d'Asirgourh paraît être au sud-est, où la pente naturelle du terrain est obstruée par des ouvrages considérables qui lui donnent l'aspect d'un précipice continu dans toute la longueur. Il y avait quelques beaux canons, longs de 22 à 24 pieds.

Le 16. A Bourhânpour (14 milles); la première partie de la route est pierreuse, et traverse des collines basses et des ravins. Je logeai dans le vieux palais près du Tapti. Bourhânpour est une ville

(1) Asirgourh ou Assirgourh est une ville très forte du Kandeyche et la capitale d'un territoire appartenant à Sindia; mais le fort avec quelques villages voisins ont été cédés au gouvernement britannique (lat. 21° 28′ N. longit. 76° 23′ E. de Grenwich). On dit que cette ville doit son nom à son fondateur Assa, riche et célèbre fermier hindou de la tribu d'Ahir.

Aboul Fazel, dans sa description de l'Hindoustan (Ayïn Akbery), appelle Assirgourh la capitale du Kandeïch; mais plusieurs auteurs hindous en placent la moitié dans le Némkar, parce qu'elle est sur les monts Satpourah séparent les deux provinces. Assirgourh relève de la présidence de Bombay.

Les environs d'Assirgourh, en venant du nord par le défilé de Kotti, sont déserts et infestés par des tigres et des loups qui s'avancent audacieusement jusqu'à la partie inférieure du fort et attaquent les soldats de la garnison.

chétive; toutes les maisons sont en charpente, dont des briques remplissent les intervalles; elle est dans une décadence visible et progressive. Il ne s'y trouve rien qui mérite l'attention. L'édifice public le plus grand est la mosquée de Djamaï. Ce que l'on appelait le fort ne renfermait que les palais et les demeures des empereurs mongols, quand ils venaient dans le Dekkan. Il y a quelques bains habitables. Cette ville est entourée d'un bon mur et a de belles portes.

Le 17, j'ai quitté Bourhânpour; et, 5 milles au-delà, j'ai passé le Tapti. — Première station, Antoli, 11 milles; deuxième, Adilabad, 13; troisième, Bodar, 14 : mes tentes aux provisions ont été coupées par des voleurs; mais comme ils m'ont éveillé en heurtant mon lit, ils n'ont rien pris.

Le 18. A Talligâm (16 milles), en passant par Riouti, Beytawed, Deolesgaon, et Samraoud. Je me suis arrêté pendant deux heures sur les bords d'un ruisseau à Deolesgaon : j'ai traversé la rivière à Samraoud. Une trentaine de voleurs ont interrompu mes Cipayes qui chargeaient le bagage, mais ils ont été chassés.

Le 20. A Adjenti (19 milles). La route a été constamment bonne, à travers des djengles peu épais; j'ai traversé un ou deux ruisseaux, et j'ai franchi un défilé montant, rocailleux et très raboteux; il est couvert de pierres de diverses couleurs, ou

bien les rochers offrent des veines colorées qui sont principalement rouges, blanches, bleues et vertes; quelques-unes sont bigarrées d'une manière singulière.

Le territoire du Nidzam commence à Ferdapour, village au bas du défilé. Adjenti a été un lieu considérable, mais il est aujourd'hui en décadence. Je logeai dans un pavillon d'été, sur le bord d'un ravin profond où tombe une belle cascade. Le bâtiment est d'une bonne construction. On dit qu'il fut élevé par Asaf Djah, quand il alla dans le Dekhan, il y a cent cinquante ans. Le logement public est en bon état. Il est honteux de voir les angles des portails coupés à coups de sabre, et les murs du pavillon détruits par des coups de fusil que des barbares ont tirés; tout ce bâtiment est en stuc très bien poli. Ces dégâts et d'autres, tels que le renversement de tous les balustres d'une balustrade, ont été commis, m'a-t-on dit, par un régiment européen qui revenait d'Asir. Asaf Djah dépensa ici quatre lacs de roupies; cette somme lui avait été léguée par un eunuque qui n'avait pas d'héritier, et il ne se soucia pas de la verser dans son trésor. Le Baruh durré seul coûta 80,000 roupies, le pont de la cascade autant: le reste de la somme fut employé au palais, à la mosquée et à d'autres édifices.

Le 22. A Païlodé (12 milles). J'ai ensuite traversé un ruisseau. Andari (13 milles). J'ai passé un large torrent à Phalsi; la route était rocailleuse et

mauvaise. Phoulmerry (13 milles). Encore un ruisseau à Kanoli. Saounda ou Sangoui, lieu chétif (10 milles), Aurengabad. On compte deux coss jusqu'à la porte de Delhi; il en faut parcourir un dans la ville pour arriver au cantonnement, ainsi trois coss ou six milles. Aurengabad est une pauvre ville, ce que je ne supposais pas; il y a dans l'intérieur des murs beaucoup de décombres. Les demeures des officiers civils et militaires dans la ville sont très commodes et suffisamment pourvues de fontaines et de bassins, mais en même temps renfermées entre des murs très hauts; l'entrée et la sortie en sont gênantes, car il n'y a pas d'espace pour des voitures.

Le 29, je suis arrivé à Douletabad (6 milles). Ma tente fut dressée dans le palais. En sortant de la ville, on entre par plusieurs portails dans un vaste enclos nommé le Mahakot; on y voit de beaux réservoirs et des ruines de beaux édifices, tels que le Lal mahal, le Tchini mahal ra; plusieurs des tuiles colorées du dernier y restent encore : la mosquée Djamaï, bâtie sur le temple de Debi, et, de l'autre côté de la route, un minaret d'architecture musulmane très élevé; les galeries qui l'entouraient sont tombées : il y a au bas une très longue inscription en caractères persans. On ne devine pas à quoi servait ce minaret : on dit qu'il y en avait sur le même emplacement un sur lequel on mettait des flambeaux.

On va du Mahakot dans le Kalakot, qui peut être

regardé comme le fort intérieur; on arrive bientôt au fossé qui entoure un grand escarpement de roc vif, dans lequel il est creusé; il est rempli d'eau stagnante. Un pont le traversait, mais il s'est écroulé; de sorte que l'on est obligé de descendre par une longue et incommode échelle, et de monter de l'autre côté par le même moyen; on entre ensuite dans un passage souterrain et sombre, taillé dans le roc; il faut s'y éclairer avec des torches. Après que l'on a marché quelque temps en ligne horizontale sur ce chemin extraordinaire, qui contient de chaque côté des niches, des portails, des passages, on revient au grand jour; puis on continue sa route à la lueur des torches par un escalier pratiqué dans le roc; et enfin on reçoit le jour, et on parvient au sommet du rocher, mais après avoir parcouru une longue distance. On rencontre tout le long de cette route des réservoirs d'eau fraîche qui sont pleins pendant toute l'année. Çà et là on voit des canons sur leurs affûts; quelques-uns sont d'une grande dimension, entre autres celui qu'une inscription gravée sur sa surface nomme *Topi ghil chikoun* (le destructeur des châteaux); on rapporte qu'il a exprimé sa résolution de ne pas quitter la place où il se trouve aujourd'hui, pour être transporté plus haut à un autre bastion, ou plutôt à un cavalier construit exprès pour cela; ainsi le nouveau bastion n'a jamais été occupé. En cela, le canon déploya au moins autant de jugement

que l'ingénieur, car il montra la sagacité de l'éléphant qui ne se hasarde jamais à confier sa masse à un terrain peu sûr. La colline est conique; près du sommet, il y a un pavillon assez grand en pierre avec un toit en terrasse, d'où la vue plane sur les environs : au sommet le plus élevé, il y a un très beau canon octogone. Il porte le nom de *Dhouldan* qui est inscrit en caractères persans; on y lit aussi les noms de trois à quatre radjahs en caractères hindous. Je suppose que ce canon a à peu près dix-huit pieds de long. Il paraît qu'il était principalement destiné à commander le coteau voisin et le fort de Sulthângouhr qui doit sérieusement inquiéter le Mahakot et même le fort.

Quand on monte, le guide indique une caverne très profonde, du moins je pense qu'elle doit être passablement longue, puisqu'on dit qu'elle va jusqu'à Delhi. J'ai oublié de noter qu'à l'endroit où l'on sort du passage souterrain, il y a une grande grille ou plutôt une porte massive en fer, placée au-dessus de l'entrée; une fournaise y était établie dans les temps de danger. Cette porte de fer rougie serait un singulier obstacle pour arrêter des assaillans. Il n'y a pas d'autre chemin pour monter. J'ai fait le tour du fort de Sulthângouhr : toute la partie non protégée par les ouvrages du chahipet du Makoti a une façade prodigieuse en rochers dont la hauteur perpendiculaire est de cent cinquante à deux cents pieds : un fossé rempli d'eau et creusé égale-

ment dans le roc; l'effet est majestueux; ce fort est absolument inattaquable. Il a évidemment été fini avec le plus grand soin; des tas de décombres forment des monceaux au-delà du fossé. Le rocher perpendiculaire diminue dans les endroits où les ouvrages le défendent.

Le 1er juillet, je suis parti pour Roza (5 milles); j'ai visité les tombeaux des rois, des princes et des ouhaki : plusieurs d'entre eux sont enterrés ici. Le lieu n'a rien d'attrayant, mais l'objet primitif de ces enthousiastes musulmans, quand ils y formèrent un établissement, fut d'abolir l'idolâtrie, et d'introduire leur croyance dans le centre du pays des infidèles (*kafristan*); c'est ainsi qu'ils nomment les environs, ou les idoles et les ouvrages miraculeux des Bouddhistes. A différentes époques, leur zèle aveugle les a portés à détruire ces travaux autant qu'ils le pouvaient, en effaçant le visage des figures et les gâtant de toutes les manières. Aureng zeb n'a pas été exempt de ce fanatisme. Ce grand homme repose sous une chétive tombe en pierre rouge, entourée d'un misérable paravent et dépourvue d'inscription, du moins à ce que l'on m'a dit, car elle était couverte; tandis que plusieurs santons et saints musulmans l'entourent dans des sépulcres magnifiques. Il savait quand il fallait apprécier la grandeur.

Le 4. A Chahpoura (16 milles), on descend du plateau de Roza par un défilé qui n'est pas trop

mauvais, ensuite la route qui passe par Kesaokira et par Gadjgaon est excellente.

Le 5. A Toka (14 milles). Après avoir passé le Godavéry, j'ai campé à Keigâm, sur sa rive méridionale; cette rivière est large dans cet endroit; le défilé est au-dessus de son confluent avec le Bira. La rivière n'est pas guéable, le bagage a été placé dans des bateaux; les chameaux et les chevaux ont été attachés à des radeaux composés de paquets de calebasses et de bambous; c'est aussi de cette manière que des familles traversent cette rivière, large de douze cents à quinze cents pieds : hommes, femmes, enfans, s'asseyent sur des paquets qu'ils poussent en avant. Toka est au confluent entre les deux rivières; elle n'a que des maisons avec des toits en terrasse et des ravines : les premières sont bâties par des partisans du peichouax. Le confluent est célèbre. Je traversai le Siounaneddi à cinq milles de Keigâm; la route était très marécageuse.

Le 6. A Heoura (9 milles), par une belle plaine d'une grande étendue. Il y a un fort. J'ai logé dans la mosquée voisine.

Le 7. A Sonaï Bahmini (10 milles), j'ai logé dans une chauderie voisine de la ville. Le pays est très ouvert et uni.

Le 8. A Dounghergaon (11 milles). Le bagage fit le tour. Je cheminai dans un ravin ou défilé nommé, je ne sais pourquoi, la Vallée heureuse. Je campai près d'un jardin de Badji Ro, où il y a un

bon baruh durré. Le jardin est au-dessous du niveau du plateau, dans des crevasses de rochers; il est rempli de cocotiers et d'autres arbres.

Le 9. A Ahmednagor (10 milles). Le fort est en bon état, il a un mur en pierre et un large fossé, à sec. Les bâtimens de l'int rieur sont propres et bien construits. L'arsenal est petit, mais bien tenu. On y voit deux petits canons de quelques livres ; on dit qu'ils sont en or, mais il me parut qu'ils n'en étaient pas entièrement.

Le 10. La route jusqu'à Akelnir (10 milles) traverse un pays nu et stérile; du reste il en a été généralement ainsi depuis les bords du Godavery; le bois y est très rare. Ayant vu un rassemblement près d'un tombeau, j'en demandai la raison ; on me répondit que deux esprits en étaient sortis une heure auparavant : je m'enquis du lieu où ils étaient mainnant; on répliqua qu'ils se promenaient dans le village.

Le 11. A Randjengâm (8 milles). Le pays est encore uni et ouvert. Je logeai dans la maison destinée aux voyageurs, elle était vaste et commode sous un seul rapport.

Le 12. A Saroux (16 milles), pays nu, je passai sur un pont volant le Ghoré Neddi, nommé différemment sur les cartes. Ce cantonnement est grand, et passe pour salubre. Il n'y a que peu de troupes; les maisons et les ouvrages dépérissent.

Le 27, je partis de Seroux et j'arrivai à Kenda-

pour (13 milles), passant, comme précédemment, par un pays uni et ouvert. Je traversai le Bhima à Koregâm ; cette rivière n'est pas guéable pour le bagage : on y a établi un pont volant.

Le 29. A Pouna, qui se présente bien, vu des bords du Mouta Moula; le mont Parbetti dans le lointain, les temples, les sinuosités du Mouta et du Moula, les plantations d'arbres font concevoir une idée avantageuse de Pouna et de ses environs. Je traversai, dans un petit bateau, les deux rivières à leur confluent, et justement au-dessous de ce qu'on appelle le Sangoum. C'est là que je trouvai la résidence britannique, sur une pointe de terre, à la jonction des deux rivières. Les ruines des maisons montrent la violence de l'attaque faite par le péchoua. La ville n'est pas grande : au milieu de maisons chétives, on en voit quelques-unes assez bonnes. Je montai sur le sommet du mont Parbatti : le péchoua s'y assit pour examiner le résultat de la bataille de Kirki ; quand il vit qu'il ne lui était pas favorable, il décampa. Quoique l'extérieur d'un petit nombre de maisons soit orné de peintures, je n'observai pas cette profusion d'histoires mythologiques qui sont représentées de cette manière et dont parlent Hamilton (1) et Moor. L'ex-péchoua avait trois palais à Pouna; celui de Samitchour ou du Samedi, c'est le nom du quartier, paraît avoir été le princi-

(1) Auteur du dictionnaire géographie de l'Inde (*East-India gazetteer.*)

pal, étant entouré de remparts et de bastions. Il y a, dans la ville, plusieurs fontaines; aucun tchaouk ou bazar n'est remarquable (1).

Une excellente route en pierre mène au temple, sur le mont Parbatti; on aperçoit de là un grand bassin au-dessous de la ville, les cantonnemens dans le lointain qui sont très étendus, les sinuosités de la rivière, de belles plantations d'arbres à une certaine distance, et plus près de grands enclos carrés où l'on donnait à manger aux brahmines, au nombre de plusieurs milliers, à certains jours fixés : c'était aux frais du peïchoua. Il y a, dans le cantonnement, plusieurs belles maisons, un théâtre et une église

(1) Pouna, dans la province d'Aureng-abad (latitude 18° 30′ N., longit. 74° 2′ E. de Greenwich), a été jusqu'en 1818 la capitale de l'empire mahratte, et ensuite celle d'un district anglais. Cette ville, appelée avec emphase le deiche ou la patrie des Mahrattes, est éloignée d'une trentaine de milles à l'est des Ghâts, de 100 milles de Bombay et de 75 du point de la côte la plus proche. Elle est à 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer et entourée de rochers trappéens qui, avec la forme singulière qui leur est propre, s'élèvent à mille pieds plus haut. Du temps de la domination des Mahrattes, quelques-uns étaient couronnés de forts, qui pour la plupart ont été abandonnés comme inutiles.

Le Mouta Moula se jette dans le Bhima, affluent du Crichena qui verse ses eaux dans le golfe de Bengale.

En 1821, on a fondé à Pouna un collège pour la conservation et les progrès de la littérature hindoue.

qui doit avoir un clocher haut de soixante pieds. Les routes sont très bonnes.

Le 30, je partis de Pouna pour Bergaon (22 milles). Le bagage traversa deux ponts. Je passai sur un pont flottant, et dans un bac le Mouta Moula ; je pris la route de Dharpori et de Tchintchore qui était très bonne.

Le 2 août. A Karli ou Karla (12 milles), une partie de la route, quoique marécageuse, n'était cependant pas aussi mauvaise que je l'aurais supposé à cause des pluies. Les eaux de l'Indrovni allaient presque jusqu'à la poitrine et étaient très rapides ; cela obligea les chameaux de faire un détour à gauche et de passer à un coss de distance. En avançant, on entre graduellement dans de hautes montagnes. On laisse à gauche le fort de Loghour sur les hauteurs ; il est très connu. La plaine de Karli est entièrement inondée, ce qui m'empêche d'aller voir la caverne située dans les montagnes du côté opposé (1). L'après-midi, je gagnai Kandala ;

(1) Dans cet endroit, la chaîne de montagnes court de l'est à l'ouest, mais celle qui a été creusée fait une saillie qui forme un angle droit, et la principale caverne est en face de l'ouest. Indépendamment de la grande grotte, il y a une suite d'appartemens disposés en deux étages ; c'est un ouvrage grossier et imparfait, ressemblant plus à une caverne naturelle qu'à un temple creusé de main d'homme, on voit aussi des citernes également taillées dans le roc.

Le temple est voûté et soutenu par des colonnes, ayant

la route était détestable : les torrens des montagnes se précipitaient dans toutes les directions ; mais je finis par entrer dans un canton boisé, montagneux et très romantique où est Kandala, près d'une magnifique ravine ou vallée profonde.

Le 3. A Kampoly, petit village au fond du défilé (6 milles), une route excellente, faite de main d'homme, mène au bas du Ghât ou défilé de Bhor, dont le sommet, dans cette saison, semble être continuellement enveloppé de brouillards et de pluies. C'est ce qui m'empêcha de jouir de la belle vue du Konkan ; toutefois, je crois que cette circonstance ajouta à l'effet de la perspective : le brouillard augmentant par la réfraction l'élévation apparente des

pour chapitaux des figures sculptées, représentant des éléphans avec leurs cavaliers. La longueur de la grande caverne est de 126 pieds et sa largeur de 46. Les cintres de la voûte sont en charpente, conséquemment on ne peut les supposer aussi anciens que l'excavation. Ils sont très propres et en bon état. On ne voit dans le temple ni image de la divinité, ni aucun objet visible de dévotion, sauf le parasol mystique ; mais les parois du vestibule sont couverts de figures en haut relief d'éléphans, d'hommes et de femmes, et de Bouddha dont les symboles dominent partout.

Les relations de voyage de lord Valentia et de Me Graham offrent des représentations du temple souterrain de Karli. L'atlas de la traduction du voyage du premier l'a reproduite pl. VI. Ce temple est un beau monument d'architecture bouddhique et ressemble beaucoup à nos cathédrales bâties dans le moyen âge.

montagnes au-dessus des vallées pendant que je descendais le défilé, et laissant quelquefois à l'imagination une étendue que l'œil ne pouvait percer. Le tableau est certainement imposant, et les ruisseaux innombrables qui se précipitent le long des flancs des montagnes, le rendent encore plus beau. Quand je les regardai d'en bas, les plus élevées se retirèrent en arrière; et aperçues au-dessus de la rangée inférieure, ne me parurent pas atteindre à la hauteur de la chaîne des Vindhya au Djâm Ghât. J'en jugeai par la dimension des arbres qui étaient sur le sommet des premières; mais je me suis peut-être trompé. Le col est praticable pour toutes les espèces de voitures, même pour les affûts de canon.

Le 4, en examinant les montagnes du défilé, je pensai qu'elles étaient réellement plus hautes que la chaîne du Djâm Ghât; ayant questionné sur ce sujet les gens qui m'entouraient, tous répondirent que celles-ci étaient les plus élevées. C'est une chose difficile de comparer ensemble des hauteurs d'après des impressions produites à des époques différentes; le résultat dépend beaucoup de la tournure des idées dans le moment. Il est rare d'évaluer avec justesse même la hauteur d'un éléphant, à moins de le comparer avec un autre en le mesurant.

Au-delà de Kampoly, je voyageai dans un pays fertile en riz; je passai un grand nombre de rivières, l'eau de l'une d'elle, près de Tchaouk, allait jusqu'à la poitrine. Le Konkan, ainsi qu'on appelle ce pays,

quoique je pense que ce nom est appliqué à celui qui se trouve plus bas, est couvert de hautes collines ou montagnes qui se détachent de la grande chaîne des Ghâts, en formant des chaînons ou des sommets séparés. Le terrain, à une certaine distance en bas, de même qu'au-dessus des défilés, consiste en une argile rouge semblable à celle des environs d'Exeter.

Tchaouk est à 12 milles de Kampoly. La maison où on loge est sur un emplacement élevé; la vue s'étend sur un beau paysage; ce sont des champs de riz, des arbres, des villages et de tous côtés des montagnes magnifiques; derrière soi on a la chaîne du Bhorghat, au nord le Mathè Ram, grande colline dont le sommet est couronné par une masse carrée que l'on prendrait pour un fort, mais elle est l'ouvrage de la nature; néanmoins il y a des fortifications; à l'ouest s'élève le Kernalla qui porte sur sa cime une construction, et au sud on aperçoit les coteaux que surmonte le Manikgourh, masse énorme de rochers escarpés; mais on me dit que la montagne la plus haute est le Parbatgourh que couronne un fort, comme son nom l'indique. Il est au nord-ouest, mais les coteaux intermédiaires empêchent qu'on ne l'aperçoive du point où je me tenais. Les montagnes voisines ne sont habitées que par des pasteurs, qui font paître leurs buffles sur les pentes tapissées de belles herbes.

Le 5. A Panouell (12 milles). Quand la route,

qui est faite par des pioniers, sera terminée jusqu'au défilé, ce sera un ouvrage très utile. Je continuai à voyager dans un pays fertile en riz et parsemé de coteaux dans toutes les parties. Panouell est un réceptacle de boue et d'ordure. Une bonne chaussée mène à la rivière. La langue que parlent les indigènes de ce canton paraît avoir été mélangée. Un havildar qui vint me trouver à Campoly me demanda si j'avais quelque chose à envoyer à un poste de Cipayes, mais les expressions dont il se servit me firent croire qu'il s'agissait de Panouell; de sorte que je le remerciai en lui disant que j'avais reçu mes lettres de ce lieu, et que j'y arriverais aussitôt que la poste; naturellement il eut l'air très surpris.

Je louai deux grands bateaux, le vent et la marée m'étaient favorables, j'arrivai à Bombay au lever du soleil. Autant que je pus en juger à la clarté de la lune, le paysage de l'embouchure de la rivière de Panouell est agréable; ensuite la mer s'ouvre davantage; on passe devant de petites îles, l'une d'elles est Elephanta, puis on aperçoit la côte sur le promontoire de laquelle est situé Bombay. Le fort est à l'extrémité, la côte à une grande distance est bordée de bourgades et de maisons plus ou moins rapprochées. Les casernes se présentent bien.

VOYAGE

DE BOMBAY A MANDLAISIR,

PAR

LE LIEUTENANT-COLONEL DELAMAIN.

Le 25 février 1823, je m'embarquai à Bombay pour Kâlliâni. Je passai devant Tânnâ qui a la réputation d'être un lieu très chaud; ce que je suis très disposé à croire, puisqu'il est entouré de montagnes. La navigation est difficile; le bateau toucha sur les rochers de Tânnâ. Kâlliâni est une ville de chétive apparence.

Le 27. La route au-delà de Kâlliâni devient montagneuse, sauvage et rocailleuse. Après avoir traversé une rivière remplie de rochers, j'arrivai à Titwâllâ (9 milles). Le 28 à Châpourâ (14 milles). La route est généralement bonne, quelquefois pierreuse. On voit à gauche des coteaux surmontés de tourelles ou de cônes naturels, comme il y en a beaucoup dans le Konkan; de loin on les prendrait pour des formations basaltiques.

Le 1er mars. A Kardi (12 milles); la route est d'a-

bord rocailleuse, et traverse des djengles peu élevés; le reste est meilleur et le pays plus ouvert.

Le 2. A Kassara (12 milles), pas de villages, pas de vivres. Je voyage constamment à travers une suite de coteaux bas, extrêmement rocailleux, couverts de djengles peu épais; çà et là sont épars des arbres à écorce entièrement blanche, de laquelle transsude une résine pure très limpide. A mi-chemin, je passe à Oumba mali, village ruiné.

Le 3. A Gouty; dans une étendue de 7 milles, je parcours comme la veille une route rocailleuse; les montagnes deviennent plus hautes; la montée du défilé nommé Talghât est escarpée et longue d'un mille; à son ouverture on voit un tombeau. Le reste de la route est bon. Les monts de chaque côté sont plus élevés que le niveau du col. (En tout 13 milles).

Le 4. A Ouaraouari (12 milles), le pays s'ouvre graduellement, et la route s'améliore. Je traverse une rivière. Quelques montagnes sont en décomposition; des cônes élevés, semblables à des cheminées de rochers, s'élancent du centre de ces hauteurs, sont graduellement dépouillés de la terre qui les couvre, et laissent le roc du faîte à nu. Ce caractère est commun dans ce pays.

Le 5. A Nasak (11 milles), je me suis arrêté à Pendoughor, éloigné de 5 milles de Nasek, pour voir les excavations dans une montagne à une certaine distance à droite de la route. Je passai une petite rivière près de Nasak, puis je traversai

cette ville, qui est passable, et ensuite le Godavery qui en ce moment est peu profond. Des pierres plattes sont placées au milieu du courant de ce fleuve, ou bien les roches de son lit son taillées dans cette forme, pour la commodité des baigneurs dont le nombre est considérable. Cet endroit et le canton qui l'entoure est célèbre comme étant le théâtre des évènemens du Ramayana.

Le 7. A Odjour (10 milles), bonne route. Je passai près d'un village un ruisseau à sec. Le pays est très ouvert, comme dans la plus grande partie du Dekkan.

Le 8. A Sirora (11 milles), je traverse plusieurs ruisseaux qui portent leurs eaux au Godavery, et aussi ce fleuve à plusieurs reprises. Le pays est beau et parsemé de bouquets d'arbres. A mi-chemin, je passe par Pipli.

Le 9. A Tchandore (14 milles), je traverse divers petits ruisseaux; le pays est stérile et rocailleux. Le pettah ou la ville qui entoure le fort est misérable et en ruines; j'allai loger au palais, que l'on dit avoir été bâti par un des ancêtres de Holkar. Il est construit à l'orientale avec une cour intérieure. Les colonnes, les arcades et les ornemens saillans formant la colonnade qui entoure la cour sont en bois, et sculptés avec beaucoup de délicatesse et d'élégance. On peut en dire autant de la triple colonnade de l'entrée, qui est soutenue dans toute sa longueur par de très belles colonnes accou-

plées, unies par un ouvrage à jour en mosaïque, et sculptées en perfection. La salle publique qui se trouve au-dessus est très vaste, et bâtie à peu près dans le même goût; mais il paraît que le conseil actuel ayant eu la vanité de posséder un palais peint, a rempli et barbouillé de peinture tous les ouvrages de sculpture fine; et il a laissé imparfaite cette besogne, lorsque les Anglais se sont emparés du pays. Les piédestaux des grandes colonnes sont en pierres sculptées; les fûts des colonnes sont en bois; on ne s'en aperçoit pas au premier coup-d'œil. Le palais de Nasouk était semblable à celui-ci, qui est tout près d'un coteau élevé, que couronnait le fort de Tchandore; il ne reste plus de vestige de cette forteresse. Elle a été complètement détruite par nous; les réservoirs ont été comblés afin d'empêcher les Bhils et les brigands de trouver ici un refuge. Ainsi il ne reste plus que le coteau. Tout y annonce la pauvreté, et la terre est à peine cultivée dans les environs.

Le 10. A Oumrana (11 milles), ville entourée d'un mur en terre avec quatre bastions, semblables à ceux de l'Hindoustan septentrional. Bonne route, continuation de coteaux stériles. Ce matin j'ai aperçu plusieurs tombeaux, avec des pierres à leur chevet, couvertes de vermillon (sendour). L'examen m'a fait reconnaître qu'ils étaient hindous. Il paraît que dans tout le Dekkan et même dans le sud de l'Inde, les Soudras en général enterrent leurs morts, et que

ceux qui en ont les moyens placent sur le lieu des tcheboutras ou tchhettuès (goumbez's). Je pense que cet usage doit être particulier aux Mahrattes et aux Dekkanis ; sur vingt Koumbis, il n'y en a pas deux qui soient brûlés après leur décès, et les Linguets, ou ceux qui portent sur la poitrine un lingam en pierre, enveloppé de toile ou renfermé dans un étui d'argent, les Sonars, les Tilis, en un mot toutes les classes de marchands et d'agriculteurs suivent cet usage. Je supposai que peut-être il provenait de la rareté du bois dans le Dekan ; mais on me dit qu'il était également suivi dans les cantons où le bois abonde.

Le 11. A Malligâm (16 milles), bon chemin, mais pauvre pays et coteaux nus, je visitai le château qui est plus fort qu'il ne le paraît au premier coup d'œil. Une grande partie du mur principal fut renversée durant le siége, par l'explosion d'un magasin qu'une bombe fit sauter ; des parties de deux autres murs eurent des brèches. Une suite de remparts et de demi-lunes rendent l'approche de ce côté très difficile. Le côté de l'est paraît le plus faible ; il ne fut pas attaqué. Il n'y avait pas dans la place de canon important ni en état de servir. Les Arabes se battirent bien ; ils étaient probablement une cinquantaine. Je fus frappé du respect que l'officier indigène qui m'accompagnait montrait pour le pavillon ; il le salua à plusieurs reprises, avant de poser le pied sur la marche la plus basse du bastion.

Le 13. A Djhoréga (13 milles), le pays à peu près le même que la veille. Djhoréga est un village entouré d'un mur de terre. Il y a tout auprès un temple ancien très remarquable, qui, suivant la tradition, a été très endommagé par Aureng Zeb. Il consiste en une pyramide, avec une plus petite de chaque côté et un portique en avant. Tout l'extérieur est richement sculpté offrant des groupes et des figures de différentes sortes entremêlées; j'en remarquai une petite, peut-être y en a-t-il davantage, qui avait exactement le caractère de Bouddha ou Didjamber debout; ses mains le long du corps, et de longues oreilles. Il paraît cependant que ce temple est consacré à Mahadeo, et qu'il l'a été dès le principe, si l'on en juge d'après le grand Nanda de la façade qui est terriblement usé et défiguré. Il reste un certain nombre de petites images dans l'intérieur: mais on ne voit plus que les piédestaux des principales placées dans les niches latérales. On aperçoit le lingam au milieu d'un espace contigu au mur de la niche de l'intérieur: cela ressemble beaucoup à un devant de cheminée, car deux colonnes l'accompagnent et sont réunies par un ornement contre lequel une idole peut avoir été placée. Goueche est sculpté grossièrement sur le mur au milieu du temple. Un Hindou, vakil de Nimalkar, qui se trouvait là, me dit qu'il croyait qu'une figure de Vichnou avait été posée dans l'endroit dont je viens de parler comme semblable à un devant de cheminée;

mais je reconnus qu'il ne connaissait pas beaucoup ces matières et ne s'en souciait pas plus, car au-dessus de la porte du sanctuaire il y avait une petite image qu'il nommait Vichnou; l'ayant regardée avec attention, je lui fis observer qu'elle avait un sein très prononcé : « Dans ce cas, reprit-il, c'est très probablement Debi. »

Une petite ruine d'un temple pareil à celui que je viens de décrire, est tout auprès : il paraît, d'après les notes qui m'ont été remises, que Mhawa Tili le construisit du temps de radjah Gaouri. Mais qui était ce radjah? Avait-il quelque rapport avec l'idole Gaourika, qui, suivant Hamilton, tirait son nom de Gaour dans le Bengale? Le radjah dans la possession duquel resta l'idole s'appelait-il Gaouri, ou bien radjah Gaouri et Gaourika signifient-ils la même chose? Les groupes grotesques de colonnes, et le style visiblement antique de leur architecture donneraient lieu de supposer qu'ils sont très anciens, quoique le caractère dans lequel est écrit Mhava Tili ne le soit pas. Une niche dans la partie postérieure et extérieure du temple, est dépourvue de statue; il en est de même du petit temple isolé dont je viens de faire mention. Je ne serais pas surpris qu'il y eut eu ici des saints srawak, car à quelque distance il y a un vieux fragment d'un lion, ou plutôt d'un sphynx long d'à peu près trois pieds, qui paraît avoir été apporté d'ailleurs, tandis qu'à chaque temple il y a un nenda quoique presque

aussi dégarni. En se contentant de regarder le style et les effets de l'air sur ces morceaux, je dirais qu'ils sont aussi anciens ou plus anciens que les cavernes de Nasek; les ornemens extérieurs du grand temple souterrain de ce lieu sont bien plus parfaits que ceux de l'intérieur du sanctuaire de Djhoréga. Si le radjah Gaouri est moderne, par exemple, s'il a vécu immédiatement avant l'invasion et la conquête des Musulmans, et si la tradition qui place la construction du temple de son temps est exacte, je ne sais plus que penser de la grande antiquité des cavernes des bouddhistes ou de Pandou.

Le 14. A Lalling (12 milles), on en compte 7 jusqu'à Arwi; le reste de la route est très raboteux et malaisé pour les animaux. On traverse une espèce de col, autrefois fortifié. Il y a un vieux mur en terre pour écarter les Pindaris, placé dans un lieu étroit, et lié en partie avec le fort bâti sur une colline conique très haute. Ce poste n'a pas été occupé depuis quatre ans; au sommet l'eau est abondante; quand on a passé la barrière, le pays s'ouvre.

Le 15. A Dhoulia (7 milles), bonne route; pays ouvert; j'ai passé un à deux ruisseaux à sec.

Le 17. A Naboli ou Nalaoude (9 milles), bonne route. J'ai traversé le fleuve et d'autres rivières, ainsi que des coteaux peu élevés, à peu près à 4 milles de Dhoulia.

Le 18. A Beitawed (12 milles), bonne route. J'ai traversé le fleuve et de petites rivières à plusieurs

reprises. L'aspect du pays est totalement différent de celui du Dekhan; étant bien boisé et plus cultivé. Beitawed paraît avoir été un lieu considérable; dans les environs il y a plusieurs tombeaux musulmans.

Le 19. A Talneir (9 milles). La route est bonne, quoique l'on finisse par voyager dans des ravines. J'ai traversé le Tapty : il y avait deux pieds d'eau; la largeur de cette rivière était là d'environ un tiers de mille. Malgré la grande élévation de la citadelle au-dessus du Tapty, il n'y en eut cependant qu'une petite partie qui, dans la dernière inondation, resta au-dessus de l'eau; jamais l'artillerie ou la poudre n'auraient pu aussi aisément convertir cette forteresse en un monceau de ruines. Dans les environs de Talneir, seulement deux à trois maisons ne furent pas atteintes par l'inondation. Les habitans s'enfuirent vers les terrains élevés de l'intérieur et du côté opposé; on me montra un arbre sur lequel des gens étaient restés perchés pendant trois jours. La flèche d'un temple hindou hors du fort fut entièrement couverte par l'eau, ce qui fait voir qu'une bien petite partie de la citadelle avait pu être à l'abri de l'inondation; les eaux ont dû s'élever au moins à 100 pieds.

On dit que le radjah Gaouli construisit ce fort avant la conquête musulmane. Je crois que c'est le même que Gaouri dont il a été question à Djhoréga. Mais le fort actuel étant en briques, peut difficilement avoir une si haute antiquité. On dit que Gaouli

radjah était un nom de caste et non pas celui d'un individu.

Le 20. A Keroundhari (12 milles); très bonne route. Je passe par Sirpour, qui n'est qu'un grand village avec des maisons en bon état. Je traverse le lit de l'Anonti qui est large, mais à sec. Keroundhari est un village en ruines avec un gurhi sur le bord de l'Anonti, qui a ici un peu d'eau courante. Je vis des pierres bien sculptées, qui probablement étaient tombées d'une mosquée, dont il ne reste plus que la plate-forme; ce monument quoique musulman est aussi attribué à radjah Gaouli, cependant on convient que cette idée n'a pas le sens commun. Mais ce nom, dans le Kandeich, est employé pour désigner l'auteur de tout ce que l'on ne connaît pas.

Le 21. Une bonne route à travers des djengles me mène à Pâlâsneir (12 milles). Je passe plusieurs fois le torrent. Je campe sous des beurs près des ruines du gurhi et du village; il n'en reste plus que deux à trois cabanes et un choky pour quelques hommes. On parle de ce lieu comme extrêmement malsain pendant quatre mois de l'année. Les habitans disent que dans l'espace d'un mois une personne dépérit; effet que l'on impute à l'effet délétère de l'eau qui fait enfler le ventre. Les bêtes sauvages sont très communes dans les environs. Les Bhils sont plus effrayés des ours que des tigres; ils évitent constamment les premiers : ils disent que lorsqu'ils ont une fois touché l'homme ils l'attaquent toujours. On me raconta

deux exemples d'ours qui, après avoir tué des hommes, arrachèrent en la léchant la peau de la plante de leurs pieds, et continuèrent à sucer le sang.

On m'a raconté que Bidjagourh était autrefois un lieu très remarquable, et que de cette route plusieurs chemins y allaient; mais que toutes sont couvertes de broussailles, et qu'il y a maintenant un charme qui empêche que personne y séjourne plus d'un mois, sous peine de mort. Cela provient uniquement de ce que l'eau du réservoir s'est corrompue, faute d'avoir été employée, et de ce que les djengles enveloppent les plaines et les coteaux. Ce lieu fut également bâti par le radjah Gaouli. A la fin, j'ai compris, ce soir, que le radjah Gaouli était une incarnation de la divinité, qui avait pris la forme d'un Gouli ou Gouala. D'autres détails assez confus indiquent qu'il s'agit de Krichna, ou de quelqu'autre incarnation sous la forme d'un prince avant l'époque de l'invasion musulmane.

Le 22. A Sindwa (12 milles), route pierreuse, notamment au défilé de Bouré Gourh; néanmoins elle n'était très mauvaise nulle part. Les djengles sont plus touffus qu'hier. En approchant de Sindwa, le pays est ouvert et très beau; des touffes de manguiers donnent à ce lieu l'air d'être plus beau qu'il ne l'est réellement. Plusieurs ruisseaux croisent la route dans cette saison sèche. Le fort de Sindwa, construit en pierre par Mâlhâr Rao, n'est pas en-

tièrement fini. Il y a de grands réservoirs soutenus par des colonnes taillées dans le roc. Le fort de Boré Gourh est petit, en pierre, et a quatre bastions; il est en bon état, mais il manque d'eau. Il est à peu près à 5 milles de la dernière station. Tous les habitans des montagnes attribuent la maladie à l'air froid et humide, plutôt qu'à l'eau; elle est très bonne à Sindwa où, pendant la saison des pluies ou des maladies, elle n'est pas gâtée par des feuilles ou des ordures.

Les Bhils n'érigent pas des temples aux divinités; leur principal objet d'adoration est la figure d'un de leurs ancêtres qu'ils enduisent de sendour et d'huile, et qu'ils nomment Vir; ils transmettent ainsi leurs souvenirs à la postérité : ils adorent Khandi Rao, et quelques dévots d'entre eux vénèrent des idoles des autres Hindous et paient les brahmines, croyant à l'efficacité de ces pratiques. Toutefois ce ne sont pas des Hindous.

Le fort renferme les restes d'un autre plus ancien bâti en terre, et des ouvrages plus récens. Il y a aussi deux rangées de maisons pour les sardars ou officiers supérieurs indigènes; deux réservoirs profonds et un puits, mais la meilleure eau est hors du fort. Un petit temple consacré à Mahadeo est très délabré. Il ressemble beaucoup à celui de Djhoréga par la forme, les sculptures et les ornemens d'architecture; l'œpatri est à l'est. Je pense qu'ils sont tous les deux de la même époque; le mortier n'est

pas entré dans leur construction ; je crois que ceux de Woun sont de même structure et aussi anciens. Le territoire de Holkar commence au fort du Nord, qui nous appartient, mais les villages des environs sont à Holkar.

Le 23. A Nagalwari (13 milles), bonne route, mais très infestée de tigres, surtout en ce moment. Un grand ruisseau coule à l'entrée de Nimar. Je passai le Djamgourh ou Djamli, à 3 coss de Sendwa. Je vis un gurhi en terre qui était en ruines. Bidjagourh est à 7 coss de Nagalwari.

Le 24. A Woun (12 milles). Les indigènes évaluent à 5 coss cette distance ; mais, dans le Kandeiche, on dirait qu'il y en a au moins 7. La route est rude et pierreuse. Je traversai deux ou trois petits ruisseaux, où il y avait un peu d'eau, et autant de villages en ruines. Le pays est bas, ondulé ; les coteaux sont sauvages et stériles. Il y a tout autour des temples djains et brahmaniques.

Le 26. A Khargone (10 milles), je pris la route la plus longue ; il y en a une plus courte de 2 milles. Celle que je suivis est bonne. Je traversai deux ruisseaux où il y avait de l'eau, et ensuite le Gouni qui baigne Khargone ; cette rivière est large, mais peu profonde. Pendant la marche, mes gens rencontrèrent un tigre sur le chemin ; hier on s'empara d'un buffle près du camp. Cette rivière n'est pas la même que celle que l'on voit à Bhikangân ; elle ne coupe pas non plus les montagnes de Satpourah comme

le marquent les cartes, mais elle verse ses eaux dans le Nerbadda.

Le 27. A Tchota Kasraoud (18 milles), route de temps en temps pierreuse; entre Khargone et ce lieu, il n'y a pas de village où l'on puisse trouver des vivres. Une partie de la ville de Khergone est en ruines; le mur est en très mauvais état, de même que l'enceinte intérieure nommée le fort; Madhou Rao y réside. La rivière est barrée.

A Tchota Kasraoud, il y a un temple semblable pour l'architecture à ceux de Woun; il est entièrement en ruines; quelques figures très frustes sont éparses dans les environs. Je pense qu'une partie des matériaux du temple a été employée dans la construction du bouli voisin. Deux colonnes s'élèvent à côté de l'escalier. Ce matin, j'ai vu, en passant, un fanatique qui mesurait la route avec la longueur de son corps, et marquait avec un bâton le point où il avait atteint. Son domestique me dit qu'il venait d'un village à 12 coss en deçà de Pouna, et allait à Benarès. Il était en route depuis deux ans.

Le 28. A Mandlaisir, 6 milles.

TABLEAU

DU CAP DE BONNE ESPÉRANCE,

PAR

DUGALD CARMICHAEL,

CAPITAINE D'INFANTERIE.

La première chose qui fixe l'attention d'un étranger à son arrivée dans la ville du Cap, est la diversité extraordinaire de traits, de couleur et de costume des différentes espèces de gens qui remplissent les rues. Il éprouve de la surprise de se trouver dans une sorte d'arche de Noé, où il rencontre plus de variétés d'une seule espèce, que ce patriarche n'en avait de confiées à ses soins de toutes les créatures animées. Il peut voir la robe blanche et nette de l'Hindou se frotter contre le manteau de peau peinte du Cafre, et la peau de mouton enduite de suie du Hottentot. Ici le paysan des Sneeuw-bergen, marchant pieds nus, s'ébahit des bottes luisantes de l'élégant de Londres; là, on peut faire contraster la chevelure courte du Pensylvanien avec la longue queue pendante de l'occiput du Chinois; là, le Brésilien peut donner une poignée de main au Malais,

et le nègre de Guinée à son frère de Madagascar. Au milieu de ce groupe bigarré, des Européens de tous les genres, soit marchands, soit prisonniers de guerre, passent en revue devant lui.

La position géographique de la colonie peut jusqu'à un certain point servir à expliquer le concours de ces élémens de population si hétérogènes. Les circonstances particulières du temps où elle fut établie favorisèrent l'émigration d'habitans de toutes les parties de l'Allemagne et du nord de l'Europe. La révocation de l'édit de Nantes y amena beaucoup de familles protestantes de France qui y cherchèrent un asile; l'usage de donner un congé définitif aux soldats qui avaient servi un certain temps dans la colonie, et dont très peu retournaient en Europe; les communications étendues entre cette partie du monde et l'Inde, et dans le cours desquelles une multitude d'aventuriers étaient excités par l'espérance ou forcés par la détresse à renoncer à leurs projets pour les Indes et à se fixer dans la colonie; enfin la salubrité du climat qui invite les victimes des maladies de la zone torride à venir ici pour rétablir leur santé; voilà ce qui fournit les teintes claires au tableau; les ombres lui sont données par la côte d'Afrique et les îles de l'archipel des Indes.

Dans une société ainsi organisée, les mœurs doivent offrir non moins de différence que les élémens qui la composent. Des siècles doivent s'écouler avant qu'elles puissent s'amalgamer et prendre une

forme nationale. C'est ce qui rend les colons si enclins à adopter les usages des étrangers, et comme dans ce cas, ils suivent plus le caprice que le bon sens, ils sont quelquefois sujets à exciter le sourire. Peut-on concevoir, par exemple, un objet plus gauche ou plus ridicule qu'un gros paysan haussant les épaules à l'imitation d'un Parisien, tortillant le cou et prononçant d'un ton traînant ces mots: « *ik wet ni et* » (je ne sais pas), tandis que tous ses efforts ne peuvent faire prendre l'expression correspondante à une physionomie dont les muscles sont si profondément enfoncés dans la graisse, que même les convulsions de la mort ne peuvent produire aucun dérangement visible dans ses traits.

Il n'existe pas de différence de rang au Cap, et si la population n'est pas de temps en temps renforcée par l'Europe, la distinction de couleur s'évanouira bientôt. On peut déja reconnaître le mélange du sang africain et de l'européen dans quelques-unes des premières familles de la colonie; la teinte de la peau et les linéamens du visage trahissant évidemment leur origine. L'abolition de la traite des nègres et la facilité avec laquelle les plus pauvres habitans peuvent, avec une activité et une persévérance ordinaires, gagner leur vie, accéléreront cette union, et il est probable qu'avant deux siècles toutes les couleurs seront fondues en une seule.

Les dames du Cap ont en général le teint blanc, peut-être trop blanc; il est de cette nuance délicate

qui annonce un état de maladie et la privation d'air et de lumière. Il manque de cette fraîcheur et de cette vivacité qu'un exercice modéré et l'action des élémens répandent sur les joues des femmes de la Grande-Bretagne. Quand elles sont jeunes, et avant leur mariage, elles prennent grand soin de leur figure; alors leurs formes ont de la légèreté et de l'élégance; mais aussitôt qu'elles sont mariées, elles commencent à négliger leur personne, et en s'abandonnant aux plaisirs de la table, elles acquièrent un degré d'obésité qui les rend un objet de dégoût. L'habitude des végétaux acides pour assaisonner toute espèce de mets, ne tarde pas à détruire leurs dents. Cette défectuosité est si commune, que de belles dents n'entrent jamais dans l'énumération des perfections d'une femme, et l'omission totale de la brosse rend les dents qu'elles ont un objet repoussant pour les yeux de toute personne délicate.

Presque toutes les maisons particulières du Cap sont ouvertes pour recevoir les étrangers qui veulent prendre pour quelque temps un appartement dans la ville. Cet usage rend les auberges inutiles, mais comme il a originairement été engendré par la pauvreté et la nécessité, il tombera en désuétude à mesure que les habitans deviendront plus riches. La ville du Cap peut maintenant être comparée à une grande hôtellerie sur une route très fréquentée. La même succession constante d'arrivées et de départs; le même mélange confus de personnages, et la même soif

inextinguible de gain, et le même dédain de réputation dans la manière de l'acquérir, les caractérisent l'une et l'autre.

Il y a dans la ville du Cap une suite continue de ventes à l'encan. Ce sont des espèces de loteries où chaque personne et surtout les vieilles femmes, s'engagent avec une avidité étonnante, quoique la chance du gain y soit absolument aussi précaire que dans le genre de spéculation dont le succès dépend du mouvement de la roue de fortune. Il ne se passe pas de jour sans que plusieurs de ces ventes aient lieu; et fréquemment un objet acheté le matin à l'une est, dans le cours de la journée, exposé pour être vendu à une autre. Les ventes les plus considérables sont annoncées dans la *Gazette du Cap;* les moindres sont publiées par un crieur qui va de rue en rue en frappant sur une assiette de cuivre pour attirer l'attention. Tous les oisifs courent à ces lieux où ils sont sûrs d'entendre discuter les nouvelles ou politiques, ou scandaleuses du jour; en même temps le bas prix auquel ils voient adjuger les objets les tente à hasarder leur argent, tout comme ils l'exposeraient au lansquenet. Si la quantité des objets n'est pas suffisante pour que l'on fasse la vente chez soi, on les envoie à la première qui a lieu dans le voisinage, où elles courent le risque du gain ou de la perte. D'après ce système, chaque habitant de tout sexe est négociant, et chaque maison a une boutique ou un magasin pour loger ces achats faits par spéculation.

Ce qui, dans le principe, a donné lieu à cette manie des ventes à l'encan, et ce qui la maintient, est la loi des héritages en vertu de laquelle, à la mort d'un père de famille, tout ce qu'il possédait est mis en vente, et le produit en est partagé également entre ses enfans. Le gouvernement lève un droit de trois et demi pour cent sur chaque objet vendu de cette manière, et le commissaire prélève un et demi pour cent pour ses peines à diriger la vente et recueillir l'argent. Il y a peu de temps, j'entrai dans une de ces salles de vente, où, entr'autres marchandises, je vis trois à quatre nègres exposés. C'était un spectable entièrement nouveau pour moi; je ne pus sans peine remarquer l'inquiétude manifestée par ces pauvres créatures en regardant les personnes qui enchérissaient. Ils semblaient désirer connaître l'humeur de leur maître futur, dans les traits de son visage, et montraient des signes de joie ou de crainte suivant l'opinion qu'ils s'étaient formée de son caractère.

Parmi les effets terribles de la réaction causée par la traite des nègres, il n'y en a peut-être pas de plus mérité ou de plus évident que la dissolution des mœurs et la férocité de caractère qu'elle engendre chez les personnes qui y prennent part. Le calculateur impassible des profits et des pertes, premier agent de ce trafic impie, ressent son influence, mais à un degré éloigné et subordonné. C'est quand nous jetons les yeux sur les hommes placés immédiate-

ment dans la sphère de son action, que nous apercevons toute l'étendue de ses effets nuisibles; leur moral, leur tempérament, leur air, leurs traits même, décèlent son influence maligne. Il transforme surtout le sexe le plus faible en tyrans cruels. Quand on se trouve dans la société des femmes, on cherche en vain cette gaîté de physionomie qui annonce la douceur du caractère; on écoute en vain pour entendre ce son harmonieux de la voix qui est tempéré par l'habitude de se rencontrer avec des égaux.

Un jour je fus attiré à la fenêtre par un bruit étrange qui semblait sortir d'une petite cour derrière la maison où je logeais. En regardant dehors, je vis mon hôtesse occupée à administrer une correction à un jeune esclave qui par une offense avait encouru son déplaisir. Comment décrire son aspect? Sa personne était de véritable souche hollandaise, grande, grasse et grossièrement faite. Un élargissement extraordinaire des glandes thyroïdes qui rivalisaient avec ses joues en dimension et en couleur, donnait à sa physionomie une expression particulière que je ne puis pas appeler aimable. Sa voix rappelait le cri d'un dindon en colère; de sa main gauche elle tenait Mango par la nuque du cou, et de sa droite elle brandissait un long schambock, qui est une cravache faite de peau d'hippopotame ou de rhinocéros. Elle l'appliquait sur les épaules du délinquant avec l'adresse et la persévérance de quelqu'un qui est consommé dans cet exercice. Au milieu

de son travail, je pus distinguer les épithètes de coquin, fripon, esclave, et enfin de gros juremens en anglais prononcés avec une volubilité singulière, et répétés avec une sorte de cadence mesurée, correspondante avec l'action de la main, dont elle formait l'accompagnement. Je fus d'autant plus frappé de cette dernière circonstance que je savais que la dame comprenait aussi peu le sens de ces fleurs de rhétorique, que le pauvre coupable auquel elles étaient si complaisamment prodiguées : Comment, me disais-je, la langue hollandaise est-elle donc devenue si polie qu'elle ne puisse fournir des termes qui expriment suffisamment les passions haineuses, ou bien l'anglais est-il tellement énergique dans ses explétifs que le simple son, indépendant du sens, peut blesser les sentimens d'un côté, et apaiser de l'autre l'explosion de la colère?

Au Cap, les esclaves sont composés de plus de races diverses que l'on n'en voit dans les autres contrées où le trafic de chair humaine est sanctionné par les lois. La côte de Guinée, Mosambique, Madagascar, Malacca et les îles les plus orientales de l'ancien Monde, ont contribué tour à tour à approvisionner la colonie, et du mélange de ce ramas hétérogène, secondé par une légère addition du sang européen et du sang hottentot, a surgi une race bâtarde qui offre une diversité étonnante pour les traits et le caractère. De toutes les espèces d'esclaves, le Malais porte le type le plus distinct; il est fin,

actif, intelligent, mais en même temps implacable dans sa vengeance. S'il commet une faute et en subit le châtiment, l'affaire en reste là; mais s'il est seulement menacé et s'il s'imagine que la punition est toujours imminente, il commettra les actions les plus atroces pour mettre un terme à l'incertitude qui le tourmente. Poussé au désespoir par l'impression de cette idée, il se plonge dans un état de délire en avalant de l'opium; alors il tire son kriss ou poignard et frappe toute la famille, même les esclaves et les animaux. Ayant assouvi sa vengeance dans l'intérieur, il s'élance dans la rue, et, plongeant son arme dans le sein de toute créature vivante qu'il rencontre, n'importe que ce soit homme ou bête, il ne cesse ses fureurs que lorsqu'on l'a tué d'un coup de fusil ou que de toute autre manière on l'ait mis hors d'état de faire d'autre mal.

C'est peut-être par la crainte de cette rétribution terrible que les esclaves sont sans comparaison mieux traités au Cap que dans toute autre colonie européenne; quoique l'on doive aussi avouer que le très haut prix auquel ils sont ordinairement évalués doit empêcher la plupart des maîtres de les traiter avec dureté et inhumanité. La loi ne confie pas au maître le droit d'infliger à l'esclave une punition corporelle; elle ordonne que le coupable soit envoyé à la prison publique où il reçoit un certain nombre de coups d'après la nature de son offense; mais on peut supposer sans peine que cette loi est

fréquemment éludée, même dans la ville, et même sous les yeux des magistrats, et que dans les cantons du pays très reculés, elle est comme non avenue; la distance du siège de la justice ajoutant à la difficulté et à la dépense, entraîne la désobéissance à ses volontés, dans la même proportion qu'elle assure l'impunité à ceux qui la transgressent.

Avant que les Anglais fussent maîtres de la colonie, les esclaves convaincus de crime capital étaient quelquefois mis à la torture, parce qu'un aveu du fait, soit volontaire ou forcé, était nécessaire pour autoriser le magistrat à prononcer la sentence de mort contre le coupable; mais cet usage inhumain a été aboli par le gouvernement britannique, et la condamnation capitale est exécutée sans ces cruautés préliminaires. La place des exécutions est au pied de la montagne nommée la Queue du Lion, vis à vis de la batterie d'Amsterdam. Trois piliers disposés en triangle supportent autant de solives placées horizontalement et auxquelles les condamnés sont pendus. C'est probablement à un gibet construit de cette manière qu'un des personnages de la tragédie des *Voleurs* de Schiller fait allusion lorsqu'il dit à un autre : « Maurice, garde-toi de la bête « à trois pattes. »

Le village de Bavianskloof, nommé Gnadenthal (val de grace) par les missionnaires moraves, est situé au pied d'une montagne haute et raboteuse.

Un ruisseau abondant qui se précipite le long d'une ravine profonde sur le flanc du coteau, traverse le village ; et, après avoir arrosé une longue suite de petits jardins, se réunit à la rivière Sonderend. Ce fut sur les bords de ce ruisseau que je vis la belle plante nommée *wachendorfia thyrsiflora*. La partie supérieure du village, occupée par les missionnaires, consiste en une rangée de maisons divisées en appartemens séparés, à chacun desquels est attaché un atelier : il y a un réfectoire où toute la communauté mange en commun ; une église, une école, et une auberge pour les étrangers. Cinq Européens sont maintenant attachés à cet établissement ; chacun d'eux exerce un art mécanique, et s'en occupe tous les jours, aidé d'un certain nombre de jeunes Hottentots qui font sous lui un apprentissage régulier, et sont instruits dans leurs métiers respectifs. La plupart de ces missionnaires sont mariés ; leurs femmes se distinguent par une coiffure dans le goût ancien. Nous fûmes très agréablement surpris de trouver parmi elles une compatriote native du Cumberland. Elle parut aussi satisfaite que nous de la rencontre, et nous combla de marques d'attention. Les hommes ont tous passé l'âge moyen ; ils sont polis, gais et disposés à satisfaire à toutes les questions raisonnables concernant leur institution ; ils ont un assez grand verger et un petit vignoble. Le premier leur fournit une abondance de

fruits excellens, et leurs vignes leur donnent quelques bouteilles d'un vin dont on ne peut pas faire le même éloge.

Le quartier des Hottentots, qui se prolonge à près d'un mille de l'église, consiste en cabanes de toutes les formes et de toutes les dimensions éparses sur les bords de la petite rivière. La construction de plusieurs de ces huttes et le goût de leur décoration intérieure décèlent de l'intelligence. Plusieurs sont pourvues d'un moulin à bras, pour moudre le grain, et d'un four pour cuire le pain. Les Hottentots étaient décemment vêtus, propres, et tous occupés d'un travail utile. Mais nous pûmes remarquer chez quelques-uns une forte prédilection pour les peaux de mouton et les chétives cahutes de leurs ancêtres; toutefois on nous dit que cette remarque ne concernait que les nouveaux arrivés, et on espérait que l'exemple des autres ne tarderait pas à les sevrer de leurs anciennes habitudes.

Le nombre des Hottentots inscrits présentement sur la liste de l'institution est, nous dit-on, de 1300. Un terrain dont la superficie égale celle d'une ferme ou trois milles carrés, leur est accordé pour leur entretien. Cette répartition qui donne à peu près 144 individus par mille carré, quoique plus large que ce que chacun obtient en France ou en Angleterre, est cependant beaucoup trop chétive, si l'on considère la maigreur du sol, et forme un contraste

singulier avec la distribution du reste de la colonie, où l'on estime que les milles carrés sont aux individus dans la proportion de deux à un. Cette restriction de terrain a cependant un bon effet, qui est d'empêcher les Hottentots d'abandonner tous à la fois le service des fermiers, démarche qui causerait de grands embarras à ceux-ci aux époques du printemps et de l'automne, qui sont celles de leurs grandes occupations. En conséquence, le plus grand nombre des hommes robustes quittent le village dans ces saisons, et vont chercher de l'ouvrage dans les fermes voisines.

De jeunes filles hottentotes sont sous la direction de femmes qui leur enseignent à coudre; leurs travaux sont très recherchés parmi les femmes de la campagne. Les étrangers qui visitent l'établissement se fournissent aussi d'échantillons de ces objets, ainsi que des produits de la coutellerie qui sont exécutés avec beaucoup de délicatesse; on fait ces achats pour montrer à ses amis ce qu'un Hottentot peut effectuer. Mais tout cela est un peu niais : le monde sait aujourd'hui que la providence n'a pas mesuré la dose de l'intelligence humaine d'après la couleur de la peau ou les degrés de latitude, et que l'Africain n'a besoin que d'enseignement pour rendre ses dispositions intellectuelles et manuelles égales à celles des Européens, qui l'ont si long-temps opprimé sous prétexte qu'il était un

animal d'un ordre inférieur. Quiconque visitera l'établissement de Gnadenthal, se convaincra que naturellement le Hottentot n'est pas dépourvu de talent pour la mécanique; quant à sa capacité intellectuelle, on ne peut la contester d'après les progrès rapides de la génération qui s'élève dans les notions élémentaires de l'instruction. L'école est fondée récemment; elle a été commencée sous le patronage de sir John Cradock, pendant qu'il gouvernait la colonie. La méthode de Lancastre est celle que l'on suit. Ce quaker ingénieux ne s'imaginait pas que son invention, à laquelle l'ignorance, les préjugés et la bigoterie de l'Angleterre réunies s'opposèrent si fortement, ne tarderait pas à pénétrer jusqu'aux extrémités de l'Afrique les plus éloignées, et répandrait son influence bienfaisante sur la portion la plus misérable de l'espèce humaine.

Il ne peut exister qu'une opinion sur les motifs qui suggérèrent l'établissement de la mission des frères moraves et sur le plan d'après lequel elle a été conduite jusqu'à présent; on ne peut que leur donner des éloges sans réserve; cependant les circonstances sont tellement contraires à cette institution, qu'il y a lieu de craindre qu'elle ne produise plus de mal que de bien, et qu'elle n'aggrave la misère que son objet était de soulager. La population de la colonie est composée de deux races d'hommes, les blancs ou les descendans des Européens, et les

noirs ou les Hottentots, qui sont répartis entre les fermiers, et les servent comme domestiques. Éparpillés sur une immense étendue de territoire, et placés par les difficultés physiques, mais encore plus par des empiétemens positifs hors de l'atteinte de la justice, ces colons éloignés vivent dans un état d'indépendance sur lequel le gouvernement n'a pas de contrôle réel. En conséquence ils se sont arrogé une pleine autorité sur les droits, et assez fréquemment sur la vie de leurs serviteurs et l'exercice arbitraire de ce pouvoir, est, on peut aisément l'imaginer, une source de grande oppression pour ces derniers. De temps en temps des lois ont été rendues pour réprimer cet abus; mais des lois publiées sans qu'on ait la possibilité de contraindre à les exécuter, doivent plus probablement accroître que diminuer l'abus, d'après cette sorte de plaisir rancunier que les hommes éprouvent souvent à montrer leur mépris de la loi quand ils peuvent le faire avec impunité.

Dans de telles circonstances, il me paraît que le système d'instruire les Hottentots est radicalement mauvais, à moins qu'il ne soit accompagné d'un arrangement qui les place pour toujours hors du pouvoir de leurs maîtres. Dans leur condition actuelle, le seul effet de ce système sera d'ajouter aux autres passions méchantes dont ils ont été les victimes si long-temps, celle de l'envie causée par la supériorité de leur capacité. Une race d'hommes instruite

et intelligente qui en sert une autre inférieure à elle sous ces deux rapports, serait dans la société humaine un monstre sans exemple. Instruire les domestiques sans instruire d'abord les maîtres, ne peut produire un résultat avantageux. Si cette race infortunée doit éprouver quelque soulagement dans sa misère durant le temps qu'elle existera encore avant son extinction vers laquelle elle marche, celà ne pourra être effectué qu'en inspirant des sentimens d'humanité à ceux qui tiennent sa destinée dans leur main.

C'est folie de dissimuler. On peut prédire sûrement la prompte extinction de la race des Hottentots par les progrès naturels de la société et l'accroissement rapide de la population avec laquelle ils ne peuvent ni se mêler ni s'amalgamer. Quel est celui qui ne prévoit pas de loin que le sort de l'Amérique menace tout le continent africain? Quand l'énergie, l'activité et le génie de l'Europe sont dirigés contre l'ignorance, l'indolence et l'apathie de l'Afrique, l'issue finale bien qu'éloignée ne peut être douteuse; et si une telle révolution pouvait s'effectuer avec le temps et sans ces guerres et ces convulsions qui accompagnent ordinairement les collisions des *nations*, n'est-ce pas un évènement désirable?

Dans les maisons des paysans, le meilleur appartement est toujours réservé pour les étrangers. Il s'y

trouve ordinairement plus d'un lit, et il peut recevoir une bande nombreuse, pourvu que l'on se conforme à l'usage du pays qui est de coucher deux à trois ensemble. L'abondance de matériaux que les colons ont à leur disposition pour leur cuisine fait désirer que celle-ci soit un peu plus variée; mais c'est toujours du grillé ou de l'étuvée. Ils n'ont aucune idée de l'art de rôtir, les bifsteks et les cotelettes de mouton ne sont connus que sur les confins de la colonie où on les fait griller au bout d'un bâton, suivant l'usage primitif des Hottentots. Les colons ont une grande variété de plantes potagères pour la table, mais il semblent n'en faire aucun cas, ce qui est dû peut-être à l'excellente qualité de leur pain. Toutefois il y a une production végétale qui ne manque jamais dans les repas, c'est le concombre garni de tranches d'ognon, et flottant dans une sauce composée d'huile, de vinaigre et poivre, et versée bouillante.

Chaque convive a sa serviette blanche; mais son emploi est rempli par un suppléant le *vaatdoek* (torchon), qui circule de main en main et de bouche en bouche, tandis que la serviette reste soigneusement pliée pour reparaître au repas prochain. Le couteau et la fourchette à découper n'ont pas encore pénétré au-delà de l'isthme; et la table n'est fournie d'aucun instrument accessoire même de l'espèce la plus commune. Chaque personne prend son couteau et sa

fourchette pour découper ce qui est devant elle ; ensuite le plat fait la ronde, et chacun prend avec sa fouchette un morceau quand il passe. Les étrangers d'une délicatesse excessive feront bien, dans ces occasions, de se servir lorsque le plat fait sa première tournée, le paysan ne se gênant pas beaucoup pour l'usage auquel il emploie sa fourchette pendant le repas.

Blâmer le caractère des paysans de l'Afrique australe a été un thême favori pour la plupart des voyageurs qui ont décrit la colonie du Cap. En vérité, on ne peut lire sans dégoût le tableau de leur paresse, de leur ignorance, de leur grossièreté et de leur cruauté. Certainement on peut trouver dans ce pays, comme dans tous les autres, tel individu auquel quelques-unes de ces épithètes ou même toutes seraient applicables; mais nous devons protester contre une induction générale et absolue tirée de quelques faits isolés. Personne n'a jamais imaginé de présenter le paysan africain comme un modèle de ce qui est bon et excellent, mais on reconnaîtra qu'il est du moins très éloigné de la dépravation absolue dans laquelle quelques voyageurs voudraient faire croire qu'il est plongé. Ces auteurs mettent une couche de couleur si épaisse, touchent et retouchent si souvent le tableau, que leur production ressemble à une caricature, et l'on est par instinct porté à douter de l'exactitude de la ressemblance. Ce doute



est fortifié par leur empressement à exposer le portrait en public. L'usage ordinaire des voyageurs est d'abord de visiter et d'étudier un peuple, et ensuite de décrire son caractère. Quelques-uns suivent une marche contraire, et tracent le caractère des fermiers avant que l'on puisse dire avec justesse qu'ils ont commencé leurs voyages.

Il n'y a pas long-temps, un Anglais pouvait parcourir toute la colonie sans faire aucune dépense pour son entretien personnel. Dernièrement les fermiers se sont mis en train de demander une légère rétribution pour le logement et la nourriture; ce qui, éloignant toute idée d'obligation, rend les voyages chez eux beaucoup plus agréables que si ces choses étaient gratuites. Toutefois il est à craindre que cet usage ne dure qu'un certain temps. Les Anglais s'établissent dans la campagne, et leur nombre s'accroîtra rapidement. Leur orgueil national ne leur permettra pas d'accepter une indemnité d'un voyageur, et leurs habitudes européennes les rendront très scrupuleux pour ne pas l'admettre sans une recommandation. Cette conduite fera naturellement penser aux fermiers que l'on court une sorte de risque de hasarder sa réputation en recevant indistinctement tous les étrangers dans sa maison, et ils se conformeront à ce que font les gens qu'ils sont enclins à regarder comme plus éclairés qu'eux-mêmes. Il y a par conséquent des

raisons de craindre que les colons ne soient bien près de perdre leur prétention à la seule vertu que l'on n'a pas encore essayé de leur disputer (1).

(1) Ces remarques du feu capitaine Carmichael sont extraites de son journal, qui a été inséré dans l'ouvrage du docteur Hooker, intitulé *Botanical miscellany*.

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Voyage chez plusieurs hordes de Kalmuks du gouvernement d'Astrakhan, en 1823, par M. Zwick, missionnaire morave. Londres, 1831.

C'est avec le plus grand plaisir et beaucoup d'intérêt que nous avons lu ce petit volume, écrit avec clarté et sans prétention; l'auteur nous fait faire une connaissance intime avec les hordes errantes dans ces vastes plaines, qui s'étendent au nord de la mer Noire et du Caucase des deux côtés du Volga. Ces peuplades, connues sous le nom de Kalmuks, appartiennent à la grande famille mongole qui occupe les hautes contrées de l'Asie centrale, depuis le 40ᵉ jusqu'au 50ᵉ degré de latitude entre les immenses possessions des empires russe et chinois. Un grand nombre de ces Kalmuks accompagnèrent, dans les campagnes de 1813 et 1814, les armées de l'empereur Alexandre qu'ils reconnaissent comme le chef suprême de toutes les tribus qui parcourent les steps d'Astrakhan.

Ces steps où les Tatares et les Kalmuks font paître leurs nombreux troupeaux forment une des parties les plus désertes des provinces russes. Quelques géologues prétendent que cette région fut jadis couverte par une mer qui, dans une violente convulsion de la nature, s'ouvrit

un passage dans la Méditerranée à travers le Bosphore de Thrace, la Propontide et l'Hellespont; la mer Caspienne, la mer d'Azov, la mer Noire et les lacs environnans la première sont restés, parce que ces nappes d'eau occupent les bas-fonds de cet Océan primitif. On peut remarquer, à l'appui de cette opinion, que l'on trouve encore dans toute cette région des cavités, des étangs salés et une grande quantité de sources également salées, et que le sol formé presque entièrement d'une argile jaunâtre sans mélange de pierres est fortement imprégné de sel. On n'y voit aucune montagne, à l'exception de celle de Bogdofoola qui est d'une hauteur majestueuse, et quoique l'on donne communément le nom de plaines à ces steps, il est rare qu'ils présentent une surface unie sur un espace un peu étendu; le terrain est même tellement ondulé que rarement la vue s'étend au-delà de quelques milles. La végétation principale se compose de touffes d'herbes et de plantes de la famille des absinthes, qui croissent par bouquets épars entre lesquels on distingue le sol nu. Les vallées sont plus fertiles et produisent en assez grande abondance des herbes salées dont le chameau seul peut se nourrir. Au printemps, des iris, des tulipes et quelques autres plantes bulbeuses ornent les lieux les moins arides de ces déserts, mais bientôt aux approches de l'été elles se trouvent flétries par les rayons d'un soleil ardent que le feuillage d'aucun arbre n'intercepte, et que la fraîcheur d'une pluie bienfaisante ne vient presque jamais tempérer. En hiver, le froid est également intolérable à cause des vents d'est qui descendent des monts glacés du Caucase et de l'Oural et se précipitent avec furie sur cette contrée sans abri. C'est dans son sein, dit-on, que prennent naissance ces sauterelles si redoutées, dont les phalanges innombrables portent le ravage et la désolation dans des provinces entières. Les

serpens, les lézards, les scorpions et particulièrement le scorpion araignée dont la piqûre est souvent mortelle, y sont très communs, ainsi que les loups, les renards et les antilopes. La mouche à miel ne s'aventure pas dans ces âpres solitudes, et ses utiles et merveilleux travaux ne contribuent pas à augmenter la richesse des Kalmuks, qui consiste principalement en chameaux, en chevaux, en bœufs, en moutons et en chèvres qui fournissent à presque tous leurs besoins. Quelques peuplades sont armées de fusils et vivent en été du produit de la chasse aux antilopes; d'autres, plus misérables, sont réduites à se nourrir pendant cette saison brûlante d'absinthe et d'autres herbes desséchées. On évalue à 20,000 environ le nombre des tentes ou familles qui dépendent du gouvernement d'Astrakhan; les différentes tribus auxquelles elles appartiennent sont fréquemment en guerre entre elles, et l'autorité impériale ne s'interpose que rarement dans ces querelles et seulement comme médiatrice.

Il y a dans plusieurs partie des steps des puits et des fontaines d'une eau excellente, que l'on suppose avec raison avoir été l'ouvrage de quelque ancien peuple de pasteurs, et auprès desquels on trouve toujours en grande quantité des fientes d'animaux, qui servent de chauffage aux voyageurs et que l'on brûle comme de la tourbe; les Kalmuks, race paresseuse, ne s'occupent guère du soin d'entretenir ces puits en bon état. On rencontre aussi dans ces terres stériles de nombreux *tumuli* ou tertres qui appartiennent à différens âges et à différentes nations, et principalement, selon de vieilles traditions, aux Tatares de l'ancien empire du Kaptchak; ceux où l'on remarque des piliers en pierre sont encore d'une plus haute antiquité, et passent pour avoir été les tombeaux d'un peuple qui a disparu depuis longtemps, probablement des Huns et autres nations qui,

s'élancèrent en troupes innombrables des hauteurs de l'Asie vers l'occident, et chassant devant eux les Goths et autres grandes familles teutoniques, inondèrent et ravagèrent les plus fertiles contrées de l'Europe.

Les Kalmuks dressent ordinairement leurs tentes dans des vallées où ils peuvent se procurer de l'eau bonne à boire pour eux et leurs bestiaux. Celles du principal chef et du lama (grand-prêtre), ainsi que celles qui servent de temple et de salles de justice se distinguent par leur position élevée, leur grandeur et leur blancheur. Auprès des temples et de la demeure du lama sont placées en demi-cercle les tentes des autres prêtres, et dans un second demi-cercle plus étendu sont disposées celles des ministres et des personnes attachées au service du prince; les portes de toutes ces tentes ouvrent du côté du temple principal.

Voici la description de la résidence du prince Erdeni qui commandait à une tribu nombreuse.

« Ayant appris par des Kalmuks que le jour de notre arrivée (le 2 juin) était indiqué comme un jour heureux dans leur calendrier astrologique, nous nous empressâmes de faire le soir même notre première visite au prince. A notre approche de sa tente un de ses serviteurs en sortit, et venant droit à nous, il nous demanda ce que nous désirions : nous répondîmes que nous avions des lettres pour le prince dont nous sollicitions une audience, et nous continuâmes à marcher en avant en nous dirigeant sur la partie droite de la tente, car les Kalmuks regardent comme une grave impolitesse d'aller directement vers la porte ou du côté gauche de la tente; nous eûmes également soin de ne pas poser le pied sur le seuil de la porte, suivant un ancien cérémonial mongol que Ruysbrock remarqua dans le camp des Mongols. Admis auprès du prince, nous lui fîmes, en le saluant, la question habi-

tuelle, *vous portez-vous bien?* à quoi il répondit brièvement, *bien;* nous nous assîmes ensuite sur un tapis les jambes croisées à la manière des Asiatiques. Le prince, dans la même posture, était sur un coussin un peu élevé dans l'intérieur de la tente auprès de sa femme Dellek; on voyait à leur gauche le petit prince Rachi Sandgjibai Dordji avec sa nourrice. Erdeni est un homme de 42 ans, trapu et de bonne mine; il est bon, aimable et rempli d'intelligence; lorsque nous sommes entrés, il jouait du domber (guittare nationale). Sa femme, âgée de 26 ans, est une beauté robuste, aux pommettes des joues proéminentes et annonce bien son origine kàlmuke. Le prince était vêtu d'un court surtout de drap bleu avec un pantalon de même étoffe, une ceinture en soie de différentes couleurs, et un bonnet de velours commun bordé de martre et orné d'un gland de soie rouge et d'une ganse d'or. La princesse, en grande parure, avait une robe bleue et blanche, et une jupe de soie rouge parsemée de fleurs en or; elle était coëffée d'un grand bonnet à la kalmuke de mousseline de Perse brochée en or qui était garni de martre, comme celui de son époux, et d'un gros gland de soie.

« La tente d'Erdeni avait environ trente pieds de diamètre et autant en hauteur; tout autour à l'intérieur étaient étendus des tapis pour les personnes admises auprès de lui. En face de la porte s'élevait à trois pieds et demi au-dessus du sol, le coussin ou trône de cet auguste chef, couvert d'une étoffe de coton verte et surmonté d'un dais du même tissu; des images emblèmatiques destinées à protéger l'enfant royal et à le garantir de toute fâcheuse influence, étaient suspendues de chaque côté; celle qui était à gauche contenait Bansarakzaï, écrit talismanique qui, d'après l'opinion des Kalmuks, protège contre tous les malheurs; l'autre à droite, se composait

d'un grand nombre de cercles astrologiques et de figures bizarres et de couleurs variées. A la gauche du lit du prince, on avait dressé un autel sur lequel brillaient des vases d'argent contenant du riz et d'autres offrandes ; tout à côté, plusieurs coffres presque entièrement cachés sous des pièces de drap de Perse étaient placés l'un sur l'autre, et plus loin on voyait une châsse de bois qui renfermait l'image sacrée du Bouddha Chakia-mouni, une des principales divinités des Kalmuks et fondateur de leur religion. A la droite étaient aussi d'autres caisses également couvertes de drap de Perse, et au-dessus quelques boîtes qui contenaient les bijoux et les joyaux de la princesse. Ces caisses étaient remplies des effets et des richesses de la famille d'Erdeni, et on déposait dans celles qui se trouvaient à la gauche du trône, les livres sacrés, les idoles et tous les objets servant à l'exercice du culte. Au milieu de la tente auprès du foyer, il y avait une bouilloire à thé très commune, et à gauche de la porte des seaux et des pièces de poterie garnies de cercles en cuivre où l'on mettait du lait aigre de jument ou *tchigan*, principale nourriture des Kalmuks dans cette saison. »

L'accueil favorable que les voyageurs reçurent du prince leur valut de nombreux témoignages de déférence de la part des principaux personnages de la tribu, qui jusqu'alors les avaient traités avec assez de froideur. Aussi courtisans que dans les palais des nations les plus civilisées, les Kalmuks se règlent sur leurs chefs dans leur conduite avec les étrangers, et non-seulement M. Zwich et son compagnon furent invités à des parties de thé, mais on les engagea même à passer le reste de leurs jours au sein de la tribu.

La religion des Kalmuks est le bouddhisme qui a pris naissance fort anciennement dans l'Inde. Chakia-mouni,

qui vivait long-temps avant l'ère chrétienne, passe pour l'avoir fondée et avoir recommandé à ses sectateurs l'observation de différens préceptes qui ont été recueillis par ses disciples, soit pendant sa vie, soit après sa mort. D'après sa doctrine, le monde est Dieu même; toute chose est le produit du mouvement circulaire; il existe une gradation dans les êtres, depuis la divinité jusqu'au plus abject animal vivant sur la terre, et à une race infernale qui en habite l'intérieur; suivant leurs bonnes ou mauvaises actions, les humains peuvent être élevés à un état divin ou rabaissés à celui des démons. Cette religion a aussi ses rédempteurs, sa discipline, des prières qui lui sont propres, son système de pénitence, un ordre de prêtrise à la tête duquel est le lama, ses superstitions, parmi lesquelles on doit faire mention des bons et des mauvais esprits qui demeurent sur les montagnes et dans les eaux et s'occupent des affaires des mortels, une montagne fabuleuse située au centre de la terre, environnée par les sept autres montagnes d'or d'une moindre élévation et habitée par des hommes et d'autres créatures de différentes formes et espèces qui leur ressemblent; enfin un paradis terrestre, à l'ouest du Tubet, où ceux qui sont parvenus à un état de perfection jouissent d'un bonheur éternel. Les Kalmuks ont des images devant lesquelles ils se prosternent, mais qu'ils n'adorent pas d'une manière réelle. « Comme nos sens, disent-ils, ne peuvent s'élever jusqu'à un Dieu invisible, il faut que pendant la prière ils aient devant eux un symbole visible. » Au reste, cette partie de leur culte n'a rien d'indispensable, et quand ils ne sont pas pourvus d'images, ce qui arrive fréquemment, surtout lorsqu'ils parcourent l'immensité des steps, ils s'acquittent de leurs devoirs religieux sans aucune représentation de la divinité; mais ce qu'il y a de singulièrement remarquable dans

leurs pratiques pieuses est l'usage qu'ils ont adopté de prier par des moyens mécaniques.

« Ils consistent en cylindres de bois creusé de différentes grandeurs remplis d'écrits sacrés en caractères tangouts, et ornés de bandes rouges et de lettres dorées en caractères sanscrits, qui comprennent ordinairement la formule *om-ma-ni-bad-ma-houm*. Chacun de ces cylindres est fixé sur un axe en fer qui traverse une forme carrée; à sa partie inférieure est un trou dans lequel se meut l'axe du cylindre, qui tourne dans la forme comme une meule sur son axe, à l'aide d'un cordon attaché à une manivelle qui imprime le mouvement à la machine. Avant l'incendie de Sarepta, nous en possédions deux qui recélaient à l'intérieur du cylindre toutes sortes de maximes saintes roulées l'une sur l'autre autour de la manivelle dans une longueur de quelques centaines de pieds. Ces moulins à prière ont, comme l'on voit, beaucoup plus d'importance que le rosaire des catholiques, qu'on doit regarder seulement comme un simple jouet dans les mains de la personne qui fait ses dévotions. En effet, les Mongols croient que c'est une œuvre méritoire de mettre en mouvement, au moyen du vent ou de toute autre manière, les invocations religieuses contenues dans le cylindre, parce que, prétendent-ils, le bruit qui en résulte s'élevant jusqu'au trône de la divinité fait descendre la bénédiction céleste sur la terre. C'est un moyen ingénieux de livrer en quelque sorte un assaut au ciel avec la moindre peine possible, et je n'ai pas besoin d'ajouter que ces machines pieuses se trouvent dans presque toutes les habitations des Mongols.»

Suivant M. Zwick, les connaissances littéraires des Kalmuks ne sont pas fort étendues.

« Dans l'après midi, nous rendîmes visite aux ghelongs (prêtres) que nous trouvâmes d'une ignorance extrême;

cependant nous distinguâmes parmi eux un jeune homme de 22 ans qui avait de l'instruction et une grande vivacité d'esprit. Au moment où nous entrâmes dans sa demeure, il était occupé à traduire un ouvrage tubétain en langue kalmuke, et deux ghezouls, ses élèves, le suivaient des yeux pendant son travail. En causant avec lui sur la langue et les caractères tangouts, il voulut connaître jusqu'à quel point nous possédions cette langue ainsi que le kalmuk, et nous donna plusieurs choses à lire; satisfait de son épreuve, il nous adressa beaucoup de complimens en nous disant qu'il y avait peu de Kalmuks et même peu de ghelongs aussi instruits que nous l'étions; puis il nous pria de lui accorder notre amitié, en ajoutant. « Puisque nous nous livrons aux mêmes études, nous devons être amis. » Pour nous convaincre qu'il connaissait bien la langue tangoute, nous lui montrâmes l'oraison dominicale en cette langue, extraite de *alphabetum tibetanum* du père Giorgi, il en fit la traduction sur-le-champ et correctement en langue kalmuke; au reste, c'est le seul exemple de ce genre que nous ayons trouvé dans toutes nos courses. Les caractères tangouts dérivent du vieux sanscrit indien et se tracent de même de gauche à droite; cette similitude exceptée ils ont, pour un observateur superficiel, quelque ressemblance avec le chaldéen ou l'hébreu. La plupart des écrits qui existent chez les tribus mongoles sont en langue et en caractères tangouts, parce qu'elles les ont tirés du Tibet ainsi que leur religion. Il serait donc nécessaire que les jeunes ecclésiastiques fussent assez familiers avec cette langue pour s'unir aux chants religieux de leurs collègues; mais on ne l'exige plus d'eux, et il est rare d'en rencontrer un seul qui en sache un mot. Notre ami le ghelong nous apprit que le lama avait en sa possession quelques vieux écrits bourèt-mongol que personne dans la horde ne pouvait

lire; nous aurions désiré lui donner un alphabet de ce dialecte, mais nous n'en avions pas apporté avec nous. »

Voici la marche d'une tribu lorsqu'elle se transporte d'une partie des steps dans une autre.

« Le lama ouvrait la marche avec ses prêtres, après quoi chacun suivait sans ordre selon sa volonté et sa commodité. Le prince et sa famille restèrent auprès de leurs tentes et de leurs effets qui avaient été placés sur des chameaux jusqu'à ce que le camp fût entièrement levé; ils se hâtèrent alors et se portèrent rapidement à l'avant-garde. Nous étions mêlés avec la foule, et on nous avait permis de faire aller devant nous un chameau qui d'après les ordres du prince était chargé de notre tente et de notre bagage. Le conducteur avait pris place sur cet utile animal, mais le terrain inégal des steps qui rendait son allure fatigante ne nous permit pas de l'imiter. Le gros de cette caravane se composait seulement de chameaux qui cheminaient lentement sur un front de plus d'un verst et portaient les tentes, les ustensiles de ménage et les petits enfans arrangés avec soin dans des paniers; venaient ensuite les chevaux, le gros bétail, les moutons avec quelques surveillans à cheval. Pas un seul fantassin, car rien n'est plus rare que de voir un Kalmuk faire même une courte traite à pied; les hommes, les femmes, les enfans à peine hors du berceau, tous vont à cheval; nous avons vu des mères juchées sur leurs montures avec des marmots à la mamelle. Les jeunes garçons, les jeunes filles se lancent souvent au grand galop, font des joutes et s'exercent à la chasse avec des chiens; quelquefois aussi une bande de jeunes filles s'arrêtent à dessein jusqu'à ce que toute la horde se soit éloignée de quelques verst, et alors elles se précipitent de toute la vitesse de leurs coursiers pour la rejoindre. Ces marches sont pour les Kalmuks une espèce de par-

rade ou de fête où ils sont dans l'usage de déployer leur richesse et leur magnificence. Réunis en pelotons, couverts de leurs plus beaux habillemens et armés de fusils, les hommes forment toujours l'avant-garde, et lorsqu'ils ont considérablement dépassé les bêtes de somme et les bagages qui les suivent, ils font halte et campent dans les steps jusqu'à leur arrivée. Les matrones richement vêtues, montées sur de jolis chevaux et rangées en ligne sur le front du convoi, tiennent en main la bride du premier chameau auquel tous les autres sont attachés. De grands tapis de fabrique russe ou persane qui recouvrent les ballots chargés sur les chameaux pendent des deux côtés presque jusqu'à terre, et ces animaux sont souvent eux-mêmes parés de rubans rouges. Les familles trop pauvres pour avoir des chameaux, sont obligées de se servir de leur bétail pour transporter leurs enfans et leurs effets; quelques-unes se servent d'*arbas* ou chariots tatares. »

Après sa visite à cette tribu, M. Zwick se rendit à celle des trois frères Setter, Iirgal et Otchir qui avaient hérité 400 tentes de leur père. La réception qu'on lui fit et à son compagnon fut bien différente de l'accueil obligeant du prince Erdeni. Le frère aîné étant imbécille depuis son enfance, une partie de la peuplade obéissait au second frère qui, à la première entrevue, s'appropria un très beau poignard que M. Zwick avait acheté d'un Persan à Astrakhan; il s'empara ensuite sans façon des pipes de son compagnon, et notre voyageur n'aurait jamais revu sa rédingotte que Iirgal avait essayée, si ce dernier ne l'avait oubliée lors du départ de M. Zwick. Les deux amis s'aperçurent bientôt qu'ils étaient dans une dangereuse situation avec un tel hôte, car, pour ajouter à ses rares qualités, cet aimable prince s'enivrait fréquemment, et dans cet état il lui arrivait parfois de tirer des coups de fusil

sur le premier venu pour son amusement. Les marchands avaient grand soin de se tenir éloignés de son camp et de sa ligne de marche, personne ne pouvant en approcher sans courir le risque d'être pillé ou maltraité. La portion de la horde à laquelle Iirgal commandait n'était composée que de misérable canaille de différentes tribus que M. Zwick et son collègue quittèrent le plus tôt possible pour aller au quartier général du troisième frère, le prince Otchir qu'on leur avait dépeint sous les mêmes couleurs que le prince Erdeni ; cependant il ne les traita pas mieux que n'avait fait Iirgal, mais il est vrai qu'il ne leur vola rien.

« Dans le principal temple de cette peuplade, dit M. Zwick, nous comptâmes jusqu'à trente-trois idoles différentes ; nous y vîmes une machine à prières construite d'après un plan bien perfectionné, et qui était mise en mouvement comme un moulin au moyen de quatre grandes ailes que le vent faisait tourner. »

Pendant leurs différentes courses chez cette nation errante, les voyageurs eurent souvent occasion d'observer les émigrations et les ravages d'innombrables légions de sauterelles.

« La sauterelle (*gryllus migratorius*) a de trois à quatre pouces de longueur, et dans tout son développement elle est plus longue et moins grosse que d'autres insectes de la même espèce, comme la cigale qu'on voit en Allemagne qui a le corselet plus proéminent et les ailes plus courtes. La sauterelle a la tête ronde, les antennes courtes et de couleur verte ainsi que le corselet, la gorge d'un brun foncé, les yeux grands et noirs, la partie extérieure des ailes d'un vert jaunâtre sale, tachetées de noir qui, même à une petite distance, donnent à croire que ces ailes sont absolument noires ; le corps et les jambes sont d'un jaune pâle avec des points noirs sur le côté des jambes près du

corps. Dans son premier état cet orthoptère a des ailes très peu étendues qui ne couvrent pas la totalité de son corps; mais lorsqu'il a acquis toute sa croissance, elles le dépassent de beaucoup, et ces longues ailes lui permettent de voler au loin. Le prophète Joel a bien pu regarder les sauterelles comme les agens d'un dieu irrité, car elles sont un fléau redoutable pour le pays où elles apparaissent et qu'elles dévastent complètement et en peu de temps. Partout où elles se reposent elles dévorent non-seulement toute la verdure, mais aussi les herbes marines et jusqu'aux tiges des arbrisseaux. Les Kalmuks nous dirent que le feutre même de leurs tentes devenait la proie de leur voracité lorsqu'elles y restaient quelques instans sans être inquiétées. Après avoir ravagé les lieux qu'elles ont choisis pour leur pâture, elles se transportent ailleurs ordinairement pendant la nuit. Cette espèce de sauterelle, ainsi que le *Gryllus cristalus* qui servait de nourriture à St. Jean-Baptiste et que l'on mange encore dans l'Arabie, se prépare de diverses manières chez les Orientaux. Dans le royaume de Maroc, ce mets est si estimé que le prix des alimens baisse à l'arrivée des sauterelles. Les Kalmuks ne s'en nourrissent point, mais ils nous ont affirmé que les loups, les chiens, les antilopes, les moutons et d'autres animaux en sont très friands. Les loups attaquent rarement les troupeaux lorsqu'il y a des sauterelles parce qu'ils peuvent assouvir leur faim sur ces insectes, et il y a quelques années qu'à Sarepta les cochons devinrent excessivement gras après avoir mangé pendant quelque temps des sauterelles qui avaient été noyées dans le Volga et rejetées en monceaux sur les rives de ce fleuve. Leur nombre est tellement prodigieux que la terre en est jonchée au loin et qu'on la croirait couverte de cosses de pois. On a remarqué que toutes leurs têtes sont tournées vers le

couchant, et c'est toujours dans cette direction qu'elles broutent et détruisent jusqu'au moindre brin d'herbe, leurs ailes ont au soleil le brillant de l'argent ou du cristal et l'éclat d'une lumière vacillante. Quand nous traversions leurs immenses bataillons, elles s'élevaient en nuées épaisses avec un bruit vif et répété causé par le battement de leurs ailes et bourdonnaient autour de nous en groupes irréguliers, semblables à la neige qui tombe à larges flocons. L'espace qu'elles nous laissaient libre était d'environ vingt pas au-delà de notre ligne de marche, et à mesure que nous avancions il était immédiatement rempli derrière nous à la même distance. La vivacité de leurs mouvemens est telle qu'il est très difficile de les saisir, surtout pendant la chaleur du jour et à la clarté du soleil, leur vol étant alors beaucoup plus rapide. Les chiens s'animaient entre eux à chasser en bondissant et à happer ces essaims légers, mais c'était surtout lorsque la fraîcheur de la soirée s'étendait sur la terre que leurs victimes étaient plus nombreuses. Une grande partie de ces sauterelles se trouvait encore dans la première phase de leur formation où elles sont d'une couleur orange brunâtre, d'autres avaient presque atteint toute leur croissance; au bout de quelques jours, un changement complet s'était opéré en elles et elles pouvaient, comme leurs aînées, s'élever dans les airs pour aller exercer un nouveau pillage dans de nouveaux lieux. »

Nous nous sommes plus occupés des notions que M. Zwick a recueillies, pendant son séjour chez les Kalmuks, que de l'objet qui l'avait engagé lui et son compagnon à entreprendre ce voyage. Ils avaient été choisis par les Moraves de Sarepta pour répandre des bibles parmi les différentes hordes de ce peuple, mais ils revinrent avec le désappointement de n'avoir pu en faire accepter que deux

exemplaires. Ils trouvèrent les lamas et les prêtres entièrement opposés à l'introduction d'une nouvelle religion; et quand il n'en eût pas été ainsi, quel bien ce livre sacré pouvait-il produire chez une nation composée de tribus errantes où à peine un seul individu sur mille sait lire. D'ailleurs il faut remarquer que, quoique le gouvernement russe permette la libre distribution de l'Ecriture sainte dans les pays soumis à sa domination, l'Eglise russe et les lois fondamentales du pays ne tolèrent de conversions que celles qui sont faites à la religion catholique grecque, et il est défendu aux missionnaires de toutes les autres religions, en délivrant leurs ouvrages pieux, de donner des explications, des éclaircissemens sur le texte et de faire aucun acte de prosélytisme. On ne doit donc pas s'étonner du peu de succès de M. Zwick qui ne trouva, même parmi les Kalmuks qui, en 1814 et 1815, avaient parcouru les contrées les plus civilisées de l'Europe, aucune disposition à avancer d'un seul pas dans la carrière de la civilisation. Un de ces barbares, qui allait toujours racontant toutes les merveilles de Paris, disait, entre autres extravagances, « que les Anglais avaient des ailes; » probablement, remarque notre auteur, « à cause de la similitude des mots *angli* et *angeli*, *anglais* et *anges*. » Le même personnage affirmait d'un ton d'importance à ses compatriotes qu'il avait vu dans le ciel de France la lune si près de terre qu'il aurait pu jeter un filet sur ses cornes.

MÉLANGES.

Course dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande (Nouvelle-Galles du Sud).

(Inédit.)

Et vous vantez à tous vos forêts et vos campagnes! et vous admirez vos grottes, vos rochers, votre végétation pâle et rabougrie!.. L'Europe! qu'elle est belle cette Europe civilisée, riante, curieuse à voir, dites-vous tous les jours.

Paix! vous qui n'êtes pas sortis de vos cités enfumées et de vos vallons sans ombrage, où le géographique compas vous trace sans cesse la route que vous devez tenir. Paix! casaniers européens; ou si vous voulez nourrir votre imagination de grandes choses, si vous voulez enrichir votre mémoire de paysages gigantesques, de scènes à remplir une vie séculaire, partez, éloignez-vous d'un toit d'habitude, franchissez du premier pas l'Atlantique, en saluant, dans votre course, ce cône de lave et de feu qui guide, fanal des Canaries, les navires voyageurs; foulez d'un pied curieux, à l'aide de la flamme et de la hache, ces forêts vierges du Brésil, sur le sol desquelles les rayons du jour ne pénètrent jamais; entrez dans ce *Rio de la Plata*, aussi large que nos rivières sont longues, et subissez sur ces flots jaunes les rapides rafales des *Pampéros* nés dans les glaces australes; parcourez ces steps immenses du Paraguay, peuplés d'autruches au long cou, de jagouars aux plaques noires, des chevaux aux pieds rapides. Escaladez ces Cordillères massives, devant lesquelles s'a-

baissent, humbles, nos Alpes et nos Pyrénées; sillonnez ce vaste Océan Pacifique si terrible par ses tempêtes, plus effrayant encore par ses calmes et ses lames creuses; passez, sans faire halte, en face de cet archipel dangereux si diversement décrit par Cook et Bougainville; et, saluant enfin les anses de la Nouvelle-Hollande, pénétrez dans ce port Jackson que nos ignorans géographes appellent encore Botany-Bay... Vous avez fait alors la moitié du tour du globe; mais vous n'avez pas vu ses phénomènes les plus merveilleux. Libre à vous de me suivre dans une course aventureuse à travers les forêts éternelles de ce vaste continent, dont le sein recèle une mer orageuse avec son flux et son reflux, d'après les savantes observations de M. Oxley, aujourd'hui mon compagnon de voyage. Écoutez : je n'écris point de souvenir; ce sont des notes prises sur les lieux mêmes, des émotions traduites sans retard, je vois et je dis.

La route du *port Jackson* à la nouvelle *Liverpool* est large, dégagée, sans trop de sinuosités, bordée et embellie, à de courts intervalles, par de riches maisons de campagne, où les productions européennes se trouvent pittoresquement *harmonisées* avec la végétation si variée du pays. Nous arrivons à *Liverpool*. Quelques douzaines de maisons, une place publique où peuvent manœuvrer vingt mille hommes, une mauvaise auberge et un bel hôpital, voilà la ville. Les premiers indices d'immenses forêts, un fleuve profond sur les bords duquel on descend par une rampe en bois; large et délabrée, voilà la campagne morte. Les êtres qui les peuplent sont là, presque à vos pieds, peut-être scus ce buisson que votre canne vient d'effleurer; tremblez, la mort est là aussi.

Nous faisons un dîner fort agréable, grâce à la prévoyance de mes compagnons de voyage, et nous continuons

notre route, M. Demestre et moi dans un élégant tilbury, les autres curieux dans de riches berlines. Je fermais la marche. A cent toises de la dernière maison de Liverpool un convict appuyé sur sa bêche nous demanda l'aumône. Généreux comme des voyageurs satisfaits, nous lui jetons une pièce d'argent; et tandis que le malheureux se baisse, en nous remerciant par un regard de pauvre, un serpent noir blotti sous une touffe voisine s'élance sur lui, le mord au mollet et s'échappe avec la rapidité d'une sagaie. Le convict ne réfléchit pas une seconde, il arrache sa ceinture rouge, se lie fortement la jambe au-dessus du genou, nous supplie de lui jeter un instrument tranchant; et sitôt qu'il a reçu un rasoir que mon camarade avait dans sa trousse, l'infortuné déporté s'enlève, avec un courage surnaturel, une grande partie de la jambe. Je veux lui porter secours.... Marchons, me dit Demestre, cet homme va tomber mort dans cinq minutes, à vingt pas d'ici. Il s'était éloigné en poussant des cris de douleur.

Nous nous arrêtâmes, le soir, au milieu d'une forêt vierge à la beauté de laquelle rien en Europe ne peut être comparé. Des eucalyptus élancés formant sur notre tête un dôme de verdure, peuplé d'une immense quantité de perroquets verts et de kakatois blancs à hupe jaune, dont les échos lointains répercutent les cris perçans. Ici, sous les pieds de nos chevaux, un gazon uni, toujours frais; et, de distance en distance, quelques pins de Norfolk, étendant çà et là leurs bras velus, comme pour protéger les arbustes qui croissent près de leurs troncs noueux. Plongez vos regards dans ces allées naturelles, à travers lesquelles peuvent rouler nos équipages.... L'air qui circule, les objets qui s'éloignent diversement nuancés, puis une vapeur légère, puis encore des corps incertains, pâles, violâtres, selon que le jour se glisse entre les branches, puis enfin

l'imagination agrandie qui vous guide à travers l'immensité de ces déserts où tout rappelle les premiers âges du monde.

On causait, on parlait de l'Europe; car elle était belle alors pour nous, qui en étions éloignés de plus de cinq mille lieues, et qui avions là bas une mère, des amis, une maîtresse peut-être, appelant de leurs vœux un retour si incertain. Nos montres marquaient trois heures de l'après-midi; il était minuit à Paris.... Là bas des rêves; ici une réalité pleine de charmes.

J'aperçus un endroit de la forêt plus fortement éclairé que les sites voisins; je m'acheminai vers ce lieu avec mes pinceaux et mes crayons, me flattant d'apercevoir au loin les cimes peu élevées de ces montagnes bleues dont les premiers voyageurs nous ont donné des descriptions si menteuses. Je m'étais à peine éloigné de cent pas qu'un sauvage, nu, maigre à faire peur, vint à moi en me disant qu'il avait faim. Il portait trois sagaies dans sa main droite, et une peau saignante de kangourou sur l'épaule. Je lui fis signe d'attendre, et je regagnai notre poste pour chercher quelques provisions. M. Oxley m'engagea à me défier de mon protégé, et me conseilla de prendre un pistolet, ce que je fis. De retour près du sauvage, je le vis s'approcher de moi d'un air mystérieux, en me donnant à entendre que je ne devais pas faire de bruit. Il prononçait d'une voix légère le mot *kisso, kisso*, que je savais vouloir dire serpent noir. Prudent et curieux, j'avançai avec précaution. Un énorme eucalyptus, déraciné sans doute par la foudre, était étendu sur le sol qu'il couvrait de ses vastes rameaux; et, sur son tronc calciné, j'aperçus, à demi caché par l'écorce soulevée, un serpent noir qui paraissait endormi. Je m'approchai. Déja je visais la bête venimeuse, lorsque le sauvage arrêta mon bras, en me faisant com-

prendre que mon coup était incertain et qu'il était sûr ; lui, de tuer le reptile En même temps il me demandait un morceau de linge pour s'envelopper la main. Après lui avoir donné mon mouchoir, je vis le sauvage, marcher avec les plus grandes précautions vers le serpent, le saisir fortement par la queue, le faire rapidement tournoyer au-dessus de la tête, et en frapper vigoureusement l'arbre abattu.... *Matti* (tué), lui dis-je. — *Aroué* (non), me répondit-il ; et, me demandant, en signes descriptifs, un instrument tranchant, il s'empara du couteau que je lui présentai, posa son talon sur la tête du kisso qui recommençait à s'agiter, et la sépara du tronc.

Alors je fus témoin d'une scène dont je regrettai vivement de jouir seul. Le sauvage entonna en dansant son chant de triomphe, prit le serpent qu'il tourna autour de son cou, ramassa la volaille et le pain que je lui avais donnés, attacha ses sagaies avec mon mouchoir, sauta avec une agilité grotesque d'un arbre à l'autre; et tandis que, sur mon calpin je cherchais à saisir quelques-unes de ses pauses, mon voleur disparut tout-à-coup, et me laissa pour tout salaire la tête du serpent noir. Mes compagnons de voyage s'amusèrent un peu à mes dépens, et me félicitèrent pourtant d'en être quitte à si bon marché : de longues années je n'oublierai mon sauvage et son *kisso*.

La soirée était belle, nous nous remîmes en route; et, au coucher du soleil, nous arrivâmes à l'habitation de M. Oxley, où nous attendait un souper délicieux.

Il n'était pas encore jour que je parcourais la campagne. Me voici sur le bord du torrent de Kinkham. Jamais peut-être pied européen n'a foulé ce terrain sauvage; je serai donc le premier. Mon guide refuse de m'accompagner, et témoigne une grande frayeur de ma résolution. L'on m'avait dit que le torrent, capricieux dans ses déborde-

mens périodiques, franchissait quelquefois ses limites en deux heures, qu'il s'emparait de tout le pays avec une rapidité effrayante, et qu'il atteignait les cimes les plus élevées des eucalyptus, sur lesquelles j'avais vu en effet des *fungus* énormes, entrelacés aux branches, et formant dans les forêts des guirlandes pleines de grâce.

Je voyage pour voir. Je franchis le torrent à travers les roches glissantes de son lit... Me voilà seul, seul dans un vaste désert. Reculerai-je? Non; je veux voir, je verrai; et me voilà, marchant d'un pied téméraire vers l'intérieur d'un pays encore inconnu; mais esquivant prudemment les nids dangereux des fourmis énormes qui ravagent si souvent les plus riches plantations (1), et fuyant surtout les arbrisseaux, protecteurs des serpens noirs... Il y avait plus d'une heure que je cheminais, lorsque le roulement sourd du tonnerre se fit entendre. Que ce roulement avait de majesté? Pas un léger souffle n'agitait les feuilles, pas un cri d'oiseau n'interrogeait les échos voisins, pas un serpent qui fît entendre son sifflement funeste; tout paraissait mort sur la terre, le ciel seul parlait d'une voix lugubre, et j'écoutais dans un recueillement religieux. Tout-à-coup de larges gouttes d'une pluie chaude résonnent sur les branches agitées, elles imprégnent le sol, et semblent me donner un avertissement salutaire. La peur s'empare de moi; je vois déja le torrent grossir ses eaux turbulentes et me séparer de mes compagnons inquiets; je pars, je cours de toute la rapidité de mes jarrets; et, vaincu par

(1) J'ai vu plusieurs de ces nids qui n'avait pas moins de trois pieds de hauteur et cinq ou six de diamètre. Quand les indigènes sont trop pressés par la faim ils amassent une grande quantité de bois sec autour du nid, percent à coups de sagaie la demeure des fourmis; et, la violence du feu les empêchant de sortir, elles se blottissent en pelotte, meurent grillées, et les sauvages en font leur nourriture.

une seule réflexion, me voilà presque incapable de lutter contre un danger réel. J'ai atteint le torrent, ses eaux ont grossi déjà; mais je traverse encore sur les roches unies qu'elles commencent à couvrir. L'orage grondait avec violence; mais plus calme, et honteux de ma retraite pusillanime, je vais de nouveau interroger l'autre bord, lorsqu'une voix de femme frappe mon oreille; je suis près d'elle.

Trente ans au plus, belle, blonde, elle appelait deux jeunes enfans habillés d'une chemise bleue. Je demande en français la permission de me reposer dans la cabane. On m'offre un siège sans me répondre; et, à peine assis, j'entends au dehors des pas précipités qui approchent; j'arme mon fusil.... Un homme entre. Figure de flibustier, les bras nus, les yeux ardens, le teint coloré, il me voit, prononce d'une voix forte *good morning, sir*, et va embrasser sa femme. Je réponds *bonjour monsieur*; et lui, surpris et enchanté, me demande ce que je veux et par quel hasard je me trouve dans ces déserts. Je lui raconte alors le motif de mon voyage. — Ah! vous êtes Français, ajouta-t-il, beau pays pour voler. — Ce métier, monsieur, n'a jamais été le nôtre, et.... — Pardonnez-moi, ce métier était le mien. Vous voyez un voleur d'Amsterdam, de Londres et de Paris. Enrichi dans cette dernière ville et ruiné en Hollande, je voulais recommencer chez moi la même industrie, mais je fus pris et condamné à huit ans de déportation. Encore six mois et je reverrai l'Angleterre! ajouta-t-il, en poussant un profond soupir.... Avez-vous de l'argent? — Monsieur, j'ai quelques piastres. — Tant mieux, car comme je suis le plus fort ici, je puis vous prouver que j'ai renoncé à mon premier métier.... Mais partons, je vous prie, le torrent grossit, nous serions victimes d'un plus long retard.

J'avais un joli couteau, je le lui offris, et je fis accepter à la femme, qui s'était exilée pour suivre son mari, deux foulards dont j'entourai la jolie tête des deux enfans. Je reçus en échange un de ces regards de reconnaissance qui nous forcent malgré nous à la générosité.

Arrivé à l'habitation de M. Olley, l'on me fit de tendres reproches sur mon imprudence; et, un heure plus tard, on me pria de mettre la tête à la croisée. La campagne était un lac immense, au sein duquel pointaient les cimes des arbres les plus élevés. Le lendemain, le torrent rentra dans son lit avec la même rapidité qu'il en était sorti; et, à l'œil de l'observateur, ce n'était pas les eaux qui baissaient, c'était la végétation qui s'élevait du sol, et ombrageait petit à petit les côteaux et les vallées. Je n'ai rien vu dans mes voyages d'aussi ravissant, d'aussi pittoresque, d'aussi merveilleux.... Je le rêve encore.

Nous repartîmes pour Sydney. En passant à Liverpool, je demandai à M. Lazaretta, chirurgien en chef de l'hôpital, des nouvelles du convict blessé. Tenez, le voilà, me répondit-il. Malgré l'opération douloureuse qu'il subit, malgré la promptitude et la force de la ligature, cet homme est blessé à mort; il est fou maintenant. Du reste, c'est le seul que j'aie vu jusqu'ici survivre à la morsure du *kisso;* et toutes les semaines quelques convicts meurent victimes de cet affreux reptile.

Heureuse Europe! direz-vous, lecteur. Sois heureuse, Europe; mais moi, je reverrai les glaces du pôle, les rafâles de Mosambique, les calmes du Grand-Océan, les forêts vierges du Brésil, les ouragans de Bourbon, les anthropophages d'Ombay; les *pamperos* de la Plata et les *kisso* de la Nouvelle-Hollande, ou je mourrai jeune.

JACQUES ARAGO.

Notice sur quelques villes de Perse, extraite du voyage de M. Fraser aux côtes de la mer Caspienne.

Astérabad est le chef-lieu d'un gouvernement peu considérable. Cette ville a perdu beaucoup de son importance depuis que Nadirschah, appréhendant l'esprit turbulent de ses habitans, a fait démolir la forteresse qui était comprise dans l'enceinte des murs de la ville. Elle se distingue toutefois à son avantage, sous plusieurs points de vue, de la plus grande partie des villes de la Perse, par la construction des maisons, ses grands jardins, les arbres qui se mêlent partout avec les habitations, ses rues bien pavées en pierres, et les soins pris pour l'écoulement des eaux. Astérabad, quoique possédant un port sur la mer Caspienne, n'a qu'un commerce très borné, et ses basars n'offrent guère que les denrées et les marchandises nécessaires à la consommation des habitans. La province d'Astérabad est la patrie primitive de la tribu des Kadjars, à laquelle appartient la famille qui règne aujourd'hui en Perse : elle est célèbre par ses tosfenkdjis ou fusiliers dont un corps considérable est habituellement de service auprès du roi. Le climat d'Astérabad passe pour malsain ; aussi durant la saison des chaleurs, tous ceux des habitans qui le peuvent quittent la ville, et se retirent dans leurs yeilaks ou résidences d'été, situées dans les montagnes.

Nokandeh, petit village, est éloigné seulement de six milles d'une muraille, autrefois très forte et aujourd'hui en partie ruinée, qui formait la limite respective des provinces d'Astérabad et du Mazendéran, et s'étendait depuis les hauteurs qui sont au midi de ces provinces jusqu'à la mer.

Aschraf offre encore de nombreux et magnifiques restes

du palais et des jardins dont l'avait ornée le grand Schah-Abbas; mais ces vestiges de la grandeur passée de cette résidence royale sont journellement détruits, non-seulement par l'effet du climat et de l'abandon où ils sont laissés, mais encore par les mains des hommes, chacun enlevant, sans que personne y mette obstacle, les matériaux dont il a besoin.

Trois ans environ avant que M. Fraser visitât ces ruines, le roi de Perse ayant fait un voyage dans le Mazendéran, un seid, c'est-à-dire un de ces prétendus descendans de Mahomet que l'on rencontre partout en grand nombre dans tous les pays musulmans, osa supplier le monarque de prendre en considération la conservation de quelques parties du moins de ces édifices distingués par les noms d'Imaretitcheschmèh, ou palais de la fontaine, et Soursiabad. Le roi ayant répondu que la chose exigerait de trop grandes dépenses et qu'il n'avait point les fonds nécessaires pour cela, le seid insista pour que, si le trésor royal ne pouvait subvenir à cette dépense, il plût du moins au monarque d'ordonner qu'elle fût prise sur les trésors de Schah-Abbas. Et où sont donc ces trésors? s'écria le roi. Votre esclave, reprit le seid, prend la liberté de représenter humblement à votre majesté que si l'on employait utilement les eaux de cette source, elle produirait annuellement trois mille charges de riz, pour peu que votre majesté daignât faire une avance de deux ou trois mille tonneaux, et en moins de dix ans, le revenu qu'on en tirerait couvrirait tous les frais. N'en parlons plus, s'écria le monarque économe; le roi ne saurait faire d'avances; le profit est trop petit et se ferait trop attendre: le roi ne saurait rien faire de cela. »

La tradition locale rapporte qu'Aschraf, à l'époque de sa splendeur, comptait jusqu'à 300 bains, ce qui, même

en y supposant quelque exagération, peut donner une idée de son immense population : aujourd'hui on y compte à peine cinq cents maisons, et le gouvernement ne retire de la ville et des villages qui en dépendent, aucun autre revenu que le service d'un corps de 300 tosenkdjis.

Sari est une ville ancienne, et paraît avoir été considérée de tout temps comme la capitale du Mazendéran. Rien ne donne lieu de croire qu'elle ait occupé anciennement un terrain plus considérable que celui sur lequel elle s'étend aujourd'hui. Sa population est estimée par M. Fraser entre 30 et 40 mille ames. Sari n'est point pavée et on n'y connaît aucune des précautions qui peuvent contribuer à la propreté et à la salubrité. Les basars y sont bien fournis de tout ce qui est nécessaire à la consommation intérieure. Le palais où réside le prince gouverneur de la province a été bâti par Aga Mohamed-Khan, premier auteur de la puissance des Kadjars; et qui après la mort de Kérim-Khan, se retira dans le Mazendéran, et se maintint long-temps dans cette province, avant de se mettre en possession du trône de Perse. Sari a aussi une djani, c'est-à-dire une mosquée où l'on fait la prière solennelle le vendredi, et cinq collèges, dont aucun ne paraît fort remarquable. On y compte encore cinq bains publics, outre quelques établissemens particuliers de la même espèce. Cette ville renferme aussi plusieurs tours ou divers édifices plus ou moins anciens, qui paraissent être des sépultures de princes ou de personnages célèbres, et plusieurs citernes voûtées où l'eau se conserve toujours fraîche, même pendant les plus grandes chaleurs. L'un des monumens qu'elle renferme, et qu'on nomme Goumbezi-Selmi-Tour (la voûte de Selm, fils de Tour), pourrait devenir l'objet de quelques recherches archéologiques, quoique M. Ouseley ne fasse pas de difficulté à le regarder comme

un ouvrage musulman. On y voit, dit-on, des inscriptions arabes, mais ni M. Ouseley ni M. Fraser n'ont pu lire ni copier ces inscriptions, ce qui permet de conserver quelque doute sur la langue dans laquelle elles sont écrites.

Lorsque M. Fraser approchait de cette ville, il fit donner connaissance de son arrivée au prince gouverneur de la province de Mazendéran, Mohamed Kouli-Mirza, l'un des fils du roi, ou plutôt à son ministre Mirza-Sadek. Cette manière de réclamer l'hospitalité est une sorte d'impôt auquel doivent se soumettre les étrangers qui ont besoin de s'assurer la protection des gouverneurs et des gens en place. Il est rare que cette hospitalité ne coûte beaucoup plus à celui qui en fait usage, qu'il n'aurait dépensé pour se procurer, à ses frais, un logement et sa subsistance. Mais d'un autre côté il est bien des cas où, laissé à ses propres moyens, le voyageur ne serait pas assuré de trouver une retraite et d'être à l'abri des insultes et de la rapacité des habitans. M. Fraser, avant d'être admis en la présence du prince, fut averti que Mohamed Kouli-Mirza avait fait faire un sac large et profond et qu'il comptait que son hôte le remplirait. Admis à l'audience du prince, le 23 avril; il en fut bien accueilli. Mohamed Kouli-Mirza témoigna le désir de voir les dessins qu'il avait faits, ainsi que son astrolabe, et ses autres instrumens, mais il remit à une autre occasion à satisfaire sa curiosité, et permit à M. Fraser de se retirer, en l'invitant à voir tout ce qui pouvait l'intéresser, soit dans la ville, soit dans l'étendue de son gouvernement.

Farahabad, ancienne résidence de Schah Abbas le Grand et où mourut ce grand prince en 1628, est éloigné seulement de 17 milles de Sari et situé à l'embouchure de la rivière Thedjin, qui arrose cette dernière ville. Farahabad dont les ruines attestent encore la magnificence et le

goût de son royal fondateur, est cependant fort inférieure à Aschraf : on voit qu'Aschraf était destinée à être la résidence habituelle du monarque, tandis que Farahabad n'était qu'une maison de plaisance. Autour de cette habitation royale s'était formée cependant une ville considérable et importante réduite aujourd'hui à un misérable village.

Sur le bord de la mer Caspienne, près de Farahabad, M. Fraser vit un établissement formé par un Arménien pour la pêche et la préparation de l'esturgeon, que de là on expédie en Russie.

L'île d'Elbe.

Elbe, île de la Méditerranée est située vis-à-vis de la côte de Toscane; elle en est séparée par le canal de Piombino qui a envion dix milles de large dans sa partie la plus étroite. La forme de cette île est très irrégulière : sa circonférence peut être évaluée à soixante-douze milles anglais; son aspect est généralement montagneux, ses plaines et ses vallées ont peu d'étendue. Son climat est salubre, elle a un bon sol et de nombreuses sources dont l'eau est excellente. Elle produit du froment, du vin, des olives, des châtaignes, des amandes, des figues, des noix; on y trouve des chênes, des myrtes et une grande quantité de plantes aromatiques et toujours vertes. Il y croît aussi des poires, des pommes, des cerises, des pêches et des prunes; mais ces fruits presque sauvages ont peu de saveur : les oranges, les citrons et les grenades n'y sont pas non plus excellens.

L'île d'Elbe manque d'arbres de forêts ou de bois de grande dimension. L'agriculture y est extrêmement négli-

gée, de sorte que la récolte en grains ne suffit que pour trois mois; on ne s'occupe presque pas de la culture des plantes potagères. La récolte du vin est très abondante. La vendange se fait en septembre. Les raisins sont de très bonne qualité; on en fait deux espèces de vin, du rouge et du blanc; celui-ci se consomme dans l'île et ne s'expédie jamais au dehors; le rouge dont on ne fait qu'une petite quantité, est délicieux : deux vins de dessert, le vermout et le ciléatico, ont un goût exquis, et sont très estimés. Dans cette île, de même que dans le reste de l'Italie, on ne se sert pas du pressoir.

L'île d'Elbe est depuis long-temps célèbre pour son fer... *Insula inexhautis chalybum generosa metallis*, dit Virgile, en parlant d'Elbe... Il y a plusieurs mines de ce métal; la principale et la seule qui soit actuellement exploitée, est celle de Rio près du village de Marina sur la côte orientale. Elle consiste en une montagne entière qui a environ trois milles de circonférence; le minérai est si abondant qu'il approvisionne la Corse, Gênes, Naples, la Toscane, la Romagne et Piombino. Il s'en vend annuellement 1250 quintaux pesant chacun 83,333 1/3 livres de Sienne. Cent vingt navires de l'île de 40 à 100 tonneaux, sont employés journellement à transporter ce minérai aux côtes voisines. Le prix varie suivant la qualité; il est ordinairement de 50 à 52 scudi par quintal. Il est passé en usage que les Corses ont le droit de choisir; on adjuge au grand duc de Toscane les meilleures parties de la sorte appelée *ferrata* : mais il la paie un prix plus élevé. La *ferrata* est ainsi nommée d'après son apparence métallique. L'autre sorte de minérai que l'on recherche est micacé, moins riche que la ferrata, on la nomme *lucciola*, à cause de l'éclat des petites écailles dont elle est composée. L'île a aussi des mines de cuivre, mais on n'en a ouvert au-

cune. On croyait généralement qu'elle renfermait des mines d'or, d'argent et de plomb; cette opinion a été combattue comme erronée par un naturaliste. Il y a des carrières d'aimant, de granit et de marbre blanc et veiné; enfin on y rencontre de l'albâtre, de la stéatite, de l'asbeste, de la serpentine, du quartz, de la syénite et beaucoup d'autres minéraux.

Le gros bétail est rare; on voit des ânes, des mulets et des chevaux, et une grande quantité de moutons, de chèvres et de porcs : mais tous ces animaux sont de petite race, et quelques-uns, notamment les chevaux, sont chétifs. Il y a abondance de lièvres, perdrix rouges, cailles, pigeons-ramiers, lapins, etc. Les champs fourmillent d'insectes et de reptiles nuisibles, tels que petits scorpions, vipères, et autres serpens; on dit que la morsure de l'araignée tachetée est mortelle. On retrouve dans cette île tous les insectes de l'Italie; il y a peu d'abeilles, et l'on n'y voit pas de vers-à-soie, quoique la situation leur convienne.

Il y a sur la côte deux pêches de thons, l'une à Porto-Ferrajo, l'autre à Marciana; la première est la plus ancienne, la seconde rapporte deux tiers de plus; leur produit annuel est estimé à 60,000 livres. On tue quelquefois des espadons, des scies, des dauphins et des phoques; on pêche aussi des soles, des mulets barbus, et des donzellina, poissons d'un aspect brillant. Autrefois la côte abondait en huîtres dont quelques-unes contenaient des perles assez grosses et d'une belle eau; mais l'avidité des habitans a épuisé les bancs, et diverses circonstances ont empêché qu'on ne les regarnît de nouveau.

Il y a dans les environs de Porto-Ferrajo et de Porto-Longone de nombreux marais d'où l'on tire une grande quantité de sel; toutefois on les regarde conme plus pernicieux à la santé publique qu'avantageux à la prospérité

générale. L'extraction même s'en fait avec peu d'habileté. Ces marais donnent annuellement 60,000 sacs pesant chacun un quintal et demi. On dit que les magasins élevés pour recevoir cette denrée sont des bâtimens beaux et commodes.

On ne connaît d'autres mécaniques dans l'île que les moulins à vent, qui sont mal construits et dirigés avec maladresse.

Les importations consistent en grains, fromage, gros bétail et autres choses de première nécessité; les exportations en minérai de fer, granit, vinaigre, vins, thon et sel. Les lieux principaux sont :

Porto-Ferrajo (3,000 hab.) — Lat. N. 42° 49′ 6″. Long. E..
Rio. . . . . (2,000 hab.) 7° 59′ 20″ de Paris.
Porto-Longone (1,500 hab.)
Marciana. . . . (1,200 hab.)

La longueur de l'île d'Elbe est de 6 lieues, sa largeur moyenne de 2 ¼; du cap dit Fonza au cap d'Insola, sa surface d'environ 20 lieues carrées. La population est de 13, 700 ames. Le nombre moyen des naissances est d'un sur douze, et celui des décès d'un sur vingt-trois.

Le caractère des Elbois est supérieur à celui des Italiens en général; ils sont très attachés à leur pays, industrieux, et braves; simples dans leurs vêtemens et sobres dans leur manière de vivre; ils aiment peu les divertissemens, et ont l'esprit plutôt sérieux que gai; ils sont ignorans et crédules; plus superstitieux que fanatiques; un peu enclins à la flatterie; ils ne sont ni malfaisans ni vindicatifs; mais sont très irritables, et souffrent impatiemment la contradiction. Les hommes sont d'une constitution robuste, parviennent à un âge avancé, et jouissent d'une bonne santé. En général les femmes ne sont pas belles. Avant le mariage elles sont chastes, quoique douées de beaucoup de sensi-

bilité; après le mariage elles sont fidèles à leur mari, et mères tendres pour leurs enfans.

L'île d'Elbe a éprouvé de nombreuses révolutions; l'évènement le plus remarquable que puissent noter ses annales est sans doute d'avoir été donnée en toute souveraineté à Napoléon Bonaparte, lorsqu'il eut abdiqué la couronne de l'empire français : ainsi cet homme extraordinaire qui avait régné sur plus de 30,000,000 d'hommes, et qui commandait aux destinées de la plus grande partie de l'Europe, n'eut plus pour sujets que les habitans d'une petite île de la Méditerranée, perdue auparavant au milieu de ses vastes États. Il y résida depuis mai 1814 jusqu'au 26 février 1815 qu'il en partit pour rentrer en France. — En 1815 l'île d'Elbe fut cédée à la Toscane.

(*Tour through the island of Elba*, by sir Richard Colt Hoare.)

Tremblement de terre à Parme.

Le 11 septembre 1831, à sept heures un quart du matin, on a ressenti à Parme des secousses souterraines très violentes, elles ont duré huit minutes. Ces mouvemens étaient oscillatoires, et dans la direction du N.-E. au S.-E. De graves accidens ont eu lieu; mais on ne croit pas que personne ait perdu la vie. Des murs se sont écroulés, plusieurs édifices ont été endommagés, les habitans se sont enfuis sur les places publiques et dans la campagne. Les chevaux s'agitaient dans leurs écuries et poussaient de longs hennissemens. Enfin les chiens fuyaient dans les rues en jetant des cris d'épouvante.

Le même jour, à la même heure, une secousse sem-

blable s'est fait sentir à Venise, mais elle avait beaucoup moins d'intensité, et sa direction était de l'est à l'ouest.

(*Journaux italiens.*)

Certificat officiel d'ivrognerie.

Plusieurs princes ecclésiastiques et séculiers de l'empire d'Allemagne ayant assisté à un jeu d'arquebuse qui se donnait à Heidelberg, furent si frappés des excès qui s'y commettaient qu'ils cherchèrent les moyens de remédier à cet inconvénient fâcheux. En conséquence, ils s'engagèrent par une convention qui fut signée le 5 juin 1524, non seulement à s'abstenir eux-mêmes de proférer aucun blasphème et de boire immodérément, mais aussi d'interdire cette coutume à leurs officiers supérieurs et inférieurs, gens de leurs cours, domestiques, sujets et parens, et de punir sévèrement les contrevenans; dispensant néanmoins leurs sujets de l'observation de cette règle quand ils voyageaient dans les Pays-Bas, en Saxe, Brandebourg, Mecklenbourg et Poméranie, « tous pays où l'ivrognerie « est coutumière. » (*Cours d'histoire des Etats européens.*)

Autruches d'Arabie.

Les autruches habitent le grand désert de Syrie, notamment le grand désert qui s'étend depuis le Hauran jusqu'au Djebel Chammar et au Nedjd. On en rencontre quelques-unes dans le Hauran; et l'on en prend un petit nombre, presque tous les ans, même à deux journées de Damas.

L'autruche mâle a des plumes noires avec les extrémités blanches, excepté celles de la queue qui sont entièrement de cette dernière couleur; celles de la femelle sont tachées de gris.

Cet oiseau s'appareille au milieu de l'hiver, la femelle pond de douze à vingt-un œufs, le nid est généralement placé au pied d'une colline isolée; les œufs sont déposés tout près les uns des autres en cercle, à moitié enterrés dans le sable, afin de les préserver de la pluie; à l'entour une tranchée étroite est tracée par laquelle l'eau s'écoule. A dix ou douze pieds de ce cercle, la femelle place deux ou trois œufs, qu'elle ne couve pas, elle les y laisse pour nourrir ses petits au moment où ils viendront d'éclore. Le mâle et la femelle couvent alternativement les œufs, et quand l'un des deux est occupé de ce soin, l'autre fait le guet sur le sommet d'une colline voisine; ce qui donne aux Arabes la facilité de tuer ces oiseaux. Quand ils aperçoivent une autruche dans cette position, ils en concluent qu'il y a des œufs dans le voisinage; le nid est bientôt découvert, et les autruches s'enfuient. Alors l'Arabe creuse un trou en terre près des œufs, y place son fusil chargé, après avoir attaché au ressort une mèche allumée; le fusil est dirigé du côté des œufs, l'homme le couvre de pierres et se retire. Vers le soir les autruches reviennent et n'apercevant pas d'ennemis, reprennent leur place, ordinairement toutes deux à la fois, sur les œufs; le fusil part au temps convenable, et le lendemain matin l'Arabe trouve l'un des oiseaux ou tous les deux abattus sur le coup. Telle est la manière usuelle de tuer les autruches dans les déserts septentrionaux de l'Arabie où l'on n'a pas l'habitude de les chasser.

L'on a supposé que la chaleur du soleil suffisait pour faire éclore les œufs des autruches; mais les faits que je viens

d'exposer prouvent que cette opinion est erronée, car ils prouvent que dans la saison pluvieuse cet oiseau couve ses œufs; les petits en sortent au printemps avant que le soleil ait acquis un degré considérable de chaleur.

Les habitans du canton de Djos mangent la chair des autruches qu'ils achètent des Arabes Cherarat. Les œufs se vendent à peu près un shilling la pièce; les Arabes les regardent comme un mets délicieux. Les habitans de la ville suspendent les œufs dans leurs appartemens pour les orner. Les plumes sont vendues à Alep et à Damas, surtout dans la dernière de ces villes. Les habitans d'Alep y apportent quelquefois des autruches qu'ils ont tuées à deux ou trois journées de distance à l'est. Souvent les Arabes Cherarat vendent toute la peau avec les plumes dont elle est couverte. En 1810 une de ces peaux fut payée à Damas à peu près dix piastres fortes; la peau dépouillée est jetée comme inutile. A Alep, au printemps de 1811, le prix des plumes d'autruches était de 250 à 600 piastres le rotolo (environ 2 liv. 10 sous la livre). Les très belles plumes se vendent séparément un à deux shilling la pièce.

(*Notes on the Bedouins and Wahabis* by Burckhardt.)

Eglise syrienne dans l'Inde.

M. J. W. Doran, ecclésiastique anglican, membre de la société des missions, a visité récemment les églises syriennes du Travancore et du Malabar; il les représente comme plongées dans l'ignorance la plus profonde. Un trait peu avantageux du caractère de ces chrétiens syriens est une indifférence extrême pour l'éducation de la génération qui s'élève. Les metrans et les catanars ou ecclésias-

tiques sont peu instruits, et cependant ne montrent pas d'intolérance. M. Doran obtint la permission de prêcher dans les églises, et fut écouté avec beaucoup d'attention par le peuple, notamment à Cranganor. L'église de ce lieu est une des plus anciennes de l'Inde, elle est bâtie en granit; on croit que sa construction remonte à près de dix siècles.

« Dans tout mon voyage au nord-est de Coltayam, dit M. Doran, je ne trouvai qu'un seul endroit où il y eût quelque chose qui ressemblât à une école tenue par les Syriens eux-mêmes. C'est réellement déplorable, quand on considère la richesse et la sécurité dont ils jouissent maintenant. Dans la plupart des lieux que je visitai, je causai librement avec les catanars, en présence du peuple, sur ce sujet. Partout mes discours furent très bien reçus. J'essayai de leur démontrer que leurs personnes et leurs biens étant maintenant assurés par la présence et l'influence indirecte d'une grande puissance chrétienne, il était de leur devoir de ne plus négliger l'instruction de la jeunesse, obligation sur laquelle insiste si évidemment la parole de Dieu. »

Au sud-est, à Ouimani, M. Doran trouva pendant la semaine de Pâques, l'église remplie de gens venus pour célébrer le crucifiement. Deux personnes lisaient à haute voix une traduction de l'Évangile de saint Mathieu en malayalim, faite il y a quelques années par un savant brahmane qui avait embrassé le christianisme; mais elle était tellement mêlée de mots sanscrits, qu'elle ne pouvait être comprise que par un petit nombre de fidèles, quoiqu'ils écoutassent le lecteur avec une grande attention. Leur dévotion consistait principalement à baiser la terre et à faire des signes de croix.

Il paraît qu'il y a une grande disette de livres parmi

ces chrétiens. Leurs manuscrits diminuent avec promptitude. Dans tout le pays, observe M. Doran, les livres sont ce que l'on désire le plus.

M. Doran confirme un fait avancé par divers voyageurs; c'est que plusieurs Hindous de la classe inférieure font des offrandes à l'église syrienne, dans l'idée qu'ils pourront recevoir quelque bien des swami des chrétiens.

« A Ranni, dit-il, j'appris une chose dont je ne me doutais pas auparavant, c'est que les habitans de cette paroisse et de deux ou trois autres se regardant comme les véritables descendans des soixante-onze familles qui, dans le cinquième siècle, accompagnèrent Thomas de Bagdad en ce pays, ne veulent pas se marier avec les autres Syriens. La seule preuve évidente qu'ils peuvent maintenant alléguer en faveur de cette supériorité dont ils se targuent est le degré de blancheur de leur peau qui l'emporte en ce point sur celle des autres. »

La pauvreté et le choléra-morbus diminuent la population syrienne.

Les moyens employés par les missionnaires de la société pour répandre les lumières de la sainte Écriture parmi les chrétiens syriens, ont été suivis d'avantages importans, quoiqu'il reste encore beaucoup à faire. On a gagné la confiance des metrans et du clergé; les jeunes Syriens destinés aux ordres sacrés sont préparés à leurs saintes fonctions par les missionnaires de la société, au collège de Cottayam; le Nouveau Testament a été traduit en malayalim, et circule maintenant parmi le peuple. Les missionnaires ont la liberté de prêcher publiquement, en malayalim, dans les églises syriennes. Le peuple est instruit dans sa langue de la liturgie de l'église anglicane; des écoles sont établies dans les paroisses syriennes, suivant l'étendue de leurs moyens, sous la direction des missionnaires; et la

presse des missions commence à publier des traités calculés pour donner aux générations qui s'élèvent de saines notions sur la religion et des connaissances utiles.

(*Missionary register.*)

L'Etna.

L'Etna a 10,200 pieds de haut, c'est-à-dire plus de 4,000 pieds de moins que le Mont-Blanc, mais il frappe bien plus vivement l'imagination. C'est du niveau de la mer qu'il part en effet, et de mille points de la côte l'œil l'embrasse tout entier. Les monts qui l'entourent sont d'ailleurs peu élevés, et le grandissent au lieu de le rapetisser par la comparaison. Je ne connais rien de plus beau, rien de plus imposant que cette énorme montagne d'une forme si régulière, d'une structure si hardie, qui, couverte à sa base d'une admirable végétation, porte au milieu deux ceintures, l'une de forêts, l'autre de neige que surmonte une tête toujours fumante; je ne connais rien de plus curieux que les monts secondaires qu'elle a produits, que les larges fleuves de lave noire qu'elle a de tous côtés lancés à travers la campagne. Vrai nain à côté de l'Etna, le Vésuve lui-même n'en saurait donner une idée. Au Vésuve, d'ailleurs, c'est presque toujours dans le cône supérieur que s'opère tout le travail. Ce cône ressemble à un vase qui, une fois vidé par une éruption, va sans cesse s'emplissant jusqu'à ce qu'il déborde et se vide de nouveau. L'Etna procède autrement, et son cône supérieur se déchire rarement. Plus de fumée seulement et un plus grand bruit au sommet annonce chaque éruption, mais sans que rien fasse pressentir où cette éruption pourra se manifester. Tout à coup sur un point quelconque de la base, et souvent à une

assez grande distance du cône, la terre s'entr'ouvre, engloutissant tout ce qui la couvrait. Des maisons, des villages entiers disparaissent, et des torrens de feu, de cendres et de pierres sont violemment poussés au-dehors. Ils s'accumulent, s'entassent, et un mont nouveau, un cône se trouve formé qui, pendant quelques jours, vomit lui-même des débris enflammés. Enfin le volcan s'apaise; mais c'est le moment le plus redoutable pour toute la contrée. Privées de la force nécessaire pour jaillir jusqu'au sommet, les matières brûlantes se fraient un passage à sa base, et un fleuve épais et rouge commence à couler lentement. Il y a peu de danger pour l'homme; car, se refroidissant à mesure qu'il avance, ce fleuve ne fait guère plus d'une demi-lieue par jour; mais malheur aux champs, malheur aux villes ou au villages qu'il trouve sur son chemin. Il n'est point d'obstacle qui lui résiste. C'est d'ailleurs vers la mer qu'il marche d'ordinaire, et là vient expirer sa fureur. Mais avant d'y arriver, que de circuits, que de détours! Qu'il rencontre une colline, et il se divise s'il ne peut la franchir; un terrain creux, et il s'y étend comme un lac avant de continuer sa route. Cette épouvantable promenade dure souvent plusieurs mois.

Telles sont les éruptions de l'Etna. Telles du moins elles se présentent à des yeux moins exercés que curieux. On doit concevoir maintenant quelles traces affreuses ces éruptions laissent dans tout le pays. Tandis que le Vésuve reste solitaire, autour de l'Etna se groupe une multitude d'enfans qui attestent sa terrible puissance. Tandis que la lave du Vésuve ne sort guère de quelques vallons supérieurs, la lave de l'Etna sillonne les contrées les plus basses, et serpente à travers les terres les plus fertiles. Il est des coulées qui ont jusqu'à une lieue de large et trois cents pieds de hauteur. Quand on les voit d'un point élevé, on

dirait un fleuve d'encre subitement congelé; quand on les rencontre sur son passage, de hautes murailles inégales, crevassées, calcinées; quand on s'y promène, une roche dure et noire toute hérissée de pointes. Mais le temps enfin amollit cette roche et la prépare pour la végétation; si quelques parties restent lisses et pelées, d'autres laissent germer des plantes vigoureuses. Plus tard la main de l'homme s'en empare, et des arbres s'y plantent, des champs s'y cultivent, des jardins s'y forment, des maisons s'y bâtissent. Il n'est point alors de terrain plus riche, de végétation plus brillante. Toutes les laves d'ailleurs ne sont point également arides. Ainsi la lave de 1669 est encore noire et nue presque comme le premier jour, tandis que des laves plus jeunes commencent à se parer. La lave de 1538 est plus aride encore que celle de 1669. Celle, au contraire, qui, il y a sept ou huit cents ans, combla le port d'Ulyssée et refoula la mer jusqu'à trois milles de distance, est maintenant le jardin le plus frais et le plus productif du pays. Singulier contraste que celui de ce mont sans cesse menaçant et de ces campagnes si riantes! Partout des forêts d'arbres et d'arbustes aux feuillages luisans et nuancés; d'épais tapis de plantes et de fleurs qui recouvrent jusqu'aux misérables murs de lave par lesquels sont divisés les champs et les jardins; des maisons à demi-voilées sous la sombre verdure de l'olivier, ou ne se montrant qu'à travers des bosquets d'orangers chargés de fleurs et de fruits; un air embaumé; une population belle, vigoureuse, contente, et tout cela sur un sol de scories, de cendres et de laves; tout cela avec le sommet fumant de l'Etna derrière soi et tout autour des coulées encore noires et pelées.

On compte onze éruptions célèbres de l'Etna avant notre ère, et soixante-cinq depuis. De toutes ces éruptions,

il n'en est aucune à laquelle ne se rattachent d'effroyables souvenirs et de tristes particularités; mais peut-être l'éruption de 1669 efface-t-elle toutes les autres. C'est à Nicolosi, village riche et populeux, qu'après deux jours d'obscurité complète, d'effrayantes détonations et de secousses multipliées, un gouffre s'ouvrit, d'où le mont, connu aujourd'hui sous le nom de Monterossi, s'élança. Ce gouffre, qui plusieurs fois changea de place et de forme, eut un moment quatre lieues de long sur cinq à six lieues de large, et pendant quelques jours il en sortit des amas énormes de cendres et de sable. Enfin, au pied du nouveau mont, une large ouverture se fit, ouverture que l'on voit encore, et d'où la lave enflammée prit son cours vers Catane. Frappés de stupeur, les Catanéens ne voulurent pas du moins être vaincus sans combattre. Quand il fut certain que le torrent les menaçait, ils se portèrent à sa rencontre, et là, munis de pioches et de pelles, essayèrent en élevant une colline artificielle, de lui imprimer une autre direction; mais la lave eût ruiné alors d'autres pays. Ceux qui les habitaient se rassemblèrent donc de leur côté, et vinrent les armes à la main s'opposer aux progrès des Catanéens. On se battit au pied du fleuve de feu qui, cause du combat, poursuivait lentement et irrésistiblement son chemin; on se battit avec toute la fureur que donne un grand danger. Les Catanéens furent vaincus; et, sans plus de résistance, la lave continua. Enfin, après beaucoup de jours de marche, elle arriva devant les murs de la ville. Mais ces murs étaient hauts et solides; et, refroidie, la lave n'avait plus la force de les jeter en bas. Elle se grossit donc, monta, et, quand elle eut atteint le sommet, se précipita en cascade de feu dans la ville. Etrange destin de Catane, de cette ville si souvent ravagée et détruite! Dans le seizième siècle, une éruption, lan-

çant loin en mer une coulée de lave, lui donne une jetée qu'en vain elle avait essayé de construire; dans le dix-septième, une seconde éruption l'ensevelit en partie, comble son port, et fait disparaître le fleuve qui la traversait. Cependant Catane existe toujours, et chaque fois se rebâtit plus belle et plus régulière; de temps en temps seulement, un amateur des arts perce la lave, et, à quarante ou cinquante pieds, retrouve des débris d'églises et de palais.

L'éruption de 1819 a été la dernière éruption bénigne, pour parler comme les gens du pays, et ne dura que six semaines environ. Cette éruption, d'ailleurs, n'eut lieu que dans les parties élevées et désertes de la montagne. Sur la plate-forme qui sert de piédestal au grand cône, et assez près des ruines informes que si ridiculement on appelle la tour d'Empédocle, un cratère s'ouvrit, d'où la lave prit son cours vers une vallée désolée. Elle tourna là et retourna, forma des collines et des vallons, mais n'en sortit point, et respecta la zone habitée. C'est cinq ans après, en 1824, que celui qui écrit cet article visita la Sicile et monta jusqu'aux cratères supérieurs de l'Etna. Ce jour-là, par malheur, le vent était furieux et la fumée étouffante. Je ne vis donc qu'un gouffre énorme, d'une lieue de tour environ, à rebords inégaux et déchirés, et où des tourbillons de fumée empêchaient l'œil de plonger. Mais voici, d'après des renseignemens certains, quel était alors l'état du grand cratère. Au fond du gouffre, à peu de distance, s'étendait un plancher, espèce de croûte que les matières qui bouillonnent au-dessous avaient soulevée dans quelques endroits et déchirée dans d'autres. Deux cônes ainsi s'y étaient formés, et un trou oblong, irrégulier, sans fond. C'est par ces trois soupiraux que depuis 1816 les matières n'avaient cessé de s'échapper. La croûte avait donc eu le temps de se durcir, et par un temps calme on y pouvait descendre;

c'est ce qu'avait fait plus d'une fois le savant de qui l'on tient ces détails.

Tel était, même après l'éruption de 1819, le grand cratère de l'Etna. Un énorme vide au sommet du cône, puis au fond un plancher avec deux autres petits cônes et un gouffre de forme irrégulière. Maintenant qu'est devenu tout cela? On cite dans le seizième siècle une éruption où le grand cône lui-même s'enfonça tout entier dans le sein de la montagne. Il est peu probable qu'il en soit ainsi depuis la dernière éruption; mais du moins les petits cônes et le gouffre intérieur auront-ils changé de forme ou de place? (*Mercure.*)

Relations du gouvernement britannique aux Indes avec la cour d'Ava.

Nous apprenons, dit le *Bengal chronicle* du 18 janvier 1831, que les relations entre l'envoyé britannique et la cour d'Ava continuent d'être très amicales et qu'il y a tout lieu d'espérer qu'entre autres améliorations salutaires, nous obtiendrons que les divers droits levés sur les bateaux, et les commerçans qui quittent Ava, soient réglés et fixés : les exactions des employés birmans d'un ordre inférieur auront aussi un terme; ces gens vivent tous de leurs extorsions sur les marchands étrangers.

On dit qu'un officier birman sur la frontière de l'Arracan a exigé des droits exorbitans sur nos commerçans et interrompu les relations d'amitié et de commerce entre ce pays et le territoire birman. Le major Burney, envoyé près la cour d'Ava, ayant été instruit de ces faits, accusa cet officier au lihiot tau, ou conseil d'État, et persuada les ministres d'envoyer des commissaires sur les lieux pour examiner cet objet.

On espère que cette affaire apprendra aux officiers birmans éloignés de la capitale que leur conduite peut être connue de l'autorité supérieure; et on ose présumer que cette publicité salutaire leur montrera la nécessité de mettre un peu de réserve et de modération dans leurs rapines.

Nous apprenons avec beaucoup de plaisir que le major Burney continue à être sur de très bons termes avec les ministres birmans ; ceux-ci dînent souvent avec lui. Le roi donne audience à notre envoyé trois à quatre fois par mois.

Ce monarque et toute sa cour ont été très occupés récemment à une œuvre pie qui était d'assister à la sculpture d'un immense bloc de marbre long d'une vingtaine de pieds sur douze à quatorze d'épaisseur, pour en faire un gaudama.

Le roi, dans un élan de bienveillance et de faveur, à ce qu'il paraît, a conféré à l'envoyé le titre pompeux de *maha zeya radja nauratha*, ce qui signifie : « mon grand, victorieux et noble fils, » et l'a gratifié d'un baudrier de woun-douk de neuf chaînes d'or qui n'est, nous le supposons, inférieur que de deux degrés au splendide baudrier de onze chaînes que l'on nous a dit avoir été porté au bal des Français, par l'un des ministres birmans qui avait assisté à cette fête. Ces honneurs sont non-seulement d'agréables symptômes de la continuation de la bonne amitié, mais nous l'imaginons ne peuvent qu'être très utiles dans l'enfance des relations entre les deux Etats, pour donner au représentant de la nation britannique plus de considération parmi les Birmans, et pour faciliter l'exécution de son système très louable de se lier aussi intimement que les circonstances et les usages le permettent, avec les ministres et les autres grands personnages.

Empreintes du pied de Bouddha.

Le dernier Bouddha voyagea. Les relations de ses courses forment le sujet de plusieurs traités dans les diverses langues des pays où il est honoré. Il n'est donc pas surprenant que les empreintes de son pied soient nombreuses et à de grandes distances les unes des autres. Les Siamois ne reconnaissent que cinq *phrabâts* ou impressions du pied divin.

Ils disent que l'une est sur la côte de la presqu'île de Malacca, vis à-vis de l'île de Junkceylon; la seconde sur la montagne d'or, qui est imaginaire; la troisième est sur le célèbre pic d'Adam, dans l'île de Ceylan; la quatrième est dans un pays nommé par les Siamois Nak'hapaouri : les uns disent qu'elle est dans la Cochinchine, d'autres dans l'Inde, d'autres enfin dans le Laos. On suppose que la cinquième est sur les rives du Djemna qui, suivant la tradition, prend sa source dans le mont d'argent Hemàrva ou Himâlaya. (*Asiatic journal.*)

Papous cannibales.

Le *Northumberland*, vaisseau de la compagnie anglaise des Indes, ayant, dans sa traversée de Bencoulen en Chine, relâché dans une baie de la côte nord-ouest de la Nouvelle Guinée, fut surpris par les Papous indigènes. Des Lascars qui étaient à bord de ce navire ont raconté que lorsque l'équipage eut été obligé de céder au nombre des assaillans, ceux-ci se contentèrent de confiner légèrement les survivans, et leur coupèrent les cheveux ; d'ailleurs ils ne les

battirent pas ni ne les forcèrent à travailler; et leur fournirent abondamment des vivres.

La propension des Papous au cannibalisme avait donné lieu à une controverse, le témoignage des Lascars, la confirme. Voici leurs expressions : « Des individus apparte-« nant aux canots, avaient été tués dans l'attaque, les Pa-« pous, suivant leur usage, mangèrent leurs cadavres, mais « aucun des prisonniers ne fut égorgé pour être dévoré; « les Papous n'avaient pas non plus l'habitude, suivant ce « que les Lascars purent apprendre, de se régaler du « corps des gens sacrifiés pour la circonstance. »

Ces Lascars furent témoins de la manière dont le repas horrible fut préparé, ce qui inspira des alarmes terribles que les Papous s'efforcèrent de calmer par les assurances les plus positives qu'il n'y avait rien à craindre.

(*Asiatic journal.*)

Tremblement de terre à Delhi.

Le 17 janvier 1831, à quatre heures un quart du matin, une secousse assez vive de tremblement de terre s'est fait sentir à Delhi. « Reveillé en sursaut, dit notre correspondant, je ne pus dans le moment me figurer ce qui occasionait la rumeur générale, et le bruit dont je m'apercevais; mais ayant levé la tête et m'étant appuyé sur le coude, je sentis très distinctement un mouvement alternatif qui se propageait dans la direction de l'est à l'ouest, et de l'ouest à l'est, et qui continua pendant quelques secondes. Quand il eut cessé, j'entendis un bruit de battement d'ailes à la porte de la galerie extérieure; il était occasioné par des moineaux qui s'approchaient des vitres.

Ces oiseaux déplacés de leurs retraites par la secousse, avaient été attirés à la porte par la lumière d'une lampe placée dans l'intérieur. La secousse ressentie ce matin est la troisième que j'ai éprouvée à Delhi depuis quatre mois; elle a été beaucoup plus forte que les précédentes. J'ai dit que sa direction était de l'est à l'ouest; mais je n'ai pas encore pu apprendre jusqu'où elle s'est étendue.

(*Indias Gazette*, 2 février, 1831.)

Vieille diatribe contre les Anglais.

Une diète de la ligue hanséatique fut convoquée au nom de l'empereur à Lubeck au mois de février 1628. On remarque dans la proposition impériale une de ces tirades contre les Anglais, qui sont devenues si fréquentes dans les temps modernes. « Avec leurs monopoles et *propoles* que » Dieu condamne, ils se sont enrichis au milieu des Alle» mands, ont accaparé tout le commerce des draps et « autres branches qu'ils ont enlevées à la barbe des na» tionaux : graces aux millions qu'ils ont pris dans nos » poches, ils défient aujourd'hui les villes et l'empereur » même; car ils se sont enrichis de nos dépouilles. »

(*Cours d'histoire des États européens*.)

Colonie de Swan river à la côte S.-O. de la Nouvelle-Hollande.

L'on avait espéré que la découverte d'une rivière et de terres fertiles au pied oriental des monts Darling

serait confirmée; elle l'a été par le gouverneur lui-même qui est allé reconnaître ce canton; plusieurs bandes de colons l'ont également visité; tous n'ont pas été du même avis, les uns ont été contens du pays et du terrain en général, les autres en ont été moins satisfaits. Ceux-ci disent qu'il est trop éloigné de la côte maritime, et que pour y parvenir il faut traverser des montagnes raboteuses, escarpées et arides; mais sans doute on trouvera quelque pente plus douce qui permettra le passage aux bêtes de somme et même aux voitures chargées, et des puits suppléeront peut-être à la rareté de l'eau pendant trois ou quatre mois d'été. La distance du port, en ligne directe, est de trente à quarante milles; nous l'avons parcourue en deux jours et demi, avec nos chevaux de bagage, en faisant plusieurs détours.

Les sécheresses de l'été, quoiqu'elles ne fussent qu'à leur commencement, c'est-à-dire à la fin d'octobre, avaient déjà diminué les eaux de la rivière: elle n'était plus qu'un ruisseau guéable, large seulement de quelques pieds, on n'avait de l'eau que jusqu'au genou. La terre près de ses bords est légère, brune, couverte, à cette époque, d'une herbe sèche, coriace, très peu abondante, on n'y voyait pas d'arbrisseaux; le bois si commun le long de la côte occidentale y est rare. Dans plusieurs endroits, et notamment dans les vallées étroites qui sont nombreuses autour des pics de granit isolés, et spécialement dans les fonds bas, d'où les eaux de la rivière débordée pendant l'hiver se sont retirées, soit en partie laissant un marécage toujours vert, soit entièrement et laissant des pâturages excellens, on rencontre rarement le banksia dont l'aspect est de si mauvais augure, et de ces arbustres épineux à sommet pointu; les arbres ne sont pas si hauts que sur la côte ou dans les montagnes. Les différentes espèces d'eucalyptus

ne sont pas communes, les petits mimosa sont fréquens. Les personnes qui ont poussé leurs courses à 40 et 50 milles à l'est de la rivière que l'on a nommé Avon, disent que le pays offre partout le même caractère, mais naturellement le terrain ne vaut pas celui qui est voisin de ses bords. On a trouvé quelques étangs ou petits lacs d'eau douce, et d'autres qui étaient salés; on n'a pas aperçu d'autre rivière.

Une reconnaissance entreprise en canot, le long de la côte au commencement de novembre jusqu'à une distance de 200 milles au nord du Cookburn Sound, a prouvé qu'il n'existait dans cet espace ni port, ni mouillage commode, ni embouchures de fleuves par lesquels on pourrait pénétrer dans l'intérieur. C'est partout le même aspect que dans le voisinage du Swan-river; généralement une plage sablonneuse défendue par plusieurs lignes de récifs de corail, plus ou moins coupées; on peut aisément l'aborder en canot dans toutes les saisons et de tous les vents. Le terrain est sablonneux et stérile, dépourvu d'eau douce, à plusieurs centaines de pieds aussi loin qu'on a pu s'avancer dans l'intérieur, et absolumént ingrat pour le colon. Le phoque velu est commun sur toutes les petites îles situées à une distance plus ou moins considérable du continent. Ces îles et toute la côte sont composées de sable calcaire mêlé avec du quartz arénacé, et des mêmes matériaux, cimentés plus ou moins solidement en un grès, enfin des pétrifications et incrustations plus compactes qui caractérisent d'une manière si remarquable cette classe de roches presque particulière à l'Australie.

Le gouverneur est de retour d'Augusta, de la côte située à l'est, et du port du roi George. Les jardins potagers d'Augusta avaient été très productifs. La récolte du blé, dans les petits emplacemens cultivés, avait été encourageante pour les laboureurs. On avait découvert de bon ter-

rain près de la source de la rivière, et d'excellens pâturages à peu de distance. Les kangarous, de l'espèce nommée des forêts et qui pèsent quelquefois 100 livres, ont été chassés avec succès : les entrevues avec les naturels ont été très amicales : les vents de sud-est qui dominent pendant l'été, et sont assez forts, rendront le débarquement dans la baie un peu difficile et peut-être impossible durant cette saison.

L'espoir de rencontrer un havre ou l'entrée d'un fleuve entre Augusta et le port du roi Georges, surtout dans les environs du port Chatham, a été déçue presque complètement par l'examen attentif de toutes les sinuosités de cette côte.

(*Extrait d'une lettre du port Cockburn dans l'Australie occidentale*, 5 janvier 1831.)

NOUVELLE.

Voyage de la goelette le Pacifique.

Ce navire, capitaine James Brown, parti de Portsmouth le 1er octobre 1829, vient de rentrer dans ce port après une traversée de vingt-trois mois et quatorze jours. Il toucha d'abord aux îles du Cap-Vert le 14 novembre 1829, et y resta six jours pour y prendre des vivres. Il fit voile de là pour la Géorgie du sud, où il arriva le 29 décembre 1830. Il quitta la Géorgie le 5 mars dernier avec une cargaison de 256 peaux et 1,800 gallons d'huile de phoque à trompe ou éléphant marin. Le 18 septembre 1830, au 56e degré 18 minutes de latitude sud, et au 28e degré 35 minutes de longitude occidentale de Greenwich, on découvrit une île qui n'est indiquée sur aucune carte, et dont il n'est

fait mention ni par Cook ni par Weddel. Elle peut être aperçue, par un beau temps, à 30 milles de distance; sa circonférence est de deux milles; vue de loin, elle ressemble à une masse ronde et élevée. Il en a été rendu compte dans le Journal de Navigation. Le capitaine Brown lui a donné le nom d'île de Pollet.

Une seconde île fut découverte le 12 septembre. Au centre de l'île se trouve une montagne de 800 pieds de hauteur; de différens points s'élève de la fumée; cette montagne est couverte de neige et de glace. Sur la surface plane de l'île, on remarque une couche épaisse de lave vomie par le volcan. La lave est d'un brun clair, ayant quelque ressemblance avec la couleur de la brique brûlée avec excès. Elle est extrêmement poreuse et fragile, et si légère, qu'elle flotte sur l'eau. De larges masses de ces pierres-ponces ont été vues surnageant dans la mer, dans le voisinage de l'île. On y trouve deux abords commodes formés par un rivage pierreux. Les marins allèrent à terre, parcourant les diverses parties de l'île, et examinèrent les lieux d'où s'élevait la fumée. Une légère chaleur se fit sentir lorsqu'ils eurent creusé à quelques pieds de profondeur; la terre, à quelques pieds au dessous de la surface, était extrêment sèche. On y trouva cinq différentes espèces de manchots, des pétrels, des macareux, des goelands, des mouettes, etc., en grand nombre. On lui donna le nom d'île du Prince. Elle a cinq milles de longueur du nord-ouest au sud-est; elle est située au 55° 55′ de latitude sud, au 27° 53′ de longitude occidentale.

Le 22 décembre, une autre île fut découverte par un matelot. Elle a six milles de long du nord-ouest au sud-est; elle est située au 56° 25′ de lat. sud, au 27° 43′ de longit. occidentale. Sur cette île est un volcan qui laisse échapper de la fumée par différentes issues; elle n'offre

point d'abords; elle peut être vue, par un beau temps, à 50 milles de distance. Le capitaine Brown lui a donné le nom de Willeys.

La quatrième et dernière île, découverte par le capitaine Brown, est située au 57° 49′ de latitude sud, et au 27° 38′ de longitude occidentale. Elle a reçu le nom d'île de Noël, parce qu'elle fut aperçue pour la première fois le 25 décembre 1830. Elle est à peu près à moitié chemin des îles de la Purification et des îles Montaigue, mais un peu plus en avant du côté de l'ouest, comme il a été indiqué sur la carte dressée par le lieutenant du capitaine Brown, M. Prince, marin expérimenté qui a traversé ces mers sur un bâtiment anglais y a douze ans (1).

C'est au 58° 18′ de lat. sud que l'équipage du *Pacifique* aperçut les plus grandes montagnes de glace. Quelques-unes d'entre elles, de trois à quatre milles de long sur deux de large, avaient de deux à trois cents pieds d'élévation : le sommet en était plat. Les plus grands froids se sont fait sentir en juin, juillet et août; décembre et janvier sont les mois les plus chauds de l'année. Dans les îles nouvellement découvertes, on ne trouve ni bois ni végétaux d'aucune espèce. A l'île du Prince, deux matelots tuèrent un phoque nommé tigre marin, qui avait 18 pieds de long. Le plus grand nombre des phoques tués dans un jour a été de vingt-six. Le *Pacifique*, lorsqu'il fit voile de la Géorgie australe pour Portsmouth, avait à son bord 20,000 œufs de manchots.

Nous apprenons que l'équipage de ce navire se dispose à un nouveau voyage. (*Hérald, Journal de Portsmouth.*)

(1) Ces îles sont dans le voisinage et au nord de la terre nommée par Cook *Terre de Sandwich*; ce grand navigateur l'avait découverte le 31 janvier 1775. Le 19, il avait vu le premier la Géorgie australe. E.

OBSERVATIONS

SUR

LES HABITANS DES ILES SANDWICH,

PAR M. P. E. BOTTA,

NATURALISTE A BORD DU BATIMENT DU COMMERCE *LE HÉROS*, COMMANDÉ PAR LE CAPITAINE DU HAUTCILLY (1).

(Manuscrit communiqué.)

Les habitans des îles Sandwich sont en général grands et bien faits. On rencontre souvent parmi eux des hommes qui, par leurs formes et leurs proportions, rappellent les plus belles statues antiques. Leur couleur varie beaucoup. Elle est quelquefois d'un brun très foncé et presque noir, quelquefois, au contraire, assez clair et presque jaune. Leur figure est agréable et plaît surtout par l'air de bonté et de gaîté qui y est toujours peint.

(1) Les NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES ont publié une relation de ce voyage, t. XV, p. 129 de la nouvelle série.

Le front est haut, carré, souvent même plus large en haut qu'en bas, et bombé en avant. Les yeux sont assez grands, noirs et très vifs. La bouche est grande, et présente dans la forme des lèvres un caractère qui me ferait distinguer un Sandwichien parmi tous les hommes de la terre. La lèvre supérieure, au lieu d'être arquée, comme dans la bouche des Européens, semble carrée. La ligne qui la dessine s'élève droit en haut, depuis la commissure, et devient ensuite horizontale en se courbant à angle droit. Elle est en outre fort rapprochée du nez, qui est ordinairement plat et large. Les cheveux sont noirs, assez longs; ordinairement à grandes boucles, mais jamais plats, et très rarement frisés. Quelques-uns ont l'habitude de les roussir avec de la chaux. La barbe est rare dans les jeunes gens, mais quelques vieillards en ont de longues et de bien fournies.

Les femmes ont des traits semblables à ceux des hommes, avec les différences qu'apporte le sexe. Leur figure est souvent agréable, quoique rarement on puisse la dire jolie. Mais elles sont surtout remarquables par la perfection de leurs formes. Rien n'est plus gracieux que leurs épaules et leur sein, qui conserve jusque dans un âge assez avancé une fermeté bien rare dans nos pays. Elles sont nubiles de très bonne heure, et, comme l'on sait, se livrent, pour ainsi dire, dès l'enfance à la prostitution. Le mélange du sang européen produit des mulâtres

à teint jaune très clair, et qui souvent même se colore en rose; ce qu'on ne voit jamais, je crois, dans les mulâtres produits du sang nègre.

Quant au caractère, on peut dire que les habitans des îles Sandwich ont été anciennement bien calomniés, ou qu'ils ont étonnamment changé depuis. La base de leur caractère est aujourd'hui la bonté et l'affabilité, et les îles, loin d'être, comme autrefois, redoutables aux navigateurs que la nécessité forçait à s'y arrêter, sont à présent le point de relâche où près de quatre cents navires viennent chaque année rafraîchir leurs équipages. Tous y trouvent la plus grande sécurité, et un Européen peut parcourir seul sans armes toutes les îles Sandwich, sans rencontrer jamais que des hommes simples, toujours prêts à faire un bon accueil à celui qui les approche. Peut-être qu'autrefois la nouveauté et l'utilité des objets qu'apportaient les Européens excitaient leur cupidité, et comme des enfans qui n'ont encore aucune notion du bien et du mal, ils employaient tous les moyens possibles pour s'emparer de ce qui les tentait. Mais aujourd'hui les produits de notre industrie ont perdu à leurs yeux l'attrait de la nouveauté. D'un autre côté, ils ont appris à connaître la propriété; aussi ne cherchent-ils plus à vôler, ou à assassiner les malheureux Européens pour les dépouiller. Pendant deux mois et demi de séjour à Wahou, nous en avons continuellement eu un grand nombre à bord, et la plus grande partie, de la dernière

classe du peuple, sans que nous ayons eu à nous plaindre du moindre larcin.

Je n'ai fait qu'un court séjour dans la seule île de Wahou, en sorte que je ne puis pas faire une description bien exacte des mœurs des Sandwichiens. Les hommes sont entièrement nus, à l'exception d'une espèce de ceinture, dont une portion leur passe entre les cuisses, et qu'ils appellent *maro*. Ils ont, de même que les habitans des îles Marquésas, l'usage de se nouer le bout du prépuce avec un morceau de jonc, quand ils n'ont pas leur *maro*, et c'est le dernier vêtement qu'ils abandonnent.

Les femmes, du moins celles que l'on voit à Onaroura, portent ordinairement une chemise de toile, et une pièce de l'étoffe du pays qui leur entoure les reins. Mais j'en ai vu quelques-unes dans l'intérieur qui n'avaient d'autre vêtement qu'une ceinture de feuillage. C'est là l'habillement du peuple; car les chefs sont maintenant habillés à l'européenne, ainsi que leurs femmes, et quelques-uns ont une mise fort recherchée. Le tatouage devient rare; ce n'est guère que parmi les vieillards que l'on rencontre des individus bien tatoués. La plupart des hommes se contentent maintenant de se faire sur les bras quelques dessins, soit d'animaux, soit fantastiques. Les femmes se dessinent généralement un anneau en bas d'une des jambes, duquel part une espèce de chaîne de dessins plus ou moins compliqués, qui remonte jusqu'aux parties génitales.

Tous les Sandwichiens, hommes et femmes, se font, soit avec des fleurs de diverses plantes, soit avec des plumes d'oiseaux, soit même avec des feuilles, des colliers ou des ornemens pour la tête ou le cou; ornemens qui sont la plupart d'un très bon goût et leur vont admirablement.

La nourriture des Sandwichiens, du moins celle du peuple, est en grande partie végétale. Leur principal aliment est le taro, racine d'une espèce d'arum, qui crue est très acre et même vénéneuse, mais cuite a une saveur excellente et supérieure à la pomme de terre. Ils la mangent soit cuite dans leurs fours souterrains, soit pilée ou réduite en une bouillie souvent à moitié fermentée, qu'ils appellent *poi* et qui est la base de leur repas. Les pommes de terre, les carottes, et le poisson qu'ils mangent le plus souvent cru et pilé avec de l'eau et du sel, sont, après le taro, leurs alimens les plus ordinaires. Les chiens, les cochons, les poules, les bœufs ne sont guère mangés que par les gens aisés ou par les chefs, à cause de leur cherté toujours croissante. Tout le monde connaît leur manière de faire cuire leurs mets dans des trous remplis de pierres rougies au feu; la viande et surtout le poisson, cuit de cette manière, est préférable à celui que nous préparons. Le poisson surtout est d'une saveur exquise et perd à peine ses couleurs naturelles.

Leur manière de manger est un peu barbare et révoltante pour nous autres, à cause de l'avidité qu'ils

témoignent. Chacun prend dans le plat, avec ses doigts déchire un morceau de viande, puis trempe un ou deux doigts dans un vase plein de poï, les porte à sa bouche, les nétoie avec une adresse curieuse. Leur boisson habituelle n'est pas autre chose que de l'eau. Les chefs eux-mêmes ne boivent pas de vin à leur repas, et l'on voit très peu d'insulaires se livrer à l'ivrognerie. Ils continuent cependant encore à faire usage de l'infusion d'ava pour s'enivrer. Mais cet usage se perd. Ils préparent aussi une espèce d'eau-de-vie avec la racine d'une plante très commune dans l'île, qu'ils nomment *lahi*. La racine est grosse, filamenteuse, quoique assez tendre et d'une saveur très douce et très sucrée quand elle est cuite. L'eau-de-vie qu'ils en tirent par la fermentation est très forte. Cette racine s'appelle *ti*. L'arbre à pain est rare à Wahou, quoique très commun m'a t-on dit dans les autres îles. Aussi à Wahou son fruit fait-il peu partie de la nourriture habituelle des insulaires. Les bananes sont abondantes, mais d'une qualité inférieure à celles que j'ai mangées, soit au Brésil, soit au Pérou. Peut-être cela tient-il au défaut de culture.

Les habitations des insulaires sont de petites maisons formées d'un échafaudage léger, recouvert avec des herbes sèches. Elles ont la forme d'un toit, les côtés s'élevant obliquement presque depuis la terre. Elles ont ordinairement deux portes, qui se répondent dans le sens des vents les plus ordinaires, et

qui entretiennent la fraîcheur dans l'intérieur. Le plancher est formé d'une couche de joncs secs recouverte par une plus ou moins grande quantité de nattes. Le plancher sert ordinairement de table et de lit, si l'on excepte quelques maisons de chefs, qui sont quelquefois très élégamment meublées à l'européenne. Ces maisons si simples, sont fraîches et peu coûteuses, et les insulaires ainsi que quelques Européens les préfèrent à des maisons bâties soit en pierre, soit en bois, comme quelques-unes très jolies, qui ont été apportées d'Amérique.

A Onaroura, principal port de Wahou, les maisons sont réunies en assez grand nombre pour former une ville d'environ huit mille habitans. Pour éviter des incendies considérables, que rendrait très dangereuse la nature des maisons, elles sont toutes séparées les unes des autres, entourées d'un treillage, et souvent d'un petit jardin, ou de quelques arbres, ce qui donne à la ville un aspect très agréable. Les rues sont propres, mais pendant l'été la poussière y est fort incommode à cause des vents du nord qui soufflent ordinairement avec violence, et s'enlèvent en nuages épais. Dans cette ville naissante, fondée dans un pays dont les habitans, il y a dix ans, étaient tout-à-fait sauvages, on trouve déja presque toutes les commodités des villes d'Europe. Il y a des cafés, des hôtels, des billards, etc., et un étranger y trouve avec facilité tous les moyens de vivre agréablement.

La principale occupation des insulaires est la culture du taro, qui exige beaucoup de travaux et de soins. Cette plante ne vient bien que dans les terrains marécageux, et même dans la vase : aussi tout le fond des vallées et les terrains qui sont au pied des montagnes sont-ils divisés en petits compartimens couverts d'eau, et séparés par d'étroites chaussées, qui sont les seuls chemins. Le taro est planté en lignes ou en quinconces réguliers dans les petits étangs, dans lesquels les habitans sont souvent obligés de se plonger, soit pour faire la récolte des racines, soit pour arracher les joncs et les autres herbes qui pourraient gêner leur développement. L'eau y est amenée par de petits canaux d'irrigation, entretenus avec beaucoup de soin, et qui se ramifient à l'infini, passant d'un champ de taro à l'autre, de manière qu'un petit ruisseau arrose un grand nombre de champs placés en étage les uns au-dessus des autres sur le penchant d'une colline. Toute cette culture donne une haute idée de l'industrie de ce peuple.

La pêche est, après le taro, la principale ressource des Sandwichiens ; ils se servent maintenant d'hameçons européens ; mais pour prendre les gros poissons de mer, tels que les bonites, les dorades, ils les joignent à un morceau de nacre poli, ayant des crins à une de ses extrémités, et qui, dans l'eau, offre l'apparence d'un petit poisson, assez exactement pour que les gros s'y trompent. Leurs filets sont bien tra-

vaillés, et ils en ont, m'a-t-on dit, d'immenses, qui sont la propriété commune de plusieurs villages. Ils ont en outre l'art de prendre du poisson en l'endormant avec une plante de la famille des légumineuses, qu'ils appellent *aonohon*. Ils la pilent, et en font une pâte qu'ils vont placer, en plongeant, dans les trous des rochers. Les poissons, à ce qu'il paraît, en mangent, s'enivrent, et lorsque les insulaires les voient au fond, couchés sur le côté, ils plongent et vont les chercher. Le poisson qu'ils prennent de cette manière n'a aucune qualité vénéneuse. Une chose qui m'a paru digne d'être remarquée, c'est que les Sandwichiens ont l'habitude de prendre des poissons de mer, quand ils sont très petits, et de les mettre dans des calebasses pleines d'eau de mer, à laquelle ils ajoutent de temps en temps un peu d'eau douce; de manière qu'ils habituent peu à peu le poisson à vivre dans celle-ci; ils les placent alors dans leurs champs de taro, où ils deviennent très grands et meilleurs que s'ils étaient restés dans la mer. Le poisson qu'ils élèvent ainsi est une espèce de mulet.

Les pirogues dont les insulaires se servent ont le fond formé d'un arbre creusé, et pointu vers les deux bouts; il est rehaussé par deux planches qui se réunissent aux deux bouts en se relevant en pointe; elles sont munies d'un balancier, formé par une pièce de bois parallèle à la pirogue, et soutenue par deux traverses. Les pagayes ont la pelle arrondie. Lors-

qu'ils le veulent, ils ajoutent à leurs pirogues un mât et une voile en forme de trapèze. Ils ne se servent plus guère à présent de pirogues doubles, à cause de leur peu de solidité et de la difficulté de les manœuvrer. Les plus grandes pirogues que j'ai vues pouvaient avoir vingt-cinq à trente pieds de long. Le fond est ordinairement peint en noir, et les planches qui la rehaussent n'ont que la couleur du bois. Ces pirogues sont pour la plupart remarquables par la perfection du travail, et elles doivent coûter aux insulaires beaucoup de temps et de peine. On n'en construit pas à Wahou, et elles viennent toutes de Ovaïhi, où les grands arbres sont beaucoup plus communs. En général, cette dernière île est celle où se fabriquent tous les produits de l'industrie sandwichienne, tels que les pirogues, les étoffes, les manteaux de plume (dont l'usage se perd), etc. : aussi ne puis-je pas dire comment ils les fabriquent.

Les amusemens des insulaires ne consistent que dans des danses lascives, que j'ai toujours vu exécuter par des femmes et jamais par des hommes. Leurs chansons sont aussi la plupart très obscènes. Les airs n'ont pas, à proprement parler, de mélodie, car ils n'ont qu'une note ou deux. A les entendre chanter, on croirait plutôt qu'ils murmurent. Je ne leur ai pas vu d'autre instrument de musique qu'un petit tambour fait avec une noix de coco. Souvent ils roulent des morceaux de feuilles de manière à faire de petits pipeaux, semblables à

ceux que font les enfans des paysans d'Europe, et avec lesquels ils accompagnent leurs chansons. Quelquefois aussi ils se mettent plusieurs en cercle, prennent des bouts de roseaux fendus, qu'ils se passent rapidement de main en main, les frappant les uns contre les autres, avec des gestes variés, et suivant une espèce de mesure, ce qui produit un effet assez agréable. Ils appellent cela *pou ili.*

Mais leur plaisir favori est la natation. Hommes, femmes et enfans, tous savent nager, tous sont continuellement dans l'eau. Il semble que ce soit pour eux plutôt un besoin qu'un amusement. Rien n'est plus intéressant que de les voir se livrer à l'exercice qu'ils appellent *hénalou*, c'est-à-dire monter les vagues. Dans les endroits où le récif de corail qui entoure l'île, s'étendant fort au large, ne laisse à l'eau qu'une profondeur de sept à huit pieds, la mer roule ses vagues d'une manière effrayante, quelquefois pendant un espace d'une demi-lieue, jusqu'à ce qu'elles viennent se briser à la plage. Dans ces endroits les Sandwichiens se mettent à plat ventre sur une planche de forme ovale, très alongée, un peu bombée sur ses deux faces. Ils nagent alors des pieds et des mains, passent dessus ou dessous les lames qui roulent continuellement sur le récif, et s'en vont au large, où ils attendent une vague qu'ils jugent devoir aller jusqu'à terre. Alors ils se placent au devant d'elle, et se laissent entraîner ainsi avec une rapidité incroyable, sans perdre l'équilibre,

toujours poussés par la lame dont le sommet se courbant au-dessus d'eux semble devoir les engloutir. Cet exercice qui m'a toujours semblé effrayant n'est pour eux qu'un jeu.

Autrefois ils avaient un autre exercice analogue à nos montagnes russes. Ils creusaient d'étroites rainures qu'ils tapissaient de joncs, et se mettant sur une planche ils se laissaient tomber pour ainsi dire de quatre ou cinq cents pieds de haut, jusqu'à la plaine, où la force de leur impulsion leur faisait encore faire plus d'un quart de lieue. Je n'ai pas été témoin de cet exercice, qui depuis peu de temps est défendu.

La langue des habitans des îles Sandwich est douce et harmonieuse, à cause du grand nombre de voyelles et du peu de consonnes qui s'y trouvent. Elle est en outre, à cause de sa simplicité, très facile à apprendre. Les voyelles sont a, e, i, o, u. Les consonnes sont f, h, k, l, m, n, p, r, t, v. Mais il est à remarquer que le nombre doit se réduire, car les habitans en emploient quelques-unes indifféremment pour d'autres; ainsi le *r* et le *l*, *k* et *t*, *p* et *f*, sont des lettres qui semblent pour les insulaires avoir le même son. On peut dire indifféremment *maïtai* ou *maïkaï* (bon), *taro* ou *calo*, *pouroupourou* (coton) ou *fouloufoulou*. Le *v* se change aussi très souvent en *ou* : on dit *ouavaï* ou *ouaouaï* (pied). Le *h* est en général très doux. Cependant quelques individus le prononcent plus rude, et presque

comme le *jota* des Espagnols. La langue semble peu riche, mais elle s'augmente tous les jours par l'introduction de mots anglais, que les insulaires défigurent de manière à les rendre presque méconnaissables; et ce qu'il y a de singulier, c'est que cela ne paraît pas être à cause de la difficulté de prononcer; car la plupart apprennent facilement à parler anglais. C'est plutôt pour adapter les mots au génie de leur langue. Beaucoup de mots sandwichiens sont formés par la répétition des mêmes syllabes, comme *aniani* (miroir), *lélé* (voler), *pourripourri* (mentir); aucun n'est, je crois, terminé par une consonne.

Plusieurs mots sont formés d'une manière pour ainsi dire métaphorique, c'est-à-dire que pour exprimer une idée, ils rapprochent deux mots qui, par leur connexion, rappellent cette idée-là. C'est ainsi que pour dire aveugle, ils disent *macapo*, mot qui est composé de *maca*, œil, et *po*, nuit. Sourd se dit *coulipeppeiao*, mot composé de *couli*, silence, et *peppeaio*, oreille. D'autres mots sont plus simplement composés, comme *ouroumanou*, qui veut dire plume, et qui est formé de *ourou*, poil, et *manou*, oiseau; *peppeiaopipi*, dont la signification est corne, et qui se compose de *peppeiao*, oreille, et *pipi*, bœuf, comme si les cornes étaient les oreilles des bœufs.

Je ne suis pas assez instruit dans cette langue pour parler de sa grammaire, qui d'ailleurs est, je crois, très simple; le même mot étant à la fois verbe,

substantif et adjectif. Il y a cependant des articles, des prépositions et des conjonctions. Il y a aussi un pluriel qui se forme en ajoutant le mot *poï* à un substantif. *Kanaka* veut dire homme ; *poï kanaka*, les hommes.

Cette langue est, à quelques modifications près, la même dans toutes les îles du grand Océan, et un Sandwichien peut entendre et être entendu aux îles Marquésas ou dans les îles des Amis, comme chez lui. C'est là sans doute une chose bien étonnante, mais j'ai pu le vérifier moi-même dans le cours de mon voyage, ayant eu occasion de parler à quelques Tahitiens et Zélandais. On m'a dit cependant qu'il y a dans les îles Sandwich, et à Wahou même, une langue toute différente de la langue usuelle, et que la plupart des habitans n'entendent pas. Peut-être est-ce une espèce de langue sacrée, mais je n'en sais rien, et n'ai pu obtenir rien de certain là-dessus. Il faut en outre observer que la langue que l'on parle à Ouaroura n'est qu'une corruption de la langue sandwichienne. Ceux qui habitent cette ville, par leur continuel commerce avec les étrangers, non-seulement adoptent quelques-uns de leurs mots, mais encore s'habituent à les entendre parler, et à parler comme eux. Aussi ai-je bien souvent éprouvé, en m'en allant seulement à deux lieues de la ville, que les insulaires auxquels je parlais me comprenaient très difficilement, et que j'avais encore plus de peine à les comprendre, quoique à Wahou je

pusse presque tenir conversation courante avec les habitans de la ville.

Les mœurs des Sandwichiens sont à présent comme autrefois extrêmement lascives. La prostitution y est aussi générale que du temps de Cook. A peine fûmes-nous dans le port, que le navire fut assailli par des bandes de femmes, qui venaient soit dans des pirogues, soit à la nage, et la santé de l'équipage ne tarda pas à s'en ressentir.

Depuis que Tamméamea, le Bonaparte des îles Sandwich (1), est parvenu par l'ascendant de son génie à réunir toutes les îles sous sa domination, le gouvernement est tout-à-fait féodal; c'est-à-dire qu'il y a un roi duquel relèvent différens chefs qui possèdent soit des îles entières, soit des portions d'îles, et dont les habitans sont les vassaux. De là résultent l'esclavage et la misère pour les classes inférieures. A Tamméamea, chef de la dynastie, succéda son fils Oriorio, qui vint en Angleterre il y a quelques années et y mourut avec sa femme.

Le roi actuel est le second fils de Tamméamea, il se nomme Taotéaoli. C'est un jeune homme de seize à dix-sept ans, ayant les traits et le caractère tout-à-fait sandwichiens; mais il est loin de manquer de moyens; sa figure est au contraire très vive et très spirituelle, et quand il veut (ce qui lui arrive trop rarement), il sait prendre des manières qui répon-

(1) On peut consulter l'article Tamméamea dans la *Biographie universelle*, t. XLIV, p. 487, par M. Eyriès.

dent au rang qu'il occupe; il parle, lit et écrit bien l'anglais, mais il semble toujours préférer la société et les usages de ses compatriotes à ceux des Européens. Il n'exerce pas encore son autorité, et doit rester sous la tutelle d'un chef nommé Bouqui, régent des îles, et gouverneur de Wahou, qui a accompagné Oriorio en Angleterre.

Mais la personne la plus influente dans les îles, celle qui réellement les gouverne, est la vieille reine Taamanou, une des femmes de Tamméamea. C'est une femme qui après avoir été une véritable Messaline, croit sur ses vieux jours expier ses erreurs passées, par le fanatisme et la bigoterie que lui inspirent les missionnaires. Tel est le gouvernement actuel de ces îles, mais il est loin d'être stable. Les chefs autrefois souverains dans leurs districts, supportent avec peine le joug qui leur a été imposé par Taméamea, et il est probable que le jeune roi à la vie duquel on a déja attenté aura bien des difficultés à vaincre, pour conserver son héritage.

Je regrette beaucoup, qu'un plus long séjour dans les îles Sandwich ne m'ait pas mis à même de faire une description complète des usages de leurs habitans, usages qui se perdent chaque jour. Depuis dix ans la civilisation a apporté dans leurs mœurs de tels changemens, qu'on ne peut plus à présent les appeler des sauvages; mais il est bien à regretter que les Européens qui s'établissent dans ce pays-là, ne soient pas des hommes d'un caractère plus irréprochable, et

capables par leur exemple, de faire changer les coutumes nationales contre de meilleures. Le roi Tamméamea sentant tous les avantages de l'industrie européenne, fit tout son possible pour engager des Européens à se fixer dans les îles, afin de profiter de leurs lumières. Mais son peu de connaissance des hommes ne lui permettant pas de distinguer les bons d'avec les mauvais, il les accueillit également tous, en sorte que les îles Sandwich sont devenues le repaire des matelots déserteurs, et d'échappés de Botany-Bay, qui y trouvent toute liberté pour satisfaire leurs goûts et leurs passions; en outre, les îles sont la relâche habituelle des navires baleiniers, dont les capitaines, officiers et matelots sont de véritables bêtes brutes, qui dès qu'ils sont à terre se livrent sans honte à la débauche et à l'ivrognerie la plus crapuleuse.

Ce mélange d'Européens corrompt de plus en plus le naturel bon et simple des indigènes; et c'est un spectacle pénible de voir les hommes perdre leurs qualités naturelles pour acquérir des vices que leur communiquent ceux qui devraient être leur exemple. Le jeune roi lui-même, ne sachant pas la différence qu'il y a entre le bien et le mal, entre un honnête homme et un scélérat, est toujours entouré d'une bande de déserteurs de toutes nations, qui flattent ses passions, corrompent son cœur et s'insinuent dans sa confiance pour le tromper. Il faut cependant espérer que les Sandwichiens ouvriront un jour les yeux, et que les continuelles trompe-

ries de ceux que les chefs chargent de leurs intérêts, les éclaireront sur leur propre bien.

N'ayant été qu'à Wahou, je ne parle que de cette île, mais dans les autres, surtout à Ovaïhi, un autre fléau s'est introduit depuis quelques années : je veux parler du fanatisme religieux. Les missionnaires anglais et américains sont d'une secte protestante appelée les indépendans. Ce sont les plus fanatiques et les plus austères, et par conséquent ceux qui conviennent le moins à une population d'enfans, comme on peut appeler les Sandwichiens. Profitant de l'ascendant qu'ils ont su acquérir sur l'esprit de la vieille reine, ils ont imposé à ces pauvres insulaires les restrictions les plus absurdes et les plus nuisibles ; aussi leur conduite anti-sociale et souvent barbare, les a-t-elle fait justement et universellement détester dans les îles, et il est probable qu'à la mort de la reine ils seront expulsés, au grand contentement, et je crois pour le bonheur des peuples (révolution qui, m'a-t-on dit, vient d'avoir lieu et pour les mêmes causes, dans les îles des Amis). S'ils ne le sont pas, des guerres de religion ne tarderont pas à désoler ces beaux pays, car quatre missionnaires français jésuites viennent de s'y établir. Jusqu'à présent ils sont très humbles et très tranquilles, mais déja ils penchent à chasser les missionnaires protestans, ce qui, disent-ils, ne pourra pas se faire sans quelques bouleversemens.

Telles sont les observations qu'un séjour de deux

mois à Wahou m'a permis de faire. Elles sont bien incomplètes, et je désire beaucoup d'être un jour à portée d'étudier mieux ce peuple, que sa bonté et sa douceur rendent si aimable, et que je plains de tout mon cœur, à cause des nombreux élémens de destruction qui tendent à le faire disparaître de la face du globe.

J'ai vu des habitans des îles Marquésas, des Tahitiens, des Nouveaux-Zélandais, tous sont certainement de la même race d'hommes, tous présentent les mêmes caractères dans leurs traits et particulièrement dans leur bouche; les Zélandais seuls m'ont paru avoir plus souvent le nez aquilin et être un peu plus blancs.

Les îles Sandwich, comme la plupart de celles du grand Océan, sont comme entourées d'une ceinture de corail, qui en défend l'approche. Il y a ordinairement entre la terre et le récif un espace libre, où il y a souvent beaucoup d'eau. J'ai remarqué en outre, que partout où un ruisseau d'eau douce vient se décharger à la mer, il y a toujours en face une ouverture dans le récif, ce qui permet alors aux navire d'entrer entre celui-ci et la terre. C'est une ouverture de ce genre qui forme l'excellent port de Wahou, et du haut des montagnes on en aperçoit beaucoup d'autres toujours en face des vallées, et par conséquent des ruisseaux.

Dans l'île de Wahou, je tuai un oiseau nommé *É-riri* par les indigènes; il se tient dans les parties

les plus sauvages des montagnes, son cri ressemble à celui d'une manivelle mal graissée. Les habitans le prennent vivant avec de la glu faite du suc de l'arbre à pain. L'é-riri mange des fruits, des fleurs et des graines.

Vocabulaire des îles Sandwich (1).

Français.	Sandwich.	Français.	Sandwich.
Aimer, amour, amitié	Aroha.	Avant	Mamona.
		Arbre	Laaou.
		Arbre à pain	Ourou.
Arète de poisson	Ivi.	Arc-en-ciel	Enouénoué.
		Attacher	Paa-hanapaa.
Aiguille	Couhi.	Appeler	Naminami.
Araignée	Pouna vélé-vélé.	A, vers	Nia.
		Après midi.	Aéaé.
Avec	Mé.	Aujourd'hui	Neïaraha.
Arriver	Hiki.	Année	Mataïti.
Aveugle	Macapo.	Aisselles.	Pohéhée.
S'asseoir	Enoho.		
Attendre	Aria.	Barbe	Oumioumi.
Aller	Coukeni-ere.	Bouteille	Omori.
Ami	Aikané.	Bœuf	Pipi.
Apporter	Oumaï.	Balle	Poca.
Acheter	Couaï.	Bleu	Coura.
Angleterre	Pericani.	Bois	Laaou.

(1) On peut comparer ce vocabulaire avec celui que publia, en 1816, Archibald Campbell, matelot écossais. (*Voyage round the world from* 1806 *to* 1812, by Archibald Campbell. — Edinburgh, 1816, 1 vol. in-8°.) Celui de M. Botta est très précieux pour nous autres Français, puisqu'il nous donne la prononciation dans notre langue de mots que nous ne connaissions que par l'intermédiaire des Anglais.

Français.	Sandwich.	Français.	Sandwich.
Bois à brûler	Oua hiè.	Cuir de bœuf	Iri pippi.
Bois de Sandal	Laaou ala.	Chien	Irio.
Boire	Inou.	Cheville	Lio.
Battre	Peppehi.	Chemin	Arenoui.
Bouche	Ouaha.	Couteau	Pahi.
Bride	Calouaha.	Chercher	Imi.
Bouton, pustule	Poupou.	Coude	Coécoé.
		Cou	Ai.
Bouton d'habit	Pihi.	Cils	Lihi lihi mara.
		Chemise	Paloulé.
Baiser	Mouti.	Cochon	Pouaa.
Bas (en)	Mararo.	Coco	Niho.
Bâiller	Hamama.	Coquille	Eleho.
Banane	Maia.	Corne	Peppeiao pipi.
Blanc	Kéokéo.	Chat	Popoki
Boyaux	Naaou.	Crayon	Penicala.
Baleine	Cohora.	Carotte	Ouara.
Bon jour	Aroha.	Canne à sucre	Ko.
Bon soir	Aroha taoupo.	Caisse	Paho.
Beaucoup	Papou-noui-roa.	Chèvre	Cao.
		Combattre	Hatata.
Brig	Mocou kiroua.	Cru	Maca.
Baigner (se)	Aou aou.	Clitoris	Ioio.
Balancier de pirogue	Papa.	Craindre	Macaou.
		Cesser	Emo.
Bêche	Oo.	Choux	Kakepi.
Bague	Comolima.	Ciel	Ao.
Boucle d'oreille	Como pep-peiao.	*Crissare*	Amiami.
		Courir	Mama.
Bon	Maïtaï.	Couverture	Loule houlou-houlou.
Beau	Nani maïtaï.		
Bientôt	Mamouri.	Chaleur	La.
Bossu	Touopou.	Cuisinier	Couké.
Boue.	Lepo.	Cracher	Touha.
		Calebasse	Ipoupou.
Canon	Pou, pounoui.	Ciseaux	Oupa.
Cuir	Iri.	Couper	Otioti.

Français.	Sandwich.
Cheveux	Laouhe.
Clef	Poutati.
Cervelle	Lolo.
Cuire	Taroua.
Corde	Caoura.
Ce, celui	Cia.
Chandelle	Comoui.
Chair	Pipi.
Crier	Ouè.
Coudre	Oumou oumou.
Chanter	Oura.
Caillou	Pouarou.
Couleuvre	Pouhi.
Cuivre	Copéna.
Coït	Panipani.
Colère	Houhou.
Collier	Lehi.
Coton	Pourоupourou
Comme	Likiliki.
Crabe	Papaï.
Canard	Manou coloa.
Comprendre	Iti.
Cadeau	Macana.
Cuisses	Ouaka.
Cousin	Oaanaou.
Chauve	Ohouré.
Cagneux	Ohopa.
Casser	Nahahé.
Coucher (se)	Moèmoè.
Cœur	Naaou.
Doigt	Lima.
Dent	Nilio.
Demain	Apopo.
Demain (après)	Apopo a kela laho.
Danser	Houra.
Diable	Acoua Kepolo.
Donner	Aavi.
Dormir	Iamoé.
Dur	Oua oua.
Dos	Coua.
Domestique.	Tamari.
Dedans	Maroco.
Défendre	Tabou.
Dieu	Acoua.
De (from)	Na.
Drap	Païna.
Dindon	Pleplehou.
Douleur	Ino.
Diligent	Hana.
Derrière (le)	Ocoré.
Dehors	Vaho.
Eau	Ouaï.
Eau chaude	Ouaï vela.
Encre	Ouaï élélé.
Ecrire	Palapala.
Eau-de-vie	Lama.
Eglise	Haré pouré.
Epingle	Pine.
Egratigner	Ouaou.
Entendre	Iti.
Entendre (hear)	Lohi.
Esclave	Tamari.
Enfant	Téti.
Enceinte (femme)	Opou téti.
Eternuer	Etihi.
Etoile	Ocou.
Ecume	Hao.
Enfant mâle	Téti cané.

Français.	Sandwich.	Français.	Sandwich.
Enfant femelle	Téti ouahiné.	Feuille	Laou.
Embrasser	Mouti.		
Ensemble	Taoua.	Grand	Noui.
Etoffe	Tapa lolè.	Genou	Coècoé.
Excrémens	Touta.	Gilet	Pouriki.
Eux, elles	Lakou.	Gras	Noui.
		Goëlette	Touna.
Femme	Ouahiné.	Glu	Kepaou.
Fort, robuste	Ita ita.	Goudron	Kepaou.
Fusil	Pou.	Guimbarde	Oukèké.
Front	Lahé.	Gouverneur	Malama.
Faim	Porori.		
Filet	Oupéna.	Homme	Kanaka.
Froid	Anouanou.	Hameçon	Macao.
Flèche	Poua.	Haut	Inouna.
Fil	Caoura ou-mououmou.	— (en)	Manouna.
		Hache	Touripi.
Fermer	Panié.	Haricots	Pappa pa.
Fumée	Ouahi.	Herbe	Oneonéou.
Flamme	Oura.	Hier	Ineïneï.
Fumer du tabac	Pouè paca.		
		Ici	Maineï.
Fou	Papourè.	Ivre	Ounalama.
Faire	Hava.	Intestins	Naaou.
Femelle	Ouahiné.	Ile	Aaïna.
Four	Omou.		
Feu	Ahé.	Jambe	Ouavaï.
Fatigue	Nainai.	Joli	Nani.
Finir	Paou.	Jonc	Maparina.
Fer	Haoré.	Jaune	Omaoumaou.
France	Parani.	Jour	La
Frère	Tecouacané.	Je	Oouaou.
Fougère	Palapalai.	Jouer	Paani.
Fleur	Poua.	Jeune	Opiopio.
Fesses	Papatoré.		
Fusil à deux coups	Poualoua.	Langue	Erero.
		Lune	Mahina.

Français.	Sandwich.
Ligne à pêcher	Aho.
Lèvres	Lehélehé.
Laver	Holoï.
Lait	Ouaiou.
Loin	Loéhi.
Lit	Caèna.
Long	Roa.
Lumière	Malamalama.
Lourd	Taoumaha.
Là	Mao.
Là haut	Maoca.
Lézard	Moo.
Lancette	Oo.
Laine	Hourouhipa.
Le, la	Kà, ka.
Les	Na.
Lance	Pahou.
Lampe	Ipou ouitoui.
Laid	Poupouea.
Laisser	Emo.
Lascar	Poutki.
Main	Lima.
Maigre	Vivi.
Médecin	Cahouna.
Masser	Éroumi.
Montre	Ouati.
Mouche	Nalo.
Mou	Parouparou.
Moi	Oouaou.
Miroir	Aniani
Mon	Kaou.
Musique	Houra.
Mouton	Hipa.
Maladie	Mahi.
Manger	Eai, caoucaou.
Maison	Haré.
Mère	Mocou ouahiné.
Mensonge	Ouahahé, pounipouni.
Mordre	Ennahou.
Monter à cheval	Hohorelio.
Melon	Ipou ala.
Melon d'eau	Ipou haoré.
Morve	Houpé.
Marin	Taouhaoré.
Mer	Cai.
Marmite	Ipou.
Mâle	Cané.
Mauvais	Aoré maitaï.
Marcher	Eré.
Mouchoir	Heinaca.
Mois	Mahina.
Mur (maturus)	Para.
Montagne	Maona.
Mourir	Maté
Membre viril	Ouré.
Masturbation	Picoïcoï.
Matin	Kakaieka.
Navire	Mocou.
— à trois mâts	Mocou kiacoro.
Nez	Ihou.
Noir	Ereri.
Nuit	Po
— bonne nuit	Aroha taou po.
Narine	Pouca ihou.
Nager	Aou aou.
Non	Aoré.
Nom	Einoa.

Français.	Sandwich.	Français.	Sandwich.
Natte	Moéna.	Peu	Ouotou.
Nuage	Ao.	Petit	Otou, pikeneli.
		Pêcher	Lava ia.
Ongle	Makiaou.	Poisson	Ia, pihi.
Œil	Maka.	Pierre	Pouacou.
Oreille	Peppeiao.	Pierre à fusil	Paia.
Où ?	Aouhéa.	Peigne	Cahi.
Oui	Aè.	Près	Cokkoki.
Oreiller	Onouna.	Pincer	Iniki.
Os	Ivi.	Peau	Arouarou.
Odeur	Ala.	Plage	Caocaï.
Oublier	Pohina.	Prêtre	Cahouna.
Oiseau	Manou.	Pou	Oto.
		Puce	Oto lélé.
Pain	Palaoua.	Petit	Iri.
Paresseux	Moroa.	Porte	Póuca.
Pistolet	Pou panapana.	Pourquoi	Tiaha.
Prunelle	Anohi.	Prendre	Eraraou.
Plume	Ouroumanou.	Parler	Orèro.
Plomb	Kepaou.	Pluie	Oua.
Plomb à tirer	Lou.	Pipe	Ipoupaca.
Pendre	Paoura.	Pois	Pappapa.
Pantalon	Loulé ouavaï.	Peur	Mataou.
Papier	Pépa.	Pirogue	Evaa.
Pigeon	Manou tou.	Poitrine	Ouaiou.
Poule	Moa.	Pied	Ouavaï.
Poule d'eau	Manou alaï.	Parasol	Noourou.
Pisser	Mimi.	Penser	Manao.
Paille	Ouéouéou.	Précipice	Pali.
Prier	Pouré.	Plonger	Louhou.
Père	Mocou a cané.	Papillon	Poréréhoua.
Pesant	Caoumaha.	Promener	Paani.
Piastre	Cala.	Puant	Piraou.
Pomme de terre	Ouara kaïki.	Pourri	Piraou.
		Payer	Macana.
Poil	Ourou-ourou.	Pouvoir	Ité.
Pleurer	Ouè.	Port	Ava.

Français.	Sandwich.
Pour	No.
Rouge	Oura oura.
Rompre	Nahapéroki.
Rôtir	Pouléou.
Requin	Mano.
Ruban	Ouiri.
Rivage	Caokaï.
Revenant	Acoua.
Rame	Hoé.
Ramer	Paï.
Raser (se)	Ilahi tè oumioumi.
Robe	Lolè tomo.
Réale	Apoarou.
Réaux (deux)	Aphaha.
Réaux (quatre)	Apaloua.
Roi	Arii, kini.
Remède	Rapaou.
Ramer avec force	Ouki ouki.
Règles de la femme	Toto.
Rat	Ioré.
Réglemens	Kanaouaï.
Sabre	Pahi caca.
Sable	Aoumé.
Soleil	La.
Soulier	Cama.
Selle	Noho.
Soif	Maki ouaï.
Sourcil	Coè coè maca.
Sale	Lépo.
Serpent	Poubi.
Savoir	Acamaï, iti.
Sein	Ouaiou.
Soir	Apo.
Siffler	Okio.
Sucre	Kokaïki.
Sauter	Lélé.
Sonnette	Pélé.
Salive	Touha.
Singe	Etéto.
Sang	Toto.
Société	Poï kanaka.
Saigner	Oo.
Sentir (flairer)	Choui.
Sentir (avoir de l'odeur)	Ala.
Sœur	Técou ouahiné.
Souffler	Pouipoui.
Sueur	Hoou.
Seiche	Hehé.
Silence	Couli couli.
Sourd	Couli pepeiao.
Semblable	Liki liki.
Sommeil	Maki iamoé.
Siphilis	Mahi para.
Tabac	Paca.
Tabac à priser	Knépo.
Toi	Oè.
Terre	Rouca.
Tatouer	Tataou.
Table	Papa caou caou.
Travailler	Hana.
Testicule	Laho.
Terre à poterie	Lepo.

Français.	Sandwich.	Français.	Sandwich.
Tousser	Toumou.	Vouloir	Maki maki.
Tortue	Oou.	Vieil	Erémacouré.
Tête	Poo.	Vieille	Olu ouahiné.
Triste	Hehéna.	Voir	Nana, miri miri.
Tambour	Ehoura.		
Taie	Makamomi.	Vase de faïence	Ipou lépo.
Très	No, noui roa.		
Tuer	Matè.	Vendre	Couaï.
Tirer un fusil	Tipou.	Veste	Lakéké.
Téter	Ouaiou.	Voile	Péa.
Tout à l'heure	Enamouri.	Voleur	Aï houè.
Tout, tous	Apaou.	Ventre	Opou.
		Vent	Matani.
Urine	Mimi.	Viande	Pipi.
		Viande salée	Pipi pacaï.
Verre	Tiaha.	Vinaigre	Pinica.
Viens	Erimaï, pimaï.	Vague	Nalou.
		Voler	Lélé.
Vite.	Ouiti ouiti.	Vache	Pipi ouahiné.
Vin	Ouaïna.	Variole	Mahi poupou.
Vomir	Louaï.	Vous	Kakou, oukou.

1	Akahi.
2	Aroua.
3	Acoro.
4	Ahaha.
5	Alima.
6	Ahonou.
7	Aheïtou.
8	Aouarou.
9	Ahiva.
10	Oumi.
11	Oumi tou mamacahi.
12	Oumi tou mamaroua.
13	— — — acoro.
14	— — — ahaha.
Etc.	

20	Ivacaroua.
21	Ivacaroua toumamacahi.
22	Ivacaroua toumamacoua.
Etc.	
30	Canacoro.
31	Canacoro toumamacahi.
Etc.	
40	Canaha.
41	Canaha toumamacahi.
Etc.	
50	Canalima.
60	Canabonou.
70	Canaheïtou.
80	Canaouarou.
90	Canahiva.
100	Aroua canaha akahi iva caroua.

Observations sur les habitans de la Californie.

Les Indiens de la Californie sont des hommes d'une taille moyenne, d'une couleur de cuivre assez foncée; leurs membres sont généralement bien proportionnés; leurs mains seulement sont quelquefois d'une petitesse qui contraste avec leur taille. Leur figure est peu agréable; ils ont le front étroit, les pommettes saillantes, ce qui donne à leur visage une forme en losange. Leurs yeux sont petits, toujours noirs et un peu obliques. Leur nez est généralement plat, et large à sa base, sans être relevé du bout, comme celui des nègres; quelques-uns ont même le nez aquilin et tout-à-fait semblable à celui des Européens. Leur bouche est grande sans avoir les lèvres grosses, et garnie de dents ordinairement très blanches et très bien rangées. Leurs cheveux sont

plats, longs, noirs et très touffus, et leur barbe rare. Les femmes ont les mêmes traits que les hommes, seulement moins prononcés, et le teint plus clair. Personne n'a pu me dire à quel âge elles sont nubiles, mais je crois qu'elles le sont de très bonne heure, et qu'elles cessent de même de très bonne heure d'être propres à avoir des enfans.

Quoique les Indiens aient l'apathie et la stupidité empreintes sur leur physionomie, cependant leur intelligence est susceptible de se développer à un assez haut degré, soit par la nécessité, soit par l'éducation. La plupart de ceux que j'ai vus sont réunis dans des établissemens que les Espagnols appellent des missions, où ils sont sous la direction de quelques prêtres, qui cherchent à les civiliser et à leur enseigner la doctrine chrétienne. Ces missionnaires ont à combattre l'indolence naturelle à ces hommes, et qui passe toute idée. Cependant, à force de travail, ils parviennent à leur enseigner plusieurs métiers, dans lesquels ils réussissent assez bien. Les uns cultivent la terre, les autres préparent le suif et les cuirs, ont soin du bétail, ou bien travaillent à faire des couvertures de laine, des draps grossiers, ou toute espèce de choses utiles à l'établissement. Presque tous savent parler espagnol, quelques-uns savent même lire et écrire; mais, malgré les perfectionnemens, on peut dire en général que les Californiens sont une race d'hommes très inférieure aux autres. Ce n'est qu'à force de soins, et

en les surveillant toujours, qu'on obtient d'eux quelque chose. Dès qu'ils sont seuls et livrés à eux-mêmes, ils s'abandonnent à leur indolence naturelle, et oublient ce qu'ils ont appris. Ils sont d'ailleurs enclins à toute espèce de vices, qu'ils ont ou naturellement, ou par communication avec les Espagnols.

Il m'a été impossible d'obtenir des renseignemens certains sur les mœurs des Indiens sauvages du pays, les Espagnols s'en occupant fort peu, et n'ayant presque pas de communication avec ces peuples qu'ils haïssent et maltraitent quand ils le peuvent. Ceux que j'ai vus étaient semblables à ceux des missions; ils avaient seulement l'air plus fier et plus sauvage. J'en ai vu près de trois cents à San Francisco Solano, nouvelle mission établie dans le nord du port San Francisco. Ils y étaient venus pour aider à couper les blés, dans l'espoir de partager la récolte; car souvent la disette, fruit de leur paresse et de leur imprévoyance, les oblige à avoir recours aux établissemens européens. Rien n'égalait leur aspect barbare; leur visage ou très sale, ou peint en rouge, leurs longs cheveux noirs, qu'ils laissent pendre au devant de leur figure, ou qu'ils nouent en masses irrégulières sur leur têtes, la nudité presque complète de la plupart d'entre eux, les rendaient vraiment effrayans. Cependant, tout barbares qu'ils paraissent, ils ne sont pas, je crois, très méchans, à moins qu'on ne les irrite. Ils ne sont pas non plus sans industrie; la nécessité

leur a appris à faire des arcs et des flèches d'une construction ingénieuse, des paniers joliment travaillés et capables de contenir de l'eau comme des vases de terre, des couvertures en poil de lapin ou en plumes de canard, qui sont très chaudes et très utiles pour les défendre contre le froid de l'hiver. Dans l'intérieur, ils se nourrissent principalement de gibier et de poisson qu'ils pêchent dans les lacs et les marais qui occupent, dit-on, l'intérieur du pays. Je crois cependant qu'ils cultivent aussi la terre. Cela est du moins certain de ceux qui habitent les bords du Rio Colorado.

Je ne puis presque rien dire de leurs mœurs et usages. Leurs chansons nationales sont généralement mélancoliques, ainsi que les airs, et ne sont pas dénuées de charme; je dirai même que la faculté la plus remarquable de ces Indiens m'a paru être leur penchant pour la musique. Dans les missions ils apprennent très vite et très facilement à jouer du violon, de la basse, etc., etc., et à chanter en partie de manière à exécuter des messes en musique d'une harmonie très compliquée, mieux certainement que ne le feraient les paysans de nos pays après de longues études. Le goût pour la musique se retrouve, m'a-t-on dit, d'une manière remarquable dans les Indiens de la côte nord-ouest. Leurs danses nationales m'ont aussi paru dignes d'être remarquées, en ce qu'elles montrent un talent d'imitation bien au-dessus de ce qu'on attendrait de ces Indiens. Elles sont très variées, très fantasques, souvent barbares; mais la plu-

part consistent à représenter soit des gestes d'animaux, soit des combats, et demandent de la part de ceux qui les exécutent des qualités qui en feraient de très bons acteurs.

Les langues des Indiens de la Californie sont très variées. Chaque peuplade a la sienne, toute différente de celle de ses voisins, en sorte que dans quelques missions on compte jusqu'à quatre ou cinq idiômes qui ne se ressemblent nullement. Il y a cependant, en Californie, trois ou quatre langues qui sont généralement entendues dans toute l'étendue de ce pays. Elles sont toutes presque impossibles à apprendre pour les Européens, à cause de leurs sons étranges qu'eux seuls souvent sont capables de prononcer.

La civilisation ne paraît pas convenir à ces peuples. Depuis environ cinquante ans que les Espagnols ont formé des établissemens dans ce pays et ont réuni les Indiens dans leur mission, la dépopulation a été telle, que la plus grande partie de la Californie, autrefois très peuplée, est à présent déserte. Déja dans la basse Californie presque toutes les missions sont abandonnées faute d'Indiens, et dans la haute, qui est beaucoup plus fertile, il en serait de même si de temps en temps des hordes d'Indiens poussés par la misère et par la faim, ou quelquefois pris de force quand on a besoin de travailleurs, ne venaient recruter la population décroissante des établissemens européens. Aucune mission ne peut se soutenir d'elle-

même. On encourage bien les mariages, mais ils ne produisent pas d'enfans, ou ceux-ci meurent en bas âge. Un des missionnaires me disait que dans sa mission soixante mariages n'avaient produit que huit enfans, dont un seul vivait. Dans une vingtaine d'années il n'y aura, si cela continue, que des blancs dans la Californie, le climat paraissant aussi favorable pour eux qu'il l'est peu pour les indigènes. Peut-être cette dépopulation effrayante, qui n'a pas lieu parmi les Indiens sauvages, vient-elle plutôt du mauvais système de civilisation que de la civilisation elle-même. On a réduit les Indiens en servage; on en a fait des esclaves travaillant pour un maître qui la plupart du temps les traite avec une rigueur bien éloignée de la douceur évangélique, et la servitude pour les hommes comme pour les animaux semble être un obstacle à la reproduction. Je suis persuadé que si, au lieu de les priver brusquement de toutes leurs habitudes et de tous leurs exercices naturels pour leur faire adopter un genre de vie dont ils ne sentent que les peines et point du tout les avantages, puisque les prêtres seuls profitent de leur travail, on eût cherché à en faire des hommes heureux, et non pas des chrétiens qui n'ont de bonheur à attendre que dans l'autre monde, on aurait pu civiliser les Indiens, et élever leur intelligence sans nuire à la population du pays. Mais pour cela il aurait fallu des hommes plus éclairés que ne le sont des moines espagnols. Au reste le système actuel de gouverne-

ment dans la Californie ne durera probablement pas long-temps. Par suite du nouvel ordre de choses dans le Mexique, le gouvernement actuel cherche à s'emparer des missions, jusqu'ici établissemens purement religieux, pour s'en approprier les revenus qui sont considérables. Les missionnaires espagnols seront probablement renvoyés, parce qu'ils résistent, et je crois qu'il s'ensuivra l'expulsion des Européens de cette partie du monde. Car la seule puissance qui tienne les Indiens en respect est l'influence de la religion. Si les missionnaires se retiraient, rien ne les empêcherait de se révolter et de s'emparer de nouveau du pays; les blancs étant en trop petit nombre, et trop disséminés pour leur résister, et le Mexique n'étant pas, je crois, en état d'envoyer des forces suffisantes pour conserver cette contrée sous sa domination. Déja, il y a cinq ans environ, ils ont tenté une révolte qui n'a manqué que par le défaut d'ensemble, mais c'est assez pour faire connaître leurs forces, et je crois que le temps n'est pas éloigné où ils seront les seuls maîtres du pays.

D'après ce que j'ai lu et ce qu'on m'a dit, les Indiens de la côte nord-ouest de l'Amérique sont les mêmes hommes que ceux de la Californie; mais j'ai vu quelques Kodiaques qui m'ont paru en différer beaucoup. Leur figure en losange, à pommettes très saillantes; leur teint jaune et non cuivré, leurs yeux obliques, les faisaient, à mes yeux, ressem-

bler beaucoup aux portraits que j'ai vus des Tartares, et même un peu aux Chinois.

Je ne sais pas s'il en est de même en Europe, mais, en Californie, pendant les mois de juin, juillet et août, les cerfs deviennent excessivement gras, en sorte qu'il est extrêmement facile à un homme, monté sur un bon cheval, de les forcer au bout d'une très petite course. Pendant ces trois mois, les colons espagnols s'occupent de cette chasse pour recueillir le suif que ces animaux fournissent en abondance. Ce suif est blanc, ferme, d'une qualité supérieure, et a beaucoup de rapport avec celui des brebis. C'est un revenu pour la Californie. En allant à Lima, nous avions plus de vingt tonneaux de ce suif de cerf. Je ne puis décrire ces cerfs, ne les ayant jamais vus que de loin; mais je crois qu'ils ne sont pas les mêmes que ceux d'Europe, ils sont bien plus grands, surtout si j'en juge par leur bois, qui est d'une dimension extraordinaire.

Je n'ai vu en Californie que deux espèces d'oiseaux-mouches, l'une à tête violette, l'autre à gorge dorée; ils sont assez communs partout, principalement au printemps : ils se tiennent de préférence dans les lieux frais et humides et au bord des ruisseaux, dans les vallons étroits et bien abrités du vent. Leur vol est extrêmement rapide; ils passent souvent très près des hommes, en produisant un bruit semblable à celui que font les gros insectes quand ils volent. Traversant de longs espaces dans

les airs avec la rapidité d'une flèche, ils vont s'arrêter subitement à un pied de distance d'une fleur devant laquelle ils restent ainsi long-temps en agitant leurs ailes avec une rapidité inconcevable, et en portant continuellement leur queue de côté et d'autre, puis ils entrent dans le buisson, et vont de fleur en fleur en bourdonnant comme les abeilles; quelquefois ils se posent sur un arbuste, et toujours alors sur l'extrémité des plus petites branches, d'où ils font entendre leur cri, qui est très aigu. Fréquemment ils s'élèvent à une dixaine de pieds au-dessus d'un buisson, et se laissent tomber en formant un demi-cercle, de manière à remonter de l'autre côté à la même hauteur d'où ils étaient partis. Ils répètent ce manège plusieurs fois de suite, comme le balancier d'une pendule, puis s'élèvent perpendiculairement en l'air à une très grande hauteur, de laquelle ils redescendent ensuite comme un trait, en produisant un bruit tout différent de leur voix ordinaire, et tout-à-fait disproportionné avec leur taille. Ce bruit ressemble à celui d'une toupie d'Allemagne, ou d'un *diable*, et il est si étrange dans un si petit animal, que je suis persuadé que ce n'est pas avec leur gorge qu'ils le produisent, mais qu'il vient de l'extrême rapidité de la vibration de leurs ailes, d'autant plus qu'on ne l'entend jamais quand l'oiseau-mouche est en repos; il ne se manifeste que dans les momens où le volatile se laisse tomber de très haut et avec une rapidité considérable.

En Californie les oiseaux-mouches nichent dans les mois d'avril et de mai, alors les vieux disparaissent, ou bien ils perdent leurs couleurs brillantes; car, dans les mois suivans, juillet, août, septembre, sur peut-être cinquante, je n'en ai pas vu un seul avec toute sa parure : seulement en septembre quelques-unes de leurs plumes à l'éclat métallique commencent à se montrer à leur tête ou sous leur gorge. Pendant l'été on ne trouve plus de ces petits oiseaux-mouches tout à gorge dorée, qui sont aussi communs que les autres en hiver; ils semblent être de passage : je n'en ai tué qu'un seul en septembre.

Les *tchacaca* se tiennent dans les champs, sur la lisière des bois. Ils courent très vite à terre, et quand on les poursuit, ils s'envolent en troupes et en faisant le même bruit que les perdrix de nos pays, mais leur vol est plus rapide. Il se perchent aussi sur les arbres, et sautent de branches en branches pour éviter le danger. Leur cri dans les buissons a du rapport avec le glouglou d'une bouteille, excepté quand le mâle rappelle la troupe dispersée; car son cri est alors exprimé par le nom que lui donnent les Indiens de la Californie.

L'oiseau nommé *charia* court avec beaucoup de rapidité; il saute quelquefois en battant des ailes, plutôt qu'il ne vole; il a si peu la faculté de voler, que quand on le rencontre dans des endroits découverts, on peut le prendre vivant en le poursuivant

soit à pied, soit à cheval. Il passe pour détruire les serpens à sonnette et autres reptiles.

Les serpens à sonnette, quoique très communs et très venimeux, sont peu redoutés par les habitans de la Californie, à cause de leur torpeur habituelle et de la lenteur de leurs mouvemens. D'ailleurs ils avertissent toujours de leur présence par le bruit de leur queue. Pendant le jour ils se tiennent cachés. Mais le soir et pendant la nuit, on les rencontre fréquemment couchés dans les chemins, et alors ils mordent, si par mégarde on marche sur eux. La morsure des gros serpens de cette espèce passe pour mortelle. Je n'en ai vu que de morts; leur couleur est généralement grise.

Les oiseaux nommés par les Espagnols *alcatras* se tiennent en troupes sur les rochers qu'ils blanchissent de leur fiente, et de dessus lesquels ils s'élancent dans l'eau pour prendre les poissons à l'aide de leur large bec dont les mandibules peuvent, quand ils le veulent, s'élargir beaucoup. Ils volent ordinairement en rasant la surface de l'eau, à moins qu'ils ne soient occupés à pêcher, car alors ils se laissent tomber d'assez haut.

Observations diverses faites en mer.

Étant par 34° de latitude nord et 127° de longitude ouest de Paris, nous avons vu l'eau de la mer remplie d'une infinité de petits corps sembla-

bles à des aiguilles très fines. Ayant tiré de l'eau de la mer, j'ai reconnu que c'étaient de petits tubes divisés dans leur longueur par des cloisons en cellules, dont les unes étaient vides et les autres paraissaient remplies d'eau ; ils étaient parfaitement transparens, et ils ne devenaient visibles dans l'eau qu'en réfléchissant la lumière du soleil de manière à briller. Je n'ai aperçu en eux ni mouvement ni organes particuliers qui indiquassent ce qu'ils pouvaient être.

La plupart des animaux rayonnans qui vivent attachés sur les rochers lancent, lorsqu'on les irrite par différens points de leur surface, des jets assez forts d'une eau claire et limpide, mais qui paraît corrosive ; car, à Mazatlan, en cherchant des coquillages sur les rochers, j'en reçus quelques gouttes sur les yeux, ce qui me causa une ophtalmie qui me dura quelques jours. La même chose arriva par la même cause à l'un de nos officiers et à plusieurs de nos matelots. Chez quelques-uns elle fut même assez violente et surtout très opiniâtre. J'ignore par quelle partie de l'animal sortait le fluide qu'il lançait, mais je crois qu'il en sortait plusieurs jets du même. Les holothuries lancent, par l'extrémité postérieure de leur corps, un jet d'eau limpide, mais je ne sais pas s'il a les mêmes qualités corrosives ; je ne sais pas non plus si ces fluides pourraient faire naître une inflammation de la peau. J'en ai reçu souvent sur les mains ; mais les ayant alors continuelle-

ment dans l'eau pour chercher des coquilles, je n'en ai ressenti aucun effet, probablement parce que je les lavais à mesure.

Étant par 30° nord et 126° ouest, nous avons revu la mer remplie de ces petits corps en forme d'aiguilles dont je viens de parler. J'ai remarqué de plus que ces corps étaient rassemblés en grandes masses flottant dans la mer à diverses profondeurs. Malgré tout ce que j'ai pu faire, je n'ai pas réussi à en prendre en bon état. Je ne trouvais dans mon filet qu'une immense quantité de ces tubes capillaires entremêlés de filamens beaucoup plus forts, semblables à des cheveux. Les petites aiguilles m'ont encore paru de petits tubes divisés en cellules par des cloisons transversales; leur couleur était un peu jaune et irisée sous quelques aspects.

Par les 21° S. et 95° O., un soir que la mer était lumineuse, j'ai jeté mon filet dans l'eau. Tout ce que j'ai ramassé ne consistait que dans des masses gélatineuses d'une consistance très molle, sans formes appréciables ni constantes. Ces mucosités étaient bien certainement la cause des étincelles phosphoriques qu'on voyait dans l'eau; car lorsque je les en eus tirées, elles en produisaient encore au moindre contact, et quelquefois dans un tel état qu'elles étaient visibles même à la clarté d'une chandelle.

Je puis confirmer l'opinion de MM. Quoy et Gaimard sur la lenteur des mouvemens des requins. On ne les voit jamais que lorsqu'on est en calme ou

que le navire ne marche que très lentement. J'en ai observé un cherchant à dévorer une tête de dauphin que j'avais mise à la traîne pour la nettoyer, et quoique alors notre vitesse ne fût pas de plus de quatre ou cinq nœuds, il ne put parvenir à l'atteindre. Ces requins nagent lourdement à l'aide de leur queue, tenant leurs ailerons horizontalement étendus. Cependant ils sautent quelquefois en entier hors de l'eau, ce qui suppose une force d'impulsion momentanément assez grande. Leur voracité est prodigieuse; quand ils ont faim, ils mordent à l'objet formant l'amorce jusqu'à ce qu'ils l'aient pris, et j'en ai vu un presque traversé d'un coup de harpon revenir encore à la charge.

J'ai remarqué plusieurs fois au devant des requins un petit poisson qu'on appelle pilote; une fois entre autres, dans notre traversée de Lalango en Californie, nous prîmes, pendant un calme plat, un requin au devant duquel, à la distance d'environ un pied de son museau, nageaient trois petits poissons qui semblaient avoir le don de prévoir tous ses mouvemens, tant ils avaient d'adresse à se conserver dans la même position. Ils y restèrent pendant tout le temps que l'on tint le requin le long du bord, et ne l'abandonnèrent que quand on le hissa. On essaya inutilement de les prendre. Presque toujours les requins ont sous leurs ailerons des poissons du genre *echeneïs*. Il n'est pas vrai que les requins soient obligés de se retourner pour saisir leur proie. Quel-

quefois ils le font, mais je crois que c'est quand ils ont toutes leurs aises; souvent ils ne le font pas.

Les marins entendent sous le nom de marsouins tous les cétacés qui ne sont pas d'une très grande taille. Cependant les plus communs sont tous des dauphins, à en juger par la longueur de leur museau. Je ne me souviens même pas d'avoir jamais aperçu dans le voyage de véritable marsouin.

Les dauphins sont, comme l'on sait, des animaux remarquables par la rapidité avec laquelle ils nagent, rapidité qui explique la hauteur à laquelle ils s'élèvent quelquefois hors de l'eau. Avant d'arriver à la baie de San José, nous en découvrîmes une troupe considérable dont les individus faisaient à chaque instant des bonds tels qu'ils auraient certainement passé par dessus notre navire s'ils l'avaient rencontré.

Le docteur Gall attribue à ces animaux une intelligence très grande à cause du volume de leur cerveau. Le seul fait que je puisse citer en faveur de cette opinion, c'est que si l'on prend ou blesse un marsouin, ou mieux un dauphin, pendant qu'il joue avec ses compagnons autour du navire, tous s'éloignent aussitôt et disparaissent en un instant; bien différens en cela des poissons qui ne s'aperçoivent pas des dangers qu'ils courent, et qui souvent même reviennent mordre au même hameçon jusqu'à ce qu'ils soient pris.

Une des plus jolies espèces d'oiseaux que l'on ren-

contre sur la mer est celle des damiers, qui doivent leur nom français, ainsi que ceux de *tablèro* et de *chess bird* que leur donnent les Espagnols et les Anglais, à leur plumage marqueté de blanc et de noir. Par leur robe agréablement peinte, leur forme gracieuse et leur vol facile et léger, ils semblent faits pour égayer les sombres parages des caps de Horn et de Bonne-Espérance, d'autant plus qu'ils se plaisent à suivre les navires, les accompagnant sans qu'on sache pourquoi, et sans que le mauvais temps les force d'y chercher un abri. Nous avons commencé à en voir près du cap Frio, avant d'arriver à Rio Janeiro, et ils nous ont quittés à Lalango, qui est, je crois, par 1° S. Pendant tout cet intervalle, nous n'avons cessé d'en apercevoir que dans les ports dont ils n'approchent pas.

En passant le cap de Bonne-Espérance, nous vîmes les premiers damiers par 30° S.; ils nous entouraient encore la veille de notre arrivée à Sainte-Hélène, qui est par 16° S. Ce qui indique qu'on les rencontre plus au nord en revenant d'un de ces caps qu'en y allant. Cela vient probablement de ce qu'ils s'accoutument à un navire et le suivent jusqu'à ce que le climat ou le défaut de nourriture les obligent à l'abandonner. Nous n'en avons pas découvert un seul au nord de l'équateur, quoique, ainsi qu'on a pu le remarquer, ils s'en soient beaucoup rapprochés.

Les damiers volent avec une adresse et une légè-

reté qui font vraiment plaisir à observer; presque jamais ils ne battent des ailes; ils les tiennent au contraire toujours étendues, planant dans toutes les directions possibles, même contre le vent. Ils ne s'élèvent pas très haut, et au contraire rasent le plus souvent la surface des vagues qu'ils touchent même fréquemment du bout de l'aile. Leur vol ne semble jamais plus facile que dans les grands vents. Ne pouvant dans les calmes profiter de l'impulsion du vent, il sont obligés, de temps en temps, de se donner un peu d'élan en battant un peu des ailes. Cette manière de voler, seulement par la manière dont l'oiseau reçoit le vent sur ses ailes. est commune à presque tous ceux qui s'éloignent à de grandes distances de toute terre, sans doute parce qu'elle dépense moins de force. Les albatros, les fous, toutes les espèces de petrels, si ce n'est l'oiseau de tempête, ne volent pas autrement. Je me souviens cependant d'avoir vu, dans les environs du cap de Horn, un oiseau que les marins nomment *poule de mer*, et dont je n'ai pu rien remarquer si ce n'est qu'il fait fuir les damiers et autres oiseaux; il ne volait qu'en battant des ailes.

Pour en revenir aux damiers, ils ne se posent que très rarement sur l'eau, et seulement pour manger; ils nagent alors assez vite. Quand il fait calme, il est facile de les prendre avec une ligne et un hameçon, amorcé avec du suif. Arrivés à bord, ils vomissent aussitôt les matières huileuses que contient

leur estomac. Une fois sur le pont, ils ne peuvent plus s'envoler, ce dont les frégates, les albatros et plusieurs autres oiseaux de mer ne viennent pas non plus à bout. La cause ne tiendrait-elle pas à ce que, ne pouvant s'élever que graduellement, ils n'ont pas dans la longueur du navire le temps de se soulever assez pour passer au-dessus des plats-bords. Lorsqu'étant sur l'eau, ils veulent s'envoler, ils le font toujours contre le vent et en piétinant à la surface de la mer, plus ou moins long-temps, selon qu'il fait calme ou que le vent souffle. Étant en liberté, ils paraissent être très colériques, se battant avec beaucoup d'acharnement pour arracher ce qu'on leur jette. Si quelque morceau va au fond, ils plongent à la profondeur de deux ou trois pieds pour aller le chercher. Mais pour cela ils sont obligés de poser, ne sachant pas plonger de haut comme les fous, les paille-en-queue, les frégates. Jamais même, dans les plus mauvais temps, ils n'ont cherché à prendre refuge à bord; ils volent autour des navires la nuit comme le jour, et on peut s'assurer que ce sont presque toujours les mêmes en leur attachant quelque chose à la patte quand on les a pris. Ils semblent n'avoir pas besoin de repos, bien différens en cela des fous qui souvent viennent passer la nuit à bord, même sans y être forcés par de grands vents.

Les albatros, comme les damiers, volent toujours en planant. Il leur serait en effet peu facile d'agiter

rapidement des ailes d'une longueur aussi considérable. Ces énormes oiseaux, autant que j'ai pu en juger, ne sont pas des tyrans pour les autres. Ils volent parmi les damiers, les fous, les petrels, sans que ceux-ci paraissent les craindre. On les voit presque toujours solitaires, et je me souviens de n'en avoir aperçu qu'une fois une troupe considérable, jouant au milieu des airs dans un espace assez borné. Peut-être étaient-ils rassemblés ainsi dans un endroit où abondaient les objets qui servent à leur nourriture. Le vol des albatros est peu élevé; ils se balancent toujours au contraire très près de la surface de l'eau qu'ils touchent souvent du bout de l'aile. Quand ils se posent, ce qu'ils font assez fréquemment, ils s'abattent sur l'eau et restent longtemps les ailes étendues, jusqu'à ce qu'ils les aient bien disposées pour les fermer. Ce n'est que peu à peu qu'ils les serrent le long de leur corps; quelquefois même ils ne le font pas du tout. Pour s'envoler, ils se tournent contre le vent, mais ne courent pas quelque temps sur l'eau, comme les petrels en général. Quand il fait calme, ils se reposent la nuit sur l'eau et s'endorment même, car une nuit que le vent était très faible, et que le navire s'avançait sans faire de bruit, il choqua un albatros qui était endormi, et que la secousse assez rude qu'il éprouva put seule réveiller. Je ne sais pas pourquoi l'on dit qu'il n'y a des albatros que dans l'hémisphère austral; car, à la différence de grandeur près, je ne

vois guère de dissemblance spécifique entre les oiseaux que j'ai tués le long de la côte de Californie, et les grands albatros des mers du sud. Je me souviens bien d'ailleurs d'avoir aperçu, avant d'arriver sur la côte de la Chine, des albatros qui ne le cédaient pas en grandeur à ceux-là.

L'oiseau de tempête se voit autour des navires, dans toutes les mers, mais ne les suit pas. Il vole quelquefois en troupe; le plus souvent solitaire ou au milieu d'autres oiseaux avec lesquels il se distingue par sa petitesse. Presque jamais il ne quitte la surface de l'eau sur laquelle au contraire il court plutôt qu'il ne vole. Jamais même, dans les plus mauvais temps, il n'est venu se reposer à bord, et je ne conçois pas ce qui pourrait l'y forcer, car dans les plus violens coups de vent, je l'ai toujours vu occupé à chercher sa nourriture en piétinant sur l'eau avec autant de tranquillité que dans les temps les plus calmes. Il m'a semblé qu'il y en avait deux espèces ou variétés dont l'une est du double plus grande que l'autre.

M. Paul-Emile Botta, dont on vient de lire les observations, est fils du littérateur célèbre auquel nous devons une *Histoire de la guerre de l'indépendance de l'Amérique septentrionale*. M. P.-E. Botta, animé du noble désir de concourir aux progrès des sciences, est en ce moment occupé à parcourir la Nubie. Fai-

sons des vœux pour que ses tentatives soient couronnées de succès. Nous sommes redevables de la communication des manuscrits intéressans de ce jeune voyageur à la bienveillance de M. le docteur Blainville, membre de l'académie des Sciences, qui nous a autorisés à en faire usage, et que nous remercions de cette marque d'amitié.

MOEURS
CIVILES ET RELIGIEUSES
DES
PEUPLADES DES ILES PHILIPPINES.

Fragmens d'une relation manuscrite écrite vers 1570 et intitulée : Relation des iles du Ponent et de la route que l'on suivit en les quittant (1).

Coutumes.

Chaque village a ses dieux, que l'on nomme en général *Dinata*, et chacun de ces villages a pour

(1) *Relacion de las yslas del Poniente y del camino que de ellas se hizo, etc.* C'est un rapport adressé au roi d'Espagne.

Nous sommes redevables de ce curieux morceau d'ethnographie à M. Jacquet, jeune et studieux orientaliste, qui l'a publié en espagnol dans le 43e cahier du *Nouveau journal asiatique*; c'est de ce recueil que nous l'avons tiré avec le consentement de M. Jacquet, à qui nous adressons nos remercîmens de sa bienveillance. « On sait, dit-il, « que les religieux espagnols, dans leur zèle pour ren-« verser toutes les idoles, ont cru ne devoir pas même en

surnom, le nom des dieux de la mer ou des dieux des rivières. Les habitans sacrifient à ces dieux des porcs; ils réservent particulièrement pour les sacrifices ceux de ces animaux qui sont roux, et les élèvent de manière à ce qu'ils soient très forts et très gras. Ils ont des prêtres qu'ils appellent *bailanes*, et ils croient qu'ils s'entretiennent avec leurs dieux. Quand on offre le sacrifice, on orne le lieu de beaucoup de branches d'arbres verts et de toiles peintes. Le *bailan* souffle dans un morceau de gros roseau long d'environ une brasse, tel qu'il y en a dans le pays, et s'en sert comme d'un porte-voix, et alors ces gens disent que le prêtre parle avec leurs dieux, et aussitôt qu'il a fini, il donne un coup de lance au porc, et pendant tout ce temps les femmes frappent sur des espèces de cloches et de tambours, et avec de petits bâtons sur des vases de faïence et font une telle musique, qu'à peine si elles peuvent s'entendre entre elles. Le cochon étant mort, ces gens l'apprêtent et en mangent tous. Ils en jettent une partie apprêtée dans la mer ou dans la rivière, selon la

« conserver le souvenir, et que leurs annalistes ne commencent pour ainsi dire à laisser vivre les païens qu'à « l'époque où ils subissent la domination espagnole. Cette « omission systématique nous a privés de tous renseignemens sur la religion primitive des naturels des Philippines, cette frontière extrême de la civilisation. Les « historiadores de ces îles laissent à peine soupçonner que « ces peuples eussent une croyance et un culte avant l'introduction de la religion chrétienne. »

situation du village, choisissant un endroit où l'eau est tranquille; ils disent que c'est pour que les dieux de la rivière ou de la mer mangent; et personne ne touche de ce qui a été atteint par la lance qui a frappé la victime, à moins que le *bailan* ne dise que leurs ames vont en bas en déclarant qu'il y fait plus frais qu'en haut, où il fait très chaud. On enterre avec les morts leurs richesses, leurs vêtemens, leur or, leurs porcelaines; et quand ce sont des personnes d'un rang distingué, on tue des esclaves, et on les enterre avec elles, pour qu'ils les servent dans l'autre monde. Si c'est un marin et qu'il soit de haut rang, on enterre avec lui le bâtiment dont il se servait avec beaucoup d'esclaves pour ramer afin qu'il arrive là-bas dans son bateau. Ces gens appellent *mabarahé* le deuil qu'ils font quand un de leurs proches a été tué, et ils ne le cessent que quand ils l'ont vengé, ou quand il meurt quelque parent très proche, et ils le quittent quand ils tuent un homme, ou qu'ils ont mis en prison une femme dont ils coupent les cheveux : le deuil consiste à s'enfermer dans la maison du parent le plus près et le plus considérable, et là couverts d'habits vieux et sales, ils s'étendent sur la terre; ils restent ainsi sans parler ni manger pendant trois jours; ils boivent pendant ce temps. Jusqu'à ce qu'ils aient accompli leur vengeance et suivi leurs usages, ils ne mangent rien qui ait passé par le feu; ils se mettent aux pieds et aux mains des anneaux d'un certain bois appelé

bejuco; quand les causes du deuil ne sont pas aussi importantes, ils s'en abstiennent en donnant un coup de lance ou de dague à un cerf ou à un porc de montagne, même s'il était mort.

Extrait d'une lettre du père Martin de Rada, provincial des Augustins (1), *datée de Lalompit, le* 16 *juillet* 1577.

Tous les habitans de ces îles sont très barbares, quoique ils ne manquent pas d'intelligence, mais il n'y a chez eux ni ordre ni police. Ils sont divisés en communautés ou familles, commandées par ceux qui

(1) Cette lettre inédite et tirée par M Jacquet d'un manuscrit de la bibliothèque du roi, fait partie d'une espèce de consultation politique sur le droit qu'avaient les Espagnols de consommer la conquête des îles Philippines par l'établissement d'une forme régulière de gouvernement et d'un système d'administration. Dans cette consultation pleine d'érudition, le P. de Rada prépare ses conclusions par un exposé des mœurs politiques et civiles des peuplades qui habitaient les îles Philippines. Ce résumé de leur droit des gens, qui n'a pu être tracé que d'après de constantes observations, est ce que nous possédons de plus complet sur les coutumes de guerre et de paix de ces peuples, qu'on peut nommer les vieux Malais. On comprend aisément quelle facilité le P. de Rada avait encore, en 1577, pour recueillir les traditions historiques de ces insulaires. L'écrit de ce religieux révèle un homme dont l'esprit se portait à des études plus sévères et plus utiles que l'hagiographie ou les intrigues théologiques du siècle.

sont les plus puissans ou les plus riches, ou qui possèdent le plus d'esclaves, sans que cependant ils aient nulle autorité sur les autres, ni même presque aucune sur leurs esclaves. Car nous avons vu plusieurs fois que, quand le maître commandait quelque chose à un esclave, celui-ci répondait librement : Je ne veux pas. Mais ces gens les appellent chefs, parce qu'ils se réunissent pour juger les différens qui s'élèvent entre eux, et le reste les suit comme des supérieurs à la guerre, aux pillages, aux pêches, etc. La plupart d'entre eux, ou même presque tous, sont des tyrans qui enlèvent la propriété d'autrui par des vols et des iniquités. Je vais citer quelques-unes des lois et des coutumes injustes qui sont en usage dans tout ce pays.

1° Toutes les peuplades ont des amis et des alliés, d'autres sont leurs ennemis; enfin d'autres ne sont ni l'un ni l'autre. Dans la même peuplade il y a des habitans qui ont des amis dans le village des ennemis, et ils vont chez ceux-ci, y boivent, y mangent avec eux, et ensuite ils donnent avis chez eux de ce qu'on y projette. Quelquefois ils trahissent leur propre peuplade, et reçoivent dans leurs maisons leurs ennemis, pour qu'ils puissent de là assaillir leurs propres villages; et cela est commun à toutes les peuplades, c'est connu et ils le savent; car leur guerre ne consiste qu'à se mettre en embuscade, et à tuer ou faire captif le premier qui sort; ou bien à entrer pendant la nuit dans une

maison et à égorger tous ceux qu'ils y trouvent. Les causes des guerres sont le plus souvent pour des dettes, que, bien qu'elles soient de peu d'importance, quelque habitant d'un village refuse d'acquitter. Alors le créancier se met en embuscade, et il tue ou fait prisonnier le premier habitant qu'il peut attraper; les autres, pour se venger, vont en faire autant et plus à l'autre peuplade, sans s'attaquer au coupable ou à quelqu'un des siens; mais il suffit que ce soit un individu du même village.

Il en est de même entre les peuplades amies; un homme d'un village, en passant par un autre, y commet un délit; par exemple, il enlève la femme d'un habitant, ou veut la séduire, il vole ou tue, ou bien il dérange quelque *magrehé*, qui est une espèce de deuil général; on ne considère pas qui est coupable du délit, mais dès que c'est un des principaux, on ne s'inquiète que du village auquel ils appartiennent; on s'y porte, on dépouille les pêcheurs et les malheureux, on les tue la nuit dans leurs maisons ou dans leurs champs. Car c'est une nation très cruelle, qui tient à grand honneur et bonheur d'avoir tué quelqu'un, quoique ce soit par trahison et en se tenant cachés; ces gens se vantent publiquement de ces actions; et les autres les regardent pour cela comme plus courageux, quoique ils aient tué des vieillards qui ne pouvaient se défendre, ou des enfans; si par un cas extraordinaire ils épargnent quelqu'un, ce ne sont que des jeunes gens qui sont

en état de servir, et ne sauraient retourner dans leur pays, ou bien des personnes de connaissance, des parens ou des alliés, ou bien ceux dont ils espèrent obtenir une rançon, ou ceux qu'ils prennent à la mer, et qui, sans opposer de résistance, se jettent à l'eau ; ils les prennent et exigent d'eux une rançon.

2° Quoique appartenant à des peuplades amies, si, en allant en maraude, ces gens se rencontrent à la mer, le plus fort enlève l'autre, et va le vendre à sa propre peuplade ou à une autre voisine.

3° Si une peuplade, soit qu'elle ait été volée, ou qu'elle ait été dévastée par la disette ou la peste, se trouve dans la détresse, toutes les autres, même les amies, fondent sur elle, jusqu'à ce qu'elle soit anéantie.

4° Si un navire coule à fond, ou est jeté à la côte, ces peuples accourent tous pour le piller, comme s'il leur appartenait, même quand ils sont de la même peuplade que ceux qui le montent et leurs parens. Quand un navire commence à s'enfoncer, ils accourent tous pour achever de le faire aller à fond, parce qu'alors ils peuvent le piller sans qu'il y ait délit. Si les navigateurs sont des étrangers, quand même ils seraient alliés et viendraient pour commercer avec eux, ils les font tous prisonniers, et même les tuent, et surtout quand ce sont absolument des étrangers, ils ne laissent la vie à personne, excepté à quelques-uns qui se cachent, et

ensuite, après que le moment de fureur est passé, viennent se rendre à l'un des pillards, qui le prend comme esclave.

5° Tous les ans, aussitôt après la récolte des champs, ils équipent des navires pour aller voler partout où leur idée les conduit, soit amis, soit ennemis, soit inconnus; cependant ils attaquent ordinairement non leurs voisins, mais des lieux éloignés de leurs villages. Alors ils massacrent et dépouillent les malheureux sur lesquels ils tombent sans en être aperçus. Cela arrive surtout parmi les *Pintados*, qui sont plus belliqueux que ceux qu'ils appellent *Moros*. Ceux qui vivent dans l'intérieur des terres en font autant à terre, et parcourent douze à quinze lieues pour tuer un infortuné qui cultive son champ; et s'ils en trouvent l'occasion, ils pillent un village entier, sans aucun motif, car ce n'est point par inimitié, ni pour se venger d'un mal reçu, qu'ils en usent ainsi; c'est seulement pour voler, parce que c'est leur coutume et leur loi de dérober dans cette saison; c'est surtout en octobre et en novembre, et ensuite en février, mars et avril, temps auquel il y a un grand nombre de corsaires à la mer. Encore aujourd'hui ils agissent de même, cependant avec un peu plus de retenue, par la crainte qu'ils ont des Espagnols.

6° Lorsqu'un chef des Pintados est très malade et près de mourir, ceux-ci sacrifient à ses ancêtres quelques-uns de ses esclaves; ils croient par là le

délivrer de la maladie; en chaque endroit ils tuent ces esclaves d'une manière différente, ils disent qu'ils prennent ces ames à la place de celle de l'homme qui est mourant. A Çubu, les naturels creusent autant de fosses qu'ils doivent égorger d'individus, ce qui ne s'élève pas à plus de deux ou trois; après avoir chanté des hymnes sacrées et s'être enivrés à moitié, ils leur donnent des coups de lances et les jettent du haut de la maison dans les fosses, où ils les couvrent aussitôt de terre. A Dapitan, ils les étendaient sur la terre et faisaient passer une barque sur eux, ce qui les faisait crier. A Butuan, ils les étendaient sur une croix de S. André, et depuis le matin jusqu'au soir les piquaient avec des petites lances de roseau, puis au coucher du soleil, ils leur donnaient un coup de lance et ensuite jetaient la croix et le tout dans la rivière. Dans d'autres endroits c'était une autre manière.

7° Quand le chef mourait, on enterrait avec lui des esclaves vivans, pour qu'ils le servissent dans l'autre monde.

8° Quand un chef mourait, il y avait aussitôt *magrehé* dans la peuplade, ce qui était une sorte de deuil général. Mais pour ne pas trop m'étendre, et pour ne pas toucher à ce sujet, je me bornerai à dire que ceux qui rompaient ce deuil, n'importe qu'ils fussent indigènes, étrangers ou voyageurs, étaient condamnés à une amende, et s'ils n'avaient pas le moyen de la payer, ils étaient réduits en escla-

vage. Ce deuil ou cette interdiction ne pouvait être levé avant que toute la peuplade fût partie pour entreprendre une capture, tuer quelqu'un, ou le faire prisonnier. J'ai vu établir le deuil, non-seulement au décès d'un chef ou d'une de ses femmes, mais aussi à celui de leurs enfans en bas âge, et même de la fille adoptive d'un chef de moyenne classe; tous les parens promettent alors au mort de ne pas manger de pain jusqu'à ce qu'ils tuent, ou prennent quelqu'un, et ils tiennent leurs promesses.

9° Ils en usent de même, mais cependant le deuil n'est pas général, quand un chef est fait prisonnier; et après qu'il a été racheté, ils portent, ainsi que tous ses parens, ledit *magrehé*, quoique différent, jusqu'à ce qu'ils aient tué ou pris quelqu'un à titre de vengeance, et ils égorgent soit un ennemi, soit un individu quelconque, quand même ce serait un ami, tant ils observent avec une rigoureuse exactitude les *magrehés*, qui ne peuvent finir que par du sang.

10° Si quelqu'un, qui n'est pas un chef, commet un vol, un meurtre ou un adultère, il est réduit en esclavage avec son père, sa mère et ses frères; en général tous les parens paient pour tous les délits d'un membre de la famille.

11° Chez les Pintados, quand les femmes, surtout celles de chefs, ont un ou deux fils, elles se font avorter si elles deviennent de nouveau enceintes; quelques-unes cependant qui aiment à avoir des enfans ne le font pas. Les femmes non mariées,

qui deviennent enceintes, détruisent aussi ordinairement leur fruit, non par un sentiment de honte, ni par la crainte que leur état ne leur attire un châtiment, ou les empêche de se marier, mais parce qu'il leur semble qu'elles ne pourraient pas bien les élever, les enfans n'ayant pas de père. Les pauvres gens aussi, même mariés, quand ils leur vient des enfans, les prennent ordinairement, et les mettent dans un vase de terre, puis ils s'enivrent, et invitent leurs voisins à leurs funérailles, et enterrent ainsi les enfans vivans, ou bien les jettent à la rivière.

12° Quand un enfant, soit fille, soit garçon, reste orphelin, ses parens ou les chefs partagent entre eux son bien et celui qui recueille l'enfant chez lui, s'il n'est pas son oncle, ou le frère du père ou de la mère, le garde comme esclave pour dédommagement de ce qu'il a fourni à ses besoins. Dé même, en temps de disette, si quelqu'un arrive dans la maison d'un de ses parens ou d'un chef, qui lui donne à manger seulement pendant quelques jours, il devient son esclave. Le même résultat a lieu s'il lui prend quelque chose, même de très peu de valeur; c'est pourquoi, dans ces circonstances, les chefs ont coutume de laisser du riz à l'abandon, afin que quelque malheureux, pressé par la faim, vienne le prendre. Des sentinelles apostées se jettent sur lui, l'empoignent; il est fait esclave.

13° Quand un homme libre commence à avoir

une petite fortune, les chefs cherchent quelque occasion de le punir mal à propos, tantôt parce qu'il aura passé sous la maison du chef, ou traversé son champ ensemencé; tantôt parce qu'il aura levé les yeux pour regarder sa femme; enfin ce sont d'autres causes tout aussi légères, mais ils les regardent comme très graves, et quelquefois même c'est sur un simple soupçon ou une apparence que le malheureux est fait esclave.

14° Quand parmi ceux que l'on appelle *Moros*, quelqu'un meurt laissant un fils encore enfant, et quoique la mère soit vivante, le chef prétend aussitôt qu'il a fait un prêt à son père, ou à un ascendant quelconque; il prend pour lui, comme esclave, le jeune homme, parce qu'il n'y a personne qui puisse affirmer qu'un prêt n'a pas eu lieu, ou qu'on lui en a rendu le montant.

15° Dans tout ce pays, les prêts se font toujours à usure, et en doublant constamment la somme; ainsi, quelqu'un qui a reçu deux, doit, l'année suivante, rendre quatre, et l'année d'après, huit; la quatrième, seize; ainsi, quelque peu important que soit le montant du prêt, sur quatre ou cinq ans, le pauvre diable en passe un en esclavage.

Toutes ces choses, et beaucoup d'autres, sont des coutumes déja anciennes chez ces peuples, et passées en force de lois; quoique ceux qui en sont victimes ne croient pas éprouver des vexations, cependant ils les supportent avec peine, et pleurent; mais comme

c'est l'usage, ils pensent qu'il en doit être ainsi. Ils regardent même le vol et la tyrannie comme de grandes prouesses; ils admirent les auteurs de ces actes comme des hommes courageux; aussi toutes leurs chansons, soit pour les rameurs, ou à l'occasion de mariages, dans leurs festins, dans leurs sacrifices, qui sont très nombreux, ont toutes pour sujet les vols, les tromperies, les trahisons que leurs maîtres ont mis en pratique, et qui, d'un état très bas, les ont fait devenir de grands personnages, et parvenir au rang de chefs. S'ils sont volés ou faits esclaves, si leur propriété est détruite, même par des gens qui sont leurs amis, ils ne pensent pas que ce soit mal, seulement ils tâchent d'en faire autant à d'autres, s'ils ne peuvent rendre la pareille à ceux qui ont été les auteurs de leur malheur. C'est ainsi qu'ils agissent et parlent, et même en font gloire en général; cependant quelques-uns, comme cela arriva à *Vonjongan* et à *Caynta*, agirent autrement quand les Espagnols, à diverses époques, marchèrent contre eux; un homme leur cria : Que vous avons-nous fait, ou qu'est-ce que nos ancêtres devaient aux vôtres pour que vous veniez ainsi nous voler?

S'il fallait constater les injustices, les torts, les usurpations de personnes et de propriétés, il n'y aurait dans tout le pays ni chef, ni biens qu'il ne fallût changer entièrement de position, comme les chefs mêmes me l'ont dit plus de deux fois; c'est pourquoi le gouverneur ordonna qu'aucun tribunal ne

prît connaissance d'un différend qui aurait eu lieu avant l'arivée des Espagnols, et même depuis il alla plus loin, et enjoignit de ne pas s'occuper des délits commis pendant la disette qui survint après notre entrée à *Çubu*, parce que ce serait vouloir bouleverser tout le pays; car il y eut alors tant d'injustices commises, qu'on ne faisait autre chose que de chercher l'occasion de se saisir et de garotter des hommes et de les vendre aussitôt pour du riz, et très souvent sans le moindre motif; ceux qui avaient été ainsi vendus, quoique ce fût dans un pays où il y avait des Espagnols, ne réclamaient point, parce que, pensant qu'ils quittaient une misère extrême pour aller où ils croyaient trouver l'abondance, ils supportaient leur sort avec courage. Depuis ce temps, beaucoup de ces gens ont été mis en liberté par les Espagnols.

Parmi les esclaves de ce pays, les uns le sont d'origine, parce que leurs pères et leurs aïeux l'étaient également, ou bien ils le sont depuis peu de temps. Ceux-ci ont été pris à la guerre qui, comme je l'ai dit ci-dessus, a souvent lieu pour des causes bien légères. Cette classe est la moins nombreuse, parce que si, ce qui est très rare, les indigènes prennent un individu vivant, ils le tuent, à moins que ce ne soit déja un jeune homme; car pour des enfans, ils ne veulent pas les garder, afin de n'avoir pas la peine de les élever. Ils égorgent de même le prisonnier, si c'est un homme fait, à moins qu'il ne soit de pays éloigné, ou bien ils le prennent pour

l'échanger tout de suite contre une rançon, de peur qu'il ne s'enfuie: c'est pourquoi il y en a peu de cette classe. D'autres esclaves sont ceux qui étant restés orphelins ont été recueillis dans une maison, et que l'on a nourris; d'autres sont ceux qui se sont vendus, ou que leurs parens ou leurs frères ont vendus dans un temps de famine; je ne compte pas ceux qui ont été vendus par des gens qui n'étaient ni leurs parens ni leurs maîtres, puisque les naturels mêmes reconnaissent que c'est un acte condamnable; je parle seulement de ceux que, conformément à leurs usages, ils regardent comme ayant été légalement faits esclaves. Il y en a, et c'est le plus grand nombre, qui le sont à cause de prêts faits à eux-mêmes ou à leurs ancêtres. C'était peu de chose dans le principe; mais comme, ainsi que je l'ai déja dit, les prêts sont usuraires, ces gens ne tardent pas à être esclaves entièrement; car, parmi les naturels, l'entière propriété du débiteur est acquise au prêteur, quand la dette monte à cinq ou six piastres: depuis que nous sommes dans le pays, cette valeur a monté entre les naturels à dix piastres, quand l'esclave est robuste. D'autres sont esclaves à cause des délits qu'ils ont commis; par exemple pour avoir volé un objet, quelque modique que sa valeur puisse être; pour avoir dit des choses injurieuses d'un autre; pour avoir commis un adultère; pour avoir découvert quelque femme; pour avoir rompu un *magrehé*; pour n'avoir pu payer une amende à la-

quelle ils auront été condamnés. Si le délit est grave, non-seulement le coupable, mais aussi toute sa famille sont réduits en esclavage. Voilà les causes du moderne esclavage. On dit que les motifs de l'ancien ont été les mêmes, ou d'autres semblables; ainsi l'on voit qu'il y a bien peu d'esclaves qui le soient avec quelque raison et équité.

Il y a dans cette île une nation nommée les *Zambalis ;* une autre semblable à celle-ci et nommée les *Manguianes* habite l'île de *Mindoro;* les autres îles sont peuplées de nègres. Chez toutes, et surtout chez les Zambalis, le plus vif désir est d'avoir des têtes d'hommes : c'est le plus honorable trophée ; et il est si ardent, que quand ils surent que nous allions marcher contre le corsaire *Limahon*, un chef des Zambalis vint nous trouver avec cent archers, disant qu'il voulait nous accompagner à la guerre, et que de tout le butin, il ne souhaitait que les têtes des *Chinois*. Ces gens ont trente à quarante têtes suspendues dans leur maison, et j'en ai vu où il y en avait plus de cent. Leur coutume ordinaire est, quand ils rencontrent un homme qui n'est pas sur ses gardes, de lui couper la tête ; ils font ensuite un trou dans le crane, en retirent la cervelle, et tout de suite suspendent la tête dans leur demeure, et celui qui a le plus grand nombre de têtes est le plus honoré.

Les usages et les coutumes sont communs à toutes les nations, excepté ce qui est indiqué aux paragra-

phes 5, 6, 7 et 11, qui n'a pas lieu dans le territoire de Manille, les habitans étant plus commerçans que guerriers; mais ils l'emportent sur tous les autres en brigandage, en vols, en exactions sur les personnes et les propriétés, et aussi en créances à exercer; enfin ce sont eux qui font le plus d'irruptions dans les villages, où ils massacrent le premier venu qu'ils rencontrent dans son champ..... Je vais en citer quelques exemples : *Dahmil*, l'un des chefs de *Harand*, étant allé à *Axui*, éloigné de douze lieues, entra chez ses parens. Ils l'invitèrent à un repas, et au milieu de la fête, ils le percèrent de coups de lance; il ne s'échappa qu'en se jetant en bas de la maison, quoique grièvement blessé, et rejoignit son navire. De même et dans le même temps, un chef de *Tanac* ayant gagné les bords de la rivière de *Ylo*, dont les habitans étaient ses amis, ils lui firent fête ainsi qu'à ceux qui l'accompagnaient, puis les massacrèrent tous..... Quelquefois ils conseillaient aux Espagnols, quand ceux-ci parcouraient le pays, d'aller piller leurs propres parens, et s'offraient eux-mêmes pour leur servir de guides. Enfin que dirons-nous de ce qui arriva à Magellan (1), etc., etc.

On pourrait exposer d'autres causes (ou raisons qui établiraient qu'il était juste de subjuguer ces peuples) pour prouver que ce ne sont pas des gens qui pourraient établir une république raisonnable,

(1) On sait que cet intrépide navigateur fut tué.

qu'ils n'ont ni seigneurs ni rois; mais que chaque petite peuplade, quelque peu importante qu'elle soit, est une république particulière, mais sans accord ni ordre, où chacun vit comme il l'entend, où il n'y a personne qui protège les faibles; mais où, au contraire, tous cherchent à les ruiner, quand ils n'ont pas beaucoup de parens pour les défendre. C'est pourquoi les villages sont situés au milieu des bois et des marais; c'est pour cela et par une suite de leurs vols, de leurs meurtres et de l'habitude qu'ils ont de tuer leurs enfans, que ces îles sont presque dépeuplées, quoique très fertiles..... Quant au montant des contributions qu'ils pourront acquitter, on ne peut avoir de données certaines sur cet objet, parce que les uns peuvent payer plus que les autres. Il paraît que ceux des environs de *Manilla* et de *Pampangan*, et même en général presque tous ceux de cette île peuvent bien fournir les trois maes qu'on en exige, parce qu'ils sont plus riches et vivent mieux : je ne crois pas que les *Pintados* puissent donner autant. Guido de Lavezariis, quand il était gouverneur, ordonna que chaque Indien apporterait une couverture comme ils les fabriquent et un filet, une mesure de riz et une poule; mais comme dans certains cantons on ne récolte pas de riz, et qu'on n'y fabrique pas de couvertures, on ne peut pas donner de règles précises. Cette taxe équivaut à celle de deux maes (1 fr. 50 c.) parmi les Indiens, quoique, d'après l'exportation des couver-

tures, leur valeur aille en augmentant. Le gouverneur qui commande en ce moment a donné ordre que l'on exigeât de tous la quantité de trois maes; et cela se fait ainsi chez quelques-uns des Pintados, quoique la plus grande partie suive la taxe de Guido.

Quant au recouvrement, on fait payer au chef le tribut de tous les individus qui dépendent de lui; ensuite il le reçoit des autres. S'il ne s'acquitte pas tout de suite, on le met au ceps jusqu'à ce qu'il ait satisfait à son obligation; et comme ce sont des gens si tyranniques, il y gagne toujours, comme tous le savent, et j'ai vu aussi que ce qu'il prélève est plus considérable et de meilleure qualité que ce dont il rend compte; et comme en général les individus ne sont pas comptés, pour vexer les chefs on augmente chaque année le plus qu'on peut le nombre des contribuables: on demande le tribut à tous sans exception, au chef, à l'homme libre, à l'esclave, et même on exige du chef le tribut des esclaves hommes et femmes qui le servent dans sa maison, et lui apprêtent ses alimens, de manière que les plus maltraités seraient les chefs, si d'un autre côté ils ne se dédommageaient pas sur la basse classe; on n'exempte pas non plus du tribut les vieux, les infirmes, les jeunes gens, et on le requiert même de ceux qui sont presque enfans.... Beaucoup de ces gens sont devenus esclaves à cause du tribut, comme je l'ai vu; n'ayant pas assez pour payer, ils empruntent, et comme le prêt s'augmente

par l'usure, ils deviennent promptement esclaves. Cependant il n'en est pas ainsi pour tous, car il y en a qui ont la crainte de Dieu, et qui n'exigent pas de ceux qui ne peuvent pas payer, et au contraire leur donnent. Pour recouvrer le tribut dans la plupart des lieux, il faut envoyer quatre ou six soldats armés, car sans cela, au lieu du tribut, ils ne recevraient que des coups. La perception de l'or et des couvertures est très mal exécutée; on fait raffiner l'or au-delà de la taxe; pour les couvertures, ce qui vaut quatre maes entre les Indiens, n'est compté que pour deux pour le tribut.

Notice sur les superstitions des peuples des îles Marianes, par Velardez (1).

Ces peuples disaient que *Puntan* était un homme très ingénieux, qui vécut nombre d'années dans les espaces imaginaires avant de créer le ciel et la terre. Quand il mourut, il chargea sa sœur de créer avec sa poitrine et son épaule le ciel et la terre; avec ses yeux le soleil et la lune, et avec ses sourcils l'arc-en-ciel. Ils reconnaissaient l'immortalité de l'ame, et disaient que ceux qui mouraient tranquilles et à leur aise allaient au paradis, et que ceux qui finissaient d'une mort violente allaient en enfer, qu'ils appelaient *zazarcagnan* ou maison de

(1) *Historia de la provincia de las Filipinas*, por al. P. Murillo Velardez. (L. IV, c. 8., Manilla.)

cayfi, qui est le diable. Les *Macanas* étaient d'insignes imposteurs qui se donnaient pour prophètes, et qui leur promettaient la santé, de l'eau, du poisson et autres choses semblables, en invoquant quelques morts dont ils conservaient dans leurs maisons les crânes renfermés dans des paniers. En faisant la pêche et d'autres actions, ils montraient beaucoup de crainte et de respect superstitieux pour les *anitis* (1), qui sont les ames de leurs ancêtres. Ils pleuraient avec beaucoup de démonstrations la mort de leurs parens, et célébraient par des danses et de grandes réjouissances leurs noces et les évènemens heureux.

Il y a d'autres îles plus au nord que celles-là (les Philippines), dont une plus près de *Luzon* se nomme *Xipon;* mais nous ne les avons pas vues (2). Je tiens ce que je dirai dorénavant du récit de *Maures* qui trafiquent dans cette île. Ils disent qu'il y a des mines d'argent, et qu'avec le produit, ils achètent de la soie et autres objets dont ils ont besoin, et qu'ils tirent de *la Chine;* car ces peuples (tant hommes que femmes) son bien vêtus et bien chaussés; et en conséquence de leur voisinage de *la Chine*, ils approchent de la civilisation qui règne en ce pays. On y fait beaucoup de sabres à une ou deux mains; on les nomme *le ques*. Ils n'ont qu'un tranchant, et sont courbés comme les sabres *turcs*. Du côté qui

(1) Ces esprits sont appelés ailleurs *manganitin*.

(2) On reconnaît sans peine ici le Japon. Le *x* se prononce comme *kh*.

n'est pas tranchant, ils ont presque un demi-doigt d'épaisseur, et ont le tranchant très fin.

Il y a plus à l'ouest une île nommée Buglas ou Negros. Plus au N. E. il y a une autre île qui se nomme Ybalon ou Luzon.

Expédition des Espagnols contre Burney (Bornéo).
De Burney, le 25 avril 1578.

Le 13 avril, faisant route pour la baie de Burney, nous vîmes l'armée du roi de Burney, composée de galères et de navires à trois mâts, qui nous attendait pour défendre l'entrée du port, parce que, depuis environ dix à douze jours, ils avaient été instruits de notre arrivée. Le gouverneur descendit à terre et rassembla en cet endroit toute son armée; et de là il chargea deux Indiens principaux, natifs de Balayan, d'aller comme messagers, dans un bateau conduit par six Indiens rameurs, porter au roi une lettre écrite dans son idiome, et deux copies de cette dépêche, l'une en caractères *arabes*, l'autre en caractères de *Lusson*, ces peuples connaissant et comprenant les deux langues. Dans cette lettre, le gouverneur disait en substance au roi, qu'il ne venait pas pour lui faire du mal, ni pour s'emparer de rien de ce qui lui appartenait; mais que son motif était de traiter de la paix et de l'établissement de la bonne amitié au nom de son souverain, et qu'en conséquence les Espagnols pussent communiquer et

commercer librement, et obtinssent du roi la permission de prêcher dans ses Etats le saint Évangile; et le gouverneur ajoutait la demande que le roi de Burney n'envoyât pas prêcher la religion mahométane à ceux qui étaient déja sujets du roi d'Espagne; qu'il rendît certaines propriétés qui avaient été prises aux principaux habitans de *Manille*, qui étaient sur notre flotte, et autres objets de cette nature; enfin il réclamait aussi des chrétiens qui avaient été enlevés de Çubu, et qui, suivant les rapports qui nous étaient parvenus, se trouvaient ici; enfin, il fit dire verbalement au roi de donner ordre à ceux qui gardaient l'entrée du port de nous laisser entrer, puisque nous venions non pas comme ennemis, mais comme amis. Lorsque les envoyés arrivèrent, les habitans leur arrachèrent aussitôt les chaînes, les bracelets et les manilles en or qu'ils avaient sur eux, les maltraitèrent et ensuite les conduisirent devant le roi, qui ayant lu la lettre, la mit en pièces; et après avoir adressé quelques questions aux envoyés, les fit saisir et mettre à mort.... La ville (Burney) pouvait contenir environ quatre mille maisons en bois, bien construites; mais elle est mal située, vu qu'elle est dans un marais, et que dans les grandes mers tout est couvert d'eau.

VOYAGE

DANS LA VALLÉE DE TEMPÉ,

PAR M. HAWKINS.

La vallée de Tempé est généralement connue en Thessalie sous le nom de Bogaz (1).

C'est un défilé d'une haute importance tant sous le rapport de la géographie physique que sous celui de la politique; car il donne une issue aux eaux réunies d'une grande province, et forme la seule route par laquelle on y puisse entrer, à l'exception du passage de Velestin, anciennement Pheres, qui n'est pas très difficile.

Dans tous les temps la vallée de Tempé a été célébrée comme le théâtre de grands évènemens, et dans les temps modernes a excité singulièrement la curiosité.

Néanmoins, malgré des droits si imposans à l'attention, peu d'endroits de la Grèce ont été si rarement décrits ou visités. Je ne connais qu'un voya-

(1) Dans le moyen âge on l'appelait la vallée de Lycostomo.

geur, Paul Gilles (1), qui avant moi se soit détourné de sa route pour examiner un lieu si fameux.

La cause en doit, jusqu'à un certain point, être attribuée à l'état sauvage et peu sûr du pays où est située cette vallée, et en partie aux chaleurs excessives qui s'y font sentir pendant l'été et l'automne. Il est presque impossible à cette époque d'échapper aux affreuses fièvres intermittentes qui sont les suites naturelles de la chaleur, de la fatigue et des exhalaisons marécageuses.

Tel fut en effet le résultat de ma première tentative pour visiter la Thessalie en 1795; je manquai d'être la victime de ma témérité. Je fais cette remarque pour qu'elle puisse être utile à d'autres. Aucun Anglais ne peut parcourir impunément la Grèce pendant les mois de juillet, d'août, de septembre.

Mais en 1797, ayant été plus heureux dans le choix de la saison, j'eus la possibilité de satisfaire complètement ma curiosité. Je débarquai à Volo le 21 mai, et traversai les plaines de la Thessalie jus-

(1) J'ai vu les rives du Penée, que rend délicieuses le célèbre Tempé de Thessalie, situé dans une vallée boisée entre l'Ossa et l'Olympe, il est traversé par le Penée aux eaux verdâtres. On chante ce lieu comme rempli d'agrément, mais il est étroit et court, resserré de tous côtés par des montagnes d'une hauteur prodigieuse, de sorte qu'il inspire la terreur à ceux qui y passent. (*De Bosphoro Thracio*, lib. I.)

qu'à la vallée de Tempé. La chaleur, même à cette époque, élevait à midi le thermomètre à 85° (23° 53'). Elle n'était pourtant pas insupportable, et nulle part le long de la route l'air ne fut insalubre...

Je passai six jours à Ambelakia, grande ville grecque qui domine sur la vallée; je gravis ensuite les cimes de Pélion et d'Ossa, et je retournai à Volo en visitant les plaines de Pharsale. La crainte de la peste m'empêcha d'aller jusqu'à Larisse et d'examiner les ruines de villes situées plus loin. Cette circonstance excita vivement mes regrets.

J'avais un compagnon de voyage qui depuis peu de temps était de retour de Perse; il fut frappé de la ressemblance que l'aspect général de la Thessalie offrait avec les provinces d'Ispahan et de Hamadan; ressemblance qui, me disait-il, se manifestait surtout dans la vaste étendue de ces plaines ouvertes, dans l'élévation abrupte, la surface nue et rocailleuse des monts qui les entourent, et dans les collines nombreuses qui, comme autant d'îles, s'élèvent sur leur surface unie.

Du haut de l'Ossa, nommé aujourd'hui *Kissavo*, nous observâmes comment toutes les rivières de la Thessalie se déchargent dans le Penée, et comment ce fleuve, en descendant vers le golfe Thermaïque, s'ouvre de force un passage au travers de la chaîne sur laquelle nous étions assis. Nous le voyions ensuite reparaître à la droite de la montagne, et cou-

ler lentement par des sinuosités sans nombre dans une plaine d'une grande fertilité, qui a évidemment été formée par ses alluvions, et qu'il semble quitter à regret.

L'accueil hospitalier que nous reçûmes à Ambelakia, en nous donnant la possibilité de faire quatre visites successives à la vallée de Tempé, nous procura en même temps le loisir de bien examiner ce lieu si curieux.

Le nom turc de *Bogaz*, qui signifie un défilé ou un détroit, est restreint à la partie du cours du Penée où la vallée se rétrecit le plus.

Cette partie qui, dans mon opinion, répond à l'idée que nous nous formons d'une gorge rocailleuse, est longue à peu près de deux milles (1). Les voyageurs sont préparés à son approche par le resserrement graduel des montagnes de chaque côté du Penée et par le caractère plus austère que prennent les objets d'alentour.

A une petite distance de l'issue du défilé, des bouquets de platanes ornent les rives du fleuve; si ses eaux étaient aussi limpides que celles de la Tamise, ou de beaucoup de rivières d'Angleterre, et si la végétation de chaque côté était aussi riche, on pourrait reconnaître le caractère de la vérité dans la description de la vallée de Tempé par Elien (2).

(1) Cette distance fut calculée d'après le temps que nous employâmes à la parcourir.

(2) La largeur du Penée est généralement de cinquante

Un peu au-delà de ce lieu qui n'est pas dépourvu de beauté, on voit le Penée entrer dans le corps de la montagne, où bientôt on le perd de vue entre les replis successifs de cette chaîne.

Le reste de la vallée peut à plus juste titre s'appeler le défilé de Tempé.

La route qui traverse le Bogaz est principalement l'ouvrage de l'art, la nature n'ayant laissé que l'espace suffisant pour le lit du fleuve. Elle est néanmoins assez large pour les voitures, et dans quelques parties consiste en une chaussée qui a été établie sur le bord du Penée; dans d'autres c'est une terrasse qui a été taillée dans le roc vif, à la base des montagnes; elle se prolonge, sur une distance considérable, à une hauteur de vingt à trente pieds au-dessus de la rivière; mais vers l'extrémité orientale de la vallée elle s'élève beaucoup plus, afin

pieds. A l'époque ou je le vis, son eau était très bourbeuse. On me dit qu'elle était beaucoup plus claire vers la fin de l'automne. Brown, qui se trouvait à Larisse au mois de septembre, dit que l'épithète d'argenté que lui donne Homère convient très bien à ce fleuve dont l'eau est claire. D'un autre côté, Biœrnstahl, voyageur suédois qui visita deux fois Larisse au printemps, dit que le Penée ressemble au Tibre par sa couleur jaunâtre, et que les habitans de cette ville, qui n'ont pas d'autre eau, la boivent après qu'elle a resté une semaine dans des citernes, où elle laisse un dépôt. Biœrnstahl se trompe certainement sur la couleur de l'eau, et je ne crois pas, malgré l'assertion de Brown, qu'elle soit jamais claire.

de franchir le sommet de promontoires qui descendent par un escarpement rapide jusqu'au bord de l'eau. On voit en un mot qu'en ouvrant ce chemin on a eu en vue la commodité et la sûreté des voyageurs, autant que la nature du terrain le permettait, et même dans son état actuel qui est très négligé, il inspire un degré de confiance suffisant pour contempler les traits divers de la scène que l'on a devant les yeux.

Ce tableau, dont tout homme qui a une teinture de la littérature classique conserve l'idée vivement empreinte dans sa mémoire, offre une gorge ou vallée profonde dont les côtés s'élèvent brusquement depuis le bord de la rivière. La hauteur gigantesque de ces rochers dont les pentes sont couvertes de bois touffus, le contraste des lignes qu'ils offrent en se repliant successivement les uns sur les autres, les sinuosités du Penée qui coule le long de leur base, produisent un effet singulièrement imposant, auquel ajoutent encore la nature sauvage de l'ensemble et les ombres épaisses des montagnes. L'œil néanmoins s'arrête avec plaisir sur le Penée. Ses eaux abondantes, mais tranquilles, sont bordées, dans presque toute la longueur de leur cours à travers le défilé, de platanes qui soutiennent des festons de clématite s'entrelaçant dans leurs branches et retombant jusque sur la surface des ondes. Cette belle plante était alors en fleur, et parfumait l'air de son odeur délicieuse. A moitié che-

min environ, une source de l'eau la plus pure sort du pied du rocher qui forme la base de la chaussée. Les voyageurs se reposent ordinairement en ce lieu pour se rafraîchir et faire boire leurs chevaux.

Au delà de ce point, et tout contre le chemin, on voit les ruines d'un fort qui ne date pas d'un temps bien ancien. Il était probablement destiné à garder le passage. Les paysans disent que c'est le monument d'une princesse qui fut frappée dans ce lieu d'une mort prématurée. Les ruines de ce vieux château sont situées au débouché d'une petite ravine que rend remarquable une tour placée sur la cime d'un immense rocher; deux autres cavées plus petites jettent de la variété en allant à l'est.

Sur la rive septentrionale du Penée la masse des rochers est moins interrompue; les objets qui frappent les yeux y ont en général une forme plus hardie, mais peut-être moins pittoresque.

C'est pourtant de ce côté que la vue des couches des rochers fait naître l'idée qu'à une époque extrêmement reculée une violente convulsion de la nature a séparé les montagnes, et desséché le grand bassin de la Thessalie.

Ce récit écrit aussitôt après avoir visité la vallée de Tempé ne pourra donner au lecteur qu'une idée bien faible de l'aspect que m'offrit ce lieu célèbre, mais au moins mon tableau est fidèle. Je n'ai pas, il me semble, besoin d'ajouter qu'il ne répond nullement à l'idée que l'on s'en est généralement for-

mée. La description pompeuse du rhéteur Elien (1) fait naître une attente que la réalité est bien loin de satisfaire. Il semble qu'il a mal conçu le caractère général de cette scène, qui se distingue plus par un air de grandeur sauvage que par la beauté et l'agrément. L'aspect de tout le défilé imprime dans l'ame du spectateur un sentiment de danger et de difficulté plutôt que de sécurité et de tranquillité. En un mot, il est pénible d'être obligé d'avouer que la peinture de la vallée de Tempé faite avec tant de soin par Elien est presque entièrement d'imagination, et que même celles qui ont été tracées avec tant de force par Tite-Live et Pline lui ressemblent beaucoup à cet égard (2). S'il était possible de mettre de côté l'impression produite par les récits de ces illustres écrivains, et dépouiller ce lieu célèbre de l'intérêt historique qui se rattache à son nom, je doute qu'il attirât l'attention autant que plusieurs autres vallées de l'occident de l'Europe, remarquables par le même ton d'âpreté.

Mais quand même la vallée de Tempé aurait encore moins de droits réels à être rangée parmi les lieux d'un caractère majestueux et magnifique, on la verrait toujours avec intérêt, parce qu'elle a dans tous les siècles été un des sujets favoris des éloges des poètes (3), et qu'en outre son nom se lie

(1) *Histoires diverses*, liv. III, ch. I.

(2) Tite-Live, liv. XLIV, ch. 2. Pline, liv. IV, ch. 8.

(3) Virgile, Ovide et tant d'autres.

à quelques-uns des plus grands évènemens de l'histoire ancienne.

Hérodote nous apprend que Xerxès s'embarqua sur un vaisseau léger, et marcha en avant de sa flotte pour examiner ce lieu remarquable. Ravi d'admiration, il demanda à ses guides s'il n'était pas possible, en détournant le Penée, de le faire pénétrer dans la mer par un autre endroit; ceux-ci lui répondirent qu'il n'y avait pas d'autre issue par laquelle ce fleuve pût s'écouler dans la mer, la Thessalie étant entourée de montagnes de tous côtés. « Les Thessaliens, répartit Xerxès, agissent prudemment en ne faisant pas de résistance; ils semblent bien connaître leur faiblesse : car en bouchant ce vallon par une digue, je pourrais mettre tout leur pays sous les eaux (1). »

Cette forfanterie, en exprimant la puissance gigantesque de Xerxès, donne une idée assez exacte de la géographie physique de la Thessalie : car la cloture du vallon de Tempé effectuée, soit par le travail d'une armée immense, soit par un tremblement de terre, causerait certainement une inondation si considérable, qu'elle couvrirait toute la moitié orientale du pays (2). Dans cet état de choses, s'il est permis de continuer cette supposition, les eaux se dégorgeraient d'abord du côté du golfe Pagaséen (3).

(1) Hérodote, liv. VII, ch. 128, 129 et 130.

(2) C'est-à-dire la Perrhaebie et la Pelasgiotie.

(3) Aujourd'hui golfe de Volo.

Mais si elles s'élevaient plus haut, de manière à s'étendre sur les plaines de la partie occidentale de la Thessalie (1), elles finiraient par trouver une issue entre le Pelion et l'Ossa, près de la ville moderne d'Aia. Je conçois que, dans ce cas, la chaîne de montagnes qui sépare les deux grands cantons dont la surface est unie, serait la seule partie de l'intérieur qui se trouverait au-dessus de la surface de l'eau (2).

On ne peut en effet jeter les yeux sur l'uniformité de niveau de ces vastes plaines et la masse continue des montagnes qui les entourent, sans présumer que dans l'origine un lac a dû occuper ce bassin. Or comme il a évidemment été mis à sec par l'ouverture de la vallée de Tempé, il pourrait être rétabli, si on la bouchait. Il n'est pas aisé non plus d'expliquer la formation du défilé de Tempé même, sans l'attribuer, ainsi que les plus anciens habitans du pays, à l'effet de quelque commotion violente; et c'est, je crois, la manière de rendre raison de toutes les traditions rapportées par Hérodote sur cet évènement (3).

(1) L'Estiaeotie.

(2) Cette chaîne de montagnes joint Pheres et Pharsale avec Tricca, et les villes situées sur les frontières sud-ouest de la Macédoine. Les batailles des Cynocéphales et de Pharsale furent livrées sur les confins de ces montagnes.

(3) Strabon, qui aime à s'arrêter sur les sujets de ce genre, répète ces antiques traditions, liv. IX, chap. 6.

Je suis d'ailleurs confirmé dans cette opinion sur l'origine du Tempé par les traces de révolutions semblables que j'ai observées dans d'autres cantons montagneux de la Grèce. Par exemple, plusieurs rivières d'Arcadie coulent dans des ravins étroits et profonds, qui ont dû être formés de la même manière. L'un d'eux, le Ladon, s'ouvre de force un passage à travers une large fente que l'on dit être longue de plusieurs milles, et qui semble inaccessible aux efforts de l'homme (1). Le Gortynius et le Neda, deux autres rivières d'Arcadie, coulent dans des gorges dont les bords hauts et escarpés cachent leurs eaux aux yeux des voyageurs. Mais l'ouverture la plus remarquable que je connaisse en ce genre, est celle que l'on connaît en Crète sous le nom de *Pharangi*. Le corps entier de la montagne semble avoir été déchiré du haut en bas ; les deux côtés de la fente, qui forme un passage étroit long de quatre milles, menacent de le fermer sur la tête du voyageur téméraire. J'y suis resté enfermé plus de deux heures ; la montée étant en quelques endroits très rapide et embarrassée partout de fragmens de rochers tombés d'en haut. Je ressens encore l'impression que ce lieu produisit sur moi (2).

(1) Ce ravin est à peu de distance au-dessus des ruines de Telphusa.

(2) Pococke qui a traversé ce passage, en parle. *Voyages*, troisième partie, livre III, ch. 8. (T. VI, p. 76, et suiv., de la traduction française.)

Mais revenons à l'histoire du Tempé. Quel qu'ait pu être le motif qui porta Xerxès à examiner en personne ce défilé, il ne paraît pas, d'après ce que dit Hérodote, qu'il eût l'intention d'en faire usage pour le passage de son armée ; il y aurait réellement de l'absurdité à le supposer, quand on considère le peu de largeur du chemin. La direction de la route du monarque persan avait déja été fixée. Il devait traverser les montagnes pour entrer dans le pays des Perrhèbes en se portant sur Gonnos, parce que, selon Hérodote, on lui avait indiqué cette route comme la meilleure. A son retour du Tempé, Xerxès resta quelque temps dans la Piérie, pendant qu'un tiers de ses troupes était employé à couper les arbres et les buissons sur les montagnes, pour ouvrir un passage.

Il paraît au reste que quelque temps auparavant, lorsque Xerxès se préparait à passer l'Hellespont, les Thessaliens pensèrent qu'il essayerait de pénétrer dans leur pays par le passage de Tempé, et l'armée des Grecs confédérés qu'ils avaient appelés à leurs secours avait, conformément à leur conseil, pris position dans cet endroit. Elle n'y resta que peu de temps ; car instruite en secret par les fils du roi de Macédoine des forces supérieures qui allaient agir contre elle, et apprenant en même temps qu'il y avait une autre route pour pénétrer en Thessalie par les montagnes, elle pensa qu'il était inutile d'essayer de défendre ce défilé, et se retira aux Thermopyles.

Alors les Thessaliens se rangèrent bien à regret sous les étendards du roi de Perse (1).

Ce fut en conséquence par cette route à travers les montagnes que Xerxès marcha en Thessalie. Deux passages d'Hérodote montrent la direction qu'il suivit. Tous deux indiquent Gonnos comme le lieu où elle menait, et la Macédoine comme le pays d'où elle venait. Cette ville est souvent citée par Tite-Live sous le nom de Gonni, et dans son trente-sixième livre, cet historien décrit la marche d'une armée romaine qui suivit la même route que Xerxès. Elle arrivait de la Macédoine pour secourir Larisse assiégée par Antiochus et les Étoliens. Ce n'était pas le chemin le plus court de passer par Gonnos pour aller de Macédoine à Larisse; le général romain pouvait également prendre sa route par le défilé de Tempé dont il était si près, et que commandait Gonnos alors au pouvoir des Romains ou de leurs alliés. Au reste, quelques motifs qu'il ait pu avoir pour agir de la sorte, il parvint en Perrhebie au même point, et dut traverser la chaîne des montagnes dans la même direction que Xerxès.

Dans la guerre que les Romains eurent ensuite avec Persée, il paraît qu'ils acquirent la connaissance de plusieurs routes praticables à travers les montagnes, au nord et au sud de l'Olympe; ce fut par un de ces passages que Quintus Flaminius réus-

(1) Hérodote, liv. VII, ch. 173 et 174.

sit à pénétrer dans la Thessalie; mais le récit de cet évènement est si obscur, qu'il est impossible de fixer avec quelque précision la direction de sa marche. Tout fait présumer pourtant qu'elle fut difficile et lente.

Aujourd'hui les voyageurs, au lieu de traverser la vallée de Tempé, prennent fréquemment la route qui passe au nord de ce défilé, par Rapsiani, ville grecque très peuplée.

Je terminerai ces remarques sur l'histoire du Tempé en observant que l'on voit encore, sur le sommet d'une colline rocailleuse qui commande l'entrée occidentale du défilé, les ruines d'une ville fortifiée que je suppose être Gonni. Il n'est pas, je le crois, nécessaire d'observer que ces ruines sont situées du côté de la rivière sur lequel passe la route, c'est-à-dire sur la rive droite. Un poste fortifié eût été inutile à gauche; cependant, sur l'autorité du passage de Tite-Live dont il vient d'être question, les cartes de la Grèce ancienne mettent généralement cette ville de ce côté.

Comme un certain intérêt classique s'attache à tout ce qui appartient au Tempé, je vais donner la liste de quelques-unes des plantes que j'y ai observées : ce sont le laurier, le grenadier, le jasmin jaune, le gattilier, l'arbre de Judée, le chêne vert, le kermès, l'olivier sauvage, l'arbousier, l'andrachné, la vigne, le platane, le térébinthe, le frêne à fleur, l'orne, le phyllirea, la paliure, le

genet d'Espagne, le baguenaudier, la coronille, une espèce de lonicera et de clématite, le lys blanc. Je n'y ai trouvé ni le myrte, ni le laurier rose. Ce qu'Elien rapporte de l'if et du smilax est faux; le premier n'y vient pas, et le second y pousse d'une manière différente de celle qu'il décrit (1).

(1) D'Anville publia, en 1779, un *Mémoire sur Tempé*; il traite uniquement de la position géographique de ce lieu célèbre.

On en trouve une description dans le *Voyage d'Anacharsis*. Barthélemy l'a faite d'après les écrits des auteurs anciens, auxquels il a joint des notes manuscrites de Stuart, antiquaire anglais.

Ortelius donne dans son *Parergon* un article très curieux sur le Tempé; il l'accompagne d'une vue qu'il a dessinée lui-même, entièrement d'imagination.

De nos jours, M. Pouqueville a vu et décrit le Tempé, (*Voyage en Morée, à Constantinople et en Albanie*, t. II, p. 55. — *Voyage dans la Grèce*, t. III, p. 51, etc.) M. E. Dodwell a également visité le Tempé. Il en offre une description détaillée (*A classical and topographical Tour through Greece*, t. II, p. 109), elle est accompagnée d'une jolie vue. Espérons que les circonstances nous permettrons de la présenter aux lecteurs des *Nouvelles Annales des Voyages*.

M. Bartholdy, voyageur allemand, a consacré deux lettres de son ouvrage, à la vallé de Tempé. (*Voyage en Grèce*, t. I, p. 47 à 100.) L'exactitude de cet auteur a été souvent révoquée en doute. Cependant on ne s'aperçoit pas qu'il ait commis des erreurs en parlant du Tempé. Il en prend avec chaleur la défense contre de Paw qui, dans

ses *recherches* sur les Grecs, avait dénigré cette vallée célèbre.

M. Félix Beaujour, dans son *Traité du commerce de la Grèce*, compare la vallée de Tempé au vallon de Soliers en Provence. J'ai vu ce dernier qui est réellement très pittoresque, mais il n'a rien de sauvage, et la petite rivière de Gapeau qui l'arrose et va se jeter dans la mer à Hieres, n'y roule pas des flots tumultueux.

ANTROPOPHAGES

DE

LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

La partie de ces îles où se passèrent les horribles évènemens que nous allons raconter est à l'extrémité méridionale d'Ikana Mauwi, ou l'île du Nord. C'est un pays superbe arrosé par de belles rivières, ayant de bons ports, et beaucoup d'autres avantages naturels. Les indigènes s'y réunissent en troupe de huit cents à mille individus, sous l'autorité d'un chef exerçant sur eux un pouvoir que nous supposons légitime.

Dans cette partie de l'île du Nord dont nous parlons, il y a deux de ces souverains; l'un nommé Hetcho, l'autre Robolloh. Il semble que ces noms ne sont point patronymiques, et sont plutôt des titres, puisqu'on les fait constamment précéder de l'article le : ainsi l'on dit le Hetcho ou le Robolloh. Là de même que dans toutes les autres contrées du monde, et dans les chrétiennes encore plus que dans les payennes, les peuples sont fréquemment en guerre : dans ces occasions tous les prisonniers faits dans le

combat, non-seulement deviennent les esclaves de ceux qui se sont emparés d'eux, mais leur vie ne dépend plus que de la volonté très arbitraire de leur maître. Le chef Hetcho possède à peu près sept cents de ces infortunés.

La plupart des chefs des deux îles ont fait plus d'un voyage à Sydney, généralement dans quelque navire de la société des missions. Ces bâtimens font un commerce considérable et probablement très lucratif; ils exportent de ces archipels, ainsi que des autres situés dans le grand Océan, des cochons, de l'huile de cocotier, de la filasse de phormium, et d'autres marchandises.

Quand un navire jette l'ancre dans une baie, le chef, accompagné d'un grand nombre de ses adhérens, s'empresse de venir à bord. Sa première opération est d'examiner la force du bâtiment, ses moyens d'attaque et de défense; ce n'est pas dans l'intention de commettre de petits vols considérés comme des actes tout naturels, mais avec le projet de s'emparer du vaisseau, si la chose paraît praticable.

Ces insulaires semblent être adonnés à quelques-uns des penchans les plus odieux auxquels le genre humain soit malheureusement sujet. Par exemple, quant à leur nourriture, ils regardent la chair humaine comme le plus délicat et le plus délicieux de tous les mets. Ils font si peu de cas de la vie d'un homme, qu'ils ont l'habitude de tuer de sang-

froid leurs esclaves pour la faute la plus légère. Le capitaine Briggs vit mettre à mort une jeune fille esclave, uniquement parce qu'elle avait refusé de remplir une tâche que l'on avait exigée d'elle. Ce marin avait sauvé la vie à deux jeunes gens en les achetant pour quelques livres de poudre à tirer et quelques hameçons. Ils s'étaient enfuis de chez leur maître de crainte d'être égorgés pour des offenses insignifiantes.

Il n'est pas aisé d'expliquer, par une description générale, l'appétit et les habitudes horribles de cette race d'hommes si belle. La meilleure manière sera peut-être de raconter quelques-unes des circonstances dont le capitaine Briggs fut témoin, et dont le lecteur pourra s'aider pour se former une opinion assez exacte de l'état des choses.

Hetcho, le chef dont il vient d'être question, est un très bel homme, âgé d'environ vingt-cinq ans. Sa taille est de six pieds quatre à cinq pouces anglais; il est très bien proportionné. Il est fils d'un chef nommé le Payié, qui alla en Angleterre il y a quelques années et y fut reçu avec de grands égards. De retour dans son pays, il se déclara en conséquence l'ennemi de quiconque parmi ses compatriotes attaquerait un navire anglais, ou ferait du tort à quelqu'un de cette nation, c'est-à-dire commettrait un acte plus grave qu'un vol; car celui-là semble être inhérent à la nature de ces insulaires.

Il y a un petit nombre d'années, qu'un chef de la côte du sud-est avait tué et mangé le capitaine

Downie et l'équipage du brick le *Samuel*, navire qui faisait le commerce dans ces parages, échangeant des fusils, de la poudre et des balles, pour de la filasse de phormium et d'autres marchandises. Soit que ce marin eût trop de confiance dans les insulaires, ou ne se tînt pas assez sur ses gardes, son navire fut surpris, et lui-même fut dévoré avec ses matelots. Ces cannibales étaient les mêmes qui avaient réussi à prendre un midshipman et l'équipage d'un canot appartenant au *Warspite*, vaisseau de S. M. B., commandé par feu Sir J. Brisbane. On devine sans peine que tous les malheureux faits prisonniers dans cette occasion assouvirent l'affreux appétit des antropophages.

Payié, instruit de ces atrocités commises contre les Anglais, ses amis et ses alliés, résolut de s'en venger. Aidé de Robolloh, ce chef marcha en 1822 à la tête d'une troupe nombreuse. Leurs ennemis furent pris par surprise, et à leur tour tués et mangés. Après avoir exterminé tout ce qu'ils trouvèrent de la tribu, les vainqueurs gorgés de sang, mais avides d'une nouvelle proie, débarquèrent sur l'île Banks. Ils y éprouvèrent un échec. Le chef, nommé Marinewie, s'était préparé à les bien recevoir. Un combat s'ensuivit; les envahisseurs furent défaits et perdirent Payié : ce chef fut pris, tué et mangé par Marinewie. Il en arriva autant à un Anglais nommé Smith, qui s'était joint aux alliés de sa nation dans leur expédition de brigandage.

Le Robolloh s'échappa, et à son retour dans son canton, se réunit au Hetcho, fils de Payié, qui avait succédé au pouvoir de son père et juré de venger le désastre de celui-ci. Tel était l'état des choses vers le milieu de 1830, lorsque le capitaine Briggs, commandant le *Dragon*, arriva sur la côte sud d'Ikana Mauwi. Robolloh et Hetcho essayèrent de l'engager à les accompagner dans une expédition qu'ils préparaient depuis quelque temps contre Marinewie, lui promettant, s'il voulait se joindre à eux, de lui fournir, en reconnaissance de ce service, une cargaison complète de filasse de phormium. Ces Zélandais se montrèrent habiles négociateurs; ils exposèrent que Payié avait été en Angleterre, qu'il était l'ami et le vengeur des Anglais, que le Marinewie qui l'avait tué et mangé était aussi le Zélandais qui avait massacré et dévoré le plus de blancs; comme on le voit ils s'engageaient à payer des subsides en retour de l'avantage essentiel qu'ils retireraient de la puissante coopération d'un capitaine et d'un navire tels que Briggs et le *Dragon*. Ces tentatives adroites échouèrent : le capitaine Briggs déclara positivement qu'il ne s'associerait pas à un projet si horrible.

Mais il n'en fut pas de même du capitaine d'un autre navire anglais qui venait d'arriver dans ces parages pour trafiquer. C'était un beau brig de 300 tonneaux. Nous nous abstenons présentement de citer le nom de ce bâtiment et celui de son capitaine. Il fut convenu entre les deux chefs et cet Anglais

que son vaisseau les transporterait avec leurs gens dans le pays de Marinewie, où la guerre se fit avec toute la cruauté usitée chez ces peuples.

Le 22 octobre 1830, l'expédition mit à la voile; il y avait une belle flotte de pirogues de guerre, les deux chefs et une centaine de guerriers choisis étaient à bord du brig anglais. Le capitaine Briggs resta mouillé à l'endroit où il se trouvait, et continua, par les moyens ordinaires d'échange, à se procurer la cargaison de son navire.

Le 11 novembre, l'expédition revint; elle avait complètement réussi. Le Marinewie avait été pris par surprise, tous ses sujets avaient été massacrés, à l'exception du petit nombre de ceux qui s'étaient enfuis dans l'intérieur assez loin pour n'être plus poursuivis. Marinewie, avec sa femme et sa fille, belle personne âgée de quinze ans, avait été fait prisonnier. Le capitaine anglais raconta qu'à leur arrivée dans le port de l'île Banks, le Payié et le Robolloh avaient fait cacher leur monde sous le pont; le Marinewie avait aussitôt envoyé à bord pour entamer les négociations relatives au trafic, supposant que c'était l'objet de la venue du navire anglais. Il demanda, pour la permission d'ouvrir le commerce, deux fusils à deux coups, en guise de tribut pour lui; ce qui lui fut accordé. Les échanges commencèrent; le Marinewie ne soupçonnant pas le sort qui l'attendait, et se fiant entièrement à l'honneur du capitaine anglais, vint à bord pour lui rendre visite.

Il était assis dans la chambre depuis quelques instans, lorsque le Hetcho et le Robolloh se précipitèrent sur lui du lieu où ils s'étaient cachés; leurs gens fondirent également sur les sujets de Marinewie qui l'avaient suivi à bord. Les deux chefs, le saisissant par la chevelure, lui firent connaître sa position.

Comment décrire la scène affreuse qui suivit. A la faveur de la nuit, le Robolloh, le Payié et leurs guerriers quittèrent le navire, débarquèrent sur l'île, et après avoir réussi à s'emparer de la femme et de la fille de Marinewie les envoyèrent à bord. Ensuite ils commencèrent un massacre qu'il n'est possible ni de raconter, ni de détailler, à cause des cruautés affreuses qui furent commises. Tous les habitans du lieu qui ne purent s'enfuir furent égorgés, à l'exception d'une cinquantaine réservés pour être sacrifiés à la fête sanglante du triomphe qui attendait les vainqueurs à leur retour. Le lendemain au point du jour, on vit ceux-ci occupés activement à découper pour la chaudière les cadavres des victimes immolées pendant la nuit. L'équipage du navire a avoué que rien n'égalait l'horreur de la scène dont il fut le témoin. Toute la journée fut employée par les Zélandais à saler et à arranger dans des paniers des têtes et des corps qu'ils voulaient expédier chez eux. Parmi les personnes massacrées, il y eut une jeune et belle femme prête d'accoucher; on lui ouvrit le corps, on en arracha l'enfant; sa tête et

une partie de son corps furent salées, le reste fut, en présence du capitaine et de tout l'équipage du navire anglais, donné aux cochons.

Le 11 novembre, vers onze heures du matin, le brig étant arrivé avec sa cargaison de chair humaine vivante et morte, des préparatifs furent faits pour le débarquement triomphal. Dans cette occasion, un trait particulier du caractère des Zélandais se manifesta. Les hommes se montrent excessivement féroces, les femmes semblent faire un contraste frappant avec eux. Il n'y en avait pas une seule sur le rivage pour recevoir son époux ou son amant, car il y en a même, dans l'état le plus sauvage, et le Zélandais paraît être extrêmement susceptible de passions tendres; il n'y avait pas un seul enfant pour accueillir son père, pas un père pour féliciter son fils. Tout était silencieux; et à l'exception des guerriers cannibales et de leur butin, on ne voyait personne; ce lieu offrait la plus profonde solitude. Les prisonniers furent débarqués et rangés sur le bord de la mer, on les fit asseoir; les vainqueurs apportèrent aussi à terre, dans des paniers, les membres salés des victimes de leur cruauté. Chaque panier est assez grand pour contenir un corps humain coupé en morceaux; suivant le calcul du capitaine Briggs, il y en avait à peu près cent.

Alors la danse de guerre commença. C'est le divertissement le plus épouvantable que l'esprit hu-

main puisse se figurer. Les guerriers absolument nus, leurs longs cheveux, en partie agglutinés en mèches souillées de sang humain, en partie flottant au gré du vent, une tête humaine à la main droite, un fusil armé de sa bayonnette tenu de la main gauche par le milieu du canon. Avec cet attirail, ces cannibales entonnèrent un chant dont l'expression horrible ne peut être conçue que par ceux qui l'ont entendu, puis ils commencèrent à danser autour de leurs malheureuses victimes; de temps en temps ils s'approchaient d'elles en faisant des gestes qui les menaçaient de la mort accompagnée des tortures les plus affreuses. Mais ils ne la leur donnèrent pas. Aucun de ces infortunés ne fut tué. Tous furent répartis entre les vainqueurs pour être leurs esclaves, sauf un vieillard et un petit garçon qui furent condamnés à être sacrifiés à leur démon de la vengeance.

Alors les cannibales préparèrent le banquet pour lequel ces deux victimes devaient être immolées. Il consistait en un centaine de paniers de pomme de terre et en une espèce de plante potagère d'un goût excellent, et en une quantité égale de lard de baleine et de chair humaine. Tout étant arrangé, le pauvre vieillard fut amené, par un affreux raffinement de cruauté, on lui avait suspendu au cou la tête de son fils dont le corps faisait partie de l'infernal festin. En ce moment, à la honte des femmes, quelques-unes parurent. C'étaient les mères ou les

veuves des hommes qui avaient été tués et dévorés par leurs ennemis; elles s'approchèrent du vieillard, lui arrachèrent les cheveux et la barbe, lui piquèrent le corps avec des dents de poisson ou d'un animal terrestre, lui infligèrent tous les tourmens qu'elles purent inventer, pendant que les hommes cherchaient tous les moyens possibles, de faire subir le même supplice à son esprit.

La capitaine Briggs qui assistait à cette scène, résolut de sauver la vie de ce pauvre homme et celle du petit garçon, n'importe à quel prix, dut-il même employer la force. Le petit garçon fut amené; un homme tenant la massue levée sur sa tête se disposait à la fendre en deux. Le capitaine Briggs, bravant un péril aisé à concevoir, saisit le bras de ce bourreau, et par ses menaces et ses prières, obtint la vie du petit garçon et celle du vieillard pour le moment; il ne peut se rappeler sans frissonner, le risque qu'il courut dans cet instant. Le lendemain le pauvre vieillard fut mené dans un autre endroit et mis à mort de la manière la plus atroce et la plus cruelle. Le petit garçon vit encore. Le capitaine Briggs paya la rançon de ses jours avec des fusils et de la poudre à tirer. Il le conduisit à son navire. Ce jeune homme est actuellement à Hobart-town, et exprime sa vive reconnaissance pour le brave et digne homme qui l'a arraché à une mort certaine.

Cependant le banquet sanglant avait eu lieu. Le

JOURNAL

D'UN VOYAGE DANS DES PROVINCES QUI ONT ÉTÉ LE THÉATRE DE LA DERNIÈRE GUERRE ENTRE LES RUSSES ET LES TURCS,

ET ITINÉRAIRE A TRAVERS LA RUSSIE MÉRIDIONALE, LA CRIMÉE, LA GÉORGIE, LA PERSE, LE CURDISTAN ET L'ASIE MINEURE, AVEC DES CARTES;

PAR M. ARMSTRONG.

M. Armstrong s'est proposé de tracer un itinéraire plutôt que de faire la relation complète d'un voyage; d'entrer dans des détails exacts sur les routes, les distances entre les différentes stations, les lieux de halte et autres notions d'une grande utilité pour les coureurs du monde, plutôt que de nous donner une description scientifique des pays qu'il a parcourus, en y ajoutant des observations plus ou moins incomplètes sur les mœurs et les coutumes des peuples qui les habitent. Il a pensé avec raison que son ouvrage, tel qu'il est, serait bien reçu du public, qui y trou-

vera d'ailleurs une addition précieuse sur les chemins différens qui conduisent dans l'Inde, et qui, d'année en année, deviennent si fréquentés, qu'un voyage à Bombay commence à paraître plus facile que ne le semblait à nos pères celui de Londres à Edimbourg.

Mais quoique M. Armstrong se soit borné à nous offrir un simple guide des voyageurs, nous devons lui rendre la justice que sa tâche s'est étendue au-delà de cette étroite limite. Son journal est empreint d'un caractère naturel et animé qui excite l'intérêt; ses esquisses sont pleines de franchise et de chaleur, et nous y avons souvent recueilli des connaissances plus satisfaisantes que dans les descriptions les plus élaborées. Il paraît avoir été employé en qualité de courrier et d'une espèce de *factotum* par deux *gentlemen* qui, en 1828, se proposèrent de visiter Constantinople et la Syrie, en traversant le Balkan, si la guerre entre les Russes et les Turcs le leur permettait. Diverses circonstances les empêchèrent de suivre cette direction, et arrivés à Vienne sur la fin de l'automne, ils prirent le chemin d'Austerlitz et de Freyberg pour gagner Cracovie. La saleté des hôtelleries de cette ville est passée en proverbe, et on n'en sera plus étonné, quand on saura qu'elle est habitée en grande partie par des juifs. A huit milles sont les célèbres mines de sel de Viliecza, que tant de récits ont fait si parfaitement connaître; les terres qui les avoisinent sont principalement tenues à bail

par des juifs qui se livrent tous ici à l'agriculture. Les villages où ils sont entassés présentent l'aspect le plus misérable, et on ne trouve dans leurs auberges que des sièges de bois et de la paille sur de mauvaises couchettes. Ayant appris que des maladies dangereuses régnaient dans la Moldavie et la Valaquie, nos gentlemen partirent pour Odessa et entrèrent en Russie par Radzivilov, où ils furent exposés à la visite la plus minutieuse et la plus importune de la part des douaniers. Il n'y a pas de route tracée dans cette portion de la Russie; on est obligé de se frayer un chemin, comme l'on peut et à peu près au hasard, à travers les bois et des plaines sablonneuses, et pour se reposer on n'a pas d'autre asile que ces abominables auberges juives. Quelquefois les chevaux enfonçaient presque jusque au poitrail dans une boue épaisse dont on ne pouvait tirer les voitures qu'avec l'aide du *posse-comitatus*. Cependant aux approches de Bratslav, le pays prend un caractère plus agréable et les chemins sont praticables.

« 31 août. La matinée est belle et la route assez bonne; nous allons très lestement et nous rattrapons ainsi le temps perdu en changeant de chevaux, opération toujours fort longue et fort ennuyeuse. Les grands chemins ne se distinguent des champs que parce qu'ils sont bordés des deux côtés par un fossé, ils ont 180 à 210 pieds de largeur, et depuis qu'ils existent on n'y a pas fait la plus légère réparation. Le

sol est une terre franche avec laquelle on compose un excellent ciment en le mouillant. A six heures du matin nous traversons le Bog, qui n'a pas plus de 90 pieds de large, et bientôt nous entrons dans Bratslav; nous nous dirigeons ensuite par un pays âpre et montagneux sur la ville de Toultchin, station la plus proche, dont la vue à l'intérieur dément ce qu'elle promettait à l'extérieur; et après avoir passé la barrière, les postillons nous conduisent par la principale rue à une auberge allemande très propre et bien tenue. Les juifs sont plus nombreux dans Toultchin que dans aucune autre ville depuis notre entrée en Russie, et ils paraissent y jouir des mêmes droits que les nationaux. Les costumes divers des habitans de la campagne, qui apportaient des provisions au marché, formaient avec l'habillement des citadins un contraste singulier et d'un effet agréable.

« Nous fûmes témoins ici, comme en beaucoup d'autres lieux, de la conduite cupide des Israélites de la classe inférieure qui, sans aucune distinction, cherchent à lever des contributions sur les voyageurs. A peine nous étions-nous rafraîchis, que nous fûmes assaillis par une bande de ces honnêtes gens qui voulaient à toute force changer notre monnaie et nous fournir des chevaux, sachant bien que le maître de poste ne pourrait nous en délivrer à cause des nombreux courriers du gouvernement qui fréquentaient cette route; comme nous voulions

perdre le moins de temps possible, nous fûmes obligés de nous servir de leurs rosses jusqu'au relais suivant.

« Au-delà de Toultchin, le pays est mieux cultivé pendant plus de 80 verst et beaucoup plus peuplé: de six en six verst, un village ou quelques habitations éparses égayaient la route ; la campagne était charmante et entremêlée de belles collines et de petits lacs d'une eau limpide, sur les rives desquels s'élevaient de jolis villages dont les maisons blanchies à la chaux s'apercevaient de loin et rehaussaient la richesse du paysage. En entrant dans un de ces hameaux, nous eûmes le plaisir de voir une danse de paysans qui célébraient un mariage. Les femmes étaient toutes rangées d'un côté et les hommes de l'autre, à une certaine distance; au milieu était le groupe des danseurs, mais, à notre grand étonnement, il n'y avait pas de musique.

« Après avoir gravi quelques monticules et traversé des cantons fertiles, nous arrivâmes à Olgopol, où à peine deux maisons se touchent ; avant d'y entrer, nous avions éprouvé beaucoup de difficultés à dépasser un convoi considérable de vivres et de munitions destinés pour l'armée russe. N'ayant point trouvé d'auberge dans cette petite ville, nous prîmes le parti de demander l'hospitalité à un juif chez lequel nous fûmes heureux de trouver quelques œufs durs et du pain noir.

« On attela à Olgopol huit chevaux à notre ca-

lèche, afin de pouvoir franchir la côte la plus rude que je me souvienne d'avoir montée en voiture ; la descente fut également pénible, et la nuit était close avant que nous fussions en bas ; les lumières des habitations disséminées dans les villages qui étaient à nos pieds nous offraient un spectacle singulier, tandis que nous descendions lentement et pour ainsi dire de la hauteur des nuages.

« 1er septembre. Ce matin à la pointe du jour, après avoir eu notre sommeil plusieurs fois interrompu par le bruit des tambours des troupes qui rejoignaient l'armée, nous reconnûmes que nous avions à parcourir des plaines inhabitées et accidentées seulement par de rares collines; au premier aspect elles avaient quelques rapports avec les plaines du Hampshire, mais c'est en vain qu'on cherchait à y découvrir des arbres ou des maisons. Dans ces déserts chaque voyageur se trace un chemin à son gré; jusqu'alors, pendant l'espace de quatre cents verst, les deux côtés de la route étaient bordés d'un fossé et ornés de plantations qui servent de jalons lorsqu'une neige épaisse couvre la terre, mais ici commencent les steps de la Russie, véritable océan de désolation.

« La plupart des maisons de poste n'ont que deux chambres au rez-de-chaussée ; l'une est occupée par les postillons qui se couchent et dorment autour d'un poële bien échauffé en hiver, l'autre est destinée au commis et aux voyageurs ; on ne peut s'y procurer

pour toute provision que du pain noir, du sel et de l'eau. Comme on ne trouverait pas une seule bûche, un seul fagot dans cette triste contrée, on se sert principalement pour chauffage d'une sorte de mauvaise herbe desséchée appelée *kiche*.

« A huit heures, nous avons atteint et bientôt laissé derrière nous un corps de 3,000 hommes d'infanterie avec 36 pièces de canon, qui allait à Bratslav, il avait marché toute la nuit. Le plus grande partie des voitures des transports militaires était encombrée de soldats estropiés ou fatigués ; les chevaux paraissaient avoir moins souffert que les hommes ; les chariots d'artillerie et les caissons étaient d'une construction tout à la fois légère et solide, et entièrement peints d'une couleur verte. Nous arrivâmes à neuf heures à la ville de Novo Doubossar, bâtie dans une position charmante à peu de distance du Dniépr, qui sépare la province de Kherson de la Bessarabie : Bender où Charles XII a séjourné assez long-temps en est peu éloigné. Nous mîmes pied à terre à une auberge allemande où nous eûmes l'inexprimable bonheur de nous restaurer avec une espèce de déjeûner européen, c'était la première fois depuis notre départ de Brody. Tout respirait la guerre dans cette ville ; des courriers, dépêchés d'Odessa ou du quartier-général, se succédaient et se croisaient continuellement ; je causai avec un d'eux qui avait quitté l'armée près de Boukharest, et je sus par lui qu'il y régnait de nombreuses maladies, qu'on y avait

besoin de vivres et de renforts, et qu'on attendait tous les jours l'empereur au camp devant Varna.

« Les troupes que nous avions rencontrées dans la matinée firent halte dans le step, hors de la ville, où l'on dressa les tentes. Trois officiers étant venus à notre auberge, je leur demandai depuis combien de temps ils étaient en marche, et je ne fus pas peu étonné de leur entendre dire qu'il y avait onze semaines; l'un d'eux était Polonais, et parlait français avec facilité. Les soldats paraissaient fort abattus; et en pensant aux traites longues et continues qu'on leur avait fait faire au milieu de plaines arides, j'excusais sans peine leur accablement; ils étaient fort effrayés des nouvelles de la maladie ou de la peste qui exerçait de cruels ravages dans l'armée qu'ils allaient rejoindre.

« Continuant ensuite notre marche, nous trouvâmes, à trois milles de la ville, le lazaret, qui est situé près de la rivière et entouré de murs blanchis à la chaux. On passe la rivière sur un pont de bateaux : deux cents chariots chargés de vivres pour l'armée la traversèrent en même temps que nous.

« Nous étions alors au commencement d'un step qui se prolonge pendant cinquante verst jusqu'à Tiraspol; avant d'arriver dans cette ville, nous eûmes le spectacle extraordinaire d'immenses nuées de sauterelles, dont les masses étaient tellement épaisses que l'air en était véritablement obscurci.

Plusieurs se posèrent sur notre voiture, et j'en saisis une que je mesurai et qui avait trois pouces de longueur, et deux pouces de largeur, depuis l'extrémité des ailes. Notre postillon nous dit qu'elles avaient dévoré toute la végétation et dévasté tous les champs de blé qu'elles avaient rencontrés dans leur excursion. J'ai entendu parler d'un moyen employé par les paysans qui habitent près de la mer, pour détruire ces insectes voraces lorsque le vent est favorable : armés de chaudrons, de casserolles, de poëlons, de fusils, etc., avec lesquels ils font un horrible concert, ils avancent sur un front fort étendu contre leurs ennemis que le bruit effraie et qui sont poussés au-dessus des eaux où bientôt ils périssent.

« On est étonné du grand nombre de moulins à vent qui forment en quelque sorte une demi-enceinte en avant de Tiraspol ; ils étaient alors en grande activité pour subvenir aux besoins de la Bessarabie et de la Valaquie.

« Ce dernier relais achevé en quarante-quatre minutes, quoique de quinze verst, peut donner une idée de la rapidité avec laquelle on parcourt les steps ; et, si on ne perdait pas beaucoup de temps en changeant de chevaux, rien n'égalerait la vitesse de la poste russe. Pendant notre courte halte à Tiraspol, je mangeai d'une espèce d'esturgeon qu'on pêche dans le Dniépr où il abonde ; c'est un poisson d'un goût délicieux et que les gastronomes

vantent avec raison; il a de trois à quatre pieds de long, et pèse souvent de cinquante à quatre-vingts livres.

« En quittant la ville des moulins, nous sommes partis avec la nuit, car elle arrive presque aussitôt que le soleil est couché; nous avons trouvé les chemins bons, le pays plat et uni pendant les deux relais suivans, et nous avons rencontré toute la nuit des convois considérables qui transportaient à Odessa diverses marchandises et principalement des grains pour l'exportation.

« Le 2 au matin nous n'avons pas encore quitté les steps, mais la grande quantité d'oiseaux de mer qui volent dans la campagne nous avertit que nous approchons de la Mer Noire. J'en remarquai plusieurs que j'avais déja vus en Egypte, et entre autres un beau pigeon ramier à longue queue. Les approches d'Odessa ont un aspect triste et sauvage; de tous côtés des steps sans arbres et sans la moindre apparence de culture. A cinq heures, nous franchissons les barrières de cette ville où il y avait une garde de Cosaques, et il nous fallut une demi-heure avant de gagner l'hôtel du Nord, qui était tenu par un Grec, et qu'on nous avait indiqué comme une excellente auberge; quoique toutes les maisons publiques et même celles des particuliers, fussent encombrées de militaires, nous fûmes assez heureux pour y trouver un bon gîte. »

L'empereur Nicolas et sa femme étaient à Odessa

lorsque nos voyageurs y arrivèrent, et M. Armstrong parle avec beaucoup de dédain des équipages de ce prince, qui étaient de la plus grande simplicité. « Ils semblaient plutôt appartenir, dit-il en véritable anglais, à un particulier d'une fortune médiocre qu'à un grand souverain. La chétive apparence des voitures, le peu de soin qu'on en avait, la saleté des domestiques, qui était telle qu'on ne les aurait pas laissés entrer dans quelques écuries d'Angleterre, sont de ces choses qu'il est difficile de voir ailleurs qu'en Russie. L'empereur, ajoute-t-il plus loin, est grand, bien fait; il a l'air mâle, *dégagé*, et la tournure militaire. Il était vêtu très simplement, et portait un frac de drap vert-foncé croisé sur la poitrine avec un collet rouge et des manchettes, une casquette de la même étoffe bordée d'un galon rouge, et par-dessus un manteau gris très ouvert. Tous les yeux étaient fixés sur ce prince, dont la présence au milieu de ses troupes avait été jugée nécessaire pour leur imprimer de la vigueur et décider le sort de Varna. L'impératrice, qui était fort aimée, venait de fonder à ses frais, à Odessa, un pensionnat pour les jeunes demoiselles. »

Nos Anglais ne purent goûter un instant de repos dans cette ville, tant était grande la familiarité avec laquelle se conduisait une certaine classe d'insectes, qui respecte peu le repos des humains. Le temps fut fort inconstant pendant le court séjour qu'ils y firent : un jour ils gelaient de froid, et le lende-

main ils étaient accablés par une chaleur d'autant plus insupportable que dans l'intérieur et au-dehors de la ville, on ne trouve pas un seul arbre qui puisse offrir un abri contre les rayons d'un soleil brûlant. Il y avait dans le port trois bateaux à vapeur qui faisaient un service continuel entre Varna et Sévastopol.

Les patrons de M. Armstrong paraissent n'avoir adopté aucun plan pour leur voyage et s'être dirigés d'après la fantaisie du moment. Trois jours s'étaient à peine écoulés qu'ennuyés de leur inactivité et dégoûtés probablement de leurs camarades de lit, ils se mirent en route pour Tiflis. En traversant les steps de l'ancienne Scythie, ils s'arrêtèrent à un village appelé Troitzkoï, dont les habitans, au nombre d'environ trois cents, étaient esclaves et appartenaient à un Anglais qui avait été quarante ans au service de Russie, où il était parvenu au grade de général : c'est aujourd'hui un riche propriétaire, surtout en troupeaux de moutons, et il est gouverneur de son village avec un détachement de Cosaques à ses ordres. »

Arrivés dans la petite ville de Nikolaïev, décorée par M. Armstrong du nom de Plymouth de la Russie, nos voyageurs y rencontrèrent un autre de leurs compatriotes qui servait en qualité d'ingénieur dans l'armée impériale. A Kherson, sur le Dniépr, ils eurent le plaisir de trouver encore un Anglais, nommé Crisp, qui était à la tête des grands établis-

semens de corderie de la marine. Nous remarquerons, en passant, que les ateliers de construction des vaisseaux doivent être continuellement en grande activité, s'il est vrai, comme le dit le voyageur, que ces bâtimens dépérissent en peu d'années, rongés par un insecte qu'on n'a point encore réussi à détruire. En passant le Dniépr, il vit quelques bateaux remplis de prisonniers turcs faisant partie de la garnison d'Anapa dont l'amiral Greig venait de s'emparer. Ces pauvres malheureux s'amusaient à jouer d'une flûte grossière fabriquée avec un roseau, et qui ressemble à celle des Arabes sur le Nil.

A Simferopol, capitale de la Crimée, notre auteur put enfin jouir complètement des douceurs du sommeil. Les chambres, à la vérité, étaient plus sales qu'à Odessa, mais au moins elles n'étaient pas infestées de vermine, comme dans cette dernière ville. Il y a à Simferopol un marché par semaine où la variété des costumes, la bizarrerie des voitures, des équipages, fixèrent l'attention et excitèrent l'étonnement de M. Armstrong. « Là, s'écrie-t-il, vous voyez à la fois un Allemand conduisant une paire de bœufs avec un cheval en tête, des chariots tartares traînés par des dromadaires, et des cavaliers vêtus du bourkas circassien; j'y remarquai même, à ma grande surprise, un médecin français qui se rendait à Theodosia dans un léger phaéton attelé de deux chameaux énormes; rien ne ressem-

blait davantage à une caricature. » Un tel spectacle pouvait sans doute paraître étrange, mais il était réservé à M. Armstrong d'être témoin d'autres merveilles. A Kertch, il trouva dans l'auberge des gravures anglaises représentant « les chagrins de Werther; » à quatre verst de cette place, un volcan vomissait d'immenses matières vaseuses; et, à Taman, l'herbe croissait au faîte des maisons et les bestiaux venaient la brouter!!! Après avoir côtoyé rapidement, pendant quelques jours, les rives du Kouban, nos voyageurs traversèrent le Terek; et, pour éviter d'être pillés ou massacrés par les Circassiens, ils se joignirent à une caravane de marchands géorgiens, arméniens et russes, avec lesquels ils franchirent le Caucase.

« 31 octobre. — La matinée est froide; déja les approches de l'hiver se font sentir, déja la nature a revêtu sa triste robe d'hiver, et la verdure commence à disparaître. A mesure que nous avançons, la vallée se rétrécit, et quelquefois à peine reste-t-il un espace suffisant pour la rivière et le chemin. Rien de plus imposant et de plus pittoresque, mais aussi rien de plus dangereux que le défilé de Dariel. Une des voitures qui avait sa capote levée fut mise en pièces, en passant sous un rocher qui se prolonge en saillie sur le chemin, et un chariot ossetinien versa au bout d'une descente fort étroite et extrêmement rapide; suspendu en quelque sorte au-dessus de la rivière, sa position mettait tout le

convoi dans un danger imminent ; heureusement, à force de bras, on réussit à le relever, et nous parvînmes sains et saufs à l'extrémité de ce périlleux passage. Dans cet endroit était placé un poste militaire, en face des ruines de l'ancien château fort de Dariel, où nous fîmes une courte halte, et où nous changeâmes d'escorte. Ensuite, après avoir cheminé à travers une plaine aride et grimpé un sentier extrêmement resserré entre deux montagnes, nous arrivâmes au village du prince Kazbek, premier village de la Géorgie. Il est situé dans la plus belle position possible, et à sa gauche est un couvent niché au sommet d'un autre monticule. Il y a dans le village une très belle église bâtie par les princes géorgiens ; elle est toute en pierre, murs, voûtes, toits et clocher. En quittant ce joli hameau, nous sommes descendus dans une charmante vallée, fertile, bien peuplée, et habitée par des familles caucasiennes entremêlées de Géorgiens. De nombreux villages ornent les deux rives du Terck, ainsi que l'entrée de chaque branche de la vallée ; dans chacun d'eux il y a une tour carrée en pierre qui sert de refuge aux habitans lorsqu'ils sont menacés de quelque danger ; les maisons sont également construites en pierre que l'on emploie aussi pour les toitures, à cause de la rareté du bois.

« Du village du Kazbek à Kobi on compte seize verst et demi ; la route est pénible et très escarpée, et, dans quelques parties, les montagnes sont couvertes

d'une neige perpétuelle : deux verst avant d'arriver à notre destination, nous commençâmes à descendre sur une plaine marécageuse. Cependant on a établi, dans ce lieu misérable et insalubre, un poste militaire au débouché de trois vallées et au pied d'un pic énorme. Nous n'eûmes d'autre refuge qu'une chétive habitation décorée du nom pompeux de maison du gouvernement, où nous ne trouvâmes pas la moindre ressource. Le bois était si cher que pour trois roubles (environ trois francs) nous pûmes nous en procurer à peine la quantité suffisante pour faire chauffer l'eau de notre bouilloire à thé.

« 1er novembre. — Nous partons à sept heures du matin, et, en chemin, nous achetons trois chevaux à un officier russe qui se rendait à l'armée. Il faisait un froid que le vent âpre qui soufflait des monts glacés rendait encore plus pénétrant. Les ruisseaux étaient gelés ; et, à mesure que nous avancions, l'aspect des montagnes devenait de plus en plus imposant. On nous montra des deux côtés de la route plusieurs sources d'eaux minérales ; j'en remplis quelques bouteilles ; elles avaient un goût fort agréable et qui se rapprochait beaucoup de celui des eaux d'Ems et de Wisbaden. La froideur du vent formant un contraste extrême avec la grande chaleur du soleil à l'heure de midi, nous indiquait que nous touchions presque aux hauteurs les plus élevées, et en effet nous parvînmes bientôt au sommet du défilé où l'on a érigé une croix en pierre, lorsque,

en 1789, les Russes eurent achevé cette route. La descente est très raide, fort dangereuse; et, après avoir atteint la vallée, il nous fallut, au bout d'une demi-heure, recommencer à grimper. Le chemin est taillé dans le flanc de la montagne autour de laquelle il serpente, et un vallon étroit est au bas. On ne peut se faire une idée de la magnificence de la vue qui se déployait à nos yeux et qui attirait notre admiration : nous distinguions parfaitement au-dessous de nous les villages, les maisons, les troupeaux et la rivière Aragvi. A trois heures après-midi, nous arrivâmes au poste militaire de Kaïchaour, qui est dans une position charmante, n'ayant fait que seize verst en huit heures. Nous fûmes obligés de nous y arrêter, pour accorder quelque repos à nos bêtes fatiguées, et nous partîmes ensuite pour Passananour, qui est éloigné de vingt verst. Nous apercevions encore Kaïchaour, lorsque nous atteignîmes le commencement d'une descente dont la pente était tellement rapide qu'on ne pouvait l'envisager sans effroi : elle tourne en nombreux zig-zags depuis le sommet de la montagne jusqu'à la rivière qui roule avec fracas au fond de la vallée. J'étais à cheval, mais il me fallut mettre pied à terre, et marcher en le conduisant par la bride; malgré toutes mes précautions, j'eus beaucoup de peine à empêcher ce pauvre animal de tomber; il trébuchait presqu'à chaque pas, et sa chute eût certainement entraîné la mienne.

« Il y avait alors dans la vallée de Passananour un assez grand mouvement commercial; plusieurs acres de terrain étaient couverts de diverses sortes de marchandises venant de Moscou, et d'un bon nombre de chariots géorgiens attelés par des buffles, et dont on échangeait le chargement avec les productions de la Russie. Cette délicieuse vallée est baignée par l'Aragvi, et bordée de montagnes verdoyantes; nous descendions toujours, mais il n'y avait plus de danger.

« Inquiet de savoir si nous pourrions arriver à Passanaour avant la nuit, je mis mon cheval au galop et devançai la voiture. Les charretiers géorgiens, qui bivouaquaient dans les bois, avaient allumé de grands feux sur le bord de la route; et Passanaour étant à quelque distance dans les terres, je pris ces feux pour ceux du village que je dépassai; ayant reconnu ma méprise, je crus qu'il était plus loin, et je continuai ma course. Le temps était alors si noir qu'à peine pouvais-je voir à deux pas devant moi; il était dix heures et point d'apparence d'habitation. J'avançais toujours au petit trot, et j'arrivai enfin à un pont où mon cheval s'arrêta tout court : je descendis pour reconnaître la cause de son refus d'aller en avant; et je vis, avec une sorte d'effroi, que ce pont, qu'il m'avait été impossible d'apercevoir à cause de l'obscurité, était brisé en plusieurs endroits. Je ne savais plus ce que je devais faire, ne croyant pas avoir laissé Passa-

naour derrière moi, quand j'entendis au loin une voix qui semblait appeler quelqu'un. Je n'y fis qu'une légère attention ; et, en usant de la plus grande précaution, j'avais, après quelques momens d'irrésolution, traversé une partie du pont, lorsque la même voix arriva encore jusqu'à moi, et un instant après, je distinguai le bruit des pas d'un cheval ; c'était heureusement celui d'un Cosaque qu'on avait envoyé à ma recherche. J'étais à neuf verst au-delà de Passanaour ! Je rebroussai chemin avec mon guide qui, presque aussitôt, me fit détourner de la route pour gagner une hutte devant laquelle brillait un bon feu de sapins, autour duquel étaient étendus douze ou quinze Géorgiens couverts de leurs manteaux de feutre; après avoir pris un instant de repos et avalé quelques gorgées d'une mauvaise eau-de-vie, nous remontâmes à cheval. A mon arrivée, je trouvai les *gentlemen* logés sous un hangar, faute d'un autre gîte ; excédé de fatigue, je me jetai sur une botte de paille et je dormis profondément jusqu'au matin. »

Ayant échappé à tous les dangers du Caucase, nos voyageurs arrivèrent enfin à Tiflis bien harassés. Les maisons de cette ville, qui est belle, riante et animée, sont bâties en partie à l'européenne, et en partie suivant le style asiatique ; les rues sont étroites comme dans tout l'Orient, et les Russes y ont fait de si grands embellissemens et de telles améliorations que bientôt elle pourra

prendre rang parmi les cités du second ordre. Sa population, d'environ 40,000 ames, se compose principalement de Géorgiens, mais on y compte aussi beaucoup d'Arméniens, des Russes, des Allemands, des Tatares, des Persans, des Juifs et des Turcs. Le vin et la soie sont les principales productions du pays; les vers à soie abondent surtout dans les provinces de Mingrélie, de Gouriel et d'Imerethi, où il y a d'immenses forêts de mûriers. Il s'est établi, aux environs de Tiflis, une colonie d'Allemands qui fournit le marché de légumes, de lait, de fruits, de beurre et de fromage. Les Géorgiens, ainsi que les Espagnols, gardent leurs vins dans des outres auxquelles ils conservent avec soin la forme de l'animal que la peau couvrait, afin que leurs celliers, suivant la remarque singulière de notre auteur, ressemble plutôt à un cabinet d'histoire naturelle qu'à un dépôt de cette liqueur.

De Tiflis, nos Anglais qui étaient partis, disaient-ils, de Londres pour visiter seulement le Balkan, se dirigèrent vers la Perse. Nous croyons bien que telle était leur destination première, et qu'ils ont tenu cachés et leurs noms et leurs actes, parce qu'ils étaient chargés de quelque mission diplomatique, relative à la guerre que les Russes faisaient aux Turcs en Asie. Les habitations des Tatares où ils logèrent quelquefois en Géorgie, ressemblent encore aux demeures de nos pères dans l'enfance des sociétés. Elles se composent tout simplement d'un trou

plus ou moins grand creusé en terre, et couvert d'un toit si parfaitement de niveau avec le sol qu'on ne peut le distinguer que par la fumée qui s'échappe d'une ouverture pratiquée dans ce toit qu'ils construisent avec de fortes branches d'arbres entrelacées et revêtues de quelques pouces d'épaisseur d'une terre bien battue. Aussi arrive-t-il de temps en temps des accidens assez graves; et il faut une attention continuelle, surtout quand on est à cheval ou en voiture, pour éviter de passer sur ces huttes si bien cachées, et de tomber comme une bombe au milieu de leurs propriétaires effrayés. Toute cette province est généralement montagneuse, bien boisée, arrosée de nombreux cours d'eau jusqu'aux frontières de la Perse, et remarquable par la beauté des sites, quoique dans quelques parties elle soit aride et sans mouvement.

Tauris, une des premières villes importantes que l'on trouve en entrant en Perse, ne présente qu'un assemblage confus de tristes maisons basses et bâties en pisé; les rues sont sales et étroites, les bazars en ruines ou en mauvais état : cependant on y compte 60,000, et même, dit-on, 80,000 habitans, principalement arméniens. Nos voyageurs séjournèrent dans cette misérable cité pendant la rude saison d'hiver. Au mois de février, le temps s'étant adouci, ils se mirent en route pour Téhran, où ils arrivèrent après dix-sept jours de marche. En traversant cette portion des États persans, M. Arms-

trong fut frappé du peu de difficultés naturelles que rencontreraient les Russes, si l'ambitieux cabinet moscovite voulait un jour la joindre à ses immenses possessions.

« Je remarquai avec étonnement, dit-il, combien il serait facile à une armée de pénétrer dans la contrée que nous parcourions. L'Araxe franchi, rien ne s'oppose au transport de l'artillerie, et en avançant dans la Perse, les routes et le pays offrent encore moins d'obstacles à un ennemi aguerri qu'entre Tiflis et Tauris. Si les Russes n'ont eu, pour ainsi dire, qu'à se montrer pour battre les Turcs et les Persans et se faire céder des provinces entières, qui peut les empêcher par la suite de pousser leurs conquêtes jusqu'au golfe Persique? Un pareil évènement paraîtra sans doute imaginaire, si l'on considère la haine invincible des nations orientales pour les Européens, l'antipathie des Persans pour les Russes; si l'on suppose que la Perse réunie en un seul corps, chose tout-à-fait improbable, formera une alliance étroite avec la Turquie, et si l'on compte sur l'extrême difficulté de fournir de vivres une armée assez puissante pour vaincre toute espèce d'opposition. Mais quand on voit les progrès que les Russes ont faits en Arménie, où l'on trouverait beaucoup plus aisément et en bien plus grande abondance qu'on ne se l'imagine, tout ce qui serait nécessaire à l'approvisionnement de troupes nombreuses, on ne doit pas douter que les Russes

pourraient s'y organiser avec le secours et aux dépens même des Arméniens qui, depuis long-temps sous une oppression barbare, voient en eux des libérateurs auxquels ils sont déja unis par les liens sacrés d'une religion commune. Mais ne serait-il pas possible, dira-t-on, de susciter des révoltes parmi les Géorgiens et les farouches peuplades du Caucase? Je répondrai que la Géorgie est de plus en plus heureuse sous les lois de la Russie; et quant au Caucase, il est aujourd'hui entouré complètement par les possessions de cette grande puissance, et bientôt le czar en sera entièrement maître. D'un autre côté, la Russie ne domine-t-elle pas sur la mer Caspienne? Ne peut-elle pas, sans le moindre empêchement, transporter une flotte et opérer un débarquement à trois journées de marche de la capitale actuelle de la Perse? Assurée de l'Arménie, toutes les chances sont en sa faveur; il n'y a point de chef curde, point de seigneur persan mécontens qu'elle ne s'attachera par les séductions même les plus grossières. Enfin, je suis bien loin de croire, comme certains politiques de gazettes, que le soldat russe ne pourra supporter les privations et le climat brûlant de la Perse; j'ai moi-même plus souffert du froid dans le nord de la Perse que partout ailleurs; et de la chaleur dans les tristes steps de la Russie pendant l'été, qu'en Egypte au mois d'août. »

M. Armstrong est entré dans d'assez longs détails sur le dernier massacre de l'ambassade russe à Téh-

ran, mais ils ne contiennent rien qui ne soit déja connu du public (1). Cette ville, bâtie sur le même plan que celle de Tauris, l'emporte sur cette dernière à tous égards; les maisons ne présentent pas l'aspect de la misère, et les bazars sont en bon état et bien fournis de marchandises. Le châh est un prince faible, avare et peu aimé. « La Perse, dit notre auteur, est aujourd'hui dans la situation la plus fâcheuse, et il suffirait d'un ambitieux médiocrement habile pour bouleverser l'empire qui perd tous les jours de son importance : l'influence de l'Angleterre y est prédominante et dans toutes les circonstances un peu graves, la cour et les ministres n'agissent jamais sans consulter son ambassadeur. »

Nos gentlemen, toujours prompts et mystérieux dans leurs mouvemens, ne restent que dix jours à Téhran; et, bravant les torrens et les précipices du Kurdistan, ils retournent à Tauris par une route plus périlleuse que celle qu'ils avaient suivie pour se rendre dans la capitale.

« En traversant un torrent étroit, mais profond et rapide, sur un mauvais pont, mon cheval, qui était jeune et peu docile, se portant trop d'un côté, je voulus l'arrêter tout court, et un faux mouvement nous ayant jetés tous les deux dans l'eau la tête la première, nous fûmes un instant entraînés sous le pont. Le cheval gagna la rive à la nage; et, pour

(1) Voyez les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. XVIII, p. 337 et suiv. de la 2e série.

moi, j'eus l'extrême bonheur de pouvoir saisir une grosse branche d'arbre à l'aide de laquelle je parvins à prendre terre : armé jusqu'aux dents, chargé d'une paire de pistolets, d'un sabre, d'une carabine et d'un gros manteau fourré, il m'aurait été impossible de nager, et sans ce bienheureux arbre, je périssais immanquablement.

« A un *agatch* environ du village, nous trouvâmes un autre torrent, appelé Kara-sou, que nous ne fîmes que passer et repasser péniblement à de courts intervalles pendant le reste de la journée; les chemins étaient presque impraticables. Après le troisième *agatch*, nous aperçûmes un de nos bons amis du dernier village, qui accourait à nous armé d'un sabre, d'une lance, de pistolets, d'un poignard, d'un bouclier et d'un gros bâton garni par le bout d'une boule en fer et suspendu à l'arçon de sa selle; il précédait plusieurs autres cavaliers pareillement armés. Arrivés à une certaine distance de notre petite caravane, un d'eux se détacha; et, s'approchant d'un air irrité de notre guide, il lui cracha au visage, le réprimanda vivement de nous avoir conduits par le chemin où nous étions, et lui intima l'ordre de traverser encore le torrent et de ne plus quitter la rive gauche. Après ce coup d'autorité, ces braves gens nous quittèrent, et nous continuâmes notre voyage, charmés de leur départ; car, surtout à leur première vue, soupçonnant quelque trahison de notre guide, nous n'étions pas très ras-

surés. Dans l'après-midi, nous passâmes auprès du camp d'une tribu errante; un des nôtres s'y rendit et revint avec quelques fromages et des gâteaux tout frais. »

« Les sentiers que nous suivions étaient souvent si étroits et bordés de précipices si effrayans que nous étions obligés presqu'à chaque instant de descendre de nos chevaux et de les mener par la bride; les mulets chargés de notre bagage avaient de la peine à passer : mais nous étions bien dédommagés de ces inconvéniens par la magnificence du spectacle qui se développait successivement à notre vue. Vers la fin du jour, nous quittâmes les montagnes pour entrer dans un pays de plaines; et nous traversâmes à gué, non sans courir quelque danger, le torrent devenu une petite rivière, que les pluies avaient fortement gonflée. Au coucher du soleil, nous arrivâmes à Senna, capitale du Kurdistan, après une traite de onze *agatch*. On nous conduisit au palais d'un des personnages les plus importans de la ville dont l'hospitalité généreuse ne se démentit pas un seul instant. Le walli est indépendant de la Perse, mais il paie un tribut au châh, qui, en retour, lui fait don d'un habillement de la plus grande richesse. Ce présent, accompagné de trente chameaux dont chacun était chargé d'une petite pièce d'artillerie de montagne, arriva pendant notre court séjour dans Senna. Un camp avait été disposé pour sa réception, et le walli qui était allé

au-devant avec une escorte de ses gardes et d'une nombreuses cavalerie, se déshabilla dans sa tente pour se parer des superbes vêtemens envoyés par le châh, et rentra ensuite en grande pompe dans la ville, précédé de plusieurs centaines de Kurdes qui, lancés au grand galop, chargeaient ou déchargeaient leurs pistolets et leurs mousquetons, et se livraient à divers jeux et exercices avec une prestesse et une dextérité merveilleuse. Je ne crois pas qu'il y ait au monde de meilleurs écuyers que les Kurdes, et je n'ai vu nulle part de chevaux mieux équipés. Leur nourriture n'est pas la même qu'en Perse, et consiste principalement en une sorte d'herbe très substantielle qui croît en abondance sur les montagnes, et remplace la paille hachée et l'orge qu'on leur donne dans tout l'Orient.

« Senna ne renferme presque que des ruines et n'a rien qui soit digne de remarque; il y a cependant plusieurs excellentes fabriques de lances, de javelines, de sabres et d'armures en chaînons de fer. Je vis dans les rues plusieurs derviches qui faisaient des tours d'adresse au grand amusement des spectateurs émerveillés. »

Après avoir revu Tauris, nos voyageurs se dirigèrent vers la Turquie d'Asie. Van, première ville de cet empire du côté de la Perse, est situé auprès d'un beau lac; une partie du pays qu'ils traversèrent est tombée depuis au pouvoir des Russes. Ils rencontrèrent fréquemment sur leur route des tribus

de Kurdes vivant sous la tente, et la description qui suit donne quelques notions sur ces peuplades et sur la contrée qu'arrose l'Euphrate.

« 6 mai. — Notre Tatare ayant dépêché un exprès de grand matin pour faire préparer le radeau de passage, nous partîmes à six heures, et à sept nous étions au bord de l'Euphrate avec nos effets, que l'on transporta en deux fois de l'autre côté du fleuve; ensuite vint notre tour; mais le radeau étant fort petit, les chevaux le traversèrent à la nage. La largeur de l'Euphrate est en cet endroit d'environ trois cents pieds; ses eaux profondes et turbulentes étaient troubles et très froides. Je reconnus en cette circonstance que la chose la plus simple devient souvent un objet d'étonnement pour des hommes auxquels toute espèce d'industrie est étrangère. Etant descendu sur la rive opposée avec mes compatriotes, je nouai les cordes de notre bagage, et quand le radeau eut atteint le milieu du courant, je les lançai à son bord, à la manière de nos marins; le batelier surpris s'en saisit, d'après le conseil des passagers, et bientôt avec mon aide, il gagna le rivage, un peu au-dessus du point ordinaire de débarquement. A peine à terre, le pauvre diable vint à moi tout empressé, et me pria de lui montrer par quel moyen j'avais pu jeter cette corde à une distance aussi prodigieuse; lorsque j'eus satisfait à sa demande, il me dit qu'il s'en procurerait une dans la journée même, et qu'il n'oublierait pas ma leçon,

qui lui serait d'autant plus utile que souvent il était emporté par la force du courant au-dessous du lieu d'abordage, et que ce n'était alors qu'avec des peines infinies qu'il pouvait y arriver. Continuant notre route, nous entrâmes dans un pays montagneux ; et, après une demi-heure de marche, ayant aperçu trois tentes de Kurdes, notre Tatare nous conduisit à l'une d'elles. Quelques hommes et quelques femmes étaient occupés à traire les brebis et les chèvres, tandis qu'une autre femme faisait bouillir du lait dans une grande chaudière de cuivre ; une clôture légère séparait la cuisine où elle était du reste de la tente. Aussitôt que cette femme nous vit, elle nous fit entrer, posa à terre des tapis et des coussins pour nous reposer, et nous présenta des pipes ; puis elle mit des galettes sur le feu et plaça devant nous du fromage, du pain de millet et d'excellent lait aigre. Durant toutes ces opérations hospitalières, le chef de la famille, qui était à une trentaine de pieds auprès de son troupeau, ne quitta pas sa besogne qu'elle ne fût entièrement achevée. Après avoir été ensuite se laver les mains et la figure dans un ruisseau voisin, il revint dans sa tente et nous fit le meilleur accueil possible, en regrettant toutefois de ne pouvoir nous retenir auprès de lui pendant la nuit. Notre repas terminé, nous lui fîmes nos remercîmens et nos adieux, et nous nous remîmes en route. J'avais donné quelques épingles à ses filles qui reçurent ce petit cadeau avec autant

de plaisir qu'en auraient nos jeunes et aimables compatriotes si on leur offrait un joli écrin. Après quatre heures de marche au milieu de montagnes verdoyantes, nous descendîmes dans une vallée charmante arrosée par une petite rivière et parsemée de villages dont les habitans étaient chrétiens; nous étions en Arménie. Six milles plus loin, nous arrivâmes à Kanous Koremaï, ville considérable située sur la même rivière; et, avant d'y entrer, nous visitâmes une église où l'on célébrait l'office divin. Les sculptures grossières qui décorent les tombes dans le cimetière qui entoure cette église, représentent des chevaux équipés complètement, des béliers, des chameaux, etc., et paraissent être d'une haute antiquité. »

La route que prirent ensuite nos voyageurs court presque parallèlement à la côte de la mer Noire, depuis Erzeroum jusqu'à Scutari, d'où ils se rendirent à Constantinople.

NIVELLEMENT DU PAYS

ENTRE

LA MER NOIRE ET LA MER CASPIENNE

ET OBSERVATIONS

SUR LE CHANGEMENT DE NIVEAU

DE CETTE DERNIÈRE,

PAR MM. D'ENGELHARDT ET PARROT.

Un dos de montagnes qui, des sources du Kouban et de la Kouma dans l'Elbrouz, se prolonge dans le step situé au nord, forme la ligne de partage des eaux entre la mer Noire et la mer Caspienne. A Nijneï-Abasinsk, où nous y gravîmes, ce dos s'élève à 305 toises au-dessus de la mer Noire, et dans quelques endroits, il a 50 à 80 toises de plus. Ses deux pentes offrent des différences : l'occidentale qui s'étend à 400 verst en ligne droite de Nijneï-Abasinsk à la mer Noire, est non-seulement plus longue, mais aussi plus douce que l'orientale, qui, à 180 verst d'Abasinsk, s'est déja abaissée au

niveau de cette mer, et sur le bord de la mer Caspienne, à une distance de 340 verst, est descendue à une profondeur de 54 toises.

Pente occidentale.

A Batal-Pachinsk, le Kouban sort avec rapidité des hauts promontoires du Caucase, conserve pendant 80 verst sa direction au nord-ouest, puis il tourne à l'ouest, et après avoir parcouru 40 verst, retourne au nord-ouest à Temichbek. Ayant ainsi coulé pendant 200 verst de Batal-Pachinsk jusque là, il décrit un coude très arqué, puis poursuivant son cours à l'ouest avec quelques déviations au sud et au nord, il va tomber dans la mer Noire.

La distance parcourue par le Kouban, depuis Batal-Pachinsk jusqu'à ce point, est, en y comprenant les principales sinuosités, au moins de 550 verst. Son élévation à sa source est de 212,3 toises; ainsi sa pente, sur une étendue de 110 pieds, est de 0,84 pouces; mais à Temichbek, son élévation, sur une longueur de 200 verst, est de 175,3 toises, donc 1,9 pouces pour 100 pieds; et de là jusqu'à son embouchure, dans un espace de 350 verst, son élévation n'est que de 37 toises ou 0,2 pouces par 100 pieds.

La partie supérieure du cours du Kouban de Batal-Pachinsk à Temichbek, diffère de l'inférieure par sa direction et sa pente, de même que par la forme

de ses vallées et la nature du pays qui l'entoure. De Batal-Pachinsk à Nevinnoï Mys, il est enfermé entre des chaînes de collines; là la rive gauche s'aplatit et reste telle jusque dans les environs de Kourka; mais sur la rive droite, les hauteurs continuent jusqu'à Temichbek. Elles forment de ce côté une pente déterminée qui en général s'abaisse doucement vers le fleuve, et laissent de la place pour de larges plaines dans lesquelles il s'est frayé son lit, entre des bords escarpés hauts de 50 à 60 pieds.

Quelques rameaux de la chaîne des montagnes s'avancent parfois jusqu'au fleuve, ce qui donne naissance à des enfoncemens plus grands ou plus petits, comme entre Batal-Pachinsk et Ieman Ialga, entre ce lieu et Oustnevinsk, et de là à Protchnoï-okop.

Au-dessous de cette stanitsa, les dos de montagnes s'abaissent en plateaux de collines, qui à Temichbek se perdent presqu'entièrement dans une plaine. C'est à ce changement dans la surface du terrain que le Kouban dévie de son cours pour tourner à l'ouest, et a une chute moins forte; c'est là aussi que la vallée prend une autre forme. L'espace plane qui plus haut séparait le fleuve du dos des montagnes, et par conséquent composait le fond de la vallée, s'abaisse de là à Iekaterinodar de 34 à 6 toises, soit en offrant un mur, soit un escarpement vers le Kouban; quand les eaux sont hautes, il forme ses

bords, et quand elles sont à une élévation ordinaire, il l'encaisse en laissant entre la berge et le fleuve une lisière de terres basses sujettes à des inondations périodiques.

A mesure que le step s'abaisse davantage, depuis la limite orientale des Tchernomortses, le fond de la vallée devient plus marécageux; et enfin, lorsque le step cesse entièrement, celle-ci, depuis Kopyl jusqu'à l'embouchure du fleuve et jusqu'à la mer d'Azov, s'élargit et n'offre plus que des fonds remplis de roseaux, où seulement quelques espaces isolés sont à l'abri des inondations.

Dans tout le pays arrosé par le Kouban, les hauteurs isolées sont les plus fertiles; c'est là que le roseau ordinaire, le trèfle et d'autres plantes croissent avec tant de force qu'elles parviennent à une élévation de douze pieds, et que l'hieble devenant ligneux avec une tige lisse et branchue, forme des forêts en miniature.

La partie la plus basse du step, sèche jusque dans le voisinage d'Oustlabinsk, est moins féconde et néanmoins toujours très fertile. Le sol y est composé d'un terreau noir, profond de six à huit pieds, qui modérément humecté, compacte et onctueux comme du savon, devient marécageux par l'effet des pluies continues, et même dans quelques endroits se dissout en une vase tenue.

A mesure que le step d'Oustlabinsk à Temichbek atteint une élévation de 15 à 40 toises au-dessus du

fleuve, le terrain devient un peu plus léger. Le terreau noir est mêlé de sable, tantôt foncé, tantôt brun-clair, suivant que cette dernière substance est en quantité plus ou moins grande : le ciment est toujours formé par l'argile qui quelquefois se présente pure et disposée par couches, surtout à Kavkask et à Temichbek où le terrain est également plus sablonneux. On ne trouve d'autres pierres que des galets dans le lit du fleuve, et seulement à Tiflisk, un calcaire écailleux et sablonneux se montre au-dessus du niveau du Kouban en couches minces.

Dans les enfoncemens considérables et plats du pays montueux, entre Temichbek et Protchnoï-okop, on rencontre de nouveau une terre noire et grasse. Elle n'est pas aussi profonde que le long du Kouban inférieur ; mais elle repose sur de l'argile plus ferme, qui se retrouve également plus haut à Protchnoï-okop. Elle alterne ici avec du calcaire écailleux et sablonneux, qui, avec de nombreuses variations dans les couches, compose le dos des montagnes commençant dans cet endroit et se prolongeant jusqu'au point de partage des eaux au-dessus de Protchnoï-okop, il est celluleux et compacte sur la Nivinka, d'un gris-jaunâtre et schisteux, mêlé de mica et de coquilles du genre des Vénus et des tellines ; d'un brun-jaune, schisteux et rempli de petits trous dans les hauteurs de Nivinnoï Mys ; de même à Bieloï Metchet sur la rive gauche, où il est superposé à de l'argile rouge-brune, et semble

suivre la direction du nord-ouest, et à Ieman Ialga où il forme des rochers raboteux; enfin bitumineux et schisteux dans les montagnes entre Batal-Pachinsk et Nijneï Abasinsk. Partout il est accompagné de traces de chaux sulfatée, et dans le voisinage de Nivinnoï Mys d'une argile fortement imprégnée de vitriol de cuivre.

Les bords élevés du Kouban de Batal-Pachinsk à Nivinnoï Mys, offrent des dépôts de galets disposés par couches qui renferment quelquefois des débris de lignite. Les espaces planes de la vallée du Kouban, et les montagnes qui l'enferment sont recouvertes d'une terre limoneuse brune-noire, que perce en quelques endroits le fond pierreux.

Les dos aplatis de ces montagnes forment dans leur extension au nord les grands steps qui s'abaissent par larges assises vers la mer Noire.

Pente orientale.

Le flanc occidental du point de partage des eaux montre par son abaissement graduel la direction du cours du Kouban, rivière principale; le flanc oriental est au contraire sillonné obliquement dans sa partie supérieure par deux rivières, la Kouma et le Podkoumok, et ce n'est qu'à Soldatskaïa que commence une vallée longitudinale dans laquelle la Malka, réunie au Térek, coule le long de la pente vers la mer Caspienne.

Ainsi, pour parvenir d'Abasinsk sur la crête de partage à la Malka, il faut franchir transversalement deux dos; l'un entre la Kouma et le Podkoumok, l'autre entre ce dernier et la Malka. Le premier dos est un step montueux, élevé de 225 à 230 toises au-dessus de la mer Noire, et environné des rochers raboteux du petit Bechtau, qui dans la montagne principale atteignent à une hauteur de 677 toises. L'autre dos, presque plat, s'élève à Pavlovsk à 107,5 toises au-dessus de la mer Noire; mais au-dessus du Podkoumok, à Georgievsk, à 175 pieds; et au-dessus de la Malka à 200 pieds.

La Kouma sort d'une vallée haute et profonde des promontoires de l'Elbrouz, coule au nord, puis au nord-est, et enfin à l'est, et se jette dans la mer Caspienne. Dans l'endroit où elle coupe transversalement la pente orientale par nous mesurée, son cours est rapide, son eau peu profonde, son lit large et aplati, et sa vallée, comparée à celui-ci, encore plus large. Sa pente gauche, de Kalmuks à Tanlitsk et à la redoute de Koumskoï, est dans sa partie supérieure profondément sillonnée par plusieurs gorges et par de petites rivières affluentes, par conséquent elle est montueuse; dans la partie inférieure, elle s'abaisse plus doucement. La pente droite descend graduellement vers Constantinogorsk, dans un espace de 20 verst, jusqu'à ce qu'au pied du Bechtau, il atteigne au niveau du bord de la vallée à Kamluks; mais avec cette montagne, il par-

vient à une hauteur double de celle du principal dos de partage.

Le Podkoumok, dont le niveau à Constantinogorsk est supérieur de 60 toises à celui de la Kouma, parce que le point mesuré dans ce lieu est beaucoup plus près du pied du Caucase que la redoute de Koumskoï où nous avons déterminé l'élévation de la Kouma, est un affluent de cette rivière. Il sort également des promontoires de l'Elbrouz, coule au nord-est dans une vallée large, enfermée entre de hautes assises de calcaire, tourne autour du Bechtau au sud-est et à l'est, et au-dessous de Georgievsk, se réunit à la Kouma.

La Malka qui, dit-on, prend sa source au même point que la Kouma et le Podkoumok, a déja une largeur et une profondeur considérables à Soldatsk où nous la vîmes d'abord. Son niveau y est à 67,7 toises au-dessus de la mer Noire; mais la mer Caspienne où, unie au Terek, elle a son embouchure, est de 54,1 toises plus basse que l'autre mer, sa pente est donc de 121,8 toises sur une étendue de 350 verst, ou de 0,75 pouces par 100 pieds; tandis que le Kouban, sur un cours aussi long, jusqu'à la mer Noire, n'a que 0,22 pouces de pente par 100 pieds.

La Malka est proprement la rivière principale, et le Terek l'affluent; car avant son confluent avec le Baksan, elle est plus large et plus profonde que le Terek seul. Au-delà d'Ickaterinograd, où un lit

commun renferme ces trois rivières, le courant est impétueux, et reste tel jusque dans les environs de Kaliougaiskaïa, à une vingtaine de verst au-dessus de Mozdok; là les bords, formés jusque là par le step septentrional, cessent d'être hauts et escarpés; le Terek commence à couler plus tranquillement le long du dos de montagne qui l'accompagne au sud et au sud-est, jusqu'à son confluent avec la Soundja. Après avoir reçu cet affluent important, il reprend sa grande vitesse, qui est cause des dégâts considérables auxquels ses rives sont exposées.

Quoique le pays, de la mer Caspienne au-delà de la Borozda, soit très bas, il n'est cependant pas si sujet à des inondations fortes et générales que la contrée arrosée par le Kouban inférieur, parce que le Terek, qui est très rapide, se jette dans la mer par plusieurs larges bras; par conséquent la masse d'eau, qui devient périodiquement trop considérable, est plus partagée et plus promptement entraînée; le lit du Terek est d'ailleurs plus profond et plus large que celui du Kouban, quoique celui-ci, dans les hautes eaux, puisse être remonté dans de grands bateaux jusqu'à Iékaterinodar; mais les nombreux bancs de sable permettent à peine de naviguer sur le Terek jusqu'à Kizlar.

Le rivage de la mer Caspienne est sablonneux et marécageux; plus haut, le terrain noir et gras alterne avec des fonds humides et des espaces où il est léger et sablonneux. Autour de Kizlar, il ne

change pas, et est si salé que lorsque des vents secs suivent des pluies abondantes, il est revêtu d'une croûte mince de sel, qui ressemble à une gelée blanche. Le pays de Kizlar à Borozda, à Kargalinsk et Staraia Glatsk, est en grande partie marécageux et couvert de roseaux ; ensuite jusqu'à Chadrinsk paraissent de petites chaînes de collines dont les particules sablonneuses sont peu liées entre elles ; enfin jusque dans les environs de Mozdok, on voit une plaine ondulée, dont le terrain noir et gras repose sur un calcaire marneux, comme on en observe sur le bord du fleuve, entre Kalinovska et Tchervlensk. De Mozdok à Constantinogorsk, le step offre le même terrain fertile ; mais il n'est pas si profond que dans le pays inférieur, et comme à Soldatskaïa, où la rive a 36 pieds de haut, il est superposé à une argile brune-rouge, fortement mêlée de sable. Le calcaire marneux schisteux, qui remplit le pays entre le Podkoumok et la Kouma, et entoure les montagnes de porphyre du Bechtau, est une continuation du promontoire situé plus haut ; il se perd dans la région supérieure à la crète de partage, sous les tapis de gazon qui couvrent son flanc oriental, puis reparaît au flanc occidental, ainsi que nous l'avons déja remarqué.

Hauteur précédente et actuelle de la mer Caspienne.

L'hypothèse suivant laquelle toutes les terres ont jadis été couvertes par la mer, a été confirmée en

tant de manières par les observations sur la formation des roches du globe et sur la forme de leur surface, qu'elle est regardée généralement comme un fait démontré. Ainsi l'ancienne jonction de la mer Caspienne et de la mer Noire n'a pas besoin d'être prouvée ; mais il est nécessaire de rechercher les traces qui restent encore de l'état antérieur des choses et de la retraite postérieure des eaux, parce que ce point est important pour la géographie et pour l'histoire des révolutions physiques de la terre.

Suivant les observations exactes de Pallas (1), sur la vaste étendue de pays qui entoure la mer Caspienne à l'ouest, au nord et au nord-est, les immenses plaines basses qui sont situées entre le Iaïk et le Volga, et qui à l'ouest se prolongent au-delà de la Sarpa, offrent absolument l'aspect d'un ancien fond de mer. Le terrain en est sablonneux, tantôt meuble, tantôt faiblement mêlé d'argile, sans être couvert d'herbe ; on voit à sa surface des coquilles de la mer Caspienne ; il est partout imprégné de sel, et renferme une grande quantité de petits lacs salés, les uns considérables, les autres petits, entre autres le fameux lac Elton.

Ces plaines basses sont contigües au nord à un step qui s'élève brusquement de leur surface, qui

(1) *Voyage dans plusieurs provinces de l'empire de Russie*. T. VII, p. 212 et suiv. de la traduction française. *Voyages dans les gouvernemens méridionaux de l'empire de Russie*. T. I, p. 311 et suiv. de la traduction française.

les borde comme un mur, va du Iaïk au Volga, le long de l'Obstchyi Syrt, puis tourne au sud en suivant la rive gauche de la Sarpa, longe le Manytch à l'ouest jusqu'au Don et par ses baies, son talus escarpé et sablonneux, montre d'une manière évidente qu'il a formé l'ancien rivage de la mer Caspienne.

Aucune mesure ne nous instruit de l'élévation actuelle de ce rivage au-dessus de cette mer, mais nous pouvons l'apprendre d'une manière assez plausible, en rapprochant notre nivellement de la description de ces cantons par Pallas (1). Ce savant voyageur dit que l'ancien rivage de la Caspienne, dans l'endroit où il tourne à l'ouest entre le Don et le Manytch est de 50 toises plus élevé que le Sall, ruisseau qui coule de ce point vers le Don; et que le Manytch a sa source encore plus bas dans la terrasse inférieure du sud de ce rivage, et se jette dans la mer d'Azov. Or, comme d'après notre nivellement le rivage de la mer Noire est élevé de 54 toises au-dessus de celui de la mer Caspienne, les sources du Manytch, en ne lui donnant que 16 toises de pente sur un cours de 400 verst, doivent être au moins de 70 toises plus hautes que cette mer; et comme elles se trouvent aujourd'hui sur le bord desséché de l'ancienne mer, dont le rivage est élevé de 50 toises, ce rivage doit être au moins de 120 toises plus

(1) *Voyage dans les gouvernemens méridionaux*. T I., p. 320.

haut que la mer Caspienne actuelle, et la différence entre le niveau actuel de cette mer, et son niveau ancien doit être à peu près aussi considérable. En conséquence de cette hypothèse, la mer Caspienne atteignait jadis jusque dans le voisinage de Bièloï Mestched et de Soldatskaïa sur la Malka, et la mer Noire qui communiquait avec elle à l'extrémité septentrionale et fort basse de la crête de partage avait son rivage à Temichbek (1), ce qui s'accorde parfaitement avec la nature et l'aspect du pays. Le Kouban et la Malka, ainsi que le Baksan et le Terek

(1) A Temichbek, le Kouban est à 37 toises au-dessus du niveau de la mer Noire; le step à 34 toises au-dessus du fleuve, donc à 71 au-dessus du niveau de la mer Noire et à 125 toises au-dessus de la mer Caspienne. Soldatskaïa est situé à 73 toises au-dessus de la première et à 127 au-dessus de la dernière.

La petite différence de 5 à 7 toises entre l'ancien rivage de la mer Caspienne sur la Sarpa et ce point vient, vraisemblablement de ce que la hauteur des sources du Manytch a été marquée plus bas qu'elle ne l'est réellement, sur une étendue de plus de 400 verst, nous ne leur avons donné qu'une élévation de plus de 16 toises au-dessus de la mer Noire.

Si nous avions pu exécuter notre projet et mesurer la hauteur du terrain de Kizlar au Manytch, tous les doutes seraient levés; mais nous ne pûmes nous procurer des chevaux. Nous fûmes presque obligés, à cause des grands obstacles qu'on nous opposa, de parcourir à pied l'espace entre Kizlar à la mer Caspienne, qui est peu étendu, peu habité et peu sûr.

changent brusquement la direction de leur cours dans cet endroit, sans qu'aucune hauteur les y force. Le Kouban tourne brusquement du nord-ouest à l'ouest, la Malka, le Bakzan et le Terek tournent du nord-est à l'est. De même que la Kouma et le Poudkoumok coulent au nord-est dans le step bas, parce que les dos élevés de Pavlovsk les ont empêchés de se diriger à l'est, de même la Malka se jetait dans la mer qui couvrait autrefois le step, car au point où cette rivière tourne aujourd'hui, de Bieloï Mestched à Soldatsk, sa vallée large et profonde se prolonge plus avant vers le nord-est; la Koura, ruisseau sortant d'une de ses pentes, l'arrose depuis Bieloï Mestched, court au nord-est et se perd dans la plaine sablonneuse. Au-dessous du changement de direction du Kouban et de la Malka, commence un pays plat, et la terrasse en forme de rivage que l'on remarque aux deux pentes, s'étend vers le nord en s'éloignant des deux rivières. Toutes deux ont l'une à Temichbek, l'autre à Soldatskaïa, des bords escarpés et composés de sable mêlé de limon.

Mais, si la mer Caspienne s'élevait jadis si haut, comment a-t-elle baissé jusqu'à son niveau actuel?

Si l'évaporation de l'eau jointe à ce que cette mer ne recevait qu'un petit nombre de fleuves d'un cours peu étendu, et à ce que son fond avait une extension immense, était la cause de son énorme diminution, alors les eaux de la Caspienne seraient beaucoup plus riches en sel que ne le sont celles des au-

tres mers; mais les expériences de Gmelin (1) ont prouvé le contraire; car 122 livres de l'eau de la Caspienne ne contiennent que 10 $\frac{1}{2}$ onces de sel, tandis que la proportion de l'eau de l'Atlantique est d'un à quatre ou d'un quart de sel.

Mais s'il est prouvé par là que la masse des eaux de la mer Caspienne autrefois plus considérable ne s'est pas évaporée, elle n'a pas pu non plus couler par les côtés hors de son bassin; car les pays qui l'entourent, vont en s'élevant vers les quatre points cardinaux; il ne reste donc pour expliquer la diminution de ces eaux que d'adopter la supposition très possible qu'elles se sont écoulées par le fond; les plus anciens récits qui nous sont parvenus sur les changemens arrivés dans cette contrée, viennent à l'appui de cette opinion.

Hanway raconte (2), qu'en 1556 lorsque les Russes naviguèrent pour la première fois sur la mer Caspienne, ils ne trouvèrent que 5 pieds d'eau à 9 milles des côtes. Pierre-le-Grand en trouva 6 pieds au même endroit; et Hanway vingt ans plus tard 12 pieds. Si cet accroissement de profondeur était parvenu d'une augmentation des eaux, comme on l'a cru, la mer Caspienne aurait dû monter partout dans la même proportion, mais c'est ce qui n'est pas arrivé,

(1) Gmelin's. *Reise durch Russland* Saint-Pétersbourg 1774, 3 vol. in-4°, t. III, p. 263.

(2) *Journal of travels*. T. I, p. 129 de l'édition de Dublin, 1754, 2 vol. in-8°.

Le canal entre les îles Deverich et Nephtenoï qui, à peu-près au temps où Pierre-le-Grand fit explorer la mer Caspienne, pouvait être passé à gué, et par conséquent avait au plus 3 pieds d'eau, puisque le parage voisin de Tchetyré Bougri en avait 6; ce canal, dis-je, était profond de 12 pieds du temps d'Hanway, et ce banc était couvert de 10 à 12 pieds d'eau; elle devait donc avoir monté de 9 pieds dans le canal, tandis que sur le banc elle ne s'était élevée que de 6 pieds.

Idak, île de la côte du sud-est au nord d'Astrakhan, fut jadis, suivant le récit des habitans, une terre très haute; Hanway la trouva très basse. Si la diminution de sa hauteur avait été occasionée par la crue des eaux, la mer aurait dû avoir une profondeur considérable dans le voisinage; mais Hanway rencontra fond à 18 pieds; il faut donc que l'île se soit enfoncée, et il doit en avoir été de même du fond de la mer dans d'autres endroits.

Mais de simples affaissemens auraient seulement abaissé l'ancien niveau de la mer en rendant celle-ci plus profonde, et la masse de ses eaux n'étant par conséquent pas diminuée, puisque l'évaporation était nécessairement moindre sur une surface moins étendue, devrait être très salée; dans ce cas aussi, la retraite de la mer aurait été graduelle, et des traces de ses repos périodiques seraient imprimées sur le sol; c'est cependant ce que l'observation n'a pas confirmé. Le pays entre l'ancien et le nouveau rivage

de cette mer est plat; sauf les tertres, les marais et les lacs salés; il est presque uni; la partie supérieure la plus éloignée, est aussi stérile que l'inférieure, par conséquent la mer doit s'être écoulée rapidement.

Or, ne pourrait-on pas supposer que des fentes survenues soudainement, et qui ensuite se seraient bouchées, ont pu conduire dans les cavités souterraines la masse d'eau qui manque aujourd'hui? Nous trouvons la possibilité de ce phénomène dans la nature de plusieurs cantons voisins de côtes de la mer Caspienne, qui suivant les apparences sont volcaniques, puisqu'ils contiennent des sources de naphte; celles-ci jaillissent quand un mouvement s'opère dans l'intérieur de la terre comme dans l'île de Taman, où certainement l'éruption des sources est en rapport avec les phénomènes volcaniques qu'on y a souvent observés. C'est à une cause semblable que l'on peut attribuer l'affaissement du fond de la mer qui alternant peut-être avec des soulèvemens, occasione la baisse et la hausse apparente de la mer, d'ailleurs les grands changemens de ce genre ont eu lieu près de Bakou et à Nephtenoï, situés l'un vis-à-vis de l'autre, celui-ci sur la côte orientale, celui-là sur l'occidentale, et offrant le plus grand nombre des sources de naphte; tous ces faits viennent appuyer l'opinion qu'il existe un foyer volcanique sous le fond de la Caspienne, et l'hypothèse que nous avons exposée pour expliquer l'abaissement de son niveau.

AVENTURES

D'UN ANGLAIS A BORNEO,

PAR DALTON.

Le 3 octobre 1827, je m'embarquai à Singapour sur un prô appartenant au sultan de Koti et destiné pour ce lieu.

Coti est situé dans la partie sud-est de Bornéo par 1° 30′ de latitude australe et 123° de longitude à l'est de Greenwich. Peu d'Européens sont rarement allés aussi loin à l'est dans Bornéo ; le dernier qui était M. Muller, major au service de Hollande, fut assassiné par les indigènes, il y a à peu près deux ans. Koti est un des états pirates de Bornéo.

Depuis plusieurs années le malheur me poursuivait ; j'étais déterminé à abandonner pour quelque temps la société des Européens, et à me lancer dans une carrière non encore parcourue dans l'espérance de me procurer une aisance qui me permettrait de vivre dans l'indépendance le reste de mes jours en Angleterre : la crainte de perdre une vie qui pendant long-temps n'avait été qu'une suite presque continuelle de calamités, ne m'effrayait pas du tout. Prévoyant

que j'aurais beaucoup de temps de reste, je me proposai d'occuper mes heures de loisir à écrire un journal de mes observations; car mon séjour dans un pays étranger et à-peu près inconnu me fournirait ample sujet de raconter des choses nouvelles et intéressantes.

Le 13, dans la matinée, nous avons passé devant des îles nombreuses qui bordent la côte sud-est de Bornéo. A midi, nous eûmes connaissance de Bendjermassin. L'aspect de la côte est sauvage et montagneux. Aucune de ces îles n'est habitée; elles ne sont que rarement visitées, même par les pirates à cause de la difficulté et du danger d'attérir. Toutes sont entourées de rochers pointus et cachés sous l'eau, et entre lesquels des requins de la plus grande espèce ont l'habitude de jouer continuellement, il y a plusieurs autres genres de poissons qui diffèrent évidemment du requin, mais qui sont aussi voraces. Nous en prîmes deux qui avaient la tête comme celle du renard et des dents d'une longueur surprenante. Le plus grand était long d'onze pieds. Les gens de l'équipage nous dirent que cette sorte particulière ne se trouvait pas ailleurs.

Le 15, nous accostâmes la terre. Les Boughis étaient réellement chez eux, car il n'y a pas un lieu ni un seul point dans le pays qu'ils ne connaissent intimement. Ce matin le d'jragon ou capitaine fut surpris brisant une caisse d'eau-de-vie dont il enlevait des bouteilles. Lorsqu'on l'accusa du vol, il en-

tra dans une colère épouvantable et menaça de nous tuer, M. Hecksler et moi; mais ce discours n'excita que le mépris, et tout le monde lui rit au nez; toutefois, connaissant le caractère vindicatif de cet homme, je le fis surveiller de près, de crainte qu'il n'entreprît quelque chose contre nous pendant notre sommeil; éveillé je ne craignais pas ses tentatives, nous étions bien armés, et plusieurs des gens les plus recommandables étaient bien disposés pour nous; dans le cas d'un tumulte nous étions décidés à tirer sur le d'jragon et sur un ou deux des marins les plus audacieux, ce qui n'aurait pas tardé à assurer notre repos. Dans des circonstances semblables à celles-ci, un Européen qui hésite est un homme perdu. Il n'existe pas, dans tous les états de l'île Bornéo, de loi sur ce sujet, ou bien elles sont très imparfaites; c'est pourquoi ce que l'on a de mieux à faire est de commencer par tuer deux ou trois mutins, les autres se soumettront à l'instant; si l'Européen ne prend pas ce parti, sa vie est extrêmement aventurée. On ne doit pas se contenter de blesser un Boughis, après avoir reçu la plus légère égratignure, il poursuivra jusqu'au bout du monde la personne qui la lui a faite, et ne la quittera que lorsqu'il aura accompli son projet de l'assassiner. Dieu sait ce qui m'arrivera, mais si je suis attaqué ouvertement par ces misérables, je ne doute pas que je n'en envoie quelques-uns hors de ce monde avec moi.

Il m'est impossible de décrire le traitement que j'ai éprouvé parmi les habitans de Koti. A peine à couvert sous un hangar de bambou, qui est infesté de serpens venimeux, qui plusieurs fois se sont laissés tomber sur mon papier, pendant que j'écrivais; je n'ai à manger que du riz et du poisson sec, et à boire que de mauvaise eau; on me dérobe tout ce que j'ai; on m'a même pris ma veste; le sultan est du nombre des voleurs; il se passe à peine une nuit sans que l'on n'essaie de m'égorger. Je fus averti, par des gens sur la véracité desquels je pouvais compter, que si je ne réussissais pas à convaincre le sultan qu'il gagnerait plus en épargnant ma vie qu'en me tuant, c'en était certainement fait de moi, parce que c'était son usage.

D'après cet avis je mis mon esprit à l'ouvrage, et je trouvai que la chose n'était pas très difficile. Au moyen du don de plusieurs petits objets qui me restaient, je gagnai quelques-unes des concubines favorites du sultan, et un ou deux de ses esclaves pour lesquels il avait le plus d'affection, et bientôt j'eus appris mon rôle. Il avait été tenu plusieurs conseils; le sultan et tous ses frères avaient opiné pour que M. Hecksler et moi nous fussions dépêchés. Mais un des principaux capitaines, nommé Intchi Gandel représenta au sultan que le gouvernement de Sincapour savait que j'étais venu à Coti, et que dans le cas où je ne reviendrais pas, il s'emparerait de tous les prôs de leurs compatriotes. Le d'jragon d'un prô de Sam-

bas qui arriva au mois de mars, apprit au sultan que suivant ce qu'on lui avait dit, j'étais très riche; un des habitans les plus considérables de Poulo-Pinang, et parent du gouverneur de cette île. En conscience je n'avais jamais vu cet homme, néanmoins je ne contestai pas la parenté, et je me laissai attribuer toutes les richesses dont il me gratifiait.

Alors je proposai au sultan de conclure avec lui un contrat; je lui enverrais de Singapour l'argent et les marchandises qu'il désirerait, et j'en recevrais le paiement à la saison suivante. C'était ce qu'il avait fréquemment demandé, et que j'avais jugé impossible à effectuer; mais à présent tout était possible, mon unique désir étant de sortir de Koti. Saïb Abdallah, le bandarré ou commandant du port se chargea de la négociation de la part du sultan; cet homme le plus pervers du pays avait précédemment demeuré avec des Anglais de Bandjermassin. Il était regardé par son maître comme un prodige. Il s'était enfui de ce lieu et de Java, à cause de crimes qui certainement l'auraient fait pendre. C'était lui qui avait arrangé toute l'affaire relative à l'assassinat du major Muller; cet Européen avait eu le malheur de se fier à lui. Saïb Abdallah l'avait conduit pas à pas à sa ruine, l'avait sous divers prétextes privé de ses ressources; c'est lui qui est l'agent chargé de vendre des armes et de la poudre aux Boughis du Macassar, et réellement est le chef et

le moteur de tout ce qui se fait contre les puissances européennes,

Je trouvai bientôt le moyen, en lui promettant de lui prêter une somme d'argent, de rendre ce drôle favorable à mes projets. La rédaction du contrat entre le sultan et moi fut accompagnée de ma part de toutes les apparences de la sollicitude, comme si j'avais eu sincèrement l'intention de m'y conformer; lui de son côté ne négligeait rien pour me tromper. Enfin tout fut terminé à Marpô; nous signâmes et nous munîmes de notre sceau un contrat par lequel je convins d'expédier au sultan pour 40,000 piastres de marchandises et à peu près la moitié de cette somme en espèces. A Marpô, je pris les conseils du bandarré, et j'affermai une montagne nommée Balé-Papang, sur laquelle on recueille des nids comestibles, et dont on avait offert 500 piastres par an; mais j'assurai que personne n'en connaissait la valeur, et je m'engageai à me charger du bail pour 3,000 piastres par an; somme qui devait être payée avant le retour des prôs de Singapour.

Cette affaire conclue, je me regardais comme étant en sûreté; je l'étais en effet, puisque le sultan désigna des gens qui devaient prendre soin de moi. En un mot, je fus presque étouffé à force de bons traitemens. Cela dura jusqu'à mon retour à Tongarron, capitale du pays, où l'on commença à soupçonner que je connaissais le triste sort du major

Muller. Je me trouvai alors dans une position bien plus dangereuse qu'auparavant, parce que le moindre doute sur ce sujet m'aurait été fatal à l'instant.

Il survint une circonstance qui me causa de vives inquiétudes, et qui mit tout d'un coup ma vie au pouvoir d'autrui. Ce fut entièrement par ma faute : car il m'arriva un jour de ne pas me conduire avec ma réserve habituelle. Un nommé Mesmilé, d'jragon d'un topé, ou capitaine d'un navire de Sambas, avait remis au sultan une somme d'environ 1,500 piastres, et devait recevoir en retour de la cire. Il était à Marpô en même temps que moi. Il ne put rien tirer du sultan, enfin il fut obligé de partir de ce canton sans la moindre chose. Cet homme, qui avait fait le métier de pirate, est rusé et adroit. Il vint chez moi un matin dans un excès de rage contre le sultan; mais surtout contre Saïd Abdallah le bandarré, qui non-seulement avait conseillé à son maître de ne lui rien donner et de s'emparer de son navire, mais aussi avait pris près de 1,000 piastres et refusait de les rendre.

Je savais que le projet était de saisir le topé, et je l'avais fait entendre à Mesmilé pendant que nous étions ensemble à Marpô. Maintenant je lui conseillai de se rendre au plus tôt à bord de son navire, et de descendre la rivière, parce qu'alors nous serions en sûreté, aucun des gens du sultan n'osant s'approcher du navire, qui était bien armé; d'ailleurs on savait que le d'jragon était un homme résolu. Il

me promit de se conformer à mon avis, et me pria de lui donner un papier qu'il pût montrer aux résidens de Singapour et de Rhio, où peut-être il obtiendrait quelque satisfaction; je le lui remis.

Après avoir regardé soigneusement de tous les côtés, il ferma la porte de l'appartement dans lequel nous faisions la conversation, et, avec un air de grand mystère, me demanda à qui appartenait le garde-temps qui en ce moment était étendu sur mon lit; je répondis qu'il était au sultan, qui me l'avait confié pour le réparer. Alors il s'enquit du lieu où le major Muller, résident de Sambas, avait été tué; je répliquai que, d'après tous les récits, c'était près de Pontiama. « Dis-moi, ajouta-t-il, toi qui es allé dans l'intérieur jusqu'à Marpô, as-tu entendu raconter que le major soit allé jusqu'à ce lieu? « Je répartis qu'il n'y avait guère de doute qu'il n'eût été tué bien au-delà. « Eh! bien, dit le d'jragon, je t'assure que tu es dans l'erreur, si telle est ton opinion. Tu es un Anglais, et je suis de Sambas, où « flotte le pavillon hollandais. Mon sultan est un « brave homme, et celui de Koti est pire qu'un pirate. Le major Muller était un ami de mon sul- « tan, et je crois que tu sais aussi bien que moi qu'il « a été assassiné dans ce pays, et que le garde-temps « lui appartenait, puisqu'il l'avait à Sambas. »

Ici je commis ce que j'ai considéré comme une fatale méprise; car au lieu de réfuter ces assertions, et d'exprimer à Mesmilé ma surprise de ce qu'il

osait s'exprimer comme il faisait, j'en usai envers lui comme envers un ami et un confident, et je lui expliquai toute l'affaire. Il n'eut pas l'air étonné, en ayant appris plusieurs détails auparavant. Je fis alors un paquet pour le résident de Rhio ; j'y exposai toutes les particularités; Mesmilé me promit de le remettre. Après de mutuelles promesses de secret, nous nous séparâmes.

Je reconnus bientôt que ma sottise m'avait compromis sans remède, et que ma vie dépendait de la discrétion d'un homme qui, bien que fâché contre le sultan, était également un Malais, un homme qui avait été et que l'on supposait encore un pirate fieffé, et qui savait bien qu'il pouvait gagner l'amitié du sultan, et recevoir son paiement en divulgant le secret que je lui avais confié. Je ne dormis pas de la nuit. Le lendemain matin, j'allai trouver Mesmilé, et je lui déclarai que sa vie était en danger, ainsi que la mienne, s'il disait un seul mot à quelqu'un. Il me répondit qu'il le savait bien, et que je n'avais rien à craindre.

Quelques jours après, Mesmilé alla à Semerinden, qui est à 70 milles plus bas sur le fleuve. Mes inquiétudes extrêmes me décidèrent à le suivre dans une petite pirogue. J'appris à Semerinden, où j'arrivai à minuit, qu'il s'était avancé vers l'embouchure du fleuve, avec l'intention de mettre en mer. Je partis aussitôt à sa poursuite, et en huit heures, j'arrivai à l'Océan ; la distance était de 80 milles : le courant

m'avait fait gagner au moins 5 milles par heure.

Le prô n'était pas en vue; nous atteignîmes un canot revenant avec un chef boughis qui était allé accompagner Mesmilé au large. Je m'imaginai alors que celui-ci se voyant en sûreté et hors du pouvoir du sultan, avait peut-être confié le secret à son ami le boughis, qui était une de ses vieilles connaissances. Dans ce cas, il y avait cent à parier contre un que j'étais perdu, parce que les prêtres iraient certainement aux informations.

Pendant tout ce temps, je restai à bord du prô à Semerinden; je m'y tins pendant sept jours. J'avais beaucoup de motifs de supposer que tout était découvert. Toutes les nuits des assemblées se tenaient dans la maison du bandarré, ainsi que dans celle du chef boughis; des canots étaient expédiés vers l'intérieur du pays; personne ne savait pourquoi, et notre propre d'jragon, qui était malade, reçut une visite du grand-prêtre et du chef boughis à onze heures du soir, et aussitôt il partit pour le pays d'en haut dans un canot léger. Dans ce moment, j'étais si sûr que je serais assassiné dans quelques heures, que j'amorçai mon fusil, déterminé à me faire sauter la cervelle ou à me jeter dans la rivière du moment où j'aurais la certitude que mes appréhensions allaient se réaliser.

Toutes les circonstances paraissaient se réunir contre moi; j'étais parfaitement résigné. La seule satisfaction qui me restait était de savoir que toutes

les particularités que j'avais recueillies étaient en marche pour parvenir à leur destination, de sorte que ma mort n'empêcherait pas les Européens d'être instruits des faits, indépendamment des renseignemens que Mesmilé pourrait fournir. Ces pensées me consolèrent à un tel point, que je n'éprouvais plus que de l'indifférence pour les conséquences possibles de ma position, lorsque le d'jragon revint et m'apprit la cause des assemblées qui m'avaient tant alarmé. Le d'jragon était allé dire adieu à sa femme, qui demeurait à Tongarron; les réunions avaient eu lieu relativement aux biens d'un riche Boughis mort depuis peu de temps, sans avoir fait de testament, ce qui avait occasioné de grandes disputes entre ses parens.

Mes craintes disparurent; il était évident que le d'jragon avait fidèlement gardé le secret. Je n'avais pas été vingt-quatre heures à bord du prô, qu'un homme attaché au sultan me montra un pierrier hollandais, en me disant qu'il avait appartenu au major Muller. Je le reconnus à l'instant, ayant vu son pareil monté sur un des canots du sultan. Muller avait apporté à Bornéo plusieurs pierriers de Palembang et une paire de pistolets européens. Il y a à bord plusieurs objets qui étaient la propriété de ce major. A Semerinden, Saïb Abdallah m'invita à bien me garder de montrer le garde temps à des Hollandais, ajoutant que c'était le désir du sultan.

Durant mon séjour à Semerinden, je reçus beau-

coup de renseignemens que je n'avais pas pu me procurer auparavant, parce que le sultan n'avait jamais voulu me permettre d'aller chez les Boughis, qui se trouvaient alors à Campong. Toute cette nation est contraire au sultan à cause de nouveaux droits dont il a grevé leur commerce le long de là rivière; leur haine pour le bandarré s'est accrue, si c'était possible, parce qu'ils pensent que le sultan n'a agi que d'après ses conseils, ce qui est assez probable. Plusieurs boughis parlent très ouvertement. « Tu connais, m'ont-ils dit, aussi bien que nous « toutes les circonstances relatives à l'assassinat de « Muller; le sultan a été son meurtrier, il doit subir « les conséquences de cette action. » Je leur répondis que le sultan lui-même m'avait raconté les circonstances du meurtre de Muller par les Dayaks; j'ajoutai que le sultan était mon ami et que je ne croirais pas ce qu'un autre me dirait sur ce sujet. Chacun supposa que les particularités de cet événement m'étaient connues, parce que jusqu'aux esclaves du pays, chacun en était instruit et qu'elles faisaient le fond des conversations des habitans. Toutefois, personne n'avait des raisons de supposer que j'eusse obtenu des informations exactes; mon devoir était de faire l'ignorant et de traiter ce sujet avec indifférence.

Les Boughis me racontèrent que lorsqu'ils avaient appris que j'étais allé jusqu'à Marpô, ils avaient cru fermement que je n'en reviendrais jamais; ils en

avaient été tellement persuadés qu'ils résolurent entre eux de faire connaître la vérité au gouvernement anglais, afin que le blâme tombât sur qui le méritait et ne leur fût pas imputé. Le pangherang Rato, père de D'jarring qui de sa main avait tué Muller, écrivit en particulier au sultan que puisque j'avais vu son fils, ma mort était absolument nécessaire; on pouvait, ajoutait ce vieux scélérat, faire courir le bruit que j'avais été mordu par un serpent ou dévoré par un alligator : j'avais moi-même reconnu le danger de ma situation, mais je me reposais sur l'envie extrême du sultan, de posséder la grosse somme d'argent et la quantité de marchandises précieuses que j'étais convenu de lui expédier; c'est à cette circonstance seule que je fus redevable de ma vie; je puis également y ajouter ma feinte ignorance de la vérité sur le meurtre de Muller.

Non-seulement les Boughis de Semerinden, mais aussi les habitans de Tongarron furent très surpris de me revoir. Il est vrai qu'ils ignoraient que j'avais conclu un contrat avec le sultan. Celui-ci m'avait prié de n'en pas parler, afin que personne ne fût instruit des richesses dont il allait bientôt se trouver possesseur. J'avais passé onze mois dans les états de ce chef de pirates. (*Singapore chronicle.*)

DESCRIPTION

DE L'ILE VOLCANIQUE

SORTIE

RÉCEMMENT DU SEIN DE LA MÉDITERRANÉE,

PAR M. CONSTANT PREVOST,
PROFESSEUR DE GÉOLOGIE A L'ACADÉMIE DE PARIS.

Malte, 9 octobre 1831.

MONSIEUR,

Après une navigation que le mauvais temps et des vents presque toujours contraires ont rendue pénible, nous arrivons aujourd'hui à Malte. Le paquebot pour Marseille devant partir demain matin, je profite de cette occasion pour vous donner une relation abrégée de notre voyage et des observations que nous avons pu faire sur le nouveau volcan des côtes de Sicile.

Partis de Toulon le 16 septembre, à une heure, nous ne parvînmes que le 25 au matin à la hauteur de l'extrémité occidentale de la Sicile, après avoir cotoyé d'abord les îles d'Hyères et traversé le canal qui sépare la Corse de la Sardaigne, dont j'ai vu les

rives correspondre avec un intérêt qui me donna le plus vif désir de les examiner de plus près.

Dans la matinée du même jour, nous dépassâmes l'île de Maretimô, et le soir sur les cinq heures, la vigie placée dans les mâts, signala une terre de laquelle il voyait s'élever de la fumée. Étant monté sur les hunes, nous aperçûmes en effet distinctement l'île, qui avait assez bien la forme de deux pitons réunis par une terre plus basse.

Nous étions à 18 milles, et nous voyions par moment des bouffées d'une vapeur blanche qui s'élevait du côté du sud principalement, à une hauteur double de celle de l'île. A plusieurs reprises, et lorsque nous étions sous le vent, nous sentîmes une odeur sulfureuse, plus analogue à celle du lignite pyriteux en combustion qu'à celle de l'hydrogène sulfuré.

Le 26 septembre, le vent étant contraire et la mer très grosse, nous fûmes obligés de nous éloigner. Dans la nuit du 26 au 27, nous fûmes assaillis par une tempête affreuse : les vagues passaient par-dessus le pont, et il n'était aucun point de l'horizon qui ne fût éclairé par des lueurs électriques, et sillonné par des éclairs; le tonnerre roulait continuellement, mais sans éclats vifs. Je passai cependant toute la nuit dans les bastingages, les yeux fixés sur le point où devait se trouver le volcan, pour voir si quelque lueur s'en échappait; mais je n'aperçus aucun indice d'éruption lumineuse, seulement l'odeur

sulfureuse qui arrivait par intervalle jusqu'au bâtiment était suffocante.

27. Le matin nous parvînmes à nous rapprocher, malgré une mer très houleuse; vers midi, nous étions à 8 milles environ; alors nous tournâmes l'île, et pûmes prendre un grand nombre de vues sous ses différens aspects.

Elle paraissait comme une masse noire, solide, ayant tantôt la forme d'un dôme surbaissé, dont la base était triple de sa hauteur, tantôt celle de deux collines inégales, séparées par un large vallon. Ses bords s'élevaient à pic, à l'exception du côté d'où la vapeur sortait avec plus d'abondance; celle-ci s'échappait visiblement de la surface de la mer elle-même, à une assez grande distance (30 à 40 pieds).

Les arètes vives des escarpemens, la couleur d'un brun brillant et parfois gras de ces faces abruptes, la forme générale de l'île rappelaient un massif de roche solide, et si, me laissant guider par l'analogie, j'avais dû m'en tenir à des conjectures, j'aurais cru avoir sous les yeux un cirque formé par du basalte, de la serpentine ou du porphyre, figurant un véritable cratère de soulèvement, dans le centre duquel l'eau de la mer serait venue s'engouffrer, ainsi qu'on l'a avancé dans des relations précédentes. Toutes ces apparences m'auraient conduit à une erreur, ainsi que les observations des jours suivans me l'ont démontré.

28. La nuit du 27 au 28 fut encore très orageuse

et la mer très forte. Le 28 au matin, nous pûmes cependant approcher jusqu'à deux milles, et voir alors distinctement que la vapeur s'élevait non-seulement de la mer, mais encore d'une cavité séparée de celle-ci par un bord très mince du côté du sud.

J'avais le plus grand désir de confirmer ou de détruire mes conjectures : je ne voulais rien négliger pour remplir une mission dont je m'honore, et bien que tout fît craindre que nous ne pussions aborder, parce qu'à la distance où nous étions, nous voyions la mer briser avec une grande violence, sur toute sa circonférence de falaises à pic, je demandai au capitaine à faire une tentative. Un autre motif d'appréhension était la couleur d'un jaune-verdâtre de l'eau qui entourait l'île, couleur qui contrastait avec celle d'un bleu-indigo de la pleine mer, et qui semblait annoncer soit des écueils, soit des courans rapides dans une eau modifiée par l'action volcanique souterraine.

A midi, la mer était un peu tombée; le capitaine voulut bien faire mettre un canot à notre disposition. Il en confia le commandement à M. Fourichon, son second et lieutenant de frégate, et à M. Prouleroy, élève de première classe. Je m'embarquai avec M. Joinville, et conduits à la rame par huit matelots expérimentés et courageux, en moins d'une heure, nous arrivâmes sur les brisans. Nous reconnûmes alors que ceux-ci étaient produits par la lame, qui venait frapper avec force contre une

plage courte et terminée brusquement par une pente rapide et non par des roches solides. L'eau vert-jaunâtre dans laquelle nous étions, et qui était couverte d'une énorme écume rousse, avait une saveur sensiblement acide ou moins amère au moins que celle de la grande mer. Sa température était aussi plus élevée, mais de quelques degrés seulement, de 21 à 23°. Nous sondâmes à environ 30 brasses du rivage, et nous trouvâmes le fond à 40 ou 50.

Nous étions dirigés vers le seul point où de la surface de l'île on peut descendre par une pente douce vers la mer : c'est une espèce de golfe.

Les vagues roulaient sur elles-mêmes en s'élevant à 12 à 15 pieds lorsqu'elles frappaient le rivage ; à 30 pieds sur notre gauche, ces vagues semblaient s'élancer en vapeur dans l'atmosphère ; à une pareille distance à droite, la mer semblait briser sur un banc qui se serait étendu à plus d'un mille au large. Les marins pensèrent d'un commun accord qu'il y aurait imprudence à tenter le débarquement dans ce moment, et qu'inévitablement l'embarcation chavirerait.

Nous n'étions qu'à 40 brasses de l'île ; je pus bien à cette distance me convaincre qu'au moins pour la partie que nous avions sous les yeux, l'île était formée de matières meubles et pulvérulentes (*cendres rapilli, scories*), qui étaient retombées après avoir été projetées en l'air pendant les éruptions.

Je n'aperçus aucun indice de roches solides sou-

levées; mais je reconnus bien distinctement l'existence d'un cratère en entonnoir presque central, duquel s'élevaient d'épaisses colonnes de vapeurs, et dont les parois étaient enduites d'efflorescences salines blanches.

Nous allions nous éloigner avec le regret de ne pouvoir emporter au moins quelques échantillons de ce sol si nouveau et si effrayant, lorsqu'un matelot proposa d'aller à la côte à la nage; on l'attacha avec la ligne de sonde, et en quelques minutes, après avoir disparu d'abord sous la lame et dans la vapeur épaisse qui s'en échappait, il arriva sain et sauf sur la plage; il nous fit signe que celle-ci était tellement brûlante qu'il ne pouvait y tenir les pieds. M. Fourichon ne put résister au désir d'aller chercher lui-même des échantillons; il se jeta à la nage et fut suivi de M. Prouleroy et d'un second matelot qui emporta avec lui un panier, un marteau et une bouteille. Je regrettai bien vivement de ne pas être assez bon nageur pour pouvoir suivre un pareil exemple. Je restai dans le bateau, et malgré ses mouvemens brusques, nous fîmes M. Joinville et moi plusieurs croquis.

Nos intrépides compagnons s'élevèrent jusqu'au bord du cratère, marchant sur des cendres et des scories brûlantes, et au milieu des vapeurs qui s'exhalaient du sol. Ils nous annoncèrent que ce cratère était rempli d'une eau roussâtre et bouillante formant un lac d'environ 180 pieds de diamètre; en

fin ils revinrent à nous après nous avoir fait passer au moyen de la corde un panier rempli d'échantillons.

29. Dans la nuit du 28 au 29, nous fûmes portés par des courans vers les côtes de Sicile, et nous nous trouvâmes le matin à plus de six milles du volcan sans pouvoir en approcher davantage, le calme étant survenu.

Un canot fut de nouveau mis à la mer vers 10 heures. J'avais fait mes préparatifs, fait disposer des flacons, des bouteilles, des boîtes de fer-blanc; nous prîmes des thermomètres et une machine faite à bord pour puiser l'eau à différentes profondeurs.

Cette fois le capitaine confia la conduite de l'expédition à deux de ses officiers, MM. Arayon et Barlet; MM. de Franlieu élève de 1re. classe, Baud chirurgien major, Derussat commissaire, nous accompagnèrent et nous fûmes conduits par le maître canonier et huit matelots d'élite, parmi lesquels se trouvaient les deux qui avaient été à terre le jour précédent.

Cette petite expédition était une véritable fête pour tout l'équipage; on embarqua un baril d'eau, du vin, de l'eau-de-vie, du biscuit, et nous partîmes gaîment avec l'assurance que notre excellent capitaine qui allait veiller sur nous, nous enverrait des secours si nous en avions besoin.

Les observations faites les 26, 27 et 28 par le capitaine l'ayant convaincu que le nouveau volcan

n'est pas placé sur le point où Smith indique dans sa carte marine le banc de *Nerita*, qu'au contraire cet îlot volcanique est situé sur un fond qui avait 5 à 700 pieds d'eau; nous pensâmes ensemble qu'il y aurait de graves inconvéniens pour les marins à donner à la nouvelle île le nom de Nerita qui a déjà été proposé, et comme le phénomène a paru dans le mois de juillet, nous convînmes de désigner la nouvelle île sous le nom de *Julia*, nom sonore, dont la terminaison italienne et harmonieuse peut facilement être adoptée par les habitans les plus rapprochés; en conséquence nous préparâmes, pour le cas où nous serions assez heureux pour aborder, une planche de deux pieds de long; sur sa partie moyenne peinte en blanc, j'écrivis moi-même en lettres de 3 pouces de hauteur.

ILE JULIA.
État-major du brig la FLÈCHE,
MM. Constant Prévost, professeur de géologie de Paris,
Edmond Joinville, peintre.
27, 28, 29 septembre 1831.

Sur l'un des bords de cette planche nous fîmes clouer une bande de drap bleu de 6 pouces de large et une autre de drap rouge de pareille largeur à l'autre extrémité. Nous nous munîmes de deux piquets de 4 pieds de long pour les planter dans le sol et fixer notre écriteau sur les extrémités.

Nous mîmes deux heures à traverser l'espace qui séparait le brig du volcan. Une embarcation d'un bâtiment qui était au large venait d'en faire le tour sans avoir débarqué; nous hissâmes le pavillon français en tête de notre frèle nacelle et nous nous encourageâmes à ne pas reculer.

A un mille de distance, nous commençâmes à traverser des courans d'eau jaunâtre dont je remplis quelques bouteilles et pris la température; des courans de pareille couleur semblaient partir comme des rayons d'une zône pareille qui entourait l'île; la sonde nous donna 40, 50 et 60 brasses dans les eaux, en approchant de l'île jusqu'à 200 pieds des bords.

Nous nous trouvions un peu à droite du point où le premier débarquement avait eu lieu; nous étions tous disposés à gagner le rivage en nageant; nous quittâmes nos vêtemens et je désirais seulement me faire attacher et tirer à terre par un matelot qui m'aurait précédé.

Après en avoir délibéré, les officiers pensèrent que mieux que le jour précédent on pourrait tenter d'aborder. Nous avançâmes jusqu'à la lame, un homme se jeta à l'eau pour porter un grapin à terre, et profitant avec adresse du flot qui poussa la barque sur le rivage, les matelots se précipitèrent pour la retenir et la mettre à sec sur la plage; nous en fûmes quitte M. Joinville et moi pour entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Vainqueurs de Neptune nous n'avions plus que Pluton à craindre.

Il était une heure et demie; nous devions être rentrés à bord avant le couchant du soleil, le brig était à trois lieues, et il nous fallait au moins deux heures de marche pour l'atteindre; enfin deux heures nous restaient à consacrer à nos observations sur ce petit coin de terre qui nous amenait de si loin.

Après un frugal repas nous nous distribuâmes les rôles; tandis que MM. Arayon et Barlet, directeurs de l'expédition maritime, se chargèrent de mesurer la circonférence de l'île qu'ils trouvaient être d'environ 700 mètres sur 70 de hauteur; le docteur Baud fit toutes les expériences thermométriques; M. de Franlieu fit sonder dans le cratère et puiser de l'eau aux diverses profondeurs et sur les différens bords: M. Joinville se mit à faire des dessins.

Enfin, M. Derussat fit hisser le pavillon tricolore sur le point le plus élevé de l'île et fixer l'écriteau que nous avions préparé; non pas pour prendre possession par une vaine et ridicule cérémonie d'un tas de cendres surgi au milieu des mers, mais pour constater notre présence et pour apprendre à ceux qui viendront après nous que la France et son gouvernement libéral ne laissent pas échapper l'occasion de montrer l'intérêt qu'ils prennent aux questions scientifiques dont la solution peut étendre le domaine des connaissances positives.

Deux matelots m'accompagnant, je me mis en de-

voir de parcourir tous les points de notre îlot, pour rechercher surtout, si en quelques endroits, des matières appartenant au fond de la mer n'auraient pas été soulevées ou projetées.

Après avoir gravi sur la plus haute cime, au milieu des scories brûlantes; après avoir deux fois fait le tour entier au pied des falaises, je fus assuré que ce monticule, dont la base était peut-être à 5 ou 600 pieds dans la mer, était entièrement composé, comme je l'avais présumé le 28, de matières pulvérulentes, de fragmens de scories de toutes les dimensions, jusqu'à celle de 2 pieds cubes au plus; je trouvai quelques blocs dont le centre très dur avait l'aspect et la consistance de la lave; mais ces masses globulaires avaient été projetées.

Enfin toute l'île me parut être évidemment, comme tous les *cratères d'éruption*, un amas conique autour d'une cavité également conique, mais renversée; en effet, examinant les parois intérieures du cratère, on voit que celles-ci ont une pente d'environ 45°, et dans les coupes latérales produites par les éboulemens, on distingue que la stratification est parallèle à cette ligne de pente, tandis que du côté extérieur, les mêmes matériaux sont disposés dans un sens opposé.

Quant à la coupure à pic des falaises, il est facile de voir qu'elle est l'effet postérieur des éboulemens causés, soit par des secousses imprimées au sol, soit plus probablement par l'action des flots qui, entraî-

nant les matières meubles accessibles à cette action, ont successivement miné les bords; ceux-ci se trouvant en surplomb sont tombés; tous les jours ils se dégradent, et c'est déja aux dépends des éboulemens qu'il s'est formé autour de l'île une plage, sorte de bourrelet de 15 à 20 pieds de largeur, qui se termine brusquement en pente dans la mer.

D'après la manière de voir que je viens d'exposer, il est facile de reconnaître que les éboulemens continuant à avoir lieu par la cause qui les produit tous les jours, l'île s'abaissera graduellement, jusqu'à ce qu'une grosse mer venant à enlever tout ce qui restera au-dessus de son niveau, il n'y aura plus à la place qu'un banc de sable volcanique, d'autant plus dangereux qu'il sera difficile d'en avoir connaissance à quelque distance; aussi la détermination prise de ce point aura-t-elle rendu dans ce cas un grand service à la navigation, et l'on voit combien, dans la supposition que l'île actuelle soit transformée en un banc, il est important de ne pas confondre celui-ci avec celui de Nerita.

Les bords actuels du cratère sont d'inégales hauteur et épaisseur. Du côté du nord, l'élévation est d'environ 200 pieds, tandis qu'elle n'est que de 30 à 40 pieds au sud.

L'eau contenue dans le cratère paraît être au niveau de la mer; elle est d'un jaune-orangé, couverte d'une écume épaisse; les scories qui bordent le bassin sont enduites de fer hydro-oxidé.

Des vapeurs blanches s'élèvent continuellement, non-seulement de la surface de l'eau, qui semble être en ébulition, mais de tout le sol, par de nombreuses fissures. C'est surtout du côté du sud que ces vapeurs sont le plus abondantes; et, comme je l'ai déja dit, elles sortent de la plage et de la mer ellemême en dehors du cratère. Aussi n'est-ce pas sans peine que nous parvînmes à faire le tour complet de l'île, en passant à travers cette étuve de vapeurs brûlantes et parfois suffocantes : car l'odeur sulfureuse n'était pas toujours sensible lorsque nous étions au centre de la colonne de vapeur. Dans un espace qui peut avoir 50 à 60 pieds de long, le sable noir de la plage est véritablement brûlant; le thermomètre indiquait sur le sol baigné par la mer à chaque flot, une température de 81 à 85° c.; l'eau qui restait dans des dépressions semblait bouillir; mais en y plongeant la main, je ne la trouvai pas assez chaude pour qu'elle pût s'évaporer. Enfonçant ma main à quelques pouces dans ce sable brûlant de la surface, je le trouvai frais. Dans une de ces expériences, l'un de mes doigts s'était trouvé sur le trajet d'une bulle de gaz ou de vapeur qui visiblement était partie d'une grande profondeur, je fus vivement brûlé et convaincu que l'ébullition était produite par des bulles qui venaient de l'intérieur de la terre. Chacune d'elles projetait même avec une légère détonnation, du sable et des grains volcaniques, représentant autant de petits cratères d'érup-

tion. Parmi ces milliers de volcans en miniature, j'en fis remarquer un qui servit à donner à mes compagnons de voyage une idée de la manière dont l'île Julia avait été formée. Il avait environ un pied de diamètre, c'est-à-dire que le sable et les scories lancés continuellement par lui jusqu'à deux pieds de haut, avaient formé autour de la bouche d'éruption une sorte de taupinière d'un pied de base sur 5 à 6 pouces de hauteur. Je fis ébouler les parois extérieures de ce cône, et j'en fis un cratère semblable à l'île Julia.

Je cherchai en vain à enflammer le gaz qui s'échappait ainsi du sol. Il me parut sans odeur, mais à quelques pas, des vapeurs sulfureuses sortaient des parois du grand cratère, et déposaient du soufre et du muriate de soude sur les parois environnantes.

Ne pouvant entrer dans de plus grands détails, et n'ayant pu encore réunir les matériaux que nous avons recueillis en commun, je me borne à vous annoncer que j'ai ramassé tous les échantillons importans; que j'ai pris de l'eau dans des bouteilles qui ont été cachetées sur-le-champ.

Celle du bassin intérieur était d'une température de 95 à 98°.

J'avais promis une prime aux matelots qui me rapporteraient des cailloux blancs ou jaunes et des coquilles. J'ai rassemblé plusieurs des premiers, et j'en ai trouvé moi-même mêlés avec les produits vol-

caniques. Ils sont altérés, et ils ont été projetés du fond avec les scories.

Tout me porte à croire que ce volcan a produit des coulées de lave sous-marins; et si, comme cela est présumable, l'apparition du cratère d'éruption a été précédée du soulèvement du sol, qui paraît avoir été à 5 à 600 pieds au-dessous du niveau de la mer, il doit exister autour de l'île Julia une ceinture de roches soulevées, qui seraient le bord du cratère de soulèvement. Seulement cette nouvelle disposition du fond est-elle la principale cause de la coloration particulière en vert-jaunâtre des eaux de la mer, à une assez grande distance de l'île, et des courans qui se manifestent autour, et n'existaient pas avant l'apparition du phénomène volcanique.

Il fallut descendre; le signal du départ était donné : il était temps, car la mer, devenue plus forte, menaçait de remplir notre bateau et de l'entraîner.

Grace au sang-froid et à l'habileté de nos jeunes officiers, à l'obéissance courageuse de nos matelots, une manœuvre rapide nous fit repasser la barre sans accident. Tandis qu'une partie de l'équipage resta à terre pour lever le grapin, l'autre s'élança dans l'eau avec le bateau pour le maintenir en équilibre et l'empêcher de chavirer. Nos récoltes étaient à bord; nous étions sauvés; il fallut seulement que les matelots restés sur l'île avec M. de Franlieu, nous rejoignissent à la nage.

En deux heures, nous atteignîmes le brig qui,

nous voyant venir, mit en panne. La mer était superbe, et le dernier segment du soleil entrait dans l'eau, lorsque nous montâmes à bord. Tout le monde était sur le pont : on nous attendait avec impatience et anxiété. L'excellent M. La Pierre ne nous avait pas perdus de vue un seul instant. Nous fûmes reçus comme des frères qui reviennent après une longue absence ; nous-mêmes nous croyions retrouver une patrie après l'exil.

La vue du drapeau tricolore flottant sur l'île Julia, avait excité les acclamations joyeuses de tout l'équipage.

Il n'est pas un matelot de *la Flèche* qui n'ait dans son sac un échantillon du volcan ; il n'en est pas un qui ne comprenne sa formation, tant l'enseignement mutuel a fait de progrès à bord.

Après quelques jours de repos, nous partirons pour Syracuse, où le bâtiment me laissera. Je visiterai le cap Passaro, le val de Noto, Catane, l'Etna, et je retrouverai le brig à Messine. J'irai de là à Palerme, d'où j'espère donner de mes nouvelles.

Je ne puis terminer ma lettre, sans témoigner combien je me trouve heureux d'avoir pu profiter de la savante coopération de notre commandant M. La Pierre, et ce ne sera pas pour moi le moindre avantage de ce voyage que d'avoir pu me concilier son amitié. Veuillez recevoir, etc.

Constant Prévost.

ESSAI STATISTIQUE

SUR UNE PARTIE DES DÉPARTEMENS

DE

LA MARNE ET DES ARDENNES (1).

A peine a-t-on dépassé la dernière maison du faubourg de Cérès, que traverse la route de Reims à Mézières et Sedan, que l'on se trouve aussitôt dans une plaine blanchâtre et monotone. On ne voit point là, comme aux extrémités de certaines villes, ces jardins potagers si bien cultivés, ces petites maisons bourgeoises, diversement ornées selon la fortune ou le goût plus ou moins pur des propriétaires; ces manoirs entourés de fleurs qui respirent la paix et la gaîté; la végétation s'arrête tout à coup, et quelques arbres rabougris qui bordent le grand chemin, ne servent qu'à faire mieux sentir la nu-

(1) La portion de la Champagne, sur laquelle nous essayons de donner quelques détails, est comprise entre Reims et Vouziers d'une part, et de l'autre, entre Châlons-sur-Marne et Réthel. Elle embrasse une circonférence de trente-six à quarante lieues.

dité du désert dans lequel le voyageur va pénétrer. Alors, si vous vous jetez dans les chemins de traverse, vous ne rencontrez plus que de vastes champs sans ondulation sensible de terrain, sans arbres, sans fossés, sans clôture. Les terres, situées aux environs des villages, ensemencées en céréales ou en prairies artificielles, annoncent la main et la patience de l'homme laborieux, qui vient à bout d'arracher des produits au sol le plus rebelle; mais entre le point où finit un terroir, et celui où en commence un autre, vous avez à parcourir ce que les géographes marquent sur les cartes par le mot *solitudines*. C'est une étendue immense, ingrate, improductive, tout au plus bonne pour fournir, de temps à autre, aux moutons une nourriture médiocre. Au milieu de ces espaces blanchâtres où le soleil agit par une réverbération ardente, pas un voyageur, quelquefois pas un pâtre; seulement de distance en distance, une vieille aubépine (1) respectée comme un monument, s'élève sur le bord d'un chemin, sur le revers d'un fossé, sur un peu de terre que le vent a roulée pendant des siècles; elle sert d'abri au berger et au passant. Quelques fleurs, la scabieuse, le serpolet,

(1) On la nomme tantôt la *belle épine*, tantôt l'*épine d'argent*, une autre le *buisson à l'homme mort*. Ces dénominations prouvent leur rareté et l'estime qu'on en fait: elles rappellent encore des souvenirs historiques. Cassini, dans ses grandes cartes, ne sachant où se prendre au milieu de ces steps, a signalé quelques-unes de ces épines.

la sauge des prés, égaient ces tertres de gazon, ces sièges modestes où se reposent l'enfant et le vieillard.

Près des villages, dans des fonds un peu plus gras, les anciens seigneurs avaient établi des remises pour le gibier; aujourd'hui ces bois-taillis, divisés entre les habitans de la commune, et auxquels on pourrait donner plus de soin et d'étendue, sont encore loin de suffire à la consommation des cultivateurs forcés d'aller à de grandes distances chercher le bois de chauffage et de construction. Mais enfin ces oasis, ces petites masses de verdure et d'ombrage sont là pour témoigner qu'il pourrait exister des arbres en Champagne; et comme la rareté d'un objet en double le prix, on parle avec orgueil d'une douzaine de chênes et de bouleaux qui s'élèvent au-dessus du niveau ordinaire des noisetiers, des merisiers, et des troënes plantés par la main des hommes, ou semés par les oiseaux de passage.

Il a été fait des essais infructueux de plantations de bois dans le village d'Orfeuil. Quelques propriétaires, plus heureux, sont parvenus à introduire à St. Souplet la culture des arbres verts, sur une échelle encore bornée. Mais auprès de Châlons-sur-Marne, on voit déjà surgir de petites forêts de pins, sapins, etc., qui rompent agréablement l'uniformité de la plaine et augmentent peu à peu les élémens de chauffage. Si ce goût de plantations pouvait

gagner de proche en proche, les habitans de la Champagne mériteraient bien de leur pays et laisseraient à leur postérité un peu d'ombre, du bois, et des terres fécondées par le détritus successif des feuilles.

Quelques bourgs, plus favorisés du ciel, sont situés sur le bord de petites rivières sinueuses, dont les rives sont peu escarpées, dont les eaux tournoyantes arrosent les maigres prairies qui bordent leur cours dans un espace peu étendu. La Retourne, l'Arne, la Pi, la Tourbe, la Suippe, vivifient une quarantaine de villages dans le cercle dont nous entretenons nos lecteurs, alimentent quelques usines, entr'autres celle de Neuflize (1) et de Suippe, font tourner vingt à trente moulins à farine, et donnent un peu de poisson, d'assez bonne qualité, surtout la Suippe où l'on pêche des truites et des écrevisses pour les gastronomes de Rheims. Mais que les abords de ces ruisseaux sont difficiles et mal entretenus! que les ponts sans garde-fous sont en mauvais état! comme tout cela est triste et fangeux! Les jardins qui bordent ces petits cours d'eau se font rarement remarquer par une culture soignée; les légumes vulgaires qu'on s'y procure comme à la hâte ne sont jamais entremêlés de fleurs. Cependant à Pont-Faverger, à St. Souplet, surtout

(1) Cette filature appartenait à l'ancienne maison Poupart de Sedan. Les bâtimens et les dépendances en étaient immenses. Un pont suspendu, en fil de fer, joignait les deux ailes de la manufacture séparées par un canal. Cet établissement languit aujourd'hui.

à Alaincourt, quelques propriétaires sont sortis d'une misérable routine; ils ont créé des jardins réguliers, et risqué des plantations d'arbres fruitiers. Ils ont divisé la rivière qui traversait leur territoire en plusieurs bras, et sont parvenus à se procurer un gazon fin, de l'ombrage, des fruits et des fleurs.

Mais tels qu'ils sont abandonnés à l'incurable insouciance des riverains, ces maigres filets d'eau vive sont pourtant une grande providence. Là viennent des communes voisines assises sur des plateaux arides, qui n'ont que des puits profonds pour abreuver les bestiaux, et pour suffire à tous les besoins du ménage, les mères de famille pour présider aux lessives trimestrielles ou sémestrielles. Dès le grand matin, elles arrivent sur les bords de la rivière, avec des voitures chargées de linge; un emplacement favorable est choisi; l'on se met à la besogne; on dîne sur le pré, et le soir la ménagère rentre au logis avec le véritable trésor de la maison (1). Les pauvres gens, les paresseux, les insoucians sont condamnés à laver leur linge dans des fossés bourbeux, ou dans des mares fangeuses que les vaches, les chevaux et les oies ont salies de leurs excrémens.

Sur les bords de ces rivières, des frênes, des peupliers, des aunes, des ormes parviennent à une

(1) On sait que dans la campagne, la richesse du laboureur consiste dans des armoires bien remplies. Au moins c'est une luxe utile.

certaine hauteur, à une dimension raisonnable, et fournissent quelques pièces de charpente, de charronnage, et la ligne verdoyante qu'ils dessinent d'un pays à un autre, rafraîchit l'œil fatigué par la sécheresse et l'uniformité de la plaine.

Aussi, dans ce pays, c'est presque avec respect qu'on aborde la plus petite fontaine. Elle devient souvent l'objet d'un culte pieux (1). Abritée par quelques arbres, au pied d'un humble coteau, la source précieuse s'échappe froide et glaciale, mais limpide et peu profonde, sur la craie brisée en mille morceaux, et se fraie un chemin plus ou moins rapide, plus ou moins sinueux, à travers des touffes flottantes de cresson et de beccabunga à fleurs bleues, jusqu'à ce que grossie par d'autres sources, elle devienne ce qu'on appelle une rivière en Champagne. Pendant les moissons et les fenaisons, on vient d'une grande distance puiser à ces réservoirs naturels une boisson beaucoup moins crue que celle des puits et non moins fraîche.

Il faut mentionner ici comme une rareté les étangs qui se trouvent dans la commune de Soing. La pêche qui s'en fait tous les trois ans est l'objet d'une vive curiosité pour les habitans d'alentour. Un Champenois, privé de marée toute sa vie, éloigné des rivières peu poissonneuses qui traversent son

(1) Comme la fontaine de Saint-Médard, près de Mont-Saint-Remy, et celle de Saint-Georges, qui alimentent la Retourne.

pays, de loin en loin mange avec une sorte de volupté, une carpe, un brochet ou quelques écrevisses.

L'aspect des villages est toujours à peu près uniforme. C'est une longue et large rue avec des habitations parallèles, bâties en carreaux de craie, quelquefois soutenues par des chaînes de pierres amenées à grands frais des environs de Rheims ou des coteaux de l'Aisne. Les toits des granges sont presque plats, pour donner moins de prise aux vents, dont la violence n'est arrêtée par aucun obstacle; une haute et vaste porte-cochère, contiguë à celle du logis, s'ouvre pour les chariots de la moisson et pour tous les besoins du labourage; la basse-cour succède à une longue remise où l'on met à l'abri les voitures de toute espèce, les charrues et les outils aratoires: précaution sage, trop négligée dans plusieurs provinces. Cette basse-cour, qui reçoit les fumiers des différentes étables, est environnée des bâtimens nécessaires à l'exploitation de la ferme (car là tout le monde est plus ou moins laboureur); et à l'extrémité se trouve la grange, qui presque toujours a une seconde porte sur la voie publique ou sur un jardinet, pour que le courant d'air facilite le prompt nétoiement des grains battus. Les bâtimens d'habitation consistent en trois ou quatre pièces spacieuses, dont une, celle d'entrée, sert pour la cuisine et le repas presque toujours commun des maîtres et des domestiques; la seconde pour la chambre

à coucher (1); et la troisième pour les enfans et la servante; le fournil et ses dépendances sont près de là: on y communique de l'intérieur de la maison. Les domestiques ou enfans mâles ont leur lit dans l'écurie aux chevaux, qu'ils surveillent pendant la nuit. Et s'il y a un peu d'aisance dans le ménage, on ajoute à ces pièces dont je viens de faire la description, une salle réservée pour les grandes occasions. Le parquet en est ciré avec soin, les fenêtres sont garnies de rideaux blancs; un lit en merisier bien reluisant, une courte-pointe et le baldaquin en toile de Jouy à grands personnages, représentant l'histoire de *dom Quichotte* ou de *Lodoïska;* quelques chaises propres, une glace, une table forment l'ameublement de cette espèce de sanctuaire. Au-dessus de toutes ces pièces règnent de vastes greniers bien planchéiés en chêne, destinés à recevoir les grains.

On voit encore autour de quelques bourgs des fossés assez profonds, qui ont servi pendant les guerres de la minorité de Louis XIV. Il existe aussi d'immenses souterrains où la population cherchait

(1) C'est là que se trouve, dans l'angle le plus retiré, ce qu'on appelle la *petite armoire*, c'est-à-dire le meuble où sont déposés les titres, les billets et l'argent. C'est toujours en secret et loin des yeux profanes qu'on aborde mystérieusement ce coffre fort. Le plus riche cultivateur dit souvent: qui est-ce qui a des écus dans ce temps ci? c'est la phrase obligée.

un asile. En 1814, on s'en est servi pour cacher des effets précieux.

Dans les villages favorisés par un cours d'eau, les maisons ont la même distribution; mais elles sont plus serrées et moins alignées, parce qu'elles suivent la courbe tracée par la rivière. Les constructions sont sur une seule rive, et les jardins aboutissent à l'eau, qui se trouve là placée convenablement pour les arrosemens.

Après avoir parlé de l'intérieur des maisons, des granges et des écuries, il conviendrait de faire connaître le caractère, les mœurs et les habitudes du Champenois. Cette tâche est plus difficile que la première. On ne peut guère donner que des aperçus sur cette matière délicate. Je dirai ce que j'ai observé pendant le long séjour que j'ai fait à plusieurs reprises et en diverses saisons de l'année dans cette partie de la France que peu de voyageurs ont encore signalée à l'attention publique.

Le Champenois (je ne parle que du pays dont j'ai donné la circonscription au commencement de cet article) est généralement d'une figure agréable. Les femmes ont le nez bien fait et les dents blanches. Il y a de la douceur dans les intonations de leur voix, quoiqu'un peu traînante (1). Le Champenois

(1) Le vocabulaire des individus qui ont reçu peu d'éducation renferme, outre une foule d'expressions corrompues, quelques mots du vieux langage, et de ceux qu'on retrouve dans notre inimitable La Fontaine, né,

met de la mesure et de la finesse dans ce qu'il dit. Comme tous les habitans de la campagne, il cache ce qu'il a fait et dissimule encore plus ce qu'il veut faire. Il est généralement peu querelleur et peu processif. Les grands débats, les débats de commune à commune ne surviennent guère qu'au sujet des bêtes à laine : car on s'entend difficilement pour le parcours de ces animaux, qui sont aujourd'hui un grand élément de fortune. Le berger d'un village tient à honneur de soutenir ses droits par tous les moyens possibles ; on s'envoie réciproquement des citations devant la justice de paix, on plaide; mais rarement il y a des voies de fait.

Presque tous les enfans des deux sexes vont à l'école(1).

comme on sait, à Château-Thierry. Ils vous diront, par exemple, une femme *mont* belle : c'est une imitation du mot *moult* si fréquemment employé dans les vieilles chroniques. Ils emploient souvent le mot *mie* pour *peu*. Ils disent *lambis* pour lambeaux, *harnis* pour harnois, *rabourer* pour labourer; cette fille est *langourante* depuis six mois ; c'est un gros *hère*, pour dire qu'un homme est riche. Un cheval s'est *empiergé*, s'est embarrassé dans ces traits ; *faire corvée*, pour exprimer un voyage, une démarche inutile; il *ne saurait se ravoir*, pour exprimer qu'un malade ne guérira pas. *Soc-soc* est une sorte d'onamatopée qui peint bien les cahots qu'on ressent dans une mauvaise voiture.

(1) L'instituteur est payé moitié en argent et moitié en grain, qu'il va chercher de maison en maison avec un âne... Au carnaval, les enfans lui amènent chacun un coq armé pour le combat ; et le maître et les élèves font un grand repas chez le propriétaire du coq vainqueur. Une ressource précieuse est encore offerte aux mères de famille, pour

Les hommes écrivent passablement, savent faire un compte et arpenter leurs terres (1). Chaque ménage a sa petite bibliothèque, plus ou moins fournie de livres de religion (2) et d'agriculture. Le plus mince

l'éducation de leurs filles. Dans presque tous les gros bourgs, des dames de pension, en costume séculier, se vouent, par esprit de religion, à l'instruction des jeunes demoiselles. Il sort de ces petits pensionnats de Champagne des femmes souvent fort distinguées. Outre l'éducation chrétienne et morale; les élèves apprennent à bien écrire, à bien compter, à parler purement, et tous les ouvrages d'aiguille nécessaires dans la position sociale qu'elles doivent un jour occuper. Ces dames estimables ont généralement une fortune indépendante. Elles se préparent, parmi leurs meilleurs sujets, des personnes capables de succéder et de continuer l'œuvre méritoire qu'elles ont embrassée.

(1) A Machault, par exemple, il y a un laboureur-modèle. C'est un homme de cinquante ans environ, qui tient un registre exact de ce qu'il dépense et de ce qu'il reçoit pendant l'année. Il a un compte ouvert pour ses chevaux, ses vaches, ses moutons et ses diverses récoltes. Il serait à désirer que cette comptabilité agricole se propageât par toute la France.

(2) Je rejette dans une note cet article délicat, afin de ne dire que ce qui est nécessaire et de le dire succinctement. La religion catholique est la seule professée dans le rayon dont il s'agit. Presque tous les habitans s'en montrent plus ou moins fidèles observateurs, du moins quant à l'extérieur, surtout aux époques de l'année où les travaux de la campagne sont moins pressans. Certains villages donnent même l'exemple d'une piété fort éclairée. Cependant quelques individus sont encore esclaves des superstitions popu-

village à cinq ou six journaux de toutes nuances. Le berger lit la *feuille* en conduisant *sa troupe*. Depuis quelques années, le luxe ou l'aisance, si l'on veut, s'introduit dans la maison du laboureur. Des épiciers lui vendent à peu près tous les objets qui concernent leur commerce; ils y joignent du *vin mousseur*, des liqueurs, de la faïence blanche et des cristaux.

Les jeunes filles, à l'exception du chapeau (et quelquefois même elles s'élèvent jusque-là), portent, aux jours de fête, tout ce que les femmes de la ville voisine emploient pour leur parure, depuis le bas de fil d'Écosse jusqu'au fichu garni d'un triple rang de tulle. Les hommes sont généralement habillés en

laires. En arrivant à l'église, les femmes, généralement plus pieuses, plus sensibles, s'arrêtent dans le cimetière qu'il faut presque toujours traverser (et disons-le, qu'aucune enceinte ne protège contre l'envahissement des animaux), au bord de la fosse qui renferme leurs proches parens, pour y prononcer quelques prières. Le lendemain de la fête principale du village, on célèbre une messe haute des morts, et toute la population en habits de deuil, ne manque pas d'y assister avec recueillement. C'est une louable coutume de rappeler ainsi à ceux que le plaisir a réunis le souvenir des membres que la famille a perdus, et de mêler la triste pensée de la mort aux joies passagères d'une *danse*.

Les mœurs, perverties par le long séjour des soldats étrangers, s'épurent et redeviennent ce qu'elles peuvent être quand les jeunes gens des deux sexes sont sans cesse en contact. Le terme moyen des enfans naturels est d'un à trois sur une population de cinq à six cents ames.

drap noir, et portent des bottes. On se livre à la danse avec fureur, pendant deux ou trois jours, aux fêtes et aux noces. Les musiciens du bal en plein air sont largement rétribués. En arrivant dans un village et en le quittant, ils se promènent drapeau en tête et rubans au côté, et vont dans toutes les maisons où il y a des demoiselles, exécuter un morceau de musique et recevoir des pâtisseries. Ce sont en général des couronnes dont ils couvrent un long bâton porté par deux artistes. Au carnaval, il n'y a sorte de folies auxquelles les jeunes gens ne se livrent. Déguisés en Turcs, en marchands d'orviétan, à cheval ou dans des voitures, ils poussent pendant le jour et la nuit des cris inarticulés, comme des sauvages. Cet usage burlesque se pratique aussi les jours de fête : c'est une manière d'exprimer la joie qui paraîtrait bien extraordinaire dans plus d'une contrée de la France, et que les progrès de la civilisation feront disparaître avant peu, nous l'espérons.

Mais ces divertissemens, ces folies, ces excès momentanés ne nuisent pas aux travaux ordinaires et au développement de l'industrie. Le lendemain d'un jour ou de plusieurs jours consacrés à des plaisirs bruyans, le jeune homme, en souliers ferrés et en surtout de toile bleue, retourne gaîment à la charrue; la jeune fille a replacé soigneusement dans sa cassette sa robe élégante, sa pélerine et ses fleurs, pour aller en guêtres de coutil rayé, les bras nus, la tête ombragée d'une capote de percale et le bâton

à la main, traîner la herse sur les champs ensemencés, ou promener de lourds râteaux sur les sainfoins et les luzernes, ou bien encore pour vaquer aux soins de la basse-cour. Tous ceux qui ont passé la journée au cabaret, à boire et à jouer (1), reprennent le cours de leurs occupations rustiques, ajournant à l'an prochain de nouveaux plaisirs.

Le moyen ordinaire qu'un *galant* emploie pour obtenir une demoiselle en mariage, est de pénétrer dans la maison qu'elle habite, sous prétexte d'acheter un cheval ou des moutons, et de lier ainsi, à la dérobée, ou en présence des père et mère, une conversation avec la jeune fille. Si elle lui convient, les grands parens viennent ensuite faire la demande en forme, et régler les intérêts, ce qui n'est pas toujours facile. On garde le plus grand mystère dans toutes les démarches qui ont rapport au mariage, pour éviter l'intarissable babil des commères. Le temps des épreuves dure six mois, un an et plus : il y aurait de quoi lasser la passion la plus vive ; mais on doit ajouter que les distances souvent sont grandes, les visites rares, parce que les travaux impérieux de la campagne passent avant tout. Cela

(1) Le jeu est une des passions des bergers et des domestiques mâles. On voit souvent un batteur en grange, marié, chargé de plusieurs enfans, et dont tout l'avoir consiste en 4 à 500 fr. au plus de gages, risquer sur une carte jusqu'à 40 fr. Cette espèce de fureur saisit ces malheureux manouvriers à certains jours de l'année, et toutes les remontrances de leurs maîtres n'y peuvent rien.

s'appelle *aller à l'amour*. Puis viennent les *promesses*; puis on va aux *habits* dans la ville voisine; puis enfin arrivent les noces qui durent quelques jours, avec plus ou moins de fracas et de somptuosité. On ramène ensuite la jeune épouse au domicile de son mari (qu'elle a visité une fois à l'avance avec sa mère); la voiture est ornée de rubans, et les plaisirs recommencent de nouveau. Là, comme dans les fêtes, c'est une énorme consommation de pâtisseries de toute espèce: quelquefois plusieurs fournées n'y suffisent pas.

Au sujet du mariage, je dois signaler l'antipathie réciproque des Champenois et des Vallagers. Il est rare qu'il y ait des alliances entre ces deux populations contiguës. Le cultivateur qui habite les beaux villages situés le long de la rivière d'Aisne, possède des terres noires et fertiles; ses nombreux troupeaux paissent dans de vastes prairies; il récolte un froment jaune comme de l'or; ses champs sont entourés de pommiers dont il tire une boisson excellente; il commande à ses domestiques, et conduit rarement lui-même la charrue; en voilà plus qu'il ne faut pour établir une ligne profonde de démarcation entre lui et l'habitant des terres blanches, à seigle, qui laboure, répand ses fumiers, soigne sa basse-cour et mange du pain de méteil, dans un pays sec, où il n'y a pas un arbre.... Mais cependant, s'il fallait chiffrer la fortune de ces deux peuples voisins, on trouverait peut-être une richesse plus réelle dans le pays qui paraît le plus malheureux.

S'il existe parmi les jeunes gens une sorte d'émulation pour la danse, le billard et les divertissemens de leur âge, il est juste de dire qu'elle est encore plus forte pour la perfection de tout ce qui tient à la culture. Aujourd'hui, chacun est fier d'une terre bien labourée, de beaux chevaux et d'un troupeau de *fines* bêtes. Les pères de famille ainsi secondés par des enfans laborieux et intelligens, et y ajoutant leur vieille expérience, recueillent le fruit d'un travail actif et bien entendu. Aussi les jachères diminuent sensiblement, les moissons augmentent dans une proportion toujours croissante; les granges ne suffisant plus pour recevoir les récoltes, on voit, aux abords des villages, de longues files de meules qui témoignent de la richesse et de l'industrie des habitans.

Pour ne citer qu'un seul exemple de l'accroissement des produits dans cette Champagne, je dirai que la sixième partie des terres de l'ancien château de Leffincourt, à deux lieues de Vouziers, dont tout le domaine ne pouvait suffire pour les modestes nécessités de l'ancien seigneur, donne aujourd'hui six fois plus de grain et de fourrage que la totalité n'en produisait en 1790.

Au nombre des améliorations, il faut compter l'emploi des cendres ou terres sulfureuses découvertes, ou employées généralement depuis trente ans. Elles sont extrêmement favorables pour la production des trèfles, sainfoins, luzernes et autres plantes qui forment les prairies artificielles. Le cartel de ces cen-

dres coûte 15 centimes environ. Chaque laboureur en va chercher, à la montagne de Béru, à deux petites lieues de Rheims, de quatre à six chariots. Indépendamment de ce minéral qui réchauffe le sol crayeux de la Champagne, il faut aussi compter l'excellent engrais que procurent les troupeaux de moutons dont le nombre tend toujours à s'accroître (1), et le plâtre, qui vient de Châlons.

Si toute la France était cultivée avec autant d'intelligence et d'ardeur, peut-on calculer quelle serait sa richesse, et combien s'accroîtrait le bien-être général? il est glorieux du moins pour la Champagne de tenir son rang parmi les départemens qui perfectionnent la première, la plus noble, la plus utile des sciences, l'art qui nourrit les hommes. On ne peut donc rappeler au Champenois *ses moutons* : la plaisanterie n'a plus de sel, et depuis long-temps la carte de M. Dupin l'a vengé d'un vieux proverbe.

Pour jouir en paix de ses abondantes récoltes, il serait à désirer que chaque laboureur s'assujétît à l'impôt faible et volontaire des *assurances*. Une compagnie indépendamment de celles qui ont des agences dans tout le royaume, est spécialement établie pour les départemens du Pas-de-Calais, des Ardennes et de la Marne. Une faible dépense mettrait

(1) On peut évaluer ce nombre de 1,000 1,200 bêtes environ par commune d'une population de trois à cinq cents habitans. Ainsi les cent villages situés dans le rayon que nous parcourons donneraient un total au moins de 80,000 moutons.

à couvert des capitaux considérables. La raison et l'intérêt propre finiront par déterminer les cultivateurs qui n'ont pas encore consenti à cette innovation si avantageuse, surtout dans des temps de troubles où la haine et la vengeance peuvent détruire en un instant les plus belles récoltes.

C'est ici le cas de parler d'une industrie inconnue à plusieurs départemens, et qui n'a pas peu contribué, depuis vingt-cinq ans, à la richesse du pays. Il s'agit du peignage, de la filature à la main et du tissage de la laine (en blanc). Des hommes que ne réclame point le labourage s'occupent aux divers travaux dont nous venons de parler; les femmes des manouvriers, de jeunes filles, de pauvres veuves filent toute l'année; et durant l'hiver, quand les neiges couvrent la terre, ou qu'elle est durcie par la gelée, une grande partie des individus mâles, renfermés dans des pièces échauffées par des poêles, s'occupent des diverses préparations de la laine pour les manufactures de Reims. Ces préparations demandent des outils, du charbon, de l'huile. Il faut conduire les produits aux magasins des filateurs; par conséquent emploi de chevaux, de voitures, frais de route : tout cela occupe des bras, met en circulation des capitaux, et tourne à l'avantage du pays. On a calculé que, dans un village de cinq à six cents ames, 5,000 kilos de laine ont subi diverses manipulations et ont été livrés au commerce. Le bénéfice moyen a été de 50 c. par kilo. La Beauce a ses fa-

briques de grosses couvertures; d'autres pays occupent l'excédant de la population oisive à la préparation de la soie, du lin et du chanvre; mais que de bras il serait facile et avantageux d'employer encore, si toute l'attention, si toute l'énergie qui surabonde en France se portaient vers le commerce et l'agriculture, ces deux mamelles de l'État.

Le Champenois se livre modérément à la chasse : l'occasion d'ailleurs lui manque, car le gibier ne trouvant rien pour s'abriter, n'est pas abondant. Les lévriers contribuent à le détruire complètement; cependant on voit encore des perdrix grises et des lièvres. Quelques lapins creusent leurs terriers dans les bois. Les cailles et les grives, lors de leur passage régulier, viennent se prendre en assez grande quantité aux filets des enfans. Les oies et les canards sauvages, les bécassines, qui désertent le nord, s'abattent quelquefois le long des petites rivières, et paient ainsi tribut au chasseur. Enfin, dans les grands hivers, des loups et des sangliers, chassés de la forêt des Ardennes, se trouvent à découvert dans la plaine et tombent sous les coups des habitans réunis. J'ai vu sur les bords de la Retourne un martin-pêcheur. Avec son admirable plumage, il a brillé comme un éclair et s'est caché sous le feuillage. Les petits oiseaux sont rares.

On élève une assez grande quantité d'oies, surtout dans les villages situés au bord des rivières : leur plume est fine et légère. Un petit nombre d'habitans s'adonnent à l'éducation des abeilles : mais,

pendant la floraison des sarrasins ou blés noirs, ceux qui font le commerce de miel au-delà de la rivière d'Aisne, viennent placer leurs ruches au milieu des champs, et les gardent là pendant un espace de cinq à six semaines.

Il n'y a point de maladies particulières dans cette contrée. Les fièvres tierces, assez communes, sont sans danger : l'excès du travail, surtout pendant les moissons, amène des fluxions de poitrine, des pleurésies; dans presque tous les villages, on compte quelques muets; la réverbération du soleil cause aussi des ophtalmies dont on se préserverait par l'emploi de lunettes vertes, comme nos soldats pendant l'expédition d'Alger. Les crimes sont rares dans une population continuellement occupée aux travaux de la campagne, et qui compte peu d'individus malheureux (1). Cependant un parricide a été commis en 1830, sur la rivière de Pi (Marne), avec des circonstances que je répugne à décrire. Dans le même canton, un maréchal-ferrant, à la suite d'une querelle avec sa femme, lui a donné la

(1) Ce n'est pas que la maison du laboureur champenois ne soit sans cesse assaillie par des nuées de pauvres. Mais ces mendians viennent de Rheims, de Châlons, et surtout de la Picardie. Ils reçoivent chacun un morceau de pain de seigle; ou on leur trempe une soupe, s'ils sont admis à coucher dans les étables à moutons. Ces malheureux ont une adresse admirable pour se faire au milieu des brebis un lit chaud et commode. Le mal est qu'ils se permettent quelquefois d'arracher la laine et de l'emporter parmi leurs haillons.

mort, à l'aide d'un de ces instrumens grossiers qui servent pour l'exercice de cette profession. L'usure s'exerce encore trop souvent envers de petits fabricans peu aisés ou de quelques laboureurs. On veut que les habitans de Suippe soient surtout enclins à ce délit.

Les antiquités que le voyageur peut étudier sur le vaste plateau dont nous nous occupons sont rares. C'est d'abord quelques *tombelles* (les habitans disent *tomelles*), ou amas de terre sous lesquels reposent les corps des vaincus ensevelis après les mémorables batailles qui se sont livrées dans ces plaines immenses. On ne sait pas précisément à quelles époques elles appartiennent : quelques fouilles peu dispendieuses amèneraient peut-être la découverte d'armes, de vases, de médailles, etc., qui serviraient à fixer les incertitudes du savant. On croit aussi que ces monticules surmontés d'un arbre n'ont été élevés que pour servir de signaux et de points de reconnaissance dans un pays si uniforme. Viennent ensuite les *voies romaines*. Elles rappellent mille souvenirs historiques pleins d'intérêt. Mais ce n'est que les débris d'un vaste débris. A peine s'il reste des cailloux pour constater leur existence; et pourtant l'enfant balbutie encore le nom magique des Romains, en traversant ces lignes longues et droites qui conduisaient les maîtres du monde à Reims et dans le cœur de la France. Elles remontent au-delà de l'empereur Adrien : car on a trouvé récemment, près du moulin de Vaux, une médaille en argent à

l'effigie de ce prince (1). Un *temple de Minerve* paraît avoir existé dans la commune de Saint-Étienne-le-Temple, près la source de la Vesle. Mais il n'y a pas même une pierre sur laquelle on puisse asseoir une conjecture. C'est aussi près de ce temple que se trouvait le camp d'Attila. Une paix profonde règne à présent où a passé cet homme qui s'appelait le *Fléau de Dieu*. Le vieux château de Réthel a été complètement détruit, et un arbre vert s'élève aujourd'hui sur le point culminant du monticule qu'il occupait. On ne trouve rien de remarquable à l'église principale, bâtie sur une élévation correspondante à celle où se trouvait le château, qu'une statue placée au-dessus du portail principal, représentant le *Christ* dit *au roseau*, et un bénitier en pierre, soutenu par deux dauphins sculptés assez lourdement. Le peuple, qui est ami du merveilleux, se plaît à répéter que c'est l'œuvre d'un aveugle. L'hôtel de ville possède encore, malgré les dévastations de 1793 et de 1830, un portrait de Henri IV. Il n'est pas de Porbus; mais enfin c'est sans doute un don du prince béarnais aux habitans de Réthel: et il faut leur savoir gré de n'avoir pas manqué à la reconnaissance.

La bataille de Sompy, donnée en 1650, est rappelée par la croix de Blan-mont. Mais qui songe, en passant près de ce signe religieux à moitié détruit, à ce grand massacre d'Espagnols et de Fran-

(1) Voyez l'article intitulé, *Souvenirs historiques et archéologiques d'Attigny*, dans le volume précéd., p. 122.

çais! Elle est sur la lisière des départemens de la Marne et des Ardennes, dans une plaine immense, où rien ne pouvait contrarier les mouvemens des deux armées belligérantes.

Ce n'est pas là cette Champagne aux coteaux rians, au vin mousseux; ce ne sont pas là les villages renommés d'Ay, de Cumières et d'Ambonnay; tous ces vignobles aimés du buveur et chantés par nos poètes. Un peu de froment, du seigle et de l'orge en abondance; des herbages artificiels pour les animaux; des moutons chargés d'une laine fine, quelques chevaux, orgueil du laboureur, des génisses fécondes... voilà tous les trésors du Champenois qui habite entre la Marne et l'Aisne. Mais, par une providence admirable, il se croit dans une terre promise et n'envie rien à ses voisins. L'air pur qu'il respire, le ciel qu'il voit partout à découvert, lui suffisent. Il revient toujours avec plaisir à son village sans ombrage, à son toit couvert de tuiles rouges, à ses terres blanchâtres.

Et moi qui suis né sur les bords de la Loire, dans le jardin de la France, je me plais aussi au milieu de ces vastes plaines sans horizon et sans verdure... Car c'est là que s'écoulèrent les premières années d'une femme que le ciel m'a trop tôt enlevée; car c'est là que se reposait de ses travaux littéraires un fils que je dois pleurer toute ma vie.

Machault, 15 octobre 1831. A. E.

BULLETIN.

ANALYSES CRITIQUES.

(*Essais on Spain, etc.*). *Essais sur l'Espagne et le royaume de Maroc*, par sir Arthur Capel Brooke. 2 vol. in-8°. Londres, 1831.

L'auteur de ces Essais n'est point un novice; il a déjà publié un voyage au Cap-Nord. Ces ouvrages, ainsi que celui dont il est ici question, mériteront toujours de tenir une place distinguée dans une bibliothèque. Dégagé de toute espèce de préjugés, lorsque M. Brooke décrit ce qu'il a vu de ses propres yeux, on ne peut révoquer en doute son exactitude, et, comme partout où il a été, il paraît n'avoir eu qu'à se louer de l'accueil qu'on lui a fait, ses dispositions naturelles l'ont porté généralement à une extrême bienveillance; aussi distribue-t-il plus volontiers la louange que le blâme. Mais, après lui avoir rendu justice à cet égard, nous ne pouvons pas dissimuler une imperfection qui lui est commune, nous regrettons de le dire, avec la plupart des voyageurs par terre et par mer qui, après un séjour de vingt-quatre ou quarante-huit heures dans un pays, et de légers rapports avec quelque-uns des habitans, se croient en droit, d'après les renseignemens les plus su-

perficiels, de porter en pleine assurance un jugement sur les vices, les vertus, les mœurs privées et publiques de toute une nation. C'est ainsi que notre voyageur, à peine débarqué à Cadix, et n'ayant auparavant jamais mis le pied en Espagne, entre dans des détails très étendus sur la conduite des femmes de cette ville et la manière dont elles passent les jours et les nuits; compare leur beauté avec celles de l'Espagne septentrionale et de la Mauritanie; affirme que le mariage n'est pour elles qu'un vœu frivole auquel elles n'attachent pas la moindre importance; qu'elles sont sans cesse occupées d'intrigues amoureuses, que les hommes sont une race dégénérée, etc., etc., etc.; et ensuite il nous raconte minutieusement jusqu'à quel point les époux, non-seulement à Cadix, mais dans toute la péninsule, consultent leur mutuelle convenance pour alléger le poids du joug matrimonial.

Il est évident qu'un pareil tableau a été tracé au moins à la légère, pour ne pas employer une plus forte expression de censure; qu'il n'est point le résultat des observations personnelles du narrateur qui n'a eu ni le temps ni les moyens de les faire, mais qui s'est contenté de transcrire des réponses faites en l'air à ses questions par quelques étrangers résidans à Cadix; et en supposant même qu'il eût pu obtenir des notions exactes sur les mœurs des habitans de cette ville qui, par leurs relations continuelles avec le dehors, ont perdu quelque chose de leur nationalité; de quelle autorité ces notions pourraient-elles être pour le reste de l'Espagne? Nous ne prétendons pas que les dames espagnoles soient à l'abri de tout reproche, mais ayant séjourné probablement plus long-temps que sir Arthur dans différentes parties de ce royaume, nous nous permettrons de dire que les sujets de blâme à leur égard ne sont pas aussi fréquens qu'il le suppose et qu'ils sont peut-

être moins nombreux que dans d'autres contrées de l'Europe. Si notre assertion est exacte, et nous en avons l'intime conviction, que deviennent les généralités de l'auteur et ses allégations si témérairement hasardées! Il y a d'autant plus lieu de s'en étonner que, de son propre aveu, il ne savait presque pas un mot de la langue du pays et qu'il n'eut pas occasion de visiter une seule famille espagnole pendant son court séjour à Cadix. Il avait à la vérité des lettres de recommandation pour une maison très respectable de cette cité, mais le maître du logis était si gravement indisposé qu'il lui était impossible de recevoir M. Brooke.

Si les voyageurs persistent dans une telle aberration, nous n'en obtiendrons plus que des renseignemens infidèles. Les fables satiriques de l'un sont adoptées par l'autre sans examen comme des vérités incontestables; souvent même ces fictions n'ont d'autres garans que quelques-uns de ces aventuriers malencontreux que l'on trouve dans tous les ports de mer et qui sont toujours prêts à exagérer les défauts de la nation qui veut bien tolérer leur présence, sans tenir aucun compte de ses bonnes qualités. C'est ainsi que des rapports mensongers peuvent fortifier des préventions nées de circonstances isolées et accidentelles; le voyageur en prend note comme de faits authentiques et généraux, et il les répand dans le monde sans se croire obligé auparavant, en homme d'honneur, à faire ses investigations avec plus de soin et à s'appuyer sur des témoignages plus dignes de foi.

Après avoir mis le lecteur en garde contre les jugemens précipités qui se font remarquer dans plusieurs parties de l'ouvrage que nous analysons, et qui portent également sur l'Espagne et le royaume de Maroc, nous ne nierons pas qu'il réunit tout à la fois l'utile et l'agréable. L'auteur

saisit avec talent les circonstances les plus propres à piquer la curiosité, et s'il avait voulu renoncer à son amour d'une phraséologie pompeuse pour y substituer un style plus simple et plus naturel; s'il s'était humblement résigné à nous faire part de ses observations sous des formes moins fastueuses, nous n'hésitons pas à croire que son voyage aurait acquis, en Angleterre au moins, les honneurs d'une grande popularité.

Un des défauts de notre époque, tant en Angleterre qu'en France, est l'art perfide de l'amplification en matière de librairie, et M. Brooke n'en est point exempt. Il n'ignorait certainement pas qu'il avait paru récemment à Londres un ouvrage estimable, intitulé *The young American*, qui contient les particularités les plus curieuses et les documens les plus complets sur l'Espagne et ses habitans, et il aurait dû réduire ses deux volumes en un seul, nous faisant grace de ses descriptions péniblement élaborées de Cadix, de Séville, et surtout des combats de taureaux au port Sainte-Marie ; car c'est probablement la centième fois qu'on en a fatigué les lecteurs, chaque auteur employant pour s'excuser cette même formule : « Et quoiqu'il y ait de nombreuses relations de ce cruel spectacle, je ne crois pas cependant devoir le passer entièrement sous silence, » apparemment dans la modeste persuasion qu'il en fera un récit préférable à celui de ses devanciers. La navigation de M. Brooke sur le Guadalquivir pour se rendre à Séville, les pompes religieuses si fréquentes dans cette grande cité, ses places, ses maisons, sa célèbre cathédrale avec la Giralda, son alcazar, etc., sont décrits avec des détails minutieux qui démontrent que notre voyageur croit ou se plaît à supposer qu'il s'agit de choses neuves pour ses compatriotes. S'il avait glissé légèrement sur ces sujets divers, il se serait épargné

une peine superflue, et n'aurait pas grossi inutilement son livre. Mais il n'en est pas de même de son excursion aux célèbres vignobles de l'Andalousie, sur lesquels il avait bien le droit de nous donner des renseignemens étendus; car le territoire de Xérès qui produit ces vins si recherchés des riches gourmets de l'Europe entière se trouvant hors de la route ordinaire, et le chemin qui y conduit étant souvent infesté par des brigands, les voyageurs ne se soucient pas, pour satisfaire leur curiosité, de s'exposer à un danger presque certain. Xérès, ville assez belle, située à deux lieues du port Sainte-Marie, et peuplée d'environ 20,000 ames, contient un grand nombre de cafés où des personnes de tous les rangs et de toutes les classes, nobles, marchands, paysans, vignerons, se réunissent pêle-mêle et dans les termes de la plus intime familiarité, jouent aux cartes, aux dominos, fument des cigares, boivent du vin, de la bierre, de l'orgeat et de l'agraz. Cette dernière boisson est délicieuse; elle se fait avec le jus du raisin qui n'est pas encore parvenu à sa maturité, et dont on adoucit l'aigreur en y ajoutant force sucre. L'auteur cite à cette occasion un fait caractéristique qui n'est pas rare à Xérès. « Tandis que j'étais occupé, dit-il, à observer ces différens groupes, un vieux carosse traîné par des mules s'arrêta à la porte, et une marquise, d'une antiquité aussi respectable que son char, en descendit et entra dans le café, accompagnée de deux autres vénérables matrones; puis, sans paraître déconcertées à la vue de tous ces hommes dont la plus grande partie appartenait aux classes inférieures de la société, elles se mirent à jouer aux cartes avec quelques amis auxquels vraisemblablement elles avaient donné rendez-vous. »

La Cartuja ou le couvent des chartreux, dans le voisinage

de Xérès, est un des établissemens monastiques les plus célèbres qu'il y ait en Espagne.

« La grandeur, l'élévation du bâtiment principal et la vaste étendue des murs de la Cartuja lui donnent un aspect imposant. A une certaine distance on pourrait se croire près d'une ville entière, et la richesse de l'architecture semble plutôt appartenir au palais d'un grand monarque qu'à une retraite de cénobites.

« Nous fûmes reçus avec une extrême bienveillance par un religieux âgé de soixante-dix ans, qui avait un air de bonté et une urbanité bien rares chez les moines, et qui prouvaient que ce bon père n'avait pas toujours vécu dans leur compagnie. Après nous avoir conduits à sa cellule qui était petite, mais propre et pourvue d'une petite collection d'ouvrages de théologie, il nous servit une légère collation composée de quelques gâteaux et d'une excellente bouteille d'un vin vieux de Xérès.

« La discipline de l'ordre des chartreux est austère et d'une grande rigidité. Une fois entrés dans le couvent, les religieux ne peuvent plus en sortir, et tout commerce, même avec leurs plus proches parens, leur est interdit : le monde n'existe plus pour ces malheureux enthousiastes ; leurs liaisons les plus intimes et les plus chères sont brisées sans retour, et ils ne doivent même avoir aucune communication entre eux, ni s'adresser la parole quand ils se rencontrent par hasard dans leurs cloîtres solitaires. Ils ne prennent aucune nourriture animale ; leurs repas quotidiens, toujours d'une extrême frugalité, ont lieu à des heures fixes, et leur sont remis par une ouverture pratiquée dans la porte de leur étroite habitation ; c'est aussi de la même manière, et sans proférer un seul mot, que les frères servans leur délivrent tout ce qui leur est nécessaire. Ils passent le jour et la nuit en prières ou en médi-

tation dans la chapelle ou dans leurs cellules, qui sont meublées avec une grande parcimonie, et se composent d'une ou deux chambrettes contenant quelques livres de piété; un jardin est affecté à un petit nombre d'entre elles. Une simple paillasse couvre leur lit, et ils ne portent point de chemise, ni en toile, ni en coton, leur habillement consistant seulement en une robe lâche d'une flanelle grossière qui, dans un climat aussi chaud, doit être fort incommode.

« Les rangs autrefois épais des moines s'éclaircissent depuis plusieurs années, tant à la Cartuja que dans le reste de l'Espagne. Des idées nouvelles, peu favorables aux établissemens religieux et à la religion elle-même, s'insinuent peu à peu dans les esprits, et leur sera fatale à une époque qui, peut-être n'est pas très éloignée.

« Le digne religieux qui nous servait de *cicerone* était très communicatif, et s'exprimait dans les termes les plus amers contre Napoléon et les Français. Le couvent avait eu beaucoup à souffrir pendant la guerre de la péninsule; on avait enlevé ses tableaux les plus précieux, ainsi qu'un bon nombre de chevaux de race andaloue, qu'on élevait sur les terres de la Cartuja, et qui lui avaient valu une célébrité un peu mondaine. Aujourd'hui il n'y existe plus un seul de ces beaux animaux, et leur superbe race est presque entièrement éteinte.

« La communauté avait reçu un coup plus terrible lors de la suppression de toutes les maisons monastiques et de la vente de leurs biens proclamées par les Cortès; mais ce malheur n'avait pas été de longue durée : après le renversement de la nouvelle constitution, elle a été rétablie, et est rentrée en possession de toutes ses propriétés, très considérables. Mais avec toutes ces richesses, l'ordre est en décadence, et les nouveaux profès deviennent de plus en

plus rares. Malgré toute la ferveur des sentimens religieux les plus exaltés, il est peu de résolutions assez vigoureuses pour lutter avec succès contre les pratiques sombres et austères de la Cartuja. Plusieurs jeunes gens qui, à différentes époques, s'étaient déterminés par des motifs divers à s'imposer ce joug sacré, ont succombé après quelques années sous son triste poids, et leur raison s'est aliénée. Quelques frères et le prieur lui-même que nous avons rencontrés dans les cloîtres, les yeux baissés, la démarche peu assurée et l'air abattu, démontraient trop évidemment combien ces malheureux avaient mal interprété les douces lois de la religion.

« Ayant appris qu'il y avait un Anglais dans le monastère, je désirai le voir, et, après une légère résistance de sa part, il consentit à me recevoir dans sa cellule. Ce religieux, dont j'ai oublié le nom, était un beau et vénérable vieillard, d'une taille élevée et d'un port plein de dignité. Né en Irlande, il habitait la Cartuja depuis une quarantaine d'années, et paraissait accablé sous les infirmités de l'âge et la rigueur de la discipline; le moral semblait aussi vivement affecté chez lui, et ce ne fut pas sans regret qu'à la suite d'une assez courte entrevue, nous fûmes obligés de lui faire nos adieux à l'heure consacrée à des actes de dévotion.

« L'intérieur du bâtiment, qui forme un vaste carré, serait digne d'un examen détaillé avec soin. Une des faces du carré est surtout remarquable par la beauté de l'architecture; la chapelle est éclatante de dorures et richement décorée; on y distingue quelques-uns des meilleurs tableaux de Zubarran. Le jardin, qui sert aussi de lieu de sépulture à la communauté, est planté en cyprès, et chaque moine doit creuser lui-même sa propre tombe. »

Après son excursion à la Cartuja, l'auteur visita une

maison de campagne dont la position délicieuse formait un contraste agréable avec le bruit et la poussière de Xérès. Malheureusement cette charmante retraite était, comme la plupart des autres manoirs champêtres de l'Espagne, presque inhabitable, à cause des dangers que l'on court, suivant lui, sur les routes, qui sont infestées de voleurs et de brigands, quoique dans tout son voyage il ait eu le bonheur de ne pas en rencontrer un seul; cependant il affirme que ces bandits ont l'honorable et fréquente habitude de se poster près de la ville à la nuit tombante, et d'assassiner ou de dévaliser au moins ceux qui veulent y rentrer. Vient ensuite un portrait des habitans de Xérès, qui n'est point tracé avec des couleurs flatteuses, et d'après lequel, s'il était exact, il n'y aurait pas de population aussi dépravée dans toute l'Espagne.

« Les habitans, dit-il, sont querelleurs, vindicatifs, adonnés à la boisson, et s'abandonnent à toute la paresse et la fainéantise des autres Andalous. Il est rare qu'il se passe un mois sans que l'on entende parler de quelques meurtres, et deux jours avant mon arrivée, un homme, dans une querelle de cabaret, en avait tué trois autres à coups de couteau.» Si M. Brooke avait vu les victimes de cet assassinat ou l'assassin lui-même, nous nous garderions bien de récuser son témoignage; mais avec tous les égards que nous devons à son caractère, nous ne pouvons nous empêcher d'avoir quelque doute sur la véracité de cette anecdote, l'assassinat étant beaucoup moins fréquent en Espagne qu'on ne le croit communément. Les Espagnols se servent dans toutes les circonstances d'expressions fort exagérées, et si dans une rixe quelqu'un est seulement jeté à terre, il arrive souvent qu'un ou plusieurs spectateurs effrayés prennent la fuite en criant au meurtre, et donnent ainsi lieu à des bruits mensongers. Mais quit-

tons ce sujet pour passer à des particularités plus intéressantes.

« Quoique l'on dise que les vendanges commencent à Xérès vers la fête de la Vierge, je crois que c'est chose fort rare. Dans certaines localités on s'en occupe au milieu de septembre, à raison de la nature du terroir et de l'exposition : elles sont en pleine activité à la fin de ce mois et dans la première quinzaine d'octobre, finissent ordinairement dans les premiers jours de novembre, et se prolongent quelquefois jusqu'au douze ou quinze de ce dernier mois. Les vignobles de St.-Lucar, de Puerto Réale et de Sainte-Marie, où l'on recherche plutôt la quantité que la qualité, se récoltent avant ceux de Xérès, et le terrain étant plus maigre, les vins qu'ils produisent ont moins de couleur et de corps que les vins les plus pressés et les moins généreux de Xérès; aussi se vendent-ils à un prix inférieur. On les connaît dans le commerce sous les noms de vins de St.-Lucar et de Manzanilla, et il s'en fait une grande consommation en Angleterre et dans le pays même.

« Le sol des vignes autour de Xérès est extrêmement favorable à leur culture, et comme on laisse la grape pendue au cep jusqu'à ce que le raisin soit parfaitement mûr, le produit, moindre en quantité, est d'une qualité supérieure pour la force et la saveur, et je ne veux pas laisser ignorer aux amateurs que le véritable Xérès provient des vignobles qui avoisinent cette ville, et que le plus estimé s'obtient de ceux qui sont dans la direction de St.-Lucar.

« Le vigneron choisit un temps très sec pour la vendange; si cependant la saison pluvieuse commence de bonne heure, et qu'il n'y ait pas apparence de beau temps, il faut bien qu'il se mette à l'ouvrage. Dans ce cas, et surtout lorsque les vignes ne sont pas âgées de plus de dix à quinze ans, on ajoute à la qualité du jus ou du *mosto*,

ainsi qu'ils l'appellent, en y versant du vin cuit avant la fermentation; on supplée ainsi au défaut de la partie saccharine provenant de l'humidité de la température et de l'absence du soleil : deux jarres de vin cuit suffisent pour une botte (1) de *mosto*.

« Comme tout le raisin ne mûrit point à la fois, la cueillette se fait à diverses reprises; on choisit d'abord les grappes qui sont parvenues à une parfaite maturité, et on ne récolte ensuite les autres que lorsqu'elles sont dans le même état. Si on n'en a pas assez pour produire une ou deux bottes de moût, on expose le fruit sur des nattes pendant le jour au soleil, et à l'air pendant la nuit, jusqu'à ce qu'il y en ait suffisamment. Par cette méthode on perd sur la quantité, mais on gagne sur la qualité du vin, et il est bon d'observer qu'on a l'attention de ne pas mettre le raisin dans la cuve après qu'il a été échauffé par le soleil, mais au contraire lorsque la fraîcheur de la nuit a refroidi les grains.

« Les propriétaires des vignobles de Xérès font ordinairement deux qualités de vin en soumettant deux ou trois fois le raisin à l'action du pressoir. La cuve, qui ressemble au rafraîchissoir dont on se sert dans les brasseries, contient assez de fruit pour obtenir une botte de liqueur. Le premier produit, qui s'appelle *yemas* ou prémices, est le résultat de l'opération suivante : lorsque les grappes ont été disposées dans la cuve, trois ou quatre hommes chaussés de forts souliers armés de clous les foulent aux pieds pour leur faire rendre tout le jus possible; on les réunit ensuite autour de la vis du pressoir, et après les avoir attachées avec de petites bandes de nattes, et les avoir amoncelées sous une forme conique, deux hommes mettent en jeu la vis du pressoir jusqu'à ce que toute la

(1) La botte équivaut à environ 500 litres.

partie liquide ait été exprimée ; à sa sortie on la reçoit dans la cuve.

« Le second pressurage se nomme *agua pies*. On remet le marc au pressoir, et on jette dessus quelques jarres d'eau ; on le foule de nouveau, mais pas aussi long-temps que dans la première opération, et ensuite on le soumet, comme précédemment, à l'action du pressoir.

« Lorsqu'on ne veut pas faire d'eau-de-vie, il y a un troisième pressurage appelé *esperigo* ou *speriague*.

« Dans les années très sèches, l'*yemas*, ou produit de la première pression, est moins abondant et d'une moindre qualité, tandis que c'est tout le contraire pour l'*agua pies* ; on a même remarqué dans certains vignobles que ce second produit est à peine inférieur à l'yemas. La raison en est sensible ; la peau du raisin acquiert par l'extrême chaleur une telle dureté, que la partie saccharine qu'il renferme ne peut se développer qu'à l'aide de l'eau qu'on verse dessus.

« Lorsque le temps a été très humide, on emploie la chaux vive pour absorber la partie aqueuse surabondante du fruit.

« La partie sucrée qui constitue principalement la qualité du vin, dépend non-seulement de l'influence de la saison, mais aussi de la bonté du plant, du terroir et des soins constans du cultivateur.

« Le meilleur vin s'obtient lorsque la chaleur de l'été a été progressive, qu'il tombe un peu d'eau avant le commencement de la vendange, et qu'ensuite la chaleur est modérée et le temps couvert et sans pluie ; alors les vins doux gagnent en qualité et en quantité, et les vins secs acquièrent plus de force et de fermeté. Quand l'œuvre du pressurage est terminée, on verse le *mosto* dans des bottes bien propres, en laissant un vide d'environ un quinzième pour que la fermentation puisse s'opérer. Il reste sur sa lie

jusqu'au mois de mars, la bonde toujours ouverte, et lorsque la première fermentation sensible a eu lieu, et que la liqueur paraît bien claire, on la soutire dans d'autres barils ou neufs, ou nettoyés avec soin, et dans lesquels on a brûlé du soufre. En avril ou en mai, après la seconde ou l'insensible fermentation, comme on l'appelle dans le pays, on fait un autre soutirage dans de nouveaux tonneaux qui n'ont pas été soufrés; et en septembre ou octobre, quand les chaleurs ont diminué et que le vin est devenu plus tranquille, on recommence la même opération pour la troisième fois. Enfin, au printemps suivant, on le soutire pour la quatrième et dernière fois; il a alors dix-huit mois, et s'il est faible, on le fortifie en y ajoutant une dose plus ou moins forte d'eau-de-vie.

« Les vignobles de Xérès produisent des vins de deux qualités différentes: le vin sec, si connu en Angleterre, et le vin doux, moscatello et Pedro-Ximenès: ce dernier, auquel on donne plus communément le nom de paxareté, est un vin délicieux, d'une belle couleur rouge foncée et qui a beaucoup de corps.

« Le véritable paxareté provient d'un vignoble de ce nom, situé à huit ou dix lieues de Xérès, et qui appartient à un couvent d'hiéronimites; le raisin est noir et d'une extrême douceur; mais le paxareté de Xérès, soit par une meilleure culture, soit par la supériorité de la fabrication, l'égale et le surpasse même souvent en qualité. On multiplie facilement la variété du Pedro-Ximenès en y mêlant plus ou moins de vin sec qui en modifie la douceur; c'est aussi avec du Pedro-Ximenès que l'on réussit à imiter si parfaitement, et par le parfum et par la couleur, le vin vieux de Malaga ou de montagne, qui est d'une grande rareté, et que l'on ne peut se procurer à Malaga même qu'à un prix excessif. »

L'auteur parle aussi beaucoup d'un vin appelé amontillado, que l'on connaît à peine hors de l'Espagne. Il présume qu'il se fabrique avec du raisin bien desséché, et qu'on lui donne le nom d'amontillado à cause de sa ressemblance avec le montilla, vin d'une couleur pâle, très sec, d'une délicatesse extrême et d'une saveur admirable, qui croît dans les environs de Cordoue et que nous nous rappelons avoir bu au port Sainte-Marie : c'est un véritable nectar.

M. Brooke n'oublia pas de visiter les *bodegas*, ou celliers de Xérès, et il invite les curieux qui viendront après lui à l'imiter. Ce ne sont point des caves creusées en terre, mais de grands bâtimens aussi vastes qu'une cathédrale, et divisés en plusieurs compartimens spacieux, dans lesquels sont rangés avec symétrie des milliers de bottes de vin. Les marchands conduisent avec beaucoup de complaisance et un peu de vanité les étrangers dans ces immenses magasins, et se font un plaisir de leur offrir des échantillons des meilleures sortes de vins qu'ils renferment. « On se promène à pas lents dans la bodega, et de temps en temps on fait une halte, assis à califourchon sur un tonneau comme le vieux Silène. On déguste alors gravement le doux paxareté, le moscatello parfumé, et ces vins nompareils, crêmeux, foncés en couleur, qui ont vu cinquante ou soixante hivers. Tandis qu'au dehors tout est brûlé par un soleil ardent, une fraîcheur délicieuse règne constamment dans ces édifices consacrés à Bacchus. » Sir Arthur donne à entendre qu'à sa sortie de la Bodega ses idées n'étaient pas aussi nettes qu'en y entrant, et nous n'avons pas de peine à le croire.

De Xérès il se rendit à Gibraltar par un pays romantique et montagneux, en traversant Medina-Sidonia et la singulière ville de Vejer.

« Vejer s'élève perpendiculairement à une grande hauteur au-dessus de la venta, bâtie dans la vallée, et qui sert d'asile aux voyageurs. On ne peut y arriver que par un sentier de six pieds de largeur, taillé dans le roc, et qui, après de nombreux détours, conduit enfin dans ses murs. En y entrant, on gravit par une chaussée raide et étroite, bordée de maisons d'un côté, tandis que de l'autre est un gouffre immense creusé dans la montagne; il commence à son sommet sur lequel la ville est perchée en amphithéâtre, et ne se termine qu'à sa base. Parvenu au point culminant, on est encore plus frappé de l'étonnante situation de cette ville, lorsqu'après l'avoir traversée en droite ligne, ce qui ne demande pas plus de deux minutes, on se trouve au bord d'un autre gouffre plus profond que le premier; il part brusquement de la crête rétrécie de la montagne, et se prolonge jusqu'à une grande plaine qui s'étend vers la mer dont la vue ajoute à la position bizarre et pittoresque de Vejer.

« A Medina il y a également un pic dominateur couvert des débris d'un fort construit par les Maures sur un terrain qui descend par une pente rapide jusqu'à la vallée. De cette hauteur on plonge entièrement sur la ville et ses rues étroites.

« Vejer est un curieux échantillon des positions inaccessibles dont les Arabes firent choix à l'époque de leur invasion en Espagne. La forme des monts de l'Andalousie, dont les flancs sont escarpés, et qui sont en général terminés par un plateau peu étendu, est très propre à ce genre de forteresse; aussi y a-t-il une similitude parfaite entre Medina-Sidonia, Vejer, Gansin et quelques autres cités aériennes construites sur cette partie de la côte. Vejer a conservé davantage son type original, et doit particulièrement attirer l'attention des voyageurs, et surtout de ceux

qui veulent avoir l'idée d'une ville mauresque sans se donner la peine de toucher au rivage barbare de l'Afrique septentrionale.

« Parmi beaucoup d'autres coutumes, il s'en est conservé une dans ces cantons, qui démontre que les Andalous ont conservé jusqu'aujourd'hui même quelques-unes des habitudes des Maures ; c'est celle où sont les femmes, principalement à Vejer et à Tarifa, de se couvrir le visage à la vue d'un homme. J'avais entendu parler de cet usage, et je désirais qu'il se présentât une circonstance qui me permît de m'en assurer par moi-même, lorsqu'au détour d'une rue, je me trouvai tout à coup à une petite distance de trois jeunes femmes mises élégamment, qui, aussitôt qu'elles m'aperçurent, se voilèrent à la manière des Mauresques en ne laissant qu'un œil découvert. Je remarquai que la mantille dont elles se servent dans de semblables occasions est plus grande que la mantille ordinaire, et d'une forme différente ; partant de la ceinture et rassemblée sur le dos, on l'attache par un bout sur la tête, et avec le plus léger mouvement elle rend le même office que le haïk africain. Au reste, il m'a semblé que cette pratique si étrange aux yeux d'un Européen, et particulièrement d'un citoyen de la Grande-Bretagne, n'était observée que par les femmes des classes élevées ; j'ajouterai même que je n'ai jamais vu de jeunes femmes avoir un air moins embarrassé et plus libre devant un homme que celles des classes inférieures.

« Les peintres trouveraient de nombreux modèles dans la population des deux sexes, surtout parmi les jeunes gens qui sont lestes, bien faits et qui ont un beau teint brun et des yeux noirs pleins de feu. Jamais je n'avais vu de vêtemens aussi bigarrés et aussi pittoresques que leurs habits des dimanches et fêtes. Le surtout court et dégagé est

d'une étoffe de différentes couleurs; la veste blanche et garnie de boutons en filigrane d'or; la culotte bleue, verte, lilas, richement brodée aux genoux et sur les coutures avec des boutons en or et des jarretières en cuir blanc ou brun également brodées. A leur air vif et animé on reconnaît ce caractère ardent et cette énergie naturelle qui distinguent les montagnards espagnols, et que le joug flétrissant d'un stupide gouvernement n'a pu affaiblir.

« La ville de Vejer, quoique peu étendue, est plus grande qu'on ne pourrait le croire à la première inspection; elle renferme plusieurs rues fort étroites et irrégulières, trois ou quatre églises ou couvens et une place d'une pente assez rapide à son entrée. On voit encore quelques portions de ses anciens murs, ainsi qu'une tour, ouvrage des Maures, et qui est bien conservée. »

Comme on ne manque pas de descriptions des merveilles de Gibraltar, nous n'en parlerons pas; nous allons donc, sans préambule, passer en Barbarie avec M. Brooke et l'accompagner à Tanger.

« Quand on a été à Tanger, on a une idée complète des villes moresques qui, toutes, se ressemblent. De la baie, la vue en est agréable et ne manque même pas d'une sorte de magnificence; mais après avoir pénétré dans son enceinte, l'illusion cesse et l'on est détrompé au point qu'à peine peut-on en croire ses propres yeux. La principale rue et la seule qu'on puisse décorer de ce nom, qui coupe la ville régulièrement de l'est à l'ouest, ne consiste qu'en un amas de pauvres habitations dont l'aspect misérable est rendu encore plus sensible par leur comparaison avec deux ou trois maisons d'une assez belle apparence, et auprès desquelles la rue s'élargissant, forme une place oblongue dont un des côtés est occupé par une rangée de boutiques ou plutôt d'échoppes où l'on vend des fruits et de l'épicerie.

« Les rues ne sont pas pavées ou le sont mal, même celles où demeurent les représentans des puissances européennes. A la rue principale dont j'ai parlé aboutissent plusieurs autres voies tortueuses qui sillonnent la ville dans diverses directions : en les parcourant à pas lents et en faisant bien attention à l'endroit où l'on pose le pied, on serait tenté de se croire transporté dans une de ces cités barbares situées au centre de l'Afrique. On peut toucher les maisons qui les bordent sans étendre entièrement les bras qu'il n'est pas nécessaire d'élever beaucoup pour atteindre à leurs toits aplatis. La plupart des portes n'ont pas plus de trois pieds de hauteur, et l'on a peine à s'imaginer que des êtres humains puissent y passer, surtout les Maures qui sont en général d'une taille presque gigantesque.

« Les maisons qui, à quelques exceptions près, n'ont qu'un seul étage, sont disposées en un petit carré dont une des faces se compose de la porte d'entrée et d'un mur, et les trois autres de petits corps de logis sans fenêtres divisés en petites chambres qui ne reçoivent le jour que par un arceau qui sert de porte. De la cour on monte par quelques marches sur le toit qui forme une terrasse assez épaisse pour ne pas laisser pénétrer la pluie dans les appartemens. Voici quel est le genre de cette construction. On revêt les pièces de charpente du plafond d'une couche d'argile d'un pied d'épaisseur que l'on recouvre de chaux ; puis on y ajoute une seconde couche d'argile et par-dessus enfin un autre lit de chaux plus épais que le premier ; le tout bien battu et lavé à la chaux à plusieurs reprises. »

L'auteur était arrivé à Tanger dans une circonstance heureuse ; c'était l'anniversaire de la naissance du Prophète, que les Maures célèbrent au milieu des fêtes et des

plaisirs, et l'époque de la circoncision qui a lieu dans la mosquée de Sidi Mohammed, où l'on conduit en procession et avec pompe tous les enfans depuis l'âge d'une semaine jusqu'à celui de quatre ans; ils sont accompagnés d'un cortège nombreux de leurs parens et amis armés de fusils dont ils font des décharges fréquentes pour solenniser cet acte religieux. Ces fêtes sont suivies de près par une autre qui est particulière aux Juifs, destinée à la commémoration du séjour de leurs pères dans le désert. S'ils se conformaient rigoureusement à leurs institutions sacrées, ils devraient alors se reléguer pendant huit jours dans des cabanes construites de cannes et de roseaux et y passer tout le temps en prières, mais ils se contentent d'orner leurs maisons de jolis arbustes, de fleurs et de verdure et de se rendre des visites parés de leurs plus beaux vêtemens.

« Les filles juives vivent dans un état de réclusion complète, et sont bien loin de jouir de la même liberté que les jeunes femmes mauresques ; il ne leur est pas même permis de sortir de leur demeure, et souvent elles sont parvenues à l'âge de dix-huit ans sans qu'aucune personne étrangère ait pu les voir, et sans avoir passé le seuil de la porte, excepté peut-être sur le soir, à la dérobée, pour aller voisiner chez quelques amies. Malgré cet isolement, dont la rigueur est augmentée par la situation très solitaire des habitations, qui n'ont point de jardins, ces pauvres filles paraissent contentes et heureuses. D'ailleurs il est bon de remarquer que les communications qui existent entre les maisons moresques, au moyen de leurs toits plats ou terrasses dont l'usage est exclusivement réservé aux femmes, rend cette gêne beaucoup plus supportable. Après le mariage, les Juives sont beaucoup plus libres, quoiqu'on les rencontre beaucoup moins hors de chez elles que les Mahométanes, et elles cherchent, surtout dans les classes

élevées, à imiter ces dernières, en affectant de cacher en partie leur visage avec une écharpe qu'elles jettent sur leur tête. »

Tanger est célèbre pour la beauté des femmes juives qui, malgré la retraite à laquelle leurs usages les condamnent, sont souvent courtisées par des Maures jeunes et riches, qui ne peuvent voir aucune Mauresque ni avoir la moindre relation avec elle avant le mariage; aussi arrive-t-il asses souvent que les premières abjurent leur religion pour épouser des Mahométans.

« Plusieurs causes s'opposent à ce que l'on puisse jouir complètement à Tanger des douceurs du sommeil. Toutes les cinq minutes, il y a des postes militaires dans les différens quartiers qui se font des appels à haute voix; puis, lorsque la nuit touche à sa fin, on est importuné par la voix sépulcrale des muezzins ou crieurs publics qui, du haut des minarets, appellent les fidèles à la prière, qu'ils doivent faire avant l'aube du jour; enfin les étrangers surtout ne peuvent s'accoutumer aux cris ou plutôt aux hurlemens de personnages qu'on honore du nom de *santons*, race insupportable et certes une des rares curiosités de Tanger.

« Ces dévots fanatiques, que l'on reconnaît aisément à leur tête découverte, à leurs vêtemens sales et à un long bâton, à l'aide duquel ils parcourent les rues à pas lents, se distinguent des autres *saints* par une espèce de beuglement qui leur est particulier, et qui est si étrange et tellement continu qu'on serait tenté de croire que le diable est entré dans le corps des malheureux qui poussent des cris aussi effroyables. Ils commencent leur vacarme au moment où le coq chante, et ils s'établissent ordinairement à la porte d'un caravansérail, peu éloigné du consulat d'Angleterre. Les Maures ont le plus grand res-

pect et la déférence la plus entière pour ces vieux énergumènes qui, à certains égards, sont loin d'agir comme des insensés. Tous les jours de marché, ils accourent avec empressement, munis d'un grand panier qu'ils remplissent, aux différentes boutiques, de tout ce qui leur convient, sans qu'on exige d'eux aucun paiement. J'avais quelque plaisir à voir ces pieux Musulmans faire leurs provisions; à l'un ils prenaient un morceau de viande, à l'autre un pain, à un troisième des légumes, jusqu'à ce qu'enfin, se trouvant nantis au-delà même de leurs besoins, ils se retirent tranquillement. »

La justice s'administre à Tanger d'une façon très sommaire; les discussions litigieuses ont lieu fréquemment au milieu de la rue devant le juge, qui s'asseoit à la porte de la première boutique, et prononce sa sentence sur-le-champ. La bastonnade est la peine des délits ordinaires, et la décapitation celle des crimes graves; il paraît d'ailleurs que chez les Marocains on ne connaît que deux classes, les oppresseurs et les opprimés.

M. Brooke a éprouvé que, quoique les voyageurs manquent de beaucoup de choses en Espagne, leurs besoins sont encore bien moins satisfaits au-delà du détroit. En effet, à la fin de sa journée, il trouvait dans la péninsule une venta, une posada où il pouvait prendre quelque repos, tandis qu'en Barbarie il était obligé de camper sous une tente ou de passer la nuit à la belle étoile. C'est de cette manière qu'il se rendit à Tetouan, qui est située dans une belle vallée entourée par une chaîne du petit Atlas, à la distance d'une grande lieue de la Méditerranée. Cette ville, dont l'aspect est moins misérable que celui de Tanger, l'emporte aussi sur cette dernière par l'agrément du site et une population plus nombreuse. Ses rues, comme dans tout le royaume de Maroc, sont étroites et sinueuses,

et dans certains quartiers, elles sont couvertes par en haut, comme à Fez, et forment une suite de longues galeries sombres bordées d'échoppes. On vend dans les unes diverses marchandises, et les autres sont occupées par des ateliers de cordonnerie, dont les produits abondans sont plus estimés que ceux même de Tanger.

« Il est curieux de voir, dans ces rues privées d'air, le marchand marocain dans sa boutique lilliputienne, qui n'a pour toute ouverture qu'une petite porte qui ressemble plutôt à un volet. Là, durant le peu d'heures destinées aux affaires, assis les jambes croisées au centre de son étroit magasin, il lui est facile, sans quitter sa place, de fournir ses pratiques qui attendent en dehors : car à la distance du bras, il a autour de lui des tiroirs contenant tout ce qui concerne son négoce. Il est toujours occupé à lire à haute voix dans son Koran, d'un air composé, accompagné de balancemens semblables à ceux des Juifs pendant leurs exercices religieux, et il ne quitte sa lecture qu'à l'arrivée des chalands. Le chapelet des Maures est composé, quant à ceux au moins que j'ai vus, d'un long cordon de grains noirs polis, au nombre de quatre-vingt-dix-neuf, et à mesure que son dévot propriétaire achève une phrase de sa prière, il fait passer un des grains à travers ses doigts. Le sabbat mahométan se célèbre le vendredi, et pendant le temps du service à la mosquée, toutes les affaires mondaines sont suspendues, les boutiques sont fermées, et je suis forcé d'avouer que les sectateurs du Prophète observent en général ce saint jour avec plus de décence et d'une manière plus convenable que les chrétiens. »

Les fabricans et les manufacturiers de Tétouan ne le cèdent guère à ceux de Fez, le grand entrepôt du commerce avec l'intérieur de l'Afrique. Les soieries de cette

ville, ses mules et ses pantoufles, sa poudre à canon, ses armes à feu jouissent d'une grande réputation, ainsi que sa vaisselle de terre, dont les formes sont remarquables par leur bon goût et leur élégance; ses tuiles vernissées, ses nattes, son tabac, sont aussi fort estimés dans l'empire marocain. A ces détails M. Brooke en ajoute d'autres d'une nature différente sur le beau sexe de Tétouan, dont il vante les attraits et dont il décrit le costume avec des particularités minutieuses, que doivent envier ces *littérateurs* qui fondent leur renommée sur la rédaction de nos journaux de modes.

La méfiance du gouvernement l'ayant empêché de visiter Fez suivant son désir, il revint de Tétouan à Tanger, en passant par Arzilla et par Larache, qui tombe en ruines.

« Nous étions à peu de distance de la côte, et les premières lueurs du jour se montrèrent à l'est au moment même où nous touchions le rivage; nous cheminâmes alors sur un sable fin que les vagues venaient d'abandonner. Le temps était froid et brumeux, et le bruit des flots, les cris lugubres des oiseaux de mer ajoutaient à la mélancolie sauvage de la scène qui s'ouvrait devant nous. Le muletier espagnol charme la lenteur de sa marche par ses chants d'une mélodie irrégulière; les Maures voyagent avec toute la gravité musulmane, et disent à peine un mot par mille. Les rayons bienfaisans du soleil qui apparurent sur l'horizon, éclairèrent les vastes plaines de l'Océan, et répandirent un peu d'intérêt sur notre route. La marée était basse, et, mon fusil en main, je mis pied à terre pour faire la guerre aux pélicans, aux hirondelles de mer, etc. La côte occidentale de Maroc est revêtue d'un sable doux, d'une extrême ténuité, et sa pente insensible, qui la rend très dangereuse, m'offrait un contraste frap-

pant avec les roches escarpées et pittoresques et les pics aigus qui hérissent les rivages de la Laponie; car ici la mer n'a pour toute barrière que de légères hauteurs arrondies et couvertes en partie du sable que le vent y a transporté. Une marche de quelques milles nous conduisit à une chapelle située sur une éminence dont les flots baignent la base à la marée haute; un petit bâtiment et un petit jardin étaient contigus; mais il n'y avait pas trace d'habitans. Les Maures descendirent de cheval pour y faire leurs dévotions, et, après une halte de quelques minutes, nous nous remîmes en route. La côte avait alors un caractère un peu plus âpre, et un promontoire qui se projetait assez loin, ne nous permit plus de la longer; nous fûmes obligés de suivre des falaises d'une pente assez rapide par un sentier raide et dangereux que les mules eurent beaucoup de peine à gravir avec leur charge. Nous traversâmes ensuite une petite plaine semée de quelques buissons, qui nous mena dans une vallée ombragée d'arbres vigoureux, et, à sa sortie, nous nous retrouvâmes dans le voisinage de l'Océan.

« J'avais espéré, d'après ce qu'on m'avait dit à Tanger, trouver ici le nautile en abondance, mais je fus désappointé complètement, car je n'en découvris pas un seul; il est vrai qu'à cette époque il en était à peu près de même des autres espèces de coquillages. Le nautile papyracé, dit bel argo, parce qu'on a prétendu que c'est de cet animal que l'homme a appris à naviguer, se montre sur la côte de Barbarie, entre le cap Spartel et le cap Malabat, pendant l'hiver et ordinairement à la suite d'un vent du nord ou d'est. On n'en voit presque jamais au nord du détroit : à mon retour à Gibraltar, j'appris qu'on en avait trouvé quelques-uns sur des rochers qui bordent le rivage, et on en parlait comme d'une chose fort rare. On

croira aisément que la coquille de cette espèce de polype, qui est d'un blanc de lait et très mince, est exposée à éprouver quelques fractures dans un élément aussi agité que celui qu'il habite; mais quand un pareil accident arrive, le nautile déploie autant d'adresse et de talent que le charpentier le plus habile, et répare sa barque fracassée par un procédé qui lui est propre et dont j'ai vu de nombreux exemples. Sa prévoyance est admirable, et il est fort difficile de le saisir à la surface de la mer, car, à la moindre alarme, il fait pencher sa coquille sur le côté; aussitôt elle s'emplit d'eau, et en un instant le bâtiment et l'équipage descendent dans le sein de l'Océan, où, enfoncés dans le sable, ils échappent à toute poursuite. Lorsque ce petit navigateur veut reparaître sur l'humide élément, il vide l'eau de sa nacelle pour l'alléger, et s'élevant au-dessus de l'onde amère, il étend une membrane mince et légère dont il est pourvu comme d'une voile, et se sert en même temps de deux autres appendices en guise d'avirons. Il ne se montre que par un temps très calme, et c'est alors qu'on peut voir ce gentil pilote sortant du fond de la mer pour arriver à sa surface, hissant la voile de sa frêle barque d'un blanc argenté, gagnant la brise chaude de l'Afrique, et volant comme une plume légère sur le vaste sein de l'Atlantique.

« Les plages désertes que nous suivions ne nous présentaient qu'un spectacle d'une uniformité fatigante; sur la terre nul vestige humain, et pas un seul navire dans toute l'étendue de l'Océan. Bientôt le ciel se couvrit vers l'est, et nous pressâmes nos montures pour échapper à l'orage qui grondait au loin. Le rivage était couvert de rochers qui, se prolongeant dans les terres, s'opposaient à notre passage direct; il nous fallut donc gravir un sentier étroit et serpentant, et descendre ensuite dans un marais où il n'y

avait pas trace de chemin, et où nous n'aperçûmes d'autre animal vivant qu'un pluvier qui prit son vol à notre approche. Malgré notre marche accélérée, la tempête nous menaçait de plus en plus; mais enfin, redoublant de vitesse, nous revîmes la côte, et, à ma grande satisfaction, nous distinguâmes les hauts palmiers et les tours d'Arzilla. Le palmier-dattier, quoique rare dans les parties septentrionales de l'empire de Maroc, ajoute un caractère particulier au paysage africain, lorsqu'on aperçoit à une certaine distance sa tête touffue et isolée qui s'élève au-dessus de l'enceinte ruinée des villes moresques. En approchant des jardins qui avoisinent les murs de la ville, nous entrâmes dans une longue ruelle sablonneuse, bordée de haies où s'entrelaçaient des ronces communes, dans une telle quantité que j'aurais pu me croire en Angleterre, si, parfois, la vue de quelques oliviers et du cactus épineux ne m'avait rappelé que je me trouvais dans une contrée méridionale. »

En bornant, soit par nécessité, soit par tout autre motif, son voyage à Arzilla, après avoir visité Tanger et Tetouan, sir Arthur Brooke n'a pu beaucoup ajouter à nos connaissances sur la Barbarie, et cependant, d'après son système habituel de tout généraliser, il a cru devoir enrichir son ouvrage d'une description sommaire du caractère des Maures.

« Tout ce qu'il y a de vil et de méprisable dans le cœur de l'homme compose le caractère des Maures, et le peu de bonnes qualités qu'ils possèdent est obscurci en grande partie par les ténèbres du mal. Entièrement sans foi, il revêt ses promesses et ses engagemens d'une telle apparence de sincérité, que presque toujours on devient victime de sa déception. La vérité lui est si étrangère et le mensonge si familier, qu'on peut rarement prendre confiance à ce

qu'il dit. A l'imitation d'une certaine classe de catholiques qui sont accusés de soutenir la doctrine qu'on n'est pas tenu de garder la parole à un hérétique, les Maures se font gloire de tenir la même conduite avec les chrétiens. C'est principalement à l'influence que la bigoterie de leur religion exerce sur eux dès leurs plus jeunes ans qu'il faut attribuer ce manque de foi. D'un naturel cruel, oppresseur, sans pitié, toute idée de bienveillance, d'humanité, leur est inconnue. Orgueilleux, fiers, arrogans envers leurs inférieurs, ils sont bas et rampans avec leurs supérieurs et de la plus ignoble servilité avec les hommes puissans. Soupçonneux et méfians, peut-être autant à raison de l'état précaire de leur fortune et même de leur existence que par caractère, les liens les plus sacrés d'amitié et de parenté n'arrêteront jamais chez eux une démarche qu'ils croiront utile à leurs intérêts, et pour réussir ils n'hésiteront pas à descendre aux flatteries les plus abjectes et aux fourberies les plus honteuses. Il ne faut pas attendre d'eux le moindre acte de générosité ou de désintéressement, et si parfois ils s'y laissent aller, soyez assurés que ce sera toujours dans l'espoir d'en tirer un grand avantage. Si je voulais grossir mon livre, je pourrais citer à l'appui de mon opinion des faits sans nombre dans toutes les classes et surtout parmi les grands, sans en excepter même le sultan.

« L'avarice est une des passions dominantes des Marocains, et plus il y a de danger pour eux à être dans l'opulence, plus ils cherchent à grossir leur trésor ; mais comme ils savent trop bien qu'une réputation de richesse expose à mille vexations, ils sont forcés, pour leur propre sécurité, d'affecter tout l'extérieur de la pauvreté. Aussi jamais un Maure ne se vante ni ne parle même de ses biens, et si on veut le glacer de terreur, il suffit de lui dire qu'il est

riche. Bigot et cruel tout à la fois, il persécute les chrétiens de toutes les dénominations, mais il a une aversion particulière pour les catholiques romains qu'il traite d'idolâtres à cause des statues et des tableaux qui décorent leurs églises, et qu'il croit être les objets de leurs adorations. Les sentimens de ces musulmans fanatiques sont à cet égard universels et fortement enracinés : regarder une figure peinte, dessinée ou sculptée, et la ressemblance d'une forme humaine dans un livre, un manuscrit, un dessin, etc., est, suivant eux, une infraction à leurs lois religieuses, et si on leur montre un portrait, une gravure représentant un être humain, on s'aperçoit bientôt de l'impression pénible qu'ils éprouvent. C'est par suite de ce préjugé invincible que le sultan fait toujours jeter à la fonderie les magnifiques pendules et les vaisselles d'or et d'argent qu'il reçoit en présent des puissances chrétiennes, pour peu qu'elles soient ornées de sculptures ou de ciselures à figures humaines, et un roi d'Espagne lui ayant envoyé son portrait, suivant un usage ordinaire dans les cours d'Europe, il donna ordre de le lui renvoyer sur-le-champ.

« Pour terminer cette peinture peu avantageuse du caractère des Maures, j'ajouterai qu'ils sont d'une indolence et d'une paresse qu'il faut attribuer autant à leurs habitudes qu'à la chaleur du climat, d'une ignorance grossière ; hypocrites, vindicatifs et livrés aux plus infames débauches. D'un autre côté, je reconnais que, parfaitement résignés aux volontés de la providence, ils supportent avec patience tous les maux qui les affligent, et qu'ils sont rigides observateurs de toutes les pratiques de leur religion à laquelle ils ont une foi entière ainsi qu'à l'auteur du Koran. La croyance à la prédestination leur donne dans le malheur la fermeté du stoïcisme, et il est extrêmement

rate que, succombant sous le poids de l'infortune, ils mettent eux-mêmes un terme à leur existence. Enfin si les Maures ont peu de ces qualités qui honorent les peuples civilisés, au moins méconnaissent-ils les vices que le luxe et la mollesse ont introduits chez ces derniers. »

Après sa courte excursion en Barbarie, M. Brooke revint en Espagne, et pénétra dans la Sierra de Ronda, sur laquelle il donne des détails d'autant plus précieux que cette partie montueuse et pittoresque de l'Andalousie a été peu fréquentée par les voyageurs. Plusieurs petites villes et de nombreux villages sont suspendus à mi-côte sur les pentes escarpées des monts de la Sierra; quelquefois ils en couronnent le sommet, comme s'ils y avaient été placés par une main céleste, et lorsque le soleil les frappe de ses rayons, ils forment un contraste frappant avec la verdure sombre des palmiers qui les environnent. A quelques légers indices de culture succèdent des campagnes nues et arides, où l'on ne découvre aucune habitation pendant plusieurs milles. La ville de Ronda, particulièrement remarquable par sa position, est bâtie au bord d'un rocher énorme, perpendiculaire comme un mur, et à la base duquel, à 700 pieds au-dessous, le Guadiaro se précipite avec toute la fureur d'un torrent fougueux. Le rocher a été séparé par quelque étrange convulsion de la nature en deux parties différentes connues sous les noms de la vieille et de la nouvelle ville, qui sont réunies par un pont d'une construction moderne, d'une seule arche immense et d'une hardiesse prodigieuse. De dessus ce pont l'œil plonge avec un étonnement mêlé d'une sorte de terreur, et à une profondeur effrayante, sur un abîme obscur, étroit et sinueux, au fond duquel on distingue à peine les ondes écumantes du Guadiaro qui, par leur impétuosité redoublée, se sont frayé un passage entre des

masses gigantesques de noirs rochers. En face du pont, l'ouverture de ces rochers est plus considérable, et le Guadiaro forme une succession de chutes et de cascades qui alimentent plusieurs usines. »

De Malaga l'auteur se rendit à Grenade, et il alla visiter, dans les environs de cette ville, la belle terre de *Soto di Roma*, donnée au duc de Wellington par la cour d'Espagne. Cette magnifique propriété, d'une très grande étendue, bien boisée, arrosée par une multitude de ruisseaux, cultivée aussi bien que les meilleures fermes d'Angleterre, était un des lieux de plaisance des rois de Grenade au temps de la domination des Maures. L'habitation principale, qui n'a rien de monumental, a étrangement souffert par les fréquens tremblemens de terre qui désolent ce beau pays.

M. Brooke nous donne ensuite quelques détails sur les beautés de Cordoue, des diverses villes qui conduisent à Madrid, de cette capitale, de l'Escurial, des Pyrénées; mais regrettant apparemment leur brièveté, il y a joint un ample appendice qui augmente l'épaisseur de ses deux volumes, et qui, nous le disons à regret, ne mérite pas d'être consulté par ses lecteurs. B—B.

Journal d'un officier de l'armée d'Afrique, avec cette épigraphe : « *Jam non, intrà Oceani ostium ullam prædonum navem esse, audietis.* » (CICERO pro lege manilia.) 1 vol. in-8°. Paris, Anselin, 1831.

Tout ce qui se rattache à l'expédition d'Alger n'intéresse pas moins la géographie que la civilisation. L'une et l'autre doivent profiter de cette conquête dont l'avenir est

aux mains de notre cabinet, et qui ne peut être compromis que par les vieilles routines coloniales, par l'indifférence, ou plus encore par de fâcheuses condescendances envers une haute rivalité qui ne se déguise guère. Le récit de cette courte et heureuse campagne, qui a mis cette place importante entre nos mains, écrite par le chef d'état-major-général de l'armée, le général Desprez, avec un rare talent, avec un ton de vérité qui ne s'imite pas et dont le style se distingue par l'élégante clarté, est un de ces documens précieux que tout patriote doit recevoir avec reconnaissance et lire avec orgueil. L'esprit de parti seul pourrait méconnaître aujourd'hui ce que la guerre d'Alger avait de national. Interrogez les hommes de nos villes maritimes, de la Méditerranée surtout, et vous apprendrez d'eux le prix d'une telle acquisition.

Le dey, que nous avons vu dernièrement à Paris, étudiant assidûment le gouvernement représentatif à la chambre, la tactique de l'émeute dans la rue, la danse et la musique à l'opéra, fut un jour assez mal inspiré pour exiger que le roi de France correspondît directement avec lui. Pauvre éventail de plumes de paon! que vous rendîtes un mauvais office à votre maître, lorsque vous atteignîtes M. Deval, notre consul! L'insulte ne pouvait être passée sous silence. L'esprit froid et calculateur de M. de Villèle réfléchit long-temps sur le chiffre de la réparation, et ne se décida pas. M. de Martignac, qui en avait assez de la camarilla des Tuileries pour l'occuper tout entier, ne pensa guère aux pirates d'Alger, qui n'en voulaient pas à son portefeuille. Ses successeurs considérèrent l'affaire sous le point de vue de l'à-propos; ils crurent qu'un rayon de gloire militaire devait précéder leur campagne contre la charte : il leur était réservé de dépopulariser la victoire. On crut voir le but de la guerre d'Alger : on la regardait

comme la ressource du désespoir ; l'opinion publique resta froide ou hostile. Pour la première fois, des Français furent sans acclamations pour la gloire nationale. Et cependant c'est un beau fait d'armes que la guerre d'Alger, courte et décisive, qui finit par une noble vengeance de trois siècles d'outrages. La honte de l'Espagne a été effacée. Nous avons fait mieux que tous les peuples de la chrétienté.

Nous ne suivrons pas l'auteur de la relation dans les minutieux détails des préparatifs de l'expédition. L'effectif de l'armée d'invasion avait été calculé à 35,000 hommes, d'après les mémoires du colonel Boutin, remplis d'utiles renseignemens ; c'était le chiffre indispensable. On n'avait pas fait la faute d'une expédition tronquée : tout avait été préparé sur une grande échelle. Artillerie, munitions, approvisionnemens de toute espèce, vivres, tout était calculé sur une vigoureuse résistance, sur des difficultés connues, sur des obstacles imprévus. La marine fut appelée à jouer un rôle important. D'abord préfets et employés maritimes déclarèrent que la flotte et les transports ne pouvaient être prêts avant la fin de juin ; autant valait dire que l'expédition était impossible. Le ministre juge mieux de leur zèle et de ses ressources : il s'engage pour le 15 mai, et tient parole. Ce fut un grand et beau spectacle que le départ de cette armée de la civilisation allant chasser les barbares de leur repaire, et rendre à la vie ces terres d'Afrique, jadis traversées par des voies romaines et cultivées par les soldats de César. Cent trois bâtimens de la marine royale escortaient 347 transports et 142 bateaux de débarquement. Je ne suis pas surpris de tous les soins que se donna M. de Bourmont pour obtenir le commandement d'une telle armée. Vraiment il avait lieu d'être fier d'un tel honneur. Ce qui m'étonne un peu plus

pour le temps, c'est que les lieutenans-généraux Gérard, Reille et Clauzel étaient aussi sur les rangs, que Charles X parut incliner un moment en faveur du premier, et que madame la Dauphine, juste pour le général Clauzel, ne dissimulait pas l'opinion avantageuse qu'elle avait de son caractère et de ses talens. Il y aurait eu de l'habileté à choisir le général en chef dans les rangs de l'opposition, du moins est-il hors de doute que c'eût été pour l'armée une heureuse combinaison. Toutefois cette réflexion n'a d'autre objet dans ma pensée qu'une mesure politique. Je n'y rattache rien de personnel au général de Bourmont. Je n'ai jamais outragé le malheur.

Le point de débarquement était fixé depuis long-temps. Le colonel du génie Boutin, après avoir exploré jadis, par ordre de Napoléon, le littoral et une partie de la côte d'Alger, avait signalé la presqu'île de Sidi Ferruch comme le lieu le plus favorable à cette opération. C'est à 5 lieues à l'ouest d'Alger que la côte offre cette saillie. Deux baies s'étendent l'une à l'est, l'autre à l'ouest; celle-ci est abritée des vents d'est des deux côtés, la plage est basse, sablonneuse et facilement abordable : quelques dunes sont les seules inégalités qui puissent protéger les troupes destinées à s'opposer à un débarquement. Ajoutons que le pays de Sidi Ferruch à Alger est, jusqu'à trois lieues de la mer, découvert et peu accidenté, et que ni les surprises, ni les embuscades n'y sont à craindre.

Nous voici avec la flotte dans la baie occidentale. Deux cents voiles sont réunies. Devant nous la terre d'Alger. Allons-nous trouver pour défendre la côte, comme on l'assurait avant l'expédition, ces murailles de bronze qui vomissent la mort? ces canons servis par des Turcs, dirigés par des artilleurs d'Europe? derrière eux deux cent mille Arabes accourus à la voix du dey? et au-delà un sol

qui dévore comme le Vésuve, et pas une goutte d'eau? Non : toute cette fantasmagorie disparaît. Nous aurons des obstacles à vaincre; mais pas de miracles à faire. Quelques batteries font un feu mal dirigé, et sont bientôt tournées; les Arabes et les Turcs prennent la fuite, et les abandonnent. Cette première affaire, en mettant hors de doute la grande supériorité de nos troupes, les avait remplies de confiance. Dès lors le succès de l'expédition parut assuré. Quinze pièces de canon et plusieurs drapeaux furent les trophées de la victoire. Les ennemis avaient montré non des masses innombrables, mais sept à huit mille hommes. Le lendemain de cette première affaire, les trois divisions d'infanterie, une grande partie des sapeurs et des canonniers et toute l'artillerie de campagne étaient réunis dans la presqu'île. Prenons maintenant une idée topographique de ce théâtre de la valeur française. Cette partie du pays présente des caractères remarquables. Si, en partant d'Alger, on suit le littoral vers l'est et vers l'ouest, on rencontre dans chaque direction un cours d'eau. Celui qui coule à l'est se nomme l'*Haratch*. Son embouchure se trouve à trois lieues de la ville. L'autre, que les habitans ont désigné sous le nom de *Mazafran*, se jette dans la mer à une distance double. Les ruisseaux qui alimentent ces deux rivières, sortent du Petit Atlas, qui forme une courbe dont les deux extrémités touchent le littoral à quelques lieues d'Alger, et dont le centre est éloigné de cette ville de sept à huit lieues.

Lorsque de la chaîne qui est désignée sous le nom du *Petit Atlas*, on tourne les regards vers le nord, on est d'abord disposé à conclure de l'aspect général des lieux, que jadis un détroit séparait du continent le groupe de collines dans lequel Alger est situé, et que des atterrissemens ayant comblé ce détroit, ont formé la plaine de Mé-

tidjah; mais, après avoir observé l'étranglement que présentent, près de leur débouché dans la mer, les vallées de l'Haratch et du Mazafran, on est conduit à une autre hypothèse; c'est qu'un lac a couvert l'espace qu'occupe aujourd'hui la plaine; que deux langues de terre qui lui servaient de digues ayant été rompues, les eaux se sont écoulées dans la Méditerranée par deux ouvertures; que, par la suite, celles qui descendent de l'Atlas ont convergé vers ces ouvertures, et formé ainsi deux rivières coulant dans les directions opposées. L'une ou l'autre de ces conjectures peut servir à expliquer pourquoi aucune limite apparente ne marque la séparation des bassins de l'Haratch et du Mazafran.

La cime du Boujareah domine toutes les collines des environs d'Alger; son élévation au-dessus du niveau de la Méditerranée est de plus de 400 mètres. Le relief du terrain est ce que Boutin avait apprécié avec le moins d'exactitude. Sur sa carte, la plus grande cote de hauteur est de 160 mètres. Les difficultés que lui opposait la méfiance des habitans doivent avoir été la principale cause de cette erreur.

A mesure que l'on s'éloigne d'Alger, en marchant par la ligne la plus courte, vers le point de débarquement, le terrain que l'on traverse devient moins inégal : celui de la presqu'île offre peu de relief; l'éminence sur laquelle repose la tour n'a que 28 mètres de hauteur; le roc dont elle se compose est à nu du côté de la mer. Dans les autres parties, le sol est léger et même sablonneux. Au pied de l'éminence, on voit, dans des champs de peu d'étendue, de l'orge et quelques légumes. Plus loin, la terre est couverte de broussailles qui, sur beaucoup de points, atteignent la hauteur des taillis de nos bois de France, et sont presque impénétrables pour les hommes à cheval. Des

pins de petite dimension, des arbousiers, des lentisques, tels sont les arbustes les plus nombreux.

On peut diviser notre expédition en trois époques, la première depuis le départ de Toulon jusqu'au débarquement, la seconde se termine à la reddition d'Alger, et la troisième au combat de l'Atlas, qui fut le dernier de la campagne de 1830.

Dans la première, la marine joue le rôle principal. L'habileté avec laquelle le débarquement est opéré, l'utile coopération de la flotte dans toutes les circonstances, signalent à la reconnaissance nationale l'amiral Duperré et le contre-amiral Hugon, ainsi que les officiers et marins de tous nos bâtimens de guerre. L'auteur de la relation n'oublie pas les services qu'ils ont rendus à l'expédition. Il décrit ensuite en détail la série de combats que nous eûmes à livrer dans la péninsule contre toutes les forces réunies de la régence, forces beaucoup trop exagérées; mais qui présentaient cependant un effectif de 25 à 30,000 hommes. Ces hommes, réunion de toutes les tribus de la plaine et des chaînes de l'Atlas, combattent encore aujourd'hui comme les Numides combattaient du temps des Romains, il y a deux mille ans. Nulle part ils ne présentent des masses régulières; stratégie et tactique leur sont inconnues. C'est une immense armée de tirailleurs, un réseau de troupes légères dont ils environnent l'ennemi. Avec de mauvais fusils, ils atteignent fort loin, parce qu'ils sont très exercés. Ils profitent habilement de tous les accidens du terrain, des moindres buissons; ils tirent couchés, et ne se relèvent pas pour s'enfuir. On ne sait d'où vient la balle, et quand on se porte vers le point d'où le coup est parti, on n'aperçoit aucune trace de celui qui l'a tiré. Si l'on ajoute que la végétation vigoureuse, que le terrain très accidenté, coupé de profondes ravines

et couvert de buissons fourrés, favorise singulièrement les embuscades, on comprendra quel est le genre de guerre que notre armée eut à soutenir, quels sont les obstacles qu'elle eut à surmonter depuis le débarquement jusqu'au moment où nos colonnes, après avoir repoussé les nuées d'Arabes qui se présentaient dans toutes les directions, qui commençaient le feu avec le jour sur tous les points, arrivèrent devant le fort de l'Empereur. C'est dans cette marche à travers la péninsule qu'eut lieu le combat de Staouëli, un des beaux faits d'armes de la campagne; qu'il nous valut neuf pièces de canon et plusieurs drapeaux; qu'il nous livra le camp ennemi, et fit coucher pour la première fois notre jeune armée sous ces tentes arabes et turques, avec lesquelles leurs pères avaient fait connaissance, il y a trente-trois ans, sur les bords du Nil. Dans le camp, dit M. le lieutenant-général Desprez, le nombre de tentes ne s'élevait qu'à 270; chacune pouvait abriter trente hommes. Elles étaient réservées presque exclusivement pour les Turcs et pour les chefs des tribus; les Arabes bivouaquaient. Il y en avait de remarquables : celle de l'aga qui commandait en chef avait 14 mètres de longueur sur 6 ou 7 de largeur; tout l'intérieur était revêtu d'étoffes dont les ornemens ne manquaient pas d'élégance; des rideaux la divisaient en plusieurs pièces. La tente du bey de Constantine n'était pas moins riche. Le camp occupait un vaste plateau dont l'élévation moyenne est de 150 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Des sources sortent de plusieurs points, et leurs eaux réunies forment un ruisseau qui se dirige vers la baie orientale de *Sidi Ferruch*. A l'époque du combat ces sources étaient encore assez abondantes, un mois après elles avaient tari presque entièrement. Le sol paraît généralement propre aux céréales. On a lieu de

croire qu'il produisait de riches moissons lorsque les blés de la Barbarie nourrissaient une partie des habitans de l'Europe. Des palmiers nains sont les seuls végétaux que l'on y rencontre; sur trois ou quatre points seulement on aperçoit des figuiers d'une rare beauté, quelques palmiers et un bois d'orangers. La flore du pays que l'on traverse depuis Sidi Ferruch jusqu'à Alger diffère peu de celle du midi de l'Espagne. Il n'y a dans cette partie ni lions, ni panthères; les chacals y sont assez nombreux. Des camps français on les entendait hurler pendant la nuit. Des singes se trouvent dans les broussailles. On pense qu'ils appartiennent à l'espèce *magot*, qui, originaire de Barbarie, s'est naturalisée dans les Algarves et sur les rochers de Gibraltar.

Ici M. le genéral Desprez, avec l'autorité d'une haute renommée militaire et de la connaissance parfaite des lieux et des choses, repousse victorieusement les plans de campagne de ces tacticiens de bureau, qui, la plume à la main, démontraient à Paris que l'armée aurait dû marcher alors au pas de charge sur Alger, et y entrer en vainqueurs avec les fuyards. Combien de places, dit l'homme de guerre, ont été prises ainsi ? Que de sièges ont eu, au contraire, des résultats désastreux, parce qu'on les avait entrepris sans les moyens nécessaires pour les pousser avec vigueur ! C'était la position dans laquelle on se trouvait. L'artillerie de siège n'était pas débarquée, et si l'on eût marché sur Alger avec des pièces de campagne, et qu'Alger n'eût pas ouvert ses portes, on aurait eu probablement une répétition du siège de Saint-Jean-d'Acre. Ce fut l'opinion de tous les généraux, sans excepter le général Berthézène qui a démenti formellement le langage contraire qu'on lui prêtait calomnieusement.

Après dix jours de travaux, pendant lesquels le combat

de Fontaine Chapelle tient une place honorable, on ouvre la tranchée devant le château de l'Empereur, qui passait pour imprenable chez toutes les peuplades de la régence et dans l'esprit des Maures et des Turcs d'Alger. En cinq jours les trois batteries qui devaient le foudroyer sont armées. Le 4 juillet, au point du jour, une fusée donne le signal de l'attaque. Une heure après l'ouverture du feu toutes les bombes sans exception éclatant dans l'intérieur du fort, répandent la terreur parmi les Turcs. A huit heures les canons algériens ne tirent que par intervalles; à dix heures ils ne tirent plus; à onze heures une détonation terrible annonce une grande catastrophe, un nuage noir et épais couvre le fort, une pluie de pierres tombe dans nos tranchées. On dirait une crise de volcan. Bientôt le vent emporte au loin les colonnes de fumée, un amas de ruines se découvre, la tour a disparu, nos soldats s'élancent au pas de course sur les décombres fumans. Dix minutes après l'explosion, notre drapeau flotte sur les bastions épargnés. A la vue de ce désastre si imprévu, si complet, les hommes de Constantine, de Titteri et d'Oran, appelés à la défense d'Alger, poussent des cris d'épouvante; avec eux les tribus arabes venues de tous les points de l'Atlas prennent la fuite dans toutes les directions, et courent annoncer à leurs frères demeurés sous la tente que ce fort imprenable, qui seul protégeait Alger, est au pouvoir des chrétiens. Cette terreur gagne aussi l'intérieur de la Casauba; le dey et son conseil n'ont plus foi dans leurs murailles, le dey surtout craint à la fois les bombes françaises et les poignards turcs; il sent que son heure est venue. En bon musulman il se soumet à la destinée. Son secrétaire se présente au château de l'Empereur, devenu depuis une heure le quartier-général français. Diplomate rusé, il commence par blâmer son maître de son obstina-

tion, il le blâme de n'avoir pas conjuré l'orage alors qu'il n'était pas au-dessus de sa tête. Retournez dans votre patrie avec vos lauriers et l'honneur de nous avoir vaincus, dit-il à M. de Bourmont, et mon maître paiera les frais de la guerre. Il laisse même entendre que si la vie de ce maître était un obstacle aux négociations, on la donnerait par à-compte. Le chef de l'armée, qui n'est pas venu pour conquérir un assassinat, dédaigne de répondre à l'insinuation du fidèle serviteur. C'est Alger qu'il est venu prendre, c'est Alger, son port, ses vaisseaux, ses canons, son trésor, qu'il faut livrer à la France, puis la France généreuse protégera la vie du dey, elle lui laissera ses propres richesses, elle respectera la religion du pays, l'honneur des femmes, la propriété des habitans, leur liberté, leur industrie, leur commerce. Quelle que soit la soumission des vrais croyans aux arrêts de Dieu, celui-là était assez sévère pour n'être pas accepté de prime-abord. Des Turcs qui se trouvaient à la Casauba pendant qu'on négociait ont affirmé que deux fois le dey s'était élancé un pistolet à la main vers le magasin à poudre, avec l'intention d'y mettre le feu. La certitude d'un tel acte de désespoir devait influer sur la détermination du général en chef, et justifie la capitulation que certaines gens ont blâmée comme trop avantageuse à l'ennemi. Les instructions remises à M. de Bourmont lui laissaient beaucoup de latitude pour la rendre moins sévère. Il pouvait même consentir à ce que le dey conservât son titre et une partie de son autorité jusqu'à ce qu'un arrangement avec le grand seigneur décidât du sort définitif de la régence. Qu'on n'oublie pas que ceux qui ont critiqué la capitulation menaçaient d'une défense aussi opiniâtre que celle de Saragosse. Sans aller jusque-là, les Turcs pouvaient certainement résister quelque temps, et le siège prolongé nous

coûter bon nombre de braves et la perte du trésor de la Casauba enseveli sous ses décombres. Ceci, aux yeux des plus exigeans, doit être pris en grande considération; c'était le seul gage sur lequel les frais de la guerre fussent hypothéqués.

M. le général Desprez entre dans des détails fort curieux sur la marche des négociations et sur les précautions prises pour la conservation intacte et le rigoureux inventaire des monceaux d'or et d'argent, que la victoire venait de nous livrer. Il est impossible d'en prendre de plus minutieuses. Trois hommes d'une probité parfaite, le général Tholozé, l'intendant en chef, et M. Firino, payeur-général, furent chargés de l'inventaire des propriétés publiques; ce dernier entra dans la Casauba avec les premières troupes; il reçut des mains de Kasnedgi les clefs du trésor; puis, assisté de ses deux collègues, il entra dans les pièces obscures qui contenaient les épargnes de plusieurs règnes. Des tas d'or et d'argent se trouvaient entre les murs et des cloisons de madriers. M. Denniée, frappé de tant de richesses, crut, à la première vue, qu'elles devaient s'élever à 80,000,000. Le payeur-général les estima 50,000,000; c'était à peu près leur chiffre. Douze gendarmes, relevés d'heure en heure, furent chargés de leur garde et de veiller à la conservation des scellés apposés par la commission. Les lingots déposés dans la salle où l'on fabriquait la monnaie pouvaient valoir 25 à 30,000 fr. Bien qu'une sentinelle eût été placée à la porte de l'appartement, dans la nuit du 5 au 6 les lingots disparurent. C'est à peu près la seule soustraction apparente qu'on ait eu à regretter. L'esprit de parti en France, ou plutôt la basse calomnie ne s'est pas bornée à signaler ce vol; elle a fait son métier en jetant d'odieux soupçons sur des hommes d'honneur. Elle a long-temps crié à la dilapi-

dation du trésor, odieux mensonges que le général Clauzel a reconnus le premier.

Les bâtimens qu'occupait le dey étaient loin de former, comme on l'a cru, un riche palais. Sept ou huit pièces seulement étaient meublées avec quelque recherche. Les dimensions des plus vastes n'excédaient pas celles d'un grand salon de Paris. Généralement elles avaient la forme d'un rectangle dont la longueur égalait trois ou quatre fois la largeur. Les murs étaient, dans leur partie inférieure, revêtus de carreaux en faïence; dans leur partie supérieure, blanchis à la chaux ou ornés de dessins fort incorrects. Le mobilier consistait en coussins et divans que couvraient de riches étoffes de Lyon, en coffres et pendules anglais, en cadrans arabes, en miroirs, en vases de terre ou de porcelaine. Le salon où le dey donnait ses audiences et une pièce voisine contenaient les objets les plus précieux; des fusils d'un travail curieux, dont la plupart avaient été fabriqués en Espagne et en Italie, des pistolets français, des yatagans et quelques sabres étaient suspendus sur les murs; les fourreaux des yatagans et les bois de quelques fusils étaient garnis en or. On trouva dans les mêmes pièces une lunette astronomique et des appareils représentant les mouvemens des planètes. Ces instrumens avaient été donnés en présens par le gouvernement anglais.

En parlant de la Casauba, l'attention se porte naturellement sur celui qui l'occupait au moment de la conquête. On trouve dans la relation du général Desprez quelques traits qui peuvent un jour entrer dans la biographie du dey, et le montrent sous un jour favorable. Homme de cœur à la guerre, il fut homme d'honneur et de courage dans l'infortune. Il se croyait à l'abri du danger, parce que l'histoire de son pays lui rappelait en style oriental les

désastres de l'Espagne en différens siècles. Il oubliait ce vieil adage des Algériens : « Lorsque nous sommes en guerre avec la France, disaient-ils, nous ne devons pas attendre pour demander la paix l'heure de la prière du soir. » Il se faisait illusion sur ses forces et ses moyens de résistance ; convaincu que le débarquement serait suivi de la ruine de toute l'armée française, il n'avait pris aucune disposition pour s'y opposer. La promptitude avec laquelle notre artillerie de siège avait été conduite devant Alger, et mise en batterie, avait surtout trompé tous ses calculs. Pendant les courtes heures des négociations, sa présence d'esprit se fit remarquer, non moins que sa loyauté. Il avait fait tous ses efforts pour obtenir de plus douces conditions. Il avait cru que l'intervention officieuse du consul d'Angleterre pourrait influer sur son avenir. Désabusé, il montre l'homme soumis à la dure loi de la nécessité. Confiné dans la Casauba depuis plusieurs années, il ne craignit pas d'aller chercher un asile au milieu des Turcs, sans redouter les poignards que le fanatisme et le désespoir d'un grand revers pouvaient diriger contre lui. Il se rend au milieu de la milice si redoutable à sa personne, lorsqu'il était le premier du pays, et que les têtes du soldat dépendaient d'un mot de sa bouche. Il se retire dans la ville irritée de nos succès, et qui l'en accusait peut-être au moment où les troupes françaises allaient occuper son palais et mettre sa vie en sûreté. Une maison dont il était propriétaire le reçut, ainsi que ses femmes, et il y fit transporter ses effets les plus précieux. Il montre encore un beau caractère, lorsqu'il revient visiter l'intérieur de la Casauba où quelques jours avant il exerçait un pouvoir absolu. Il parcourt d'un pas ferme et sans donner signe de regret, les appartemens de son palais, devenu le quartier-général du vainqueur. Il

demande à visiter la salle d'audience, où M. de Bourmont l'accompagne, et met à sa disposition les choses précieuses qu'elle renferme. Les plus précieuses à ses yeux, ce sont les armes suspendues aux murailles. Il en détache quelques-unes : c'est le cadeau qui semble le flatter davantage. Une autre fois, et à la veille de quitter Alger, le général français lui demande si ce qu'il possédait suffisait pour assurer en Italie son existence et celle de sa famille. La réponse du dey mérite d'être conservée comme l'expression de sa loyauté et de sa grandeur d'ame : « Je suis tranquille, dit-il, sur mon avenir ; je sais bien que le roi de France est trop généreux pour me laisser mourir de faim. »

Les préjugés des musulmans, leur jalousie, qui n'est jamais plus vive que lorsque des chrétiens en sont l'objet, s'opposaient à ce qu'on fît loger les troupes dans les maisons particulières. Des supplices auraient produit moins d'irritation que l'envahissement du foyer domestique et la profanation des mosquées. Ce qui avait été prescrit à cet égard fut religieusement observé. Nos soldats ne franchirent le seuil d'aucune habitation. Des sentinelles, ou même de simples consignes écrites, suffirent pour leur fermer l'entrée des mosquées. Ce fait n'est pas un des moins honorables d'une campagne qui donna à la France une ville de guerre réputée jusqu'alors imprenable, un vaste territoire, un trésor de 50,000,000, toute la marine des pirates les plus audacieux entre les Barbaresques, 1,800 bouches à feu dont 900 en bronze, 1,000,000 livres de poudre, une immense quantité de plomb, de boulets et de munitions de toute espèce. Ajoutons bien vite, pour repousser des calomnies tant de fois répétées, qu'une telle conquête ne valut aucune gratification d'argent à ceux qui l'avaient faite. Quelques armes seulement furent dis-

tribuées aux officiers et aux soldats, comme un témoignage de bravoure. En Angleterre, on aura peine à comprendre que dans la prise considérable qu'a faite l'armée d'Afrique, aucune part ne lui soit échue. Après la chute de l'empire de Mysore, toutes les richesses de Tippoo-Saïb furent considérées comme les propriétés des vainqueurs. Les officiers-généraux virent leur fortune assurée; chaque soldat reçut une somme de près de 100 l. st. (2,500 f.).

L'expédition de Belida, commandée par M. de Bourmont, et à laquelle prit part le lieutenant-général Desprez, est racontée par ce dernier avec cette éloquente simplicité qui distingue à un si haut degré l'ensemble de sa relation, le bulletin le plus long, le plus attachant et le plus vrai qui ait encore paru.

Dans ce récit animé, l'auteur n'a point négligé quelques faits géographiques et statistiques, qui font connaître tout à la fois le pays et ses habitans, et servent de base à toute discussion substantielle sur la colonisation de la contrée que la victoire à mise aux mains de la France. Nous allons réunir quelques-uns de ces faits à d'autres de même nature, puisés dans les écrits du maréchal Clauzel (1) et du capitaine Chatelain (2). Nous nous bornerons toutefois au territoire d'Alger et à la province de Titteri, comme les points sur lesquels doit se porter notre attention et nos premiers établissemens.

Alger, sous la domination de la régence, est connue.

(1) Observations du général Clauzel sur quelques actes de son commandement à Alger. Broch. in-8°.

(2) Mémoire sur la colonisation d'Alger, par le capitaine Chatelain, inséré dans le *Spectateur militaire*, excellent recueil périodique consacré à l'art de la guerre et aux sciences qui s'y rattachent; recueil qui compte parmi ses collaborateurs plusieurs de nos généraux les plus distingués, et que publie M. Noirot, dont la modestie égale le mérite.

Sa forme triangulaire, son plan incliné de 30 à 32 degrés; ses rues étroites et tortueuses, ses faibles murailles, son port resserré, sa rade exposée à la violence des vents du nord; tout cela a été répété avant les renseignemens fournis par notre expédition. Cette ville a été vue sous un aspect trop favorable par l'Américain Shaler. Elle ne possède d'établissement d'aucun genre, la marine exceptée; ses mosquées sont mesquines, sa Casauba n'est rien moins qu'un palais; pas de bourgeois de Paris tant soit peu riche qui en voulût à charge de l'habiter. L'administration française a introduit la propreté dans ces rues, qui ressemblaient à des cloaques; elle a fait ouvrir des communications pour les voitures d'artillerie et des vivres.

Le massif sur lequel se trouve Alger est couvert de maisons de campagne dans lesquelles les habitans de la ville passaient les trois quarts de l'année. Elles sont toutes au milieu de vastes jardins, qui peuvent être facilement arrosés : la plupart d'entre eux possèdent de beaux jets d'eau qui tombent dans des bassins de marbre blanc.

La viande de boucherie est à très bon marché à Alger : elle ne coûte qu'un ou deux sous la livre. Les légumes et les fruits y sont abondans; outre ceux du pays, il en vient des côtes d'Espagne et d'Italie. Le pain seul y est cher. Plusieurs Européens ont déja établi dans cette ville des hôtels, des restaurans et des cafés. Avant la conquête, il n'existait pas de moulins, si ce n'est quelques moulins à bras, qui donnaient une farine grossière. On manquait aussi de fours. Les premiers soins de l'administration ont dû se porter sur l'établissement d'une grande manutention, qu'il a fallu construire.

La population d'Alger, avant notre entrée, était estimée à 70,000 ames, nombre fort exagéré : elle ne dépasse pas 24,000 aujourd'hui. Celle de toute la régence ne peut

guère être évaluée à plus d'un million. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'on n'a que les renseignemens les plus vagues sur le chiffre de cette population.

Dans les premiers temps de l'occupation, les Maures appelés à faire partie du corps municipal et de la police, nous montraient une confiance et un attachement dont les suites devaient être heureuses ; l'introduction des Juifs dans les fonctions publiques a tout gâté. Le dégoût des musulmans pour les israélites est invincible. Notre impartialité, notre tolérance nous ont fort mal réussi. Un grand nombre de vrais croyans n'a pu nous pardonner de leur donner des Juifs pour collègues ; ils se sont éloignés de nous. Les Turcs, restés dans les villes de province, intriguent contre nous ; les hommes des montagnes se sont rapprochés pour nous assassiner. Six semaines après notre entrée à Alger, les avant-postes étaient à trois quarts de lieue de cette ville ; ils sont un peu plus avancés aujourd'hui. Ils s'étendent actuellement de la pointe Pescada, en passant par le sommet du mont Boujareah, par quelques maisons en avant du château de l'Empereur, et suivant la crète des hauteurs dans la direction du midi, jusqu'à la Ferme Modèle, située sur les collines qui bornent la plaine de la Mitidjah. De ce point, la ligne tourne vers le nord-est, et se prolonge jusqu'à la Maison Carrée, près de l'embouchure de l'Haratch. L'étendue de cette ligne est d'environ sept lieues. Il y a à peu près la même distance de la Maison Carrée, en suivant les collines qui bordent la plaine, jusqu'au Mazafran. « Celles qui longent la rive droite de cette rivière jusqu'à la mer, ont des pentes assez rapides pour former un rempart naturel. Avec peu de travail, on rendrait toute cette ligne inaccessible aux Arabes, et facile à défendre par de faibles postes. » C'est dans cet espace de 20 lieues carrées, dans cette es-

pèce de camp retranché que devrait être placé le berceau de la colonie; c'est sur ce terrain, à l'abri des Arabes ou Cabaïles, qu'il serait convenable d'élever les premières habitations et d'établir les premières cultures. Ce terrain est susceptible de productions variées : une preuve de sa fertilité, c'est qu'il est en partie couvert de broussailles. Qui ne sait que dans les pays chauds quelques pouces de terre végétale sur des rochers arides font un sol très fertile ? Les laves du Vésuve sont promptement rendues à la production. Les montagnes rocailleuses de la Calabre sont couvertes d'une forte végétation. Dans les Pyrénées orientales, le meilleur vin de Roussillon vient entre les rochers. Tout porte à croire que les coteaux des environs d'Alger sont destinés à fournir un jour des vins semblables à ceux d'Espagne.

Nos expéditions à Belida et à Médéah nous ont donné des connaissances moins vagues de la partie du petit Atlas, la plus rapprochée d'Alger et surtout de la plaine de Métidjah, qui sépare les montagnes de la capitale de la régence. Cette plaine a de quatre à six lieues de largeur, et de dix-huit à vingt de longueur dans la partie qui avoisine le petit Atlas. Cette distance se raccourcit en approchant de la mer. Vers le milieu de la plaine, des marais s'étendent depuis le Mazafran jusqu'auprès de l'Aratch. Ce terrain paraît avoir été couvert anciennement par les eaux de la mer, la couche végétale y est dans beaucoup d'endroits d'un pied d'épaisseur et semble propre aux différentes cultures de nos colonies. La Métidjah est abritée du nord par le massif d'Alger, par les contreforts du mont Bonjareah, qui s'étendent à plus de deux lieues et demie au sud de la ville. Les ruisseaux et autres petits cours d'eau qui arrosent cette partie de la plaine se rendent dans les deux rivières que nous venons de nommer. La pente du sol indique que c'est

vers le Mazafran que doivent être dirigés presque tous les canaux d'irrigation et de dessèchement : la ligne de partage des eaux passe très près de l'Aratch ; c'est cette ligne qu'on suit presque toujours pour aller d'Alger à Belida ; on chemine pendant quelques lieues sur une voie romaine ombragée jusqu'à deux lieues et demie d'Alger par des arbres de différentes espèces et par des haies d'une grande élévation.

En transportant les cultures d'Europe, d'abord dans le rayon que nous avons déja tracé, comme le plus facile à défendre et successivement jusqu'au pied du petit Atlas, les produits ne peuvent manquer d'être considérables. M. le capitaine Chatelain cite un fait qui peut en donner une idée, des haricots plantés à Sidi Ferruch par des Français de l'expédition, le 15 juin 1830, étaient déja le 28, à deux pieds hors de terre. Malgré l'état peu avancé de la culture chez les Maures, la terre rend, dit-on, de huit à douze pour un ; on sait que les sables de la vieille Castille rapportent jusqu'à dix-sept pour un, et les plateaux des environs de Naples dix-huit. Il paraît probable que dans les plaines d'Alger cultivées par des Européens, le produit serait plus considérable encore. Il y aurait de grands avantages à livrer cette terre promise à nos agriculteurs.

Nous terminerons ce long extrait par quelques détails sur Belida et les contrées voisines du petit Atlas.

Belida est situé au débouché d'une vallée qu'arrose le Sidi-El-Kébir, cours d'eau assez considérable. A mesure qu'on s'approche les ombrages sont plus fréquens. Les jardins qui entourent la ville doivent leur fertilité à des irrigations qui rappellent celles des environs de Grenade et de Valence : même au milieu de l'été, la verdure y conserve toute sa fraîcheur. Les figuiers, les caroubiers et surtout les oliviers y ont des dimensions que n'atteignent

pas ceux d'Europe : ici les terres sont d'une excellente nature et faciles à travailler, presque toutes peuvent être facilement arrosées.

Les maisons de Belida sont basses et petites et surmontées de terrasses comme celles d'Alger. Les deux tiers de ces maisons sont en ruines, elles se sont écroulées il y a peu d'années par un tremblement de terre. Les rues sont bien alignées et se coupent à angles droits ; il y a dans chaque quartier de belles fontaines. Les jardins des environs arrosés par les eaux qui descendent de la montagne, sont presque tous entourés de murs et plantés d'un grand nombre d'orangers couverts de fruits, tellement rapprochés les uns des autres et d'une telle hauteur, que lorsqu'on arrive d'Alger, on les prend pour une immense forêt qui cache la ville et semble s'étendre jusqu'au pied du petit Atlas.

Ce petit Atlas n'est que la partie inférieure du versant septentrional de la chaîne qui s'étend entre le grand désert et la Méditerranée ; c'est dans cette partie que se présentent les accidens de terrain les plus prononcés ; il paraît certain qu'entre les derniers degrés de la pente nord des monts africains et la ligne au-delà de laquelle les eaux commencent à descendre vers le désert, on ne rencontre plus que de fortes ondulations. Cette région montagneuse offre presque partout des escarpemens considérables, des plateaux couverts d'une riche végétation et séparés les uns des autres par des ravins profonds. Toutefois, bien que les alentours de Belida soient très boisés, il est hors de doute qu'à moins de deux lieues au sud, le pays est entièrement nu et continue de présenter le même aspect jusqu'au désert.

La ville de Médeah que les troupes françaises ont occupée pendant quelque temps, se présente à l'extrémité d'une

vallée sur un des affluens du Mazafran; quinze à seize lieues la séparent d'Alger. Elle est bâtie en moellons, les toits des maisons sont comme dans le nord de la France, couverts en tuiles; elle est entourée d'une enceinte, ses fontaines sont alimentées par un bel aqueduc, ses habitans sont d'une taille élevée, forts et bien constitués : habitation, terrain, plantations, culture de la vigne tout y rappelle l'aspect de la Provence et de quelques parties du Languedoc, on se croirait transporté dans un de ces villages de nos contrées méridionales. C'est surtout près de Médeah que l'armée française a trouvé des terres régulièrement cultivées et des exploitations rurales proprement dites.

Ces détails topographiques peuvent mettre à même de se former une opinion sur la colonisation d'Alger, et sur les parties du pays qui doivent appeler les premières l'attention de notre gouvernement. Nous ne nous sommes pas occupés des lieux éloignés du seul point que nous occupons; d'abord parce qu'on n'a sur eux que les renseignemens les plus vagues; et puis qu'avant de regarder au loin il faut prendre connaissance du site le plus rapproché, le plus accessible et le plus facile à défendre. Nous partageons complètement l'opinion de M. le capitaine Chatelain, que la colonisation doit être progressive et se combiner avec un système militaire; qu'il ne faut cultiver que sous la protection des lignes de défense et que tout agriculteur à Alger doit être en même temps un soldat-citoyen, tributaire de ses forces pour la défense commune, et soumis à une discipline raisonnée dans l'intérêt de sa propre conservation. La prospérité, disons mieux, l'existence d'une colonie dans cette contrée, dépend de l'efficacité des mesures prises pour la consolidation des premiers établissemens. Si par une marche lente et mesurée comme celle d'une armée qui se développe avec prudence sous les

yeux de l'ennemi qui ne songe à étendre ses positions qu'après avoir assuré celles qu'elle possède déja, on parvient à s'établir solidement sur la partie du petit Atlas, en face de la plaine de Métidjah, nul doute que l'invasion des autres cantons de la régence ne suive de proche en proche et que l'acquisition du pays ne soit chose assurée.

LARENAUDIÈRE.

MÉLANGES.

Les Cossyah (1).

On remarque une ressemblance générale et un caractère particulier de traits parmi les Cossyah, mais en même temps une grande diversité suivant que leurs villages sont voisins de ceux de la plaine et ont avec eux des communications fréquentes. Si l'on considère les habitans des montagnes de l'intérieur comme les aborigènes du pays, leurs physionomies offrent de l'affinité avec celles des Chinois et des Tartares. Leur visage est large, la partie qui l'est le plus est immédiatement au-dessous des yeux, elle se rétrécit depuis les pommettes des joues qui sont proéminentes, et diminue jusqu'au menton; le nez est épaté; mais ce qui distingue le plus un Cossyah, c'est la bouche, presque toujours d'une dimension hors de toute proportion. Tous les Cossyah, n'importe leur âge ou leur sexe, mâchent avec excès, dès leur plus tendre jeunesse, la feuille de betel et la noix d'arec, qui croît abondamment dans leurs montagnes et que l'on peut toujours se procurer pour une bagatelle. L'usage de ces substances détruit

(1) Nous avons donné dans le t. XIX (2e série) des *Nouvelles Annales des Voyages*, une notice succincte sur les monts Cossyah.

les dents; aussi la plupart des Cossyah, avant d'arriver à l'âge de trente-cinq ans, en ont à peine une de reste, ce qui les enlaidit beaucoup. Ils sont de petite taille, robustes, bien faits, de structure athlétique, capables de supporter de grandes fatigues, et par un usage constant, de porter de lourds fardeaux à une distance considérable. Les femmes sont petites, trapues, très fortes, et n'ont pas beaucoup de prétentions à la beauté; cependant une teinte rose, indice d'une forte santé, que l'on aperçoit souvent à travers le brun-foncé des joues d'une marchande Cossyah, plaît infiniment aux yeux d'un Européen qui a été longtemps habitué au teint fané des habitans du Bengale.

La langue des Cossyah est monosyllabique; elle n'a pas la moindre ressemblance avec celle d'aucune des tribus voisines vivant dans les montagnes, ni avec aucune de celles que je connais; elle a deux ou trois dialectes et peut-être un plus grand nombre. Les Tchérah-Cossyah soutiennent, sans alléguer de bonnes raisons en faveur de cette prétention, qu'ils parlent le plus pur, quoique, d'après leurs communications constantes avec le Bengale, il ne paraisse pas probable qu'elle soit fondée. Les Cossyah n'ont pas de caractères pour exprimer leurs idées par écrit; quelques-uns de ceux qui demeurent le plus près des plaines savent écrire le bengali, mais c'est un degré de civilisation auquel bien peu d'entre eux aient atteint; de sorte que les radjahs et les chefs entretiennent ordinairement près d'eux des gens de la plaine pour tenir leur correspondance.

Des habitans de Tchérah-Tchélah et d'autres villages qui commercent et ont des rapports journaliers avec les Bengalis, ont adopté en partie le brahmanisme, et s'abstiennent de bœuf; d'ailleurs ils mangent la chair de tous les autres animaux; cependant plusieurs Cossyah, à Tchérah-Tchélah même, et quelques-uns dans d'autres villages,

ne rejettent aucune viande, pas même celle du bœuf, et paraissent ne tenir aux dogmes d'aucune religion. Il en est vraisemblablement de même de la plupart des Cossyah; ils n'ont ni idoles ni lieu d'adoration; mais beaucoup de pierres et de rochers d'une forme particulière, dans différentes parties des montagnes, ainsi que des rivières, des bocages et d'autres objets sont considérés comme sacrés, et on leur offre constamment des sacrifices. Les connaissances des Cossyah en chronologie sont très limitées; ils ont quelques traditions vagues sur leur origine et leur religion; mais je n'ai pas encore vu deux notices sur l'un ou l'autre de ces sujets, qui fussent parfaitement d'accord; un grand nombre n'a nulle idée d'un état futur, et je me souviens qu'un Cossyah me demanda en riant : « Comment pourrais-je exister après ma mort, ou comment est-il possible d'atteindre aux nues? ».

Presque tous les villages d'une certaine dimension ou de quelque importance ont leur radjah ou chef particulier; l'autorité dont jouit ce personnage n'est pas bien définie; mais on peut les regarder en général comme exerçant une souveraineté nominale, avec très peu de pouvoir; ils ne peuvent décider sur rien de ce qui concerne essentiellement les intérêts de leur village, sans convoquer un conseil composé des hommes les plus considérables et les plus influens; ou faire exécuter le résultat de ces délibérations, sans que la majorité des habitans soit en leur faveur; ils ne reçoivent de leurs sujets aucun revenu direct; leur principale ressource, venant d'une voie indirecte, consiste dans les amendes infligées pour la punition des délits. Le châtiment de tous les crimes dépend du radjah en grande partie, c'est décidément un de leurs principaux privilèges, surtout considéré sous le point de vue lucratif, puisque toutes les amendes tombent dans leurs mains;

et par une conséquence naturelle d'une coutume semblable, ce genre de punition, est d'un usage général pour toute espèce de méfait. La peine de mort est rarement infligée, et seulement dans les cas extrêmes; alors le coupable est jeté dans un précipice, ou bien tué dans des broussailles.

Il existe chez les Cossyah une sorte d'ordalie qui est, je crois, assez commune parmi eux, et à laquelle on a recours dans les cas de réclamation de biens, lorsqu'il règne du doute sur la question de savoir quel est le possesseur légitime; voici comment on procède à cette épreuve. Les deux adversaires accompagnés de leurs amis et de leurs partisans, et vêtus de leurs plus beaux habits, s'avancent vers les bords d'une rivière en poussant des cris et en dansant; chacun arrive d'un côté opposé, et quand il est parvenu sur la rive, se lance dans l'eau; celui qui reste le plus longtemps sous la surface, gagne sa cause. Quelquefois il est nécessaire que les amis du vainqueur le retirent de l'eau. On a vu des exemples de gens mourant des efforts qu'ils ont faits pour demeurer sous l'eau, quoiqu'elle n'eût qu'un ou deux pieds de profondeur. Cette cérémonie eut lieu l'an passé, l'homme qui succomba fut condamné par le radjah de Tchéra à une amende de 500 roupies.

Le droit de succéder au trône appartient au neveu du monarque régnant; il doit être le fils de la sœur aînée de la famille. Un autre privilège très précieux du radjah consiste dans la faculté de choisir parmi ses sujets ceux qui lui conviennent pour maris de ses filles; ceux-ci sont obligés de les épouser; les hommes regardés comme les plus beaux et les plus riches du village sont ordinairement désignés pour jouir de cet honneur.

Des sacrifices de vaches, de pourceaux, de chèvres, de volailles, sont fréquens chez les Cossyah; ils sont offerts

avant qu'on prenne une décision sur une matière importante, telle que la guerre ou la paix, ou après qu'elle a été adoptée. C'est aussi la coutume de casser des œufs dans ces occasions, et de consulter les morceaux comme pronostiquant le bon ou le mauvais succès de l'opération projetée; toutefois, quand on a décidé une entreprise, si le premier œuf montre un pronostic défavorable, on n'y fait aucune attention, et on continue à en casser jusqu'à ce qu'il s'en rencontre un conforme au désir général; l'homme qui pratique la cérémonie marmotte des prières en faisant le tour d'une pierre; tout à coup il s'arrête et lance l'œuf; le pronostic est indiqué par la forme particulière des morceaux de la coquille qui s'attachent à la pierre.

L'habillement ordinaire des hommes est composé d'une espèce de chemise et d'un dhotie; quand ils ne sont pas occupés d'un travail qui exige beaucoup d'action, ils s'enveloppent d'un morceau de toile d'Assam en forme de couverture; ce tissu a la consistance d'un fort coutil russe, mais il est plus chaud; il est composé de deux pièces séparées, mais cousues ensemble : l'une est couverte de larges bandes rouges éclatantes, l'autre est unie. La chemise est aussi de fabrique d'Assam, et sied bien aux membres musculaires et aux belles formes des Cossyah. Pour la mettre, on la passe par dessus la tête; elle ressemble un peu à la blouse des chartiers européens, sinon qu'elle n'a pas de manches, et est plus juste au corps; elle descend jusqu'à la moitié de la cuisse, et a une frange de plus de trois pouces; elle est très-forte et très-légère, et généralement d'un rouge foncé avec quelques raies étroites de noir, de bleu ou de blanc, mêlées, et est plus ou moins ornée par devant de figures brodées. Durant les fêtes pour les funérailles de leurs chefs, les Cossyah portent des vêtemens de cette forme, faits en tissus de soie ou de

laine; quelques-uns sont ornés de fleurs brodées avec goût et élégance, en soie de couleur éclatante, quelquefois en or et en argent. Les prix de ces vêtemens varient de cinq à cent roupies, et sont même plus élevés. Beaucoup de gens qui journellement portent des fardeaux pour leur compte ou pour celui d'autrui, et reçoivent en paiement quelques annas, sont, pendant ces fêtes, vêtus et couverts de chaînes, de colliers d'argent, de la valeur de 50 à 300 et même 500 roupies; beaucoup de ces joyaux sont dans leurs familles depuis plusieurs générations, et passent par héritage de l'une à l'autre. Le sac de bétel, avec tout son assortiment, est la partie la plus indispensable du costume d'un Cossyah.

Plusieurs cavernes ont été découvertes dans la chaîne des monts Cossyah; la plus célèbre est dans le voisinage de Pendoua : l'entrée est à plus de cinq cents pieds au-dessus du niveau de la plaine. Elle a été explorée à une profondeur considérable, et il en a été publié diverses relations dans les journaux de Calcutta. Il y a aussi une caverne à moins de trois cents pieds des limites du lazareth, à Tcherah, et une troisième près de Mousenghé; elles ressemblent à celle de Pendoua, mais sont plus petites : les cristallisations et les stalactites de leurs parois et de leurs toits ont une apparence magnifique à la lueur des torches. On trouve dans ces antres un grand nombre de boules parfaitement rondes de chaux pure; leur dimension varie de celle d'un cauris à celle d'une grosse pomme : on les rencontre surtout à une distance de cinquante pas de l'entrée; leur formation semble être un mystère, du moins je ne me souviens pas d'en avoir entendu donner une raison plausible. Les principales salles ont des issues dans d'autres plus petites, soit sur les côtés, soit au-dessus, soit au-dessous; celles-ci conduisent à

d'autres cavernes. Il y a tant de fentes dans ces demeures souterraines, qu'un étranger ne peut les comparer qu'aux cellules d'un rayon de miel.

Les armes de guerre des Cossyah sont l'arc et les flèches, le sabre et le bouclier; les sabres ont quatre à cinq pieds de long, les boucliers de deux pieds neuf pouces à trois pieds de diamètre. Les sabres ont l'air d'être difficiles à manier, et je ne pense pas qu'ils puissent être très utiles quand on combat de très près; mais si un Cossyah voit son ennemi prendre la fuite, il tâche de lui faire avec cette arme quelques blessures terribles. Ce peuple vise assez juste avec l'arc.

Il passe pour perfide, cruel et vindicatif; et suivant quelques relations, il manque de courage; il est d'ailleurs indocile et indisciplinable. Le vol est inconnu parmi les Cossyah; on peut compter sur leur parole; ils sont extrêmement honnêtes, et on peut tout leur confier. Conserveront-ils long-temps cette qualité en communiquant plus fréquemment avec les Bengalis, c'est ce dont il est permis de douter? Il paraît, d'après des nouvelles récentes que les Garraous et les Cossyah ont inquiété les établissemens anglais formés à Nungclon, dans les montagnes, pour les malades. Ces montagnards se partagent en plusieurs hordes, et, après avoir pillé et brûlé les villages, s'enfoncent dans des forêts impénétrables, où de gros corps de troupes ne peuvent les poursuivre.

Notice sur quelques villes de Perse, extraite du Voyage de M. Fraser aux côtes de la mer Caspienne.

(Suite. Voyez page 100 de ce volume.)

La ville de *Balferouch* offre au voyageur une exception singulière et unique peut-être, au tableau général

que présentent toutes les villes de Perse. C'est une chose singulièrement satisfaisante, surtout pour un étranger habitant d'une contrée commerçante, de rencontrer ici une ville exclusivement livrée au trafic, entièrement peuplée de marchands, d'ateliers et d'hommes qui y sont employés, et jouissant d'une prospérité et d'un bonheur sans exemple partout ailleurs en Perse. Je crois qu'on n'y voit pas un seul khan ou noble, le gouverneur lui-même est un marchand. Il y a dans cette ville un air naturel d'abondance, d'aisances, de commodités, joint, dans les parties les plus fréquentées de la ville, à un mouvement et à une activité qu'il est bien rare de rencontrer dans les autres villes de ce royaume, si tant est même qu'on y voie nulle part quelque chose de semblable : cela rappelle au voyageur le coup d'œil que présentent quelques-unes des villes les plus commerçantes de l'Inde.

Balferouch, dans son état présent, ne saurait, je crois, prétendre à une haute antiquité : elle est une création du commerce, et c'est par son heureuse influence qu'elle s'est élevée par degrés à l'étendue qu'elle a aujourd'hui et à son importance actuelle. Il est difficile de dire quels sont les avantages qui y ont attiré d'abord le commerce, et qui ont donné naissance à la prospérité de cette ville ; car, au premier coup d'œil, sa situation ne paraît pas très favorable : au contraire, bien des circonstances semblent la rendre peu propre à devenir l'entrepôt d'un trafic important. Elle est située dans une contrée riche à la vérité, mais basse et humide : ses chemins profonds et à peine accessibles, semblent plus propres à intercepter toute communication avec elle qu'à en faire le siège d'un commerce considérable de transit, comme elle l'est effectivement, et son port qui en est éloigné de 12 milles, n'est guère, autant que j'ai pu l'apprendre, qu'une rade ouverte de

toutes parts. Mais, d'un autre côté, on peut dire que la plaine grasse et fertile dans laquelle elle est située, lui fournit en abondance toutes les denrées que produit le Mazandéran et par conséquent la rend propre à devenir le marché général de ses denrées, qu'en outre elle occupe une position presque centrale, par rapport à Kazwin, Téhran, Châhroud et l'intérieur de la Perse, étant dans le voisinage de deux passages principaux par lesquels on peut traverser le mont Elbrouz, aussi bien que par rapport à Recht, capitale du Ghilan, et elle-même siège d'un commerce très étendu. Quelles que soient au surplus les circonstances qui aient donné dans le principe naissance à la prospérité de Balferouch, il n'y a aucun doute que le plus grand avantage dont elle ressent aujourd'hui les effets, c'est la liberté dont elle jouit, n'ayant pour ainsi dire rien à démêler avec le gouvernement, et étant exempte de l'oppression qui pèse sur le reste de la contrée. Son gouverneur, natif de la ville, et marchand lui-même, n'oserait pas, quand même il en aurait le desir, pratiquer aucune mesure tyrannique. Elle est taxée à un taux modéré et exempte de toute réquisition de troupes, soit infanterie, soit cavalerie.

Mais une telle situation est trop heureuse pour durer long-temps en Perse. Déja les richesses de Balferouch ont éveillé la cupidité de Mohamed-Kouli-Mirza, qui, à l'époque où j'étais dans ce pays, se proposait d'envoyer son fils, Iskander-Mirza, comme son lieutenant, à Balferouch : une nuée de mirzas, de khans, de gholani (pages), d'autres officiers et de favoris de cour, accompagneront le jeune prince; la ville devra défrayer toute la dépense de son établissement, et sera en conséquence grevée de pesantes contributions. Et, au lieu de l'administration équitable et économique dont elle jouit à présent,

il s'y établira un système de fourberie et de corruption ; l'ordre et la justice feront place aux intrigues vexatoires et aux exactions iniques d'une cour corrompue. Il est vraisemblable qu'avec un pareil changement la prospérité de Balferouch déclinera rapidement.

On compte à Balferouch de vingt à trente colléges, et cette ville n'est pas moins renommée pour le grand nombre de ses moussas ou hommes de lettres, que pour son commerce.

Un des caractères qui distinguent le plus la population du Masenderân de celle des autres contrées de la Perse, et spécialement de celle du Khorâsân, c'est que le vol y est extrêmement rare. Les habitans de Balferouch se distinguent encore avantageusement de ceux de Sari par leur politesse et les égards qu'ils témoignent aux étrangers ; M. Fraser en fit plus d'une fois l'expérience.

Pendant son séjour dans cette ville, il y rencontra un homme dont il avait fait connaissance à Téhran, et qui, sous le caractère de dervich, menait une vie errante et soutenait son existence aux dépens de la crédulité des ignorans.

Amoul n'est éloignée que de 22 milles de Balferouch. La rivière nommée Nirraz sépare la ville d'Amoul d'un faubourg où il y a eu un basar considérable. La population d'Amoul est évaluée de 35 à 45 mille ames ; mais dans l'été elle diminue beaucoup, tous les habitans qui ont quelque aisance allant chercher une température plus saine sur les montagnes. Les basars sont vastes et bien fournis ; toutefois le commerce de cette ville n'a rien qui ressemble à celui de Balferouch, et il paraît se borner aux objets de consommation nécessaire aux besoins des habitans.

Les habitans du Mazenderân sont restés bien en arrière de ceux des autres provinces de la Perse relativement aux

jouissances et aux commodités de la vie. M. Fraser raconte à ce sujet qu'ayant voulu renouveler sa provision de thé à Balferouch et ensuite à Amoul, il ne put en trouver qu'un quarteron environ chez un épicier droguiste, qui le revendait en détail en très petites doses et à un prix exorbitant. Quant au café, on n'en connaissait pas même le nom. Dans beaucoup de contrées de la Perse, éloignées du golfe Persique ou des grandes places de commerce, on ne peut se procurer du café qu'en très petite quantité, quelquefois même on ne saurait en avoir. Dans le Khorasân, par exemple, on voit rarement du café, et l'on n'en sert que dans les maisons des grands ou de personnes riches, mais partout on trouve du thé et l'on en offre au lieu de café à ses hôtes. Je ne me rappelle pas, ajoute le voyageur, avoir vu, jusqu'à mon arrivée dans le Mazenderân, un lieu où l'on ne fît, à l'occasion, usage de l'un ou de l'autre de ces breuvages, et où l'on ne trouvât à en acheter dans les marchés publics.

Le seul objet qui attire l'attention du voyageur à Amoul, ce sont les ruines d'un beau mausolée, élevé par Châh-Abbas le Grand sur la sépulture du séïd Kawam-eddin, plus connu sous le nom de Mir Bezourg, qui possédait, il y a environ quatre cents ans, la souveraineté de Sari et d'Amoul. La mère de Châh-Abbas descendait de ce séïd. L'origine de Kawam-eddin remontait à Ali et Fatime, par l'iman Zein-Elabidin. Il s'était fait une si grande réputation par sa vertu et sa piété, qu'à l'occasion d'une révolution arrivée dans le huitième siècle de l'hégire, dans le Mazenderân, qui formait alors un État indépendant, il fut élevé sur le trône, et devint la tige d'une dynastie de séïds qui conserva cette souveraineté jusqu'en l'an de l'hégire 920. Le fils de Kawam-eddin, nommé séïd Kamal-eddin, sut même se concilier les bonnes graces

de Timour ou Tamerlan, et par là il sauva la vie et les propriétés de ses sujets, et conserva son indépendance et la plus grande partie de ses États. Le monument dont il s'agit a partagé le sort de tous les magnifiques ouvrages de Châh-Abbas, et un violent tremblement de terre, survenu environ quatorze ans avant le voyage de M. Fraser, a beaucoup contribué à accélérer sa destruction. Pour arriver à Amoul, en venant de Sari, on passe la rivière Hiraz, dont le cours est violent et rapide, sur un pont de douze arches, construit sur les fondations d'un plus ancien, aux frais de Mirza Chéfi, ministre de Fath-Ali-châh, et mort il y a peu d'années, et à la générosité duquel le Mazenderân doit beaucoup d'édifices d'utilité publique et de fondations pieuses.

Lahidjân est une ville ancienne, dont la population actuelle est d'environ quinze mille ames, et dont les basars sont aussi grands que ceux d'Amoul, et bien fournis de marchandises. Le principal objet de son commerce est la soie qui passe à Recht ou à Enzeli, pour être transportée à l'étranger ou être expédiée directement à Ispahan, où elle alimente quelques manufactures. Quand on en sort pour aller à Recht, il faut traverser le Sefid-roud, rivière qui descend des montagnes, et qui dans les contrées plus élevées est nommée Kizil-ouzen; elle s'échappe des montagnes par un passage profond et dangereux, et court avec rapidité se jeter dans la mer Caspienne, à quelques milles à l'est d'Enzeli.

Recht, capitale du Ghilan. Cette ville, que M. Fraser devait regarder comme le terme de ses fatigues et de ses inquiétudes, devint pour lui, par une réunion singulière de circonstances, une source de désagrémens et d'alarmes.

Voici une anecdote qui prouve que si la religion a

perdit une partie de son influence sur les Persans, comme le pense M. Fraser, la superstition exerce un grand pouvoir sur leurs esprits.

Il n'est pas rare que des personnes riches ordonnent que leur corps, après leur mort, soit transporté à Mechehed, pour être inhumé dans le territoire sanctifié par les cendres de l'iman Riza. M. Fraser étant à Astrabâd, un bruit se répandit que les Turcomans de la tribu nommée Tekèh s'étaient ligués avec les Ouzbeks, pour entreprendre l'invasion du Khorasân, et que déja plusieurs milliers de ces brigands étaient sur pied pour mettre ce projet à exécution. On parlait aussi de tchappous ou excursions hostiles qui avaient eu lieu dans le voisinage de Châhroud, et l'on disait qu'entre autres effets précieux, le cadavre d'un homme de qualité de cette contrée avait été enlevé par ces brigands. Là-dessus, le voyageur aventurier disait que par une semblable capture, ils seraient assez mal payés de leurs peines. Vous êtes dans l'erreur, reprit celui qui faisait le récit, cette capture leur vaudra au moins 20,000 tomans (environ 275,000 francs); car le fils, le frère ou le plus proche parent du défunt, ne voudra pas souffrir que le corps de son parent soit enterré dans une contrée habitée par ces infidèles sunnites, et sera obligé à le racheter, à tel prix qu'il plaira à ces brigands d'y mettre. Un pareil évènement, ajouta-t-il, a eu lieu il n'y a pas long-temps, et les parens du défunt ne voulant ou ne pouvant pas payer toute la rançon exigée, se contentèrent de racheter un bras, pour lequel ils payèrent 1,000 tomans, monnaie du Khorasân (environ 35,000 francs), et ce bras fut transporté à Mechehed, pour y être enterré, comme représentant le corps tout entier.

Les éléphans blancs.

L'existence des éléphans parfaitement blancs a été contestée par plusieurs personnes; et on a long-temps supposé que le roi de Siam se jouait de la crédulité des étrangers, et que la couleur blanche de ses éléphans était artificielle. Toutefois il ne peut exister aujourd'hui le moindre doute sur la réalité de cette déviation de l'ordre ordinaire et naturel des choses. Il y a dans les écuries du roi de Siam des éléphans dont la couleur, bien qu'elle ne soit pas purement blanche, est cependant assez claire pour que l'on reconnaisse que l'épithète qui leur a été donnée, n'a pas été appliquée mal à propos. A Siam, on mène les étrangers voir ces éléphans, et l'on ne fait aucun mystère à leur sujet.

Je n'ai pas appris que des éléphans d'une teinte même approchant du blanc aient été rencontrés dans l'Hindoustan.

Quoique nous ayons toute raison de supposer que les éléphans blancs ne sont pas une espèce distincte, toutefois rien, sous le rapport physique, ne pourrait être allégué contre cette présomption, et l'analogie tendrait à la faire soutenir, surtout puisque nous savons que la variété dans la couleur de la plupart des animaux domestiques, est due aux soins et à l'art de l'homme, et que celui-ci a le pouvoir de perpétuer ensuite une couleur de préférence à une autre.

On connaît dans l'archipel oriental de l'Inde le buffle blanc ou *kerbaou pentih*; c'est un animal très fort; sa couleur est un blanc sale, ou un mélange de blanc et de rouge; il appartient à une espèce distincte du buffle noir. Les Malais n'aiment pas sa chair, quoique à l'extérieur

elle ne diffère pas de celle des autres ; ils disent qu'elle est insalubre.

Les informations que j'ai prises chez les Siamois m'ont appris qu'ils ne savent pas si jamais on a rencontré un troupeau d'éléphans blancs, et ils ne croient pas que cela ait eu lieu. Ceux que de temps en temps leurs chasseurs ont pris dans le Camboge et le Laos, sont nommés par eux *phriya, pho-ak tchang* (roi des troupeaux) parce qu'on les trouve seuls au milieu de troupes d'éléphans blancs ordinaires ou *tchang dam*. En 1823, un des éléphans blancs de l'écurie royale, était une femelle.

La curiosité et la cupidité des Siamois les aurait portés à essayer d'élever une variété si recherchée chez eux et chez plusieurs nations de la presqu'île orientale, si leur religion n'y avait pas opposé un obstacle insurmontable. Ces éléphans blancs étant sacrés, les Siamois croient que des calamités terribles fondraient sur leur pays s'il souffraient que les mâles s'accouplassent avec les femelles.

(*Dissertation on white elephants by captain Low.*)

Description de Laknau.

Laknau, capitale du royaume d'Aoude, dans l'Hindoustan, est une grande ville, irrégulièrement bâtie et sale. Elle s'étend le long de la rive méridionale d'une petite rivière nommée, d'après son cours sinueux, Goumtie (Méandre), et dont les bords sont ornés d'une multitude de beaux jardins. Le palais du monarque est situé dans la partie orientale de la ville, sur le bord du Goumtie, et y fait face. Il consiste en six cours principales ; la première est un espace ouvert, appelé *Porte Mylah*, destiné aux équipages

et aux domestiques du roi. On entre dans ce palais par deux portails élevés; au-dessus du premier il y a un appartement nommé Naouhet Khané, ou orchestre pour la musique militaire qui joue le matin et le soir. La seconde cour offre les appartemens de parade disposés autour d'un jardin, et renferme aussi une enceinte extérieure pour de petits appartemens; on l'appelle le *Baoulie*, à cause d'un grand puits qui s'y trouve; un escalier et de petites chambres s'ouvrent sur ce puits depuis le haut jusqu'au fond; ces réduits sont fréquentés durant les grandes chaleurs, pour la fraîcheur délicieuse dont on y jouit; en effet, les ouvertures dans le mur du puits, et les gouttes d'eau qui tombent, rafraîchissent singulièrement l'air. Dans le coin, vis-à-vis du Baoulie, il y a une chambre voûtée, avec un portique où l'on dort dans les mois du solstice; sa dimension est à peu près de dix-huit pieds carrés; le sol est couvert de planches; des rideaux, ou *perdas*, de mousseline et de velours cramoisi, et richement brodés, sont suspendus entre les arcades; tout autour du portique, des fontaines versent leurs eaux dans un bassin de marbre sculpté; des domestiques sont continuellement occupés à asperger les rideaux.

A l'est de la seconde cour, et dans une direction parallèle avec elle, s'élève, sur une terrasse voisine, un bel édifice construit entièrement en pierres; il porte le nom de *Senghi Delaoun*, qui signifie cour de pierre; il comprend une grande salle entourée de doubles arcades, couronnées, à chacun des quatre angles et à la façade principale, de coupoles couvertes en argent doublement doré; à chaque extrémité de la terrasse on voit une aile où l'on passe les matinées et les soirées. De chaque façade s'étend un long jardin à fleurs, très bien arrangé et partagé en plusieurs parterres par des allées et des fontaines; le long

des murs latéraux court un corridor formant un berceau continu de vignes, qui ombragent toute la partie supérieure. Quatre entrées conduisent dans ce jardin; l'une au nord par un passage couvert pour l'usage des femmes; deux autres, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, par de vastes portails, et la quatrième au sud. L'enceinte de ce jardin renferme une petite mosquée, avec des minarets dorés; on y voit aussi des bâtimens nombreux pour le service, et des balançoires pour le divertissement des femmes.

Au nord du Sanghi Dalaoun, il y a une autre cour et des jardins. On y voit le Motchi Bhowan, construit par Choudja Daoulah. Cet édifice, qui n'a rien de remarquable, si ce n'est qu'il est le premier qui ait été érigé par un Soubah de Laknau, renferme les bureaux de l'administration. Sur la même ligne que ce Motchi Bhowan, et à l'ouest, se trouve les Zenanah (le harem), consistant en trois lourdes masses de bâtimens informes, nommés *Chikhe Mehel*, *Khourd Mehel*, et *Reng Mehel*. Les murs en sont très hauts, et n'ont qu'un petit nombre de fenêtres qui sont étroites et garnies de jalousies, de sorte que l'on ne peut rien distinguer dans l'intérieur.

Le Housen (Baug jardin à fleurs) n'est séparé du palais que par une rue. Il s'étend le long de la rivière, et est entouré d'un mur en briques tapissé de vignes; trois bastions en pierre s'avancent sur sa façade; les deux extrémités supportent, sur des arcades, deux coupoles ovales, cannelées, recouvertes en argent doré; sur le bastion du milieu s'élève un pavillon d'été octogone, avec un toit plat; dans le jardin on voit des parterres, des fontaines, des bains et des cabinets de toilette. Devant tous les portails du palais et des zenanah, il y a de petits murs qui masquent l'entrée.

Sur le sommet de la plupart des toits du palais, notam-

ment des zenanah, on élève des troupes de pigeons, chacune est à peu près de cent de ces oiseaux. Ils sont choisis pour la beauté de leur plumage, et ceux d'une couleur semblable, par exemple blancs à tête noire, noirs à queue blanche, entièrement bruns, entièrement tachetés, sont rangés ensemble. De petits garçons sont employés pour les nourrir et leur enseigner différentes manières de voler. Quand ils sont en repos, ils se tiennent en un groupe, et, à un coup de sifflet, ils s'envolent ou bien montent, descendent ou retournent au colombier, suivant le signal.

Le roi sort rarement de son palais avant la brune. Alors il est vêtu à l'anglaise, et suivi d'un aide-de-camp européen. Durant la plus grande partie du jour, il se divertit dans les zenanah avec les femmes. Pour aller de l'un à l'autre, quand le temps est frais, il se fait ordinairement porter par des femmes, dans un palanquin doré.

Peu de souverains ont une suite et des équipages plus somptueux. Indépendamment de nombreuses troupes d'éléphans, de chameaux et de bétail de trait de différentes espèces, le roi d'Aoude a un haras d'environ deux mille chevaux, dont la moitié est sans doute ce que l'on peut voir de plus beau dans ce genre. Dans les grands cortèges d'apparat, on en voit souvent deux à trois cents ensemble, magnifiquement caparaçonnés, et ses éléphans, ses palanquins, ses carosses, resplendissant d'or et de broderies. Un muséum, une ménagerie et une collection d'armes, sont contiguës au palais. Tout cela vaut la peine d'être vu.

Laknau est situé par 26° 51′ de latitude nord, et 78° 24′ de longitude à l'est de Paris. Cette ville est éloignée de 200 lieues N. O. de Calcutta.

(*Bengal Chronicle.*)

Intérieur de l'Australie.

Au mois de janvier 1829, le capitaine Sturt découvrit une belle rivière salée qu'il nomma le Wellington; sa largeur était d'un demi à trois quarts de mille, elle coulait au sud-ouest à travers un pays bas et enfoncé. On se demandait si cette rivière immense allait porter ses eaux à l'Océan ou se terminait dans un lac.

Quelques personnes pensèrent que ce grand fleuve décrivait une courbure vers le nord-ouest, et traversant tout le continent, communiquait avec l'Océan par la côte nord-ouest, entre les 17e et 18e degrés de latitude. Cette opinion fut adoptée généralement, surtout par ceux qui ont fait attention aux courans et aux marées de cette partie de la côte de l'Australie et spécialement aux bancs nombreux de la baie Roebuck.

Personne probablement n'aura la présomption de soutenir que d'autres grandes rivières ne peuvent pas prendre leurs sources sur le versant occidental des montagnesBleues, entre les parallèles des 17e et 25e degrés de latitude, et couler vers l'ouest, car les personnes qui connaissent la géographie des montagnes de l'Inde méridionale, partout analogue à cette chaîne de l'Australie, regardent comme impossible qu'il en soit autrement.

Les indigènes affirment qu'un beau lac d'eau douce, dont le circuit est à peu près de 70 milles, existe à quelques journées à l'est du Lachlan et du Macquarie; cette assertion est faite avec un air de vérité qui peut déterminer à y ajouter foi.

Il ne doit pas être moins certain que les rivières qui sortent des chaînes des monts d'Arden et de Brown et tra-

versent ensuite d'immenses forêts, doivent porter leurs eaux dans ce lac d'eau douce ou contribuer à grossir le Wellington.

On doit aussi regarder comme certain que si un lac existe dans l'intérieur de l'Australie, ce doit être à une très grande distance des parties du New-South-Wales qui nous sont déja connues, car aucune des tribus rencontrées jusqu'à présent, par M. Allan Cunningham, durant sa longue excursion, ou par d'autres voyageurs, n'a donné le moindre indice qu'elles eussent connaissance d'une masse d'eau salée aussi considérable.

La hauteur des falaises de la côte méridionale de ce continent varie de 400 à 600 pieds; les terres au-dessus de cette côte, atteignent en quelques endroits à une plus grande élévation, et forment çà et là des coteaux raboteux. Or il est évident que si ces terres hautes s'abaissent le long de la côte vers l'intérieur, elles doivent y former des vallées au fond desquelles coulent des ruisseaux venant de ces chaînes de coteaux; il n'est pas moins clair que si ces terres hautes au lieu de s'abaisser, montent en s'avançant vers l'intérieur, ce qui est l'opinion de quelques personnes, il doit en sortir en plusieurs endroits des rivières qui ont leur embouchure soit dans l'Océan, soit dans des lacs intérieurs.

Le capitaine Flinders, reconnut des preuves très fortes de l'existence d'une grande masse d'eau douce derrière la côte, entre la baie Fowler et le cap Radstock; et il est naturel de conclure que des lacs d'eau douce doivent se trouver dans les cantons voisins ou que les rivières qui doivent exister derrière la partie de la côte où s'élèvent les falaises, s'écoulent là vers l'Océan, et plus particulièrement dans la baie Denial, où est tracée l'embouchure d'une rivière tant sur les cartes françaises que sur les anglaises. Il

y a aussi dans la baie Fowler deux passes qui doivent communiquer avec l'intérieur.

Un autre écrivain a exposé des raisonnemens fondés sur des argumens fort simples et sur l'analogie avec les autres continens, ainsi que sur ce qu'il avait observé en Asie et dans l'Inde, pour prouver que dans l'intérieur de l'Australie, il doit exister de vastes étendues de pays formant un plateau.

(*Asiatic journal*, septembre 1831.)

Commerce de l'or à Singapour.

L'or forme un des principaux objets d'exportation de cette île. La plus grande partie vient de Pahang, port de la côte orientale de la presqu'île Malaïe; il est presque tout apporté à Singapour dans des sampangs qui font le cabotage entre les deux ports; c'est le plus pur qui arrive.

Voici l'état détaillé de ce qui a été importé de ce métal précieux depuis le mois de mai dernier. Certainement il en a été apporté une plus grande quantité que les Malais n'ont pas déclaré à la douane.

	Bankal.
Or venu des ports de la côte orientale de la presqu'île.	
Pahang	4,285
Calantan	300
———De Borneo.	
Sambas	1,508
Pontiana	633
Bintoulo	20
Bandjar	27

Soungai-raya	417
Cota Ringhin	5
Cassir	53
———De Sumatra.	
Djambie	104
Campar	160
———De Celebes.	
Kaïlie	560
———Des îles voisines.	
Poulo Tamblan	12
Rhio	9
Linghin	10
	8,103

ce qui fait plus de 500 livres pesant.

La plus grande partie de cette immense quantité d'or, est expédiée à Calcutta, et y forme un excellent retour pour l'opium, et les autres marchandises envoyées du Bengale. (*Singapour chronicle*, 20 juin 1831.)

NOUVELLES.

Découverte de plusieurs groupes d'îles.

L'*Antartic*, goëlette américaine, capitaine Morrell, partie de New-York en septembre 1829, se trouva, le 23 février suivant, dans sa traversée de la Nouvelle-Zélande à Manille, en vue d'un groupe de six îles que le capitaine nomma groupe de Westerfield. Le lendemain on en découvrit de nouvelles qui furent appelées Bergt-Group, et le 25 on aperçut encore une île qui reçut le nom du célèbre légiste américain Livingston. De Manille, le capitaine se

dirigea sur les îles des Amis. Le 23 mai, il découvrit six îles liées entre elles par des rescifs. L'abondance dans ces parages d'un poisson très estimé des Chinois, qui le paient fort cher, engagea le capitaine à jeter l'ancre. Il descendit à terre, et y fit bâtir une hutte pour sécher le poisson. Les naturels ne tardèrent pas à entourer la goëlette, dans de grands canots chargés de cocos et de coquillages. Ils étaient noirs et de grande taille. La chaloupe avait débarqué la forge qui fut mise en mouvement. La nouveauté de ce spectacle attira les Indiens qui, tentés par les outils de la forge, en volèrent quelques-uns. Il fallut employer la force envers les voleurs pour leur faire rendre leur prise. Cet incident amena des démonstrations hostiles de la part des sauvages, démonstrations qui n'éveillèrent pas assez les soupçons des marins. Le lendemain, vingt et un matelots furent entourés dans une attaque générale, et tous ceux qui ne purent rejoindre la chaloupe furent massacrés, à l'exception d'un seul, comme on le verra plus loin. Le capitaine Morrell, après être retourné à Manille pour y compléter son équipage, revint vers ces îles inhospitalières qu'il nomma îles Massacres. Il fut bientôt attaqué par une multitude de canots qu'une décharge bien dirigée dispersa facilement. Peu à peu un petit canot vint à la rencontre de la goëlette, à la grande joie de l'équipage qui reconnut un matelot que l'on croyait mort, et qui avait échappé au carnage. Cet homme, caché pendant quinze jours dans les bois, avait été enfin trouvé par les naturels, qui le maltraitèrent et l'employèrent à faire des couteaux avec le fer volé au bâtiment. Il vit les crânes de treize de ses compagnons suspendus à la cabane du chef, et lui-même, sans l'absence accidentelle des principaux habitans, aurait été tué et mangé. Il n'a vu dans ces îles aucun objet de vénération religieuse, aucun signe d'un culte quel-

connue. Le gouvernement y est en quelque sorte féodal. Les femmes y sont chastes et réservées, ce qui ne surprendra pas quand on saura que leurs maris les tuent impitoyablement à la moindre apparence d'infidélité. Les fruits du cocotier, du bananier et les poissons forment la nourriture habituelle de ces Indiens. Après divers incidens, le capitaine Morell fut contraint de quitter ce pays sans avoir pu compléter sa cargaison (1).

Communication à l'académie des sciences, par M. Warden.

M. Csoma de Koeroes.

M. Alexandre Csoma de Koeroes, le célèbre voyageur hongrois dont nous avons souvent entretenu nos lecteurs, a passé par eau, le 5 mars 1831, à Kânpore; il allait à Calcutta, où son projet est de publier une grammaire et un dictionnaire tibetain et anglais, fruits d'une étude continuelle pendant plusieurs années, passées d'abord à Zangla, ville du district de Zankar dans le Lahdakh, et ensuite à Kanoum, sur la rive septentrionale du Setledj, dans la province de Khanâvar, au-delà de la chaîne des montagnes neigeuses; il demeura trois ans dans ce dernier lieu. Il faut espérer que M. de Koeroes sera traité avec les attentions, et recevra les encouragemens que méritent ses travaux désintéressés.

Quand on fait réflexion que le tibetain est la langue parlée par des tribus habitant une région qui s'étend sur à peu près seize degrés de longitude de l'ouest à l'est, et qui forme en plusieurs lieux la frontière des possessions britanniques, on reconnaît que sous un point de vue politique, il est

(1) Il est difficile de savoir avec certitude si les îles dont il est question dans cette communication étaient réellement inconnues, puisque leur position n'est pas déterminée.

important de posséder les moyens d'acquérir la connaissance de cet idiome. Sous le rapport littéraire, il sera agréable à quiconque s'occupe de philologie, d'histoire, de géographie, de mythologie, et de l'étude des innombrables aberrations de l'esprit humain dans ses efforts pour chercher la nature et les opérations de la grande cause première, de savoir que tous les trésors de la littérature tibetaine lui vont bientôt être ouverts pour son instruction. Les ouvrages contenant la doctrine du bouddhisme, dont les sectateurs composent une portion notable de l'espèce humaine, ne méritent pas moins les investigations des savans et les honneurs de la traduction.

(*Bengal Hurkaroo*, 18 mars 1831.)

Iles de la Société.

Le navire *Harlequin* entré dans ce port, le dimanche 17 de ce mois, après un voyage aux îles du grand Océan, nous a appris que des troubles avaient éclaté à Taïti; on peut, d'après ces avis, craindre une révolution dans le gouvernement de cette île. Pomaré la jeune reine en avait été absente pendant plusieurs mois qu'elle avait passés dans les îles de cet archipel situées à l'ouest. Durant son voyage elle était accompagnée d'une troupe de libertins des deux sexes appartenant aux classes inférieures. Le feu roi Pomaré, père de cette princesse, avait établi et fait imprimer un code de lois qui abolissaient l'ancienne forme de gouvernement par laquelle le roi et les grands opprimaient le peuple : ces lois proscrivaient aussi l'adoration des idoles et les anciens usages contraires aux bonnes mœurs. La reine et ses nouveaux conseillers ont absolument méconnu l'autorité de ces lois; la pratique de la religion chrétienne a cessé pour les exercices de dévotion publics ou particuliers.

Peu de temps après, la reine est arrivée à Taïti avec toute sa suite ; quelques-unes des personnes qui l'accompagnaient ayant voulu commencer leur nouveau train de vie ont été aussitôt arrêtées, jugées et punies. La princesse voyant que la majorité des chefs était décidée à soutenir la réforme introduite par son père, convoqua une assemblée générale, comme pour essayer sa force. Tous les chefs, les juges, et un grand concours de peuple se rendirent à la réunion qui devait avoir lieu dans le district de Poré ; la plupart des missionnaires y assista aussi. Plusieurs orateurs furent entendus de chaque côté ; il fut décrété par une forte majorité que les lois seraient respectées et maintenues en vigueur. La reine fut finalement obligée d'acquiescer à cette détermination, mais on n'a pas grande confiance dans ses promesses.

Nous devons dire que ces détails sur l'état des affaires à Taïti nous ont fait grand plaisir. Il n'est pas surprenant qu'une partie du peuple désire revenir aux anciens usages des ancêtres, usages également licencieux, obscènes et cruels. Il y a dans tous les pays chrétiens, des milliers de gens qui, se moquant de l'Evangile ou détestant la pureté et la rigoureuse justice de ses préceptes, voudraient, s'ils en avaient le pouvoir, faire précisément la même chose. La jeune reine est d'un caractère voluptueux. Non-seulement elle souhaite de se livrer en particulier à ses goûts licencieux ; mais aussi de faire revivre les coutumes qui autorisaient de tels débordemens en public, afin que sa conduite déréglée ne soit pas blamée comme donnant l'exemple du vice. Or quand nous voyons la grande majorité du peuple résister à ses désirs et préférer de la détrôner plutôt que de lui obéir en abandonnant la réforme louable opérée par son père qui, bien qu'immoral en particulier, était un prince raisonnable, rempli de sagacité

et très résolu; nous éprouvons une vive satisfaction. Il n'est pas nécessaire que nous fassions l'éloge des hommes humbles et pieux dont les travaux continués pendant quarante ans ont effectué cette grande révolution parmi la grande masse des insulaires.

(*Sydney monitor*, 22 avril 1831.)

Ile Pitcairn.

Les divers voyageurs qui avaient abordé à l'île Pitcairn, s'accordaient à parler avec satisfaction de l'état heureux des habitans de cette petite île. Chacun sait qu'ils étaient les descendans des révoltés du *Bounty* et des femmes taïtiennes. Récemment le capitaine Beechey, dans l'intéressante relation de son voyage autour du monde, avait fait un tableau séduisant du bonheur de cette petite peuplade. On n'apprendra donc pas sans surprise que toute la population a abandonné l'île, à cause de la pénurie des subsistances. Le capitaine Wilcde, commandant un navire américain arrivé à New-York, a raconté que durant son séjour à Taïti, il y avait vu aborder le *Lucian*, navire de transport anglais, qui apportait toute la population de l'île Pitcairn. Ces insulaires étaient décidés à se fixer à Taïti, parce que la rareté de l'eau les avait forcés de s'expatrier.

(*New Bedford Mercury.*)

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Le 25 novembre, la Société de géographie a tenu sa seconde séance annuelle. M. Eyries, vice-président, a occupé le fauteuil. Dans son discours d'ouverture, il a remercié convenablement la Société de l'honneur qu'elle lui

avait conféré, et qui bien que passager n'était pas moins réel; il a protesté de sa gratitude envers ceux qui le lui avaient décerné. Il a annoncé que la commission centrale, dont il faisait partie, cessait ses fonctions, avec la conscience de les avoir remplies conformément aux statuts. Il a annoncé que dans ces derniers momens, elle s'était occupée d'assurer l'exécution d'un projet conçu par un officier français établi en Egypte, et dont l'objet est d'aller à la découverte du vrai Nil ou Bahr el Abiad. Enfin il a entretenu ses auditeurs de l'espoir de voir des expéditions ayant pour but les progrès de la géographie, entreprises sous le règne d'un prince qui aime cette science, qui s'y est appliqué, qui a donné des preuves de sa munificence à la Société et qui descend des généreux patrons des travaux de d'Anville.

M. A. Barbié, secrétaire de la Société, a lu le procès-verbal de la dernière séance générale et ensuite le rapport annuel sur les travaux de la Société et sur les progrès de la géographie. Ce rapport composé par M. Jouannin, secrétaire de la commission centrale, n'a pu être lu par son auteur retenu chez lui par une indisposition. On a écouté avec beaucoup d'intérêt ce discours dans lequel les découvertes de MM. Lander et de M. Douville ont été fort habilement exposées, et qui a été terminé par l'éloge des membres que la Société a perdu dans le courant de l'année.

M. Douville a fixé l'attention par un tableau général des mœurs singulières des peuples qu'il a vus durant son long voyage dans l'intérieur de l'Afrique entre la ligne et le tropique du Capricorne.

La séance a été terminée par l'élection de la commission centrale.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

ANALYSES CRITIQUES.

MÉLANGES.

NOUVELLES.

LD

